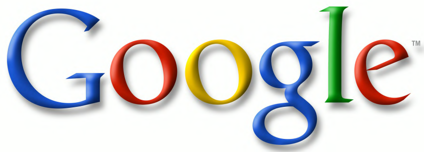



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07030417 9





HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ESPAGNE.

TOME I.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ESPAGNE,
DEPUIS LES TEMS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'AU RÈGNE
DES ROIS MAURES.

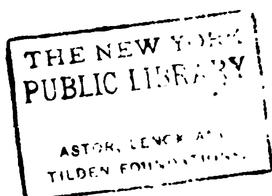
PAR G. B. DEPPING.

TOME PREMIER.

L'Espagne sous les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains, jusqu'à la fin de la République romaine,
Et un Essai d'une Bibliothèque historique de l'Espagne.

(Edition sortie des presses de D. Colas, en 1811.)

A PARIS,
CHEZ THÉODORE DABO, LIBRAIRE,
Place Saint-Germain-Lauxerrois, nº 41;
A BORDEAUX,
Chez FÉRET, Libraire, quai de Bourgogne.
1814.


THE NEW
PUBLIC
ASTOR,
TILDEN



8
11
43
37
36
OCEANUS
ARTABRI
Sacrum Prom
Lacobriga
Ossonoba
Ilipa
Nebrissa
Asta
Flavio
Lucus
Nota. Les trois provin
sur cette carte cha
Le Bleu indique
Le Rouge, la Lu
Le Verd, la Betiq
Leucæ Gallicæ quarum
5 10 20 30 40
AFRI

PRÉFACE.

Si nous pouvons nous féliciter d'avoir composé, les premiers, avec les matériaux que l'étude et le savoir ont accumulés jusqu'à nos jours, l'histoire complète d'une nation célèbre dans les fastes du Monde, nous n'en croyons pas moins que notre tâche est une des plus grandes que nous ayons pu nous imposer. Les devoirs de celui qui se borne même à ne raconter que les événemens dont il a été témoin, sont déjà si difficiles à remplir, que le plus souvent le talent, le zèle et la bonne volonté échouent dans cette entreprise. Mais combien elles sont plus grandes les obligations de celui qui ose s'ériger en historien d'une nation entière, et qui dans un seul tableau veut peindre et les vertus et les vices des générations, comme des particuliers; les révolutions et les guerres, comme les progrès des arts et des sciences, les mœurs et les lumières aux diverses époques! de celui enfin qui veut concentrer sous un même point de vue tous les traits propres à faire connaître le génie d'un peuple, depuis son enfance jusqu'à son plus *brillant* période, et même jusqu'à sa décadence!

S'il ne s'agissait que de divertir l'esprit

et de piquer la curiosité de lecteurs frivoles, son ouvrage serait plus facile à composer; mais quand l'auteur a en vue l'instruction de ses contemporains et de la postérité; quand son intention est de transmettre aux générations présentes et à venir une image fidèle des heureux effets des grandes vertus, de même que des suites funestes du relâchement des mœurs et de l'affaiblissement des sentimens religieux, quel homme n'éprouverait pas une crainte involontaire en envisageant toute la grandeur du travail dont il ose se charger? que de conditions à remplir! que de lois sévères à observer! que d'écueils dangereux à éviter! Comment démêler la vérité toujours une à travers les nuages des antiques erreurs qui l'obscurcissent? Comment faire tourner au profit des générations futures, l'expérience et l'exemple de leurs aïeux? Comment se dégager de toutes les préventions pour rendre aux personnages qui doivent paraître sur la scène, l'exacte justice qu'ils méritent et que la morale a droit d'exiger de celui qui transmet le souvenir de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions? justice qui nous force à détester, comme le dit fort bien l'historien De Thou[1],

---

[1] *Primus amor veri rectis in mentibus esse*
Debet, ut in charis etiam execremur amicis
Omne animi vitium, contra admiremur in hoste
Virtutes............

(Ode à la postérité.)

les vices de nos amis les plus chers et à admirer la magnanimité jusque dans nos plus grands ennemis.

Considérée sous le rapport littéraire, notre entreprise se présente hérissée d'autres obstacles également difficiles à surmonter. Le peu de modèles de ce genre que l'antiquité nous a conservés, prouve combien il faut de génie et de travaux pour les égaler. Ces difficultés, loin de disparaître aux lumières toujours croissantes des derniers siècles, n'ont fait que se multiplier à mesure que le domaine des sciences s'est accru. Il ne suffit plus, comme chez les anciens, de réduire en un style simple et concis les traditions peu contestées des âges passés ou de flatter l'orgueil national par les productions fabuleuses d'une imagination féconde et brillante : le lecteur veut être plus que charmé ou ému ; il désire être éclairé ; il exige avec raison que l'historien lui prête le flambeau dont il s'est guidé dans sa marche ; avant tout, il faut qu'il soit rassuré sur la véracité de l'écrivain, et qu'il juge par lui-même ce qui peut l'engager à admettre un fait comme vrai, ou à le rejeter comme faux. La simplicité et la naïveté du récit, qui ont tant de charmes dans les ouvrages d'*Hérodote* et de *Xénophon*, dans ceux de *Machiavel* et de *Boccace*, et dans un grand nombre de nos anciennes chroniques, ne semblent plus être

du goût du siècle actuel, ou du moins ne le satisfont plus : il préfère aux *Tite-Live*, les *Polybe*, les *Tacite*, les *Thucydide :* il lui faut des histoires raisonnées qui lui découvrent les ressorts les plus cachés et les liens secrets des événemens, qui lui fassent connaître l'influence que les bouleversemens politiques ont eue sur les mœurs, sur les constitutions, et sur l'état civil et moral de la société.

Notre siècle possède un dépôt d'expériences et de lumières qui influe sur la manière de juger des peuples actuels, et les rend plus difficiles à persuader et à satisfaire que ceux de l'antiquité. De là résulte pour l'historien le devoir pénible d'affermir son édifice, et de le rendre solide en l'étayant par tous les appuis qu'il est en son pouvoir de réunir ; et ces appuis, il faut qu'il les cherche partout où il y a des monumens historiques, dans les langues les moins connues et chez les peuples les plus éloignés. Ainsi pour éclaircir la première époque de l'histoire d'Espagne, il faut être nourri de celle des peuples asiatiques ; et pour connaître à fond celle du moyen âge, il est indispensable de s'enfoncer dans les ténèbres des anciennes migrations des nations septentrionales de l'Europe. Nous avons, il est vrai, pour de semblables travaux, des secours inconnus aux Anciens ; mais combien de fois les livres multipliés à l'excès, ne ser-

qu'elle soit d'ailleurs, est néanmoins très-défectueuse dans la partie qui concerne la littérature espagnole. Les bibliothèques particulières possèdent à peine les livres espagnols les plus connus ; il faut cependant en excepter quelques-unes où il nous a été permis de faire les recherches nécessaires. Nous devons, entre autres, un témoignage public de notre reconnaissance à M. *Millin*, conservateur du cabinet des médailles, et membre de l'Institut, qui a bien voulu laisser à notre disposition sa belle bibliothèque ; ainsi qu'à M. *de Tersan* qui nous a permis de profiter de sa riche collection de médailles, de cartes et d'antiquités, et qui en outre nous a communiqué plusieurs ouvrages rares et curieux.

Une seconde source aussi importante que celle des livres, ce sont les monumens, c'est-à-dire, les inscriptions et les médailles, dont l'Espagne fourmille et qui sont d'un secours extraordinaire dans l'étude de l'histoire de ce pays. Le savant *Masdeu*, dont le nom est à peine connu en France, est le premier qui ait songé à ranger ces matériaux par ordre chronologique et à éclairer successivement, à l'aide de ces documens, toutes les époques historiques de sa patrie ; ce sont-là les pièces justificatives de son bel ouvrage qui, pour être un peu volumineux, n'en doit pas moins servir de guide à ceux qui veulent étudier l'histoire d'Espagne

dans les ouvrages nationaux mêmes. Nous indiquerons plus bas les autres rapports sous lesquels les recherches de *Masdeu* méritent les éloges de ses compatriotes et des étrangers. Les gens du monde ne semblent pas assez pénétrés des ressources qu'offrent les monumens dans l'étude de l'histoire ; voilà pourquoi nous avons cru devoir insister sur leur importance dans plus d'un endroit, et rapporter dans les notes tous ceux qui servent de preuve, et pour ainsi dire, de témoins muets aux faits que nous alléguons dans le texte.

D'après le plan que nous nous sommes prescrit, notre histoire ne comprendra que quatre volumes : il ne faut donc pas s'attendre à y trouver tous les petits événemens, ni tous les traits particuliers qui pourraient avoir de l'intérêt dans des mémoires, mais qui seraient déplacés, à notre avis, dans un tableau général. Ce n'est que dans le premier volume que nous avons cru devoir nous appesantir sur plusieurs détails qui pourraient paraître minutieux, si on ne les rapportait pas à l'ensemble ; ils concernent pour la plupart la géographie ancienne, science dont on ne peut guère se passer si l'on veut étudier l'histoire avec fruit, et en bien graver les principaux faits dans la mémoire. Les autres volumes seront plus propres à exciter l'intérêt par la variété et la multiplicité des événemens, et par les pro-

grès rapides qu'on y voit faire aux arts de la paix, au commerce, à la navigation, aux institutions civiles, etc..... En revanche, ce premier volume renferme plus de ces grands traits qui peignent les mœurs simples et le caractère énergique des siècles antiques.

Nous nous sommes arrêtés à la fin du dix-huitième siècle. Le dix-neuvième a vu commencer un ordre de choses qui appartient à une nouvelle époque de l'Histoire d'Espagne; et nous n'avons pas dû anticiper sur le récit des événemens importans dont nous sommes témoins, mais dont les résultats ne peuvent encore être recueillis.

En écrivant l'histoire d'un peuple sur lequel la religion chrétienne a exercé une grande influence, nous avons dû, dans la crainte de défigurer les faits, nous tenir en garde contre cette funeste manie, introduite dans la littérature française pendant le dernier siècle; manie qui consiste à réprouver dans les mœurs et les usages des siècles passés tout ce qui ne s'accorde pas avec les folies du jour, et à donner à ces jugemens bizarres et injustes le titre de tableau ou d'essai sur l'esprit des siècles. Que peut-on répondre de mieux aux partisans de ces méthodes d'écrire l'histoire, que ce qu'a dit à ce sujet un célèbre auteur étranger: *ce qu'ils appellent l'esprit des siècles, ce n'est que leur propre esprit dans*

lequel, comme dans un miroir, les siècles viennent se réfléchir.

Loin de nous l'idée de déprécier le génie des tems anciens, par la raison qu'il n'est pas conforme à notre manière de voir! plus loin de nous encore le désir de suivre l'opinion malheureusement trop commune, et de taxer de grossières et de superstitieuses les générations qui nous ont précédés, parce qu'elles étaient attachées à la religion et qu'elles respectaient les croyances et les usages de leurs ancêtres!

ESSAI

D'UNE

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE L'ESPAGNE.

1. OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES.

D. NICOLAI-ANTONII J.-C. Bibliotheca Hispana vetus, *seu* Hispanorum qui ab Oct.-Augusti imperio usque ad a, MD floruerunt, notitia. Cur. *J. Saenz*, card. d'Aguirre. *Romæ*, 1696; 2 vol. *in-fol. Matriti*, 1778; 2 vol. *in-fol.*

D. Nicol. Antonii Bibliotheca Hispana, *seu* Hispanorum qui post a. 1500 floruerunt, notitia. *Romæ*, 1672, *in-fol.* —Autre édit. Cum notis *Franc. Perezii Bayerii*, *Matriti*, 1783-1788; 2 vol. *in-fol.*

Biblioteca Universal de la Poligrafia española; por *D. Crist. Rodriguez*. *Madrid*, 1738.

D. Bl. Ant. Nassare, Prológo á la Biblioteca Universal de la Poligrafia española, compuesta por *D. C. Rodriguez*. *Madrid*, 1738.

Bibliotheca Historica, instructa à *B. G. Struvio*, aucta à *C. B. Budero*, nunc verò à *J. G. Menselio* ita digesta, amplificata et emendata ut penè novum opus videri possit. *Lipsiæ*, 1793, vol. VI, part. 1, *in-8°* (1).

(1) Quoique cet ouvrage laisse encore beaucoup à désirer, c'est le seul *où l'on* trouve une Notice raisonnée sur la plupart des livres qui ont rapport à l'Histoire d'Espagne. Au soin presque minutieux avec

Mich. Casiri Bibliotheca Arabico-Hispanæ, Escurialensis; 2 vol. *in-fol. Matriti*, 1760-1770.

Lus de Salazar y Castro, Advertencias históricas sobre las obras de algunos doctos Escritores modernos, donde con las crónicas y con las Escrituras solicita su mejor inteligencia. *En Madrid*, 1688, *in*-4°.

G. E. de Franckenau, Bibliotheca Historico-Genealogico-Heraldica. *Lipsiæ*, 1724, *in*-4° (1).

Noticia y juicio de los mas principales historiadores de España que... escribió D. Gaspar Ibañez de Segovia, Peralta y Mendoza, marques de Móndejar. *En Madrid*, 1784, *in*-8°.

Ensayo de una Biblioteca Española de los mejores Escritores del reynado de Carlos III, por *D. Juan Sempere y Guarinos*. *En Madrid*, 1785-89; 6 vol. *in*-8°.

---

lequel cette *Bibliothèque* est faite et classée, on reconnaît que l'auteur est allemand; mais on remarque aussi qu'il n'a pas eu occasion de lire lui-même beaucoup de livres dont il donne des extraits, et qu'il s'en rapporte trop souvent à des journaux littéraires et autres feuilles périodiques.

(1) On ne trouve dans cet ouvrage que la liste des livres écrits sur la science généalogique et héraldique; mais c'est, chez les Espagnols, la branche de littérature la mieux fournie et la plus abondante. M. *Franckenau* cite sept cent cinquante auteurs et quatorze cent quatre-vingt-neuf ouvrages qui traitent de ces matières futiles; encore n'a-t-il continué ses recherches que jusqu'au commencement du dernier siècle. Il n'est pas inutile de remarquer ici que la bibliothèque espagnole de Don Nicolas Antonio indique cent quatre-vingt-seize ouvrages sur la Somme de Saint-Thomas, dix-huit sur le nom de Jésus, quarante-six sur le chapelet de la Vierge, cent soixante sur l'Immaculée Conception, deux cent quatre-vingt-trois collections de sermons, huit ouvrages sur le ciel, et seulement dix sur l'agriculture, et sept sur la minéralogie.

2. CARTES GÉOGRAPHIQUES, ATLAS, etc.

ATLAS d'Espagne et de Portugal, (publié par *Tillemont* et *Baudrand*). *Paris*, 26 feuilles.

L'Espagne suivant l'étendue de tous les royaumes, compris sous les couronnes de Castille, d'Arragon et de Portugal; par *Jaillot*, 4 feuilles.

Carte réduite des côtes d'Espagne et de Portugal; par *Bélin*. *Paris*, 1751 (1).

Mapa de las carreras de Postas de España; por *D. Ricardo Wall*, 1760.

Carte du royaume d'Arragon; par *d'Anville*, 2 feuilles.

Mapa de las carreras de Postas de España; por *D. B. Espinalt y Garcia*, 1787.

Mapa reducida de la Frontera de España y Francia; y línea divisoria de los Pirineos desde la Ciudad de S. Sebastian sobre el océano, hasta la villa de Ampurias, 1793.

Mapa de España, por *Tom. López*, 1795.

Spain and Portugal, divided into their respective Kingdoms and Provinces, from the Spanish and Portuguese Provincial maps, published by *W. Faden*, geographer. *London*, 1796 (2).

Carte d'Espagne et de Portugal, dressée à l'observatoire de Schneeberg. *Weimar*, 1802.

Carte de l'Espagne et du Portugal, en 9 feuilles, par *E. Mentelle* et *P. G. Chanlaire*. *Paris*, 1799 (3).

Carte de l'Espagne, en 11 feuilles, gravée par *Tardieu*. *Paris*.

(1) La carte de *Bélin* a été corrigée dans l'*Hydrographie française*, ou *le Nouveau Neptune français*, 1771, tomes 1 et 3.

(2) Cette Carte, quoiqu'élégamment gravée, est une des plus mauvaises que l'on ait; presque toutes les positions des villes y sont dérangées et indiquées d'après des mesures fausses.

(3) Cette Carte est encore très-mauvaise; beaucoup de noms y sont mutilés ou entièrement faux; un grand nombre de villes y sont mal placées. *Voyez*, à ce sujet, le jugement des auteurs des *Allgemeine Geographische Ephemeriden*. *Weimar*, 1799, tome IV.

Cartes Physique, Ancienne, Générale et Comparative, gravées par le même.

Carte d'Espagne et de Portugal, selon la paix de Badajoz. *Vienne*, 1802.

Mapas de España; por *D. Tom. López. Madrid*, 1804. (Cet Atlas est composé de 162 feuilles et demie; savoir : Espagne ancienne, 5 feuilles. Carte générale de l'Espagne et et du Portugal, 4 feuilles, 1792. — La même, en 1 feuille, 1795. — Cartes de la nouvelle Castille, 12 feuilles et demie. Vieille Castille, 19 feuilles. Royaume de Léon, 27 feuilles. Royaume de Gallice, 4 feuilles. Estramadnre, 8 feuilles. Andalousie, 18 feuilles. Murcie, 1 feuille. Aragon, 4 feuill. Valence, 4 feuilles. Catalogne, 4 feuilles. Navarre, 6 feuill. Provinces Basques, 4 feuilles. Iles Baléares, 10 feuilles. Gibraltar, 3 feuilles. Iles Canaries, 7 feuilles. Portugal, 8 feuilles, etc. (1).

Atlas máritimo de España, trabajado por el xefe de esquadra *D. Vicente Tofiño*. Cet Atlas renferme 21 Cartes, 16 Plans et 10 Vues.

— (Carte des côtes d'Espagne et de Portugal, réduite sur celle de *Tofino*. *Paris*, au Dépôt de la marine, an VI.)

Derroteros de la costa de España y su correspondiente de Africa en el Mediterráneo, para inteligencia y uso de las Cartas construidas par *D. Vicente Tofiño*.

Derroteros de la costa de España en el Océano, para inteligencia y uso de las Cartas construidas por *D. Vicente Tofiño*.

Mapa del Reyno de Sevilla, delineado y grabado por *D. Franc. Clovet*, ingeniero en xefe.

---

(1) L'Atlas de *Lopez* est le seul complet qui ait été jamais fait, et le *moins mauvais*, dit M. *Antillon*, dans ses *Elementos de la Geografia de España*. Les fautes relatives à la position des villes, y sont pourtant encore très-nombreuses. M. *Lopez* y est souvent en contradiction avec lui-même, puisqu'il donne aux villes, dans les Cartes particulières, une autre longitude ou une autre latitude que dans les Cartes générales. *Voyez* l'ouvrage de M. *Antillon* qu'on vient de citer, et le *Mémorial topographique et militaire, rédigé au Dépôt général de la Guerre*. Paris, an XI, nº 3.

Théâtre de la guerre en Espagne et en Portugal, dressée sur les mémoires des plus habiles ingénieurs, 4 feuilles.

Carte du détroit de Gibraltar, avec un plan et une vue; par *Baurain*; une feuille.

Carte des îles Majorque, Minorque et Iviça; par *Bélin*, 1748.

Mapa de la isla de Menorca, inventado y delineado por *F. A. Assiotti*.

3. OUVRAGES TOPOGRAPHIQUES, VOYAGES, DESCRIPTIONS, etc.

Les Délices de l'Espagne, où l'on voit une Description exacte des Provinces, Montagnes, Villes, et généralement de tout ce qu'il y a de remarquable; le tout enrichi de Cartes géographiques très-exactes et de Figures en taille-douce; par *D. Juan Alvarez de Coldenar*. Nouvelle édition. *Leyde*, 1515; 6 vol. *in*-12.

D. Franc. Xav. de Garma y Salcedo Teatro Universal de España, Descripcion eclesiástica y secular de todos sus reynos y provincias en general y particular. *En Madrid*, 1761; 4 vol. *in*-12.

Account of the most remarkable places and curiosities in Spain and Portugal; by *Udal-ap-Rhys* (Price). *London*, 1749, *in*-8°.

Aparato para la natural Historia de España; por *D. Joseph Torrubia*. *Madrid*, 1754, *in-fol.*

Richard Twiss Travels through Portugal and Spain, with an Appendix containing a sommary of the history of Spain and Portugal; a Catalogue of books, of which described Portugals Litterature. *London*, 1775, *in*-4°.

—(Voyage en Portugal et en Espagne, fait en 1772 et 1773; par *Rich. Twiss*, traduit de l'anglais et orné d'une Carte des trois royaumes. *Berne*, 1776, *in*-8°.)

Descripcion Geográfica y Económica de todos los Pueblos de España; por *Franc. Mar. Nifo*. *Madrid*, 1769-1775; 4 vol. *in*-4°.

Correo general de España; por *Franc. Mar. Nifo*. *En Madrid*, 1770 et années suivantes; 5 vol. *in*-4° (1).

Viage de España, ó Cartas en que se da Noticia de las cosas mas apreciables y dignas de saberse que hay en ella; su

(1) On trouve dans ce Journal populaire d'excellens détails sur la statistique des cantons.

autor *D. Pedro Ant. Ponz. Madrid*, 1772 et années suiv. 18 vol. *in*-12.

Letters upon Spain; by *Edward Clarke. London*, 1763, *in*-4° (1).

— (État présent de l'Espagne et de la nation espagnole, *ou* Lettres écrites à Madrid pendant les années 1760 et 1761; par le *D. Clarke*, traduit de l'anglais. *Paris*, 1770; 2 vol. *in*-12).

Travels trough Spain in the years 1775 and 1776, in which several monuments of roman and morish architecture are illustrated; by *H. Swinburne. London*, 1779, *in*-4° (2).

— (Voyage de H. Swinburne en Espagne, en 1775 et 1776, traduit de l'anglais. *Paris*, 1778, *in*-8°).

Descripcion de la provincia de Madrid; por *Tom. López. Madrid*, 1763, *in*-12.

Introduccion á la historia natural y á la geografía física de España; por *D. Guill. Bowles*. Tercia edicion. *Madrid*, 1790, *in*-4°.

— (Introduction à l'Histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne; traduit de l'original espagnol de *G. Bowles*, par le vicomte *de Flavigny. Paris*, 1776, *in*-8°.)

Travels through Spain, with a view to illustrate the natural history and phisical geography of that kingdom in a series of letters, including the most interesting subjects contained in the Memoirs of *D. G. Bowles*, and others spanish writers; by *J. Talbot Dillon. London*, 1780, *in*-4°.

Itinerario español, ó guia de caminos desde Madrid á las ciudades y villas principales del reyno; 4ª impresion. *Madrid*, 1789.

A civil, commercial, political and litterary History of Spain and Portugal; by the late *Windham Beawes*, esq. his ma-

---

(1) M. *Ponz* a relevé dans le premier volume de son *Viage fuera de España* beaucoup d'erreurs commises par les deux voyageurs anglais *Clarke* et *Swinburne*, qui sont loin d'avoir cette impartialité dont les gratifie sans raison M. *Boucher de la Richarderie*, dans le troisième volume de sa *Bibliothèque des Voyages*.

(2) *Voyez* la note précédente.

jesty's consul for near 30 years at Cadix and Sevilla. *London*, 1793; 2 vol. *in-fol.*

Descrizione odeporica della Spagna; di *D. Ant. Conca. Parma*, 1793-97; 4 vol. *in-8°.*

A journey through Spain, in the years 1786 and 87; by *J. Townshend. London*, 1793; 3 vol. *in-8°.*

— (Voyage en Espagne en 1786 et 87; par *J. Townshend.* Traduit de l'anglais. *Paris*, 1809; 3 vol. *in-8°*, avec un atlas).

Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion y frutos del reyno de Valencia; por *D. Ant. Jos. Cavanillas. Madrid*, 1795-97; 2 vol. *in-fol.*

Spanien, wie es gegenwærtig ist, in physischer, moralischer, politischer, religioeser, statistischer und litteroerischer Hinsicht; von *Kaufholz. Gotha*, 1797; 2 vol. *in-8°.*

Descripcion de España de *Xarif Aledris Coneido*, con traduccion y notas de *D. Jos. Ant. Conde. Madrid*, 1799, *in-4°.*

Atlante español, ó Descripcion general geográfica, cronológica é Histórica de España, por reynos y provincias, de sus ciudades, villas y lugares mas famosos; de su poblacion, rios, montes. Adornado de estampas finas que demuestran las vistas perspectivas de todas las ciudades; trages propios de que usa cada reyno, y blasones que le son peculiares; por *D. Bern. Espinalt y Garcia. Madrid*, 1778 et années suiv.; 14 vol. *in-8°.*

España dividida en provincias é intendencias, y subdividida en partidos, corregimientos, alcaldías mayores, gobiernos políticos y militares, asi Realengos como de órdenes, abadengo y señorío, con un diccionario ó nomenclator de todos los pueblos y lugares, granjas y otros establecimientos; obra formada por las relaciones originales de los intendentes del reyno. *Madrid* (despacho de la imprenta real), 2 vol. *in-fol.*

Censor español, executado de órden del Rey, comunicado por el S. Conde *de Florida Blanca*, en el año 1787. *En Madrid*, *in-fol.*

Descripcion de las provincias de España; por *D. Franc. Xav. de Santiago Palomares. Madrid*, *in-4°.*

Diccionario Geográfico Histórico de España; por *Joaquin Traggia, Madrid,* 1802.

Elementos de la Geografía Astronómica, Natural y Política de España y Portugal; por *D. Isidoro de Antillon. Madrid,* 1808, *in*-12 (1).

Tableau de l'Espagne moderne; par *M. J. F. Bourgoing,* 4e édition. *Paris*, 1808; 3 vol. avec un Atlas (2).

— (Voyage en Espagne, dans les années 1797 et 1798, faisant suite au Voyage en Espagne du cit. *Bourgoing;* par *C. A. Fischer,* traduit de l'allemand par *C. F. Cramer,* avec planches. *Paris*, 1800; 2 vol. *in*-8°).

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce Royaume; par *Alex. de Laborde.* Seconde édition. *Paris*, 1809; 6 vol. *in*-8° (3).

Voyage pittoresque de l'Espagne; par *Alex. de Laborde* et une Société de Gens de Lettres et d'Artistes de Madrid. *Paris*, 1808. (Cet ouvrage, qui doit comprendre 4 vol. *in-fol.* ornés d'environ 440 planches en taille-douce, n'est pas encore achevé.)

Poblacion general de España, Historia cronológica de sus trofeos, blasones, y conquistas heróycas. Descripciones y sucesos que la adornan; en que se incluyen las islas adyacentes y presidios de Africa, escrita por *D. Juan Ant. de Estrada. En Madrid,* 1747; 3 vol. *in*-4°.

---

(1) *Voyez* sur ce petit ouvrage fort utile, *le Manuel géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal; Paris,* 1810; compilation qui, du reste, outre l'extrait de l'ouvrage de M. *Antillon,* ne contient rien de neuf sur la géographie d'Espagne.

(2) *Voyez* sur cet estimable ouvrage, ainsi que sur les autres voyages modernes, le troisième volume de la *Bibliothèque Universelle des Voyages.* Paris, 1808.

(3) Cet ouvrage est ce qu'on a publié de plus complet sur la topographie et la statistique de l'Espagne. Malheureusement l'auteur n'a pas assez consulté les ouvrages espagnols : il a d'ailleurs travaillé avec trop de précipitation et écrit avec trop de prétentions pour avoir pu éviter des erreurs très-graves. La deuxième édition mérite, à cet égard, les mêmes reproches que la première.

4. HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ESPAGNE.

Los cinco libros primeros de la Corónica general de España que recopilaba el M. *Florian de Ocampo*. *En Alcalá*, 1578, *in-fol.*

Ambros. de Morales Corónica general de España. Prosiguiendo adelante de los cinco libros que el *M. F. de Ocampo* dexó escritos; todo lo de las Antigüedades de España y la manera del entenderlas y averiguarlas, va puesto al cabo..... *En Alcalá de Henáres*, 1574, *in-fol.* — Los otros 2 libros, 11° y 12° de la Corónica general de España, que continuaba *Ambr. de Morales*, van juntos con esta parte de la Corónica de las Antigüedades de España que hasta ahora se han podido escrivir. *En Alcalá de Henáres*, 1577, *in-fol.*

Los quarenta libros del compendio historical de las Crónicas, y universal Historia de todos los Reynos de España; compuestos por *Esteban de Garibay*. *Barcelona*, 1628; 4 vol. *in-fol.*

Las 4 partes enteras de la Crónica de España, que mandó componer el Seren. Rey *D. Alonso, llamado el Sabio*, vista y enmendada su impresion por el maestro *Flor. Doeampo*. *Valladolid*, 1604, *in-fol.*

Historia general de España, compuesta, emendada y añadida por *el Padre Juan de Mariana*; 14ª impresion. *Madrid*, 1780; 2 vol. *in-fol.* — *Autre édition sous le titre :* Historia general de España, compuesta, emendada y añadida por *el P. Juan de Mariana*, con el sumario y tablas, y la continuacion que escribió en latin el *P. Fray Jos. M. Miniana*, traducida nuevamente al castellano; *in-8°*. *Madrid*, 1794 et années suivantes (1).

---

(1) C'est la quinzième édition d'un ouvrage qui, depuis deux siècles, a toujours soutenu sa réputation, tant en Espagne que dans les pays étrangers, qui l'ont traduit dans leur langue. Les Espagnols en regardent avec raison l'auteur comme le premier historien de leur nation. *Mariana* (né à Talavera en 1537, et mort à Tolède en 1634) possédait à fond

— (Histoire générale d'Espagne du *P. Jean de Mariana* de la Compagnie de Jésus, traduite avec des notes et des cartes par le *P. Jos. Nic. Charenton*, de la même Compagnie. *Paris*, 1725; 5 vol. *in*-4°).

Advertencias á la Historia del *P. Juan de Mariana*; por *D. Gasp. Ibañez de Segovia*, Peralta y Mendoza con una Prefacion de *D. Greg. Mayans y Siscar. Madrid*, 1795, *in*-8°.

---

l'hébreu, le grec et le latin, et l'on remarque dans tout le cours de son histoire qu'il cherchait à imiter les beautés des ouvrages classiques écrits dans les deux dernières langues. Son étude principale était cependant la théologie, qu'il professa, selon les principes de Saint-Thomas, à Rome, en Espagne, en Sicile et à Paris. Outre son *Histoire d'Espagne*, il a publié plusieurs autres ouvrages, et il en a laissé un grand nombre d'autres manuscrits, et conservés dans diverses bibliothèques. Son assiduité à l'étude altéra considérablement sa santé; et ce fut dans le déclin de sa vie que, désirant consacrer le reste de ses jours à sa patrie, il entreprit la lecture des historiens d'Espagne; et après des recherches immenses, il prit enfin la plume pour les réduire dans une forme plus agréable, et composer avec tant d'ouvrages un seul qui réunît ce qu'ils contenaient de meilleur. Comme, dans son tems, d'*Ocampo*, *Morales* et *Garibay* jouissaient de la plus grande réputation parmi tous les historiens, ce fut particuliérement à leurs ouvrages que *Mariana* s'attacha, sans cependant les copier ou les imiter servilement. Il avait rassemblé lui-même beaucoup de matériaux originaux qui se trouvent encore parmi ses manuscrits. *Mariana* a trouvé des adversaires dans sa propre nation. *Hurtado de Mendoza*, entr'autres, a critiqué amérement l'ouvrage du savant jésuite, sans en découvrir les véritables défauts, qui tiennent au peu de lumières dans la littérature espagnole de son tems. Il a été défendu, contre ce critique, par *Ibañez*, dans l'ouvrage indiqué ci-après. Le texte de cette nouvelle édition a été imprimé d'après celui de la Bibliothèque Royale, que l'éditeur prouve être la seule authentique, contre l'opinion des éditeurs de celle de Valence. On y a ajouté la traduction de *la Continuation*, faite par le P. *Miniana*. Voyez *Continuacion del Memorial literario de la corte de Madrid*, tomo 4°. Les auteurs de la *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, 1808, *tom. IV*, décident d'un ton tranchant qu'*il ne faut compter pour rien* Salcedo, Soto *et* Miniana, les continuateurs de *Mariana*. Ils prouvent bien, par ce jugement arbitraire, que leurs opinions littéraires ne sont pas toujours dictées par le meilleur goût: car l'ouvrage du P. *Miniana*, quoiqu'inférieur à celui de *Mariana*, a cependant beaucoup de mérite; il jouit d'une grande réputation chez la nation espagnole, juge plus compétent dans cette affaire que MM. Barbier et Desessarts.

Abrégé chronologique de l'histoire de Mariana; par la dame de la *Roche-Guilhen*. *Paris*, 1694, 3 vol. *in*-12.

Sinópsis histórica cronológica de España, formada de los autores seguros y de buena fe; por *D. Juan de Ferreras*. *Madrid*, 1700-1732; 16 vol. *in*-4° (1).

—(Histoire générale d'Espagne, traduite de l'espagnol de *Jean de Ferreras*, enrichie de Notes historiques et critiques, de vignettes et de cartes géographiques; par M. *d'Hermilly*. *Paris*, 1742-1751; 10 vol. *in*-4°.)

Monarquía de España escrita por el *D. Pedro Salazar*, publícala *D. Bartholomé Ulloa*. *Madrid*, 1770; 3 vol. *in-fol.*

Bern. Giustiniano Historia generale della Monarchia Spagnuola, antica e moderna. *Venetia*, 1674, *in*-4°.

L. Lopez Tablas cronológicas universales de España. *Saragoza*, 1657, *in*-8°.

Abrégé cronologique de l'Histoire d'Espagne; par M. *Désormeaux*. *Paris*, 1758; 5 vol. *in*-12.

Histoire des Révolutions d'Espagne, par le *P. Joseph d'Orléans*, revue et publiée par les *PP. Rouillé* et *Brumoy*. *Paris*, 1734; 3 vol. *in*-4°.

Histoire des Révolutions d'Espagne; par l'abbé *de Vayrac*. *Paris*, 1726; 5 vol. *in*-12.

Histoire générale d'Espagne, tirée de *Mariana* et des autres historiens espagnols. *Paris*, 1726; 9 vol. *in*-12.

Compendio de la Historia general de España, desde su fundacion hasta el año de 1704; por *D. Em. J. de la Parra*. *Madrid*, 1734, *in*-8°.

Compendio cronológico de la Historia de España desde los

---

(1) *Ferreras* a vécu et écrit dans un siècle plus éclairé que ceux de ses prédécesseurs, *Morales* et *Mariana*; et il a eu l'avantage de pouvoir profiter d'une foule de monumens et de matériaux inconnus à ceux-là: voilà pourquoi *Ferreras* est plus judicieux et souvent plus exact, sur-tout quant à ce qui concerne la topographie de l'ancienne Espagne. Aussi plusieurs savans placent-ils *Ferreras* au premier rang des historiens de ce pays; on ne peut cependant disconvenir que son style rappelle beaucoup moins que celui de *Mariana* la manière des Anciens; c'est-à-dire qu'il n'est pas à beaucoup près aussi concis et énergique. Du reste, ce grand historien a de commun avec tous ceux de sa patrie une trop forte prévention pour les Romains et pour tout ce qu'ont fait les anciens Espagnols.

tiempos mas remotos hasta nuestras dias; por *D. Jos. Ortiz y Sanz. Madrid*, 1795; 2 vol. *in*-8°.

Ensayo de la Historia civil de España; por *D. Vicente Gonzalez Arnao. Madrid*, 1794, *in*-8°.

Historia critica de España y de la Cultura española en todo género, escrita en italiano; por *D. Juan Franc. de Masdeu*. Traducida al idioma español por *N. N. Madrid*, 1734-1800; 20 vol. *in*-4° (1).

Histoire générale d'Espagne; par *L. Turquet de Mayerne. Paris*, 1635; 2 vol. *in-fol.*

Abrégé de l'Histoire d'Espagne; par le *P. Duchesne. Paris*, 1741, *in*-12.

Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et du Portugal, divisé en huit périodes; avec des Remarques particulières à la fin de chaque période; par le président *Hénault, Lacombe* et *Macquer. Paris*, 1765; 2 vol. *in*-8°.

Historia civil de España, sucesos de la guerra y tratados de paz desde el año de 1700 hasta el de 1733; por *Nic. de Jesus Belando. En Madrid*, 1740-1744; 3 vol. *in-fol.*

---

(1) *Masdeu* est le premier espagnol qui ait entrepris la grande tâche de traiter toute l'histoire de sa patrie d'une manière critique et conforme aux progrès que les lumières ont faits dans les derniers tems. Le travail de ce savant a fait époque dans la littérature espagnole, et a jeté un nouveau jour sur l'histoire entière de l'Espagne, ou, pour mieux dire, de la nation espagnole; car *Masdeu* seul a songé à faire marcher de front l'histoire des peuples et celle de la civilisation avec l'histoire des gouvernemens, qui semble avoir été le seul but des autres historiens. Ce grand et important ouvrage est peu connu dans l'étranger. *Meusel*, qui, dans sa *Bibliotheca Historica*, n'en parle que comme d'un livre sans mérite, fait bien voir qu'il en juge d'après quelque mauvais extrait et qu'il n'en a jamais lu une page, comme il l'avoue lui-même. Nous convenons cependant que *Masdeu* n'a pu s'affranchir entiérement des préjugés communs à sa nation, et qu'il y a, dans les vingt volumes qui composent son ouvrage, plusieurs erreurs que la vaste étendue de son plan et le défaut de matériaux nécessaires peuvent seuls excuser. On en a relevé plusieurs dans des ouvrages particuliers publiés en Espagne; nous en signalerons d'autres dans le cours de notre Histoire.

5. HISTOIRE PARTICULIÈRE.

HISTOIRE DES ROYAUMES, PROVINCES ET VILLES D'ESPAGNE.

ANALES de la nacion Española, desde el tiempo mas remoto, hasta la entrada de los Romanos; sacados únicamente de los escritores originales y monumentos contemporáneos; por *D. Luis Jos. Velasquez. Málaga*, 1759; *in*-4°.

Règne des Goths.

Corona gótica, castellana y austríaca, políticamente ilustrada; por *D. Diego Saavedra Fajardo*; continuada por *D. Alonso Nuñez de Castro. Ambéres*, 1681-1687; 4 vol. *in-fol.*

Kurze historische Beschreibung der wahren Ursachen vom Untergang des gothischen Reichs in Spanien, (von *Andr. Nordencranz*), aus dem schwedischen übersetzt. *Copenhagen* und *Leipzig*, 1749, *in*-8°.

Chroniques de Espanya que tracta dels nobles e invictissims reys de Gots y gestes de aquels y dels contes de Barcelona e reys de Aragon. *Barcelona*, 1536, *in-fol.*

Règne des Maures.

H. Bledæ, Cronología de los Moros de España, en ocho libros. *En Valencia*, 1618, *in-fol.*

Don Pelage, *ou* l'Entrée des Maures en Espagne; par *D. de Juvenel. Paris*, 1645, *in*-8°.

Historia della perdita e reaquista della Spagna occupata da Mori; per *Barth. Rogati. Venezia*, 1718, *in*-4°.

Historia de la rebelion y castigo de los Moriscos del reyno de Granada; por *L. de Mármol Carvajal. Málaga*, 1600, *in-fol.*

Historia de las expediciones y conquistas de los Arabes en

Asia, Africa y Europa, hasta su expulsion de España; por *Jos. Vinc. Rustant. Madrid*, 1780, *in*-4°.

Historia de los Vandos, de los Zegris y Abencerages, caballeros moros de Granada, de las civiles guerras que hubo en ella, y batallas particulares que hubo en la Vega entre Moros y Cristianos. Sacada de un libro arábigo cuyo autor de vista fué un Moro, llamado *Haben Hamin*, natural de Granada, y traducida en castellano por *Ginez Perez de Gita. En Madrid*, 1655, *in*-8°.

— (Histoire chevaleresque des Maures de Grenade; traduite de l'espagnol de *Ginez Perez de Gita* par *M. Sané. Paris*, 1809; 2 vol. *in*-8°).

Abulcacim Tarif Abentarique, Historia de la conquista de España, y guerras de las Arabias, y vida del rey Jacob Almaçor; traducida de lengua arábiga; por *Mig. de la Luna. Valencia*, 1606, *in*-4°.

— (Histoire des deux conquêtes d'Espagne par les Maures; écrite par *Abulc. Tarif Abent.* La Description de l'Espagne; par *le Même.* La Vie du grand Almensor; par *Ali Abansufion* : le tout traduit de l'arabe en espagnol, et mis de nouveau en français par *D. G. A. Lobineau. Paris*, 1708, *in*-12.

Cardonne, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes. *Paris*, 1765; 3 vol. *in*-12.

Relation historique et galante de l'invasion de l'Espagne par les Maures; par *Baudot de Juilli. Amsterdam*, 1722; 4 tomes *in*-12.

Histoire de Catalogne.

Corónica universal del principado de Cataluña. Parte primera. *Barcelona*, 1609, *in-fol.*

Est. de Corbera, Cataluña ilustrada que contiene su descripcion en comun y particular con las poblaciones, dominios y sucesos. *Napoles*, 1678, *in-fol.*

Anales de Cataluña, y epílogo de los progresos y famosos hechos de la nacion Catalana; por *D. Narc. Fel. de la Peña y Farell. En Barcelona*, 1709.

Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contre Turcos y

Griegos; por *D. Franc. de Moncada. Madrid*, 1777 *in*-8° (1).

Historia de Cataluña, que escribió *Bern. Desclot*; traducida de su antigua lengua catalana en romance castellano; por *Raph. Cervera. En Barcelona*, 1616, *in*-4°.

Franc. Diago, Historia de los victoriosísimos antiguos condes de Barcelona, dividida en 3 libros. *Barcelona*, 1603, *in-fol.*

Petri de Marca, Marca Hispanica seu limes Hispanicus, id est, geographica et historica descriptio Cataloniae. *Parisiis*, 1688, *in-fol.*

Histoire de Valence.

Libro IV de la Crónica de la inclita y coronada ciudad de Valencia y de su reyno; por *Martin de Viciana. Valencia y Barcelona*, 1564-66, *in-fol.*

Fr. Diago, Anales del reyno de Valencia; *tomo I. En Valencia*, 1613, *in-fol.*

Tratado de la celebracion de cortes generales del reyno de Valencia; escribele el *Doct. Lor. Matheu y Sanz. Madrid*, 1677, *in*-4°.

Joh. Em. Miñana, de Bello rustico Valentino, libri III, ex bibliotheca Greg. Maiansii. *Hagæ Comitum*, 1752, *in*-8°.

Gaspar Escolano, Historia de Valencia. *Valencia*, 1611; 2 vol. *in-fol.*

Histoire de Murcie.

Discursos históricos de la ciudad de Murcia y su reyno; por el *Lic. Fr. Cascales. Murcia*, 1621.

Guerras y conquistas del reyno de Murcia; por *D. Gaspar García. En Valencia*, 1608, *in*-8°.

Histoire de Grenade.

Conversaciones históricas malagueñas; contienen 8, en las quales se hallan la historia de las conquistas de varios

---

(1) On peut consulter sur cette histoire, fort estimée des Espagnols, le *Teatro histórico-crítico de la Eloqüencia española*, tome V.

lugares

lugares del obispado, la entrega circunstanciada de la ciudad de Málaga; por *D. Cecilio García de la Lena. Málaga*, 1793; 4 vol.

ntigüedades de Granada; por *Fr. de Bermudez.*

istoria de las guerras civiles de Granada, traducida en castellano; por *Ginez Perez. Barcelona*, 1610, *in*-8°. Autre édition. *Paris* 1660, *in*-8°.

Histoire de Léon.

Historia de la ciudad y corte de Leon y de sus reyes; por L. P. M. *Fr. Man. Risco*; 2 vol. *in*-4°.

listoria de las antiguedades de la ciudad de Salamanca; por *Gil. Gonçalez d'Avila. Salamanca*, 1606, *in*-4°.

Histoire d'Estramadure.

letrato político de la villa de Alcántara, causas de sus progresos y decadencia: descríbese su historia política y civil, sus valdíos y encomiendas; y se tocan varios puntos de agricultura, comercio y derecho natural y de gentes; *in*-8°.

Histoire d'Aragon.

nales de la corona de Aragon, compuestos por *Gerónimo Zurita. Zaragoza*, 1610; 7 vol. *in-fol.*

istorias eclesiásticas y seculares de Aragon, en que se continuan los anales de Zurita. *En Zaragoza*, 1622; 2 vol. *in-fol.*

pparato á la Historia eclesiástica de Aragon; por el *Padre Joaquin Traggia*, 1793; 3 vol. *in-fol.*

ieronymi Blancæ, Commentarii rerum Aragonensium. *Cæsar Augustæ*, 1588, *in-fol.*

. *de Ustarroz*, Anales del reyno de Aragon. *Zaragoza*, 1663, *in-fol.*

om. de la Ripa, Anales de Aragon. *Zaragoza*, 1688; 3 vol. *in-fol.*

. *Abarca*, Reyes de Aragon en anales históricos, distribuidos en 2 partes. *Madrid y Salamanca*, 1682-84; 2 vol. *in-fol.*

P. Tomic, Conquistas é historias de los reyes de Aragon y condes de Barcelona. *En Barcelona*, 1534, *in-fol.*

Noticia sucinta de la expedicion del rey de Francia Felipe el Atrevido contra el rey D. Pedro de Aragon, en el año de 1285; por *D. P. M. D. A.*

Histoire d'Andalousie.

De las antigüedades y excelencias de Córdova; por el *P. Diaz de Ribas*. *Cordoua*, 1627, *in-4°*.

Gonz. Argotar Molina, Historia de la nobleza de Andalucia. *En Sevilla*, 1588, *in-fol.*

Anales eclesiásticos y seculares de la muy noble y muy real ciudad de Sevilla, que contienen sus mas principales memorias desde 1246; por *D. Diego Ortez de Zúñiga*; ilustrados y corregidos por *D. Ant. Mar. Espinosa y Cárcel*. *Madrid*, 1795; 2 vol. *in-4°*.

D. Rodr. Caro, Antigüedades y principado de la ilustrísima ciudad de Sevilla. *Sevilla*, 1634.

Suarez de Salazar, Grandezas y antigüedades de la isla y ciudad de Cádiz. *Cádiz*, 1610, *in-fol.*

J. López de Ayala, Historia de Gibraltar. *Madrid*, 1782, *in-4°*.

Histoire de Castille.

Historia de la insigne ciudad de Segovia, y compendio de las Historias de Castilla; su autor *Diego de Colmenáres*. *Madrid*, 1640, *in-fol.*

Historia del orígen y soberanía del condado y reyno de Castilla y sucesion de sus Condes; su autor *Gutierrez Coronel*. *Madrid*, 1785, *in-4°*.

Orígen de las dignidades seglares de Castilla y Leon, con relaciones sumarias de los reyes de estos reynos, de sus acciones, casamientos, hijos, muertes, sepulturas, etc., por el doctor *Salazar de Mendoza*. *Madrid*, 1794, *in-4°*.

La Castilla y el mas famoso Castellano. Discurso sobre el sitio, nombre, extension, gobierno y condado de la antigua Castilla; Historia del célebre Castellano Rodrigo Diaz; por el *P. M. Fr. Man. Risco*.

Historia eclesiástica y siglar de la ciudad de Guadalaxara; por *D. Al. Nuñez de Castro. Madrid*, 1653, *in*-4°.

Gar. D. Quintana, Historia de la antigüedad, nobleza y grandeza de Madrid. *Madrid*, 1629, *in-fol.*

Histoire de Gallice.

Franc. de Huerta, Anales de Galicia. *En Madrid*, 1740; 2 vol. *in-fol.*

Phil. de la Gándara, Nobiliario, armas y triumfos de Galicia; hechos heróycos de sus hijos, y elogios de su nobleza. *Madrid*, 1677, *in-fol.*

Histoire des Asturies et de la Biscaye.

Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria; autor el *P. Gabriel de Henao S. J. Salamanca*, 1689; 2 vol. *in-fol.*

Antigüedades y cosas memorables del principado de Asturias; por el *P. L. A. de Carvallo. Madrid*, 1695, *in-fol.*

Franc. Sota, Crónica de los príncipes de Asturias y Cantabria. *Madrid*, 1681, *in-fol.*

Histoire de Navarre.

Jos. de Moret, Anales del reyno de Navarra. *Pamplona*, 1766; 5 vol. *in-fol.*

Jos. de Moret, Investigaciones históricas de las antigüedades del reyno de Navarra. *Pamplona*, 1766, *in-fol.*

Jos. de Moret, Congresiones apologéticas sobre le verdad de las investigaciones históricas, etc. *Pamplona*, 1766, *in-fol.*

Histoire de Navarre, l'origine, les vies et conquêtes de ses rois; par *André Favin. Paris*, 1612, *in-fol.*

Joan. Dan. Schoepflini, Diatriba de origine, factis et successione regni Navarræ ad nostra usque tempora. *Argentorati*, 1720, *in*-4°.

L'Histoire du royaume de Navarre, contenant de roi en roi tout ce qui y est advenu de remarquable dès son origine; *tirée* des meilleurs historiens latins, français, espagnols et italiens; par *M. Chappuys. Paris*, 1616, *in*-8°.

Histoire des Isles.

The ancient and modern History of the Balearick islands, or of the Kingdom of Majorca, which comprehended the Islands of Majorca, Minorca, Yvica, Formentera and others, with their natural and geographical description, translated from the original spanish; by *Col. Campbell. London*, 1716, *in*-8°.

Histoire du royaume de Mayorque, avec ses annexes, pour servir à l'Histoire de France et à celle de *D. Juan de Ferreras*; par *M. d'Hermilly. Maëstricht*, 1777, *in*-4°.

Historia general del reyno de Mallorca, compuesta por el *D. Juan de Meto. En Mallorca*, 1684, *fol.*

The History of the Island of Minorca; by *John Armstrong. London*, 1752.

Histoire Ecclésiastique.

Jos. Saenz de Aguirre, Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniæ, cum notis et dissertationibus. *Romæ*, 1693-95; 4 vol. *in-fol.*

Jos. Catalani, Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniæ; editio altera in 6 tomos distributa et novis additionibus aucta. *Romæ*, 1753.

Joh. de Marieta, Historia eclesiastica de todos los santos de España. *Cuenca*, 1596, *in-fol.*

Caz. Cenni, Codex veterum canonum ecclesiæ Hispanæ, ex genuina conciliorum et decretalium epistolarum collectione S. Isidori Hispalensis, et de antiquitate ecclesiæ, presertim occidentalis, dissertationes. *Romæ*, 1740, *in*-4°.

España sagrada. Teatro geográfico-histórico de la iglesia de España. Origen, divisiones y límites de todas sus provincias. Antigüedad, traslaciones y estado antiguo y presente de sus sillas en todos sus dominios de España y Portugal, con varias disertaciones críticas para illustrar la Historia eclesiástica de España; 3a edicion. *Madrid*, 1779 et années suiv.; 40 vol. *in*-4° (1).

---

(1) *Florez*, un des plus grands savans que l'Espagne ait produits, a embrassé dans cette magnifique collection, non-seulement l'histoire ecclé-

Litguria antiqua Hispanica Gothica Isidoriana Mozarabica, Toletana mixta; illustrata a *Joh. Pinio. Romæ,* 1746; 2 vol. *in-fol.*

Reginaldi Montani Gonsalvi, Sanctæ inquisitionis hispanicæ artes aliquot detectæ ac palam traductæ. *Heidelbergæ,* 1567, *in-8°.*

Defensa critica de la inquisition contra los principales enemigos que la han perseguido y persuigen injustamente; se confunde con sus proprias razones á los hereges calvinistas, luteranos, y otros engañados por ellos que con tanto horror y tanta furia han combatido á la inquisicion; su autor *D. Melchor Raf. de Macanaz;* dada a luz por *D. Ant. Valladares de Sotomayor. Madrid*, 2 vol. *in-8°.*

---

siastique de chaque province, mais encore la géographie et l'histoire ancienne; ce qui en augmente encore le mérite. Son continuateur *Riseo*, auteur des derniers volumes, s'est montré digne de lui succéder.

Jaume I, rey d'Arago; feta por lo magnifich *Raucon Muntaner. En Barcelona*, 1562, *in-fol.*

D. J. Tornamisa de soto, Historia del rey D. Jayme de Aragon I, llamado el Conquistador. *Pamplona*, 1622, *in-8°*.

Alph. del Castillo Solorzano, Epitome de la vida y hechos del rey D. Pedro III de Aragon, cognominado el Grande. *Zaragoza*, 1639, *in-8°*.

Laur. Vallensis, Historiarum Fernandi, regis Aragoniæ, libri tres. *Parisiis*, 1528, *in-fol.* — Autre édition, *Vratislaviæ*, 1546, *in-8°*.

Ant. Panormitæ, Speculum boni principis, Alphonsus, rex Aragoniæ. *Amstelodami*, 1646, *in-12*.

Bart. Facii, de Rebus gestis ab Alphonso, Napolitanorum rege, commentariorum libri decem. *Lugduni*, 1560, *in-4°*.

Le Génie d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile, *ou* ses Pensées, avec les traits remarquables de sa vie; par *M. l'abbé M** de la Can***. Paris*, 1766, *in-12*.

Rois de Navarre.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles II, roi de Navarre, surnommé le Mauvais; par feu *M. Secousse. Paris*, 1758-59; 2 vol. *in-4°*.

Vie des Rois de la Monarchie.

Corónica de los reyes católicos D. Fernando y Doña Isabel, escrita por el cronista *Hernando de Pulgar*; cotexada con antiguos manuscritos, y aumentada de varias ilustraciones y enmiendas. *En Valencia*, 1780, *in-fol.*

Hier. Zurita, Historia del rey D. Fernando el católico, de las empresas y ligas de Italia. *En Çaragoza*, 1580; 2 vol. *in-fol.*

Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle; par *M. Mignot. Paris*, 1766; 2 vol. *in-12*.

Rup. Becker, Geschichte der Regierung Ferdinand des Katholischen. *Prag und Leipzig*, 1790-91; 2 vol. *in-8°*.

Prudent. de Sandoval, Vida y hechos del emperador Carlos V. *Pamplona*, 1634; 2 vol. *in-fol.* (1).

Greg. Leti, Vita dell' invittissimo imperatore Carolo V, austriaco, *Amsterdam*, 1700; 4 vol. *in*-8°.

The history of the reign of the emperor Charles V, with a view of the progress of society in Europe, from the subversion, of the roman empire to the begiuning of the sixteenth century; by *William Robertson*. *London*, 1782; 4 vol. *in*-8° (2).

— (Histoire du règne de l'empereur Charles V, par *Robertson*; traduite de l'anglais par *M. Suard*. *Paris*, 1778, *in*-8°.)

Jos. Gen. Sepulvedæ, Historia Caroli V, imperatoris (dans la collection de ses Œuvres). *Madrid*, 1780; 4 vol. *in*-8°.

La Vita del catholico e invittissimo D. Filippo II, d'Austria, re delle Spagne, etc., con la guerre de suoi tempi; descritte da *Cesare Campana*, *Vicenze*; 4 vol. *in*-4°.

Balt. Poreño, Dichos y hechos de D. Felipe II el Prudente, rey de las Españas. *En Sevilla*, 1639, *in*-8°.

Greg. Leti, Vita del catholico rè Filippo II, monarca delle Spagne. *In Colignia*, 1679; 2 vol. *in*-4°.

Filipe II, rey de España; por *Luis Cabrera*. *Madrid*, 1619, *in-fol.*

---

(1) *Sandoval* est, parmi les Espagnols, le principal historien de *Charles V*. Il a recueilli avec beaucoup de soin et de peine tout ce qui concerne ce grand empereur; mais souvent il a poussé son exactitude trop loin. Dans la table généalogique qui précède l'ouvrage, il étend ridiculement la famille de Charles V jusqu'aux Troyens et aux Égyptiens, et enfin jusqu'à Adam. Il a paru de cette histoire une traduction anglaise de M. Stevens à Londres, 1703.

(2) Le nom de l'auteur fait l'éloge de son livre. Aucun historien n'a écrit la vie du fameux *Charles V* avec autant de critique, de goût et d'impartialité que *Robertson*. Si l'auteur avait consulté les documens allemands, il aurait rendu son ouvrage encore plus parfait, sur-tout dans la partie qui traite de l'influence du règne de *Charles V* sur l'Allemagne. *Voyez* Meusel, *Bibliotheca Historica*, vol. VI. part. 1.

Rob. Watson, History of the reign of Philipp second, king of Spain. *London*, 1785; 3 vol. *in*-8° (1).

—(Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne; par *Watson*; traduite de l'anglais par *Mirabeau et Durival. Amsterdam*, 1777; 4 vol. *in*-12.)

Gonz. de Céspedes y Menéses, Historia de D. Felipe III, rey de las Españas. *En Barcelona*, 1634, *in-fol.*

Joh. Yáñez, Memorias para la historia de D. Felipe III, rey de España. *En Madrid*, 1723, *in*-4°.

History of the reign of Philip the third, king of Spain, the first 4 boocks by *Rob. Watson*, the 2 last by *William Thomson*. Second edit. *London*, 1786; 2 vol. *in*-8° (2).

— (Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne; par *R. Watson*, continuée par *G. Thomson*; ouvrage traduit de l'anglais par *L. J. A. Bonnet. Paris*, 1809; 2 vol. *in*-8°.)

Gonz. de Cespédes y Menéses, Historia de D. Felipe IV, rey de las Españas. *En Barcelona*, 1634, *in-fol.*

Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V. *Amsterdam*, 1756; 4 vol. *in*-12.

Memorie istoriche della guerra tra l'imperiale casa d'Austria e la real casa di Borbone, per gli stati della monarchia di Spagna, dopo la morte di Carlo, rè Austriaco, dell' anno 1701 sino all' 1713 descritte; da *A. V. in Venezia*, 1736, *in*-4°.

J. B. Targe, Histoire de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. *Paris*, 1772; 6 vol. *in*-12.

Histoire publique et secrète de la cour de Madrid, depuis l'a-

---

(1) *Watson* a écrit une histoire intéressante, mais elle est fort imparfaite dans tout ce qui regarde l'intérieur de l'Espagne; l'auteur ne paraît pas avoir puisé dans des sources originales.

(2) Cette histoire, faite sur le même plan que celle de *Philippe II*, est plutôt, comme dit M. *Meusel*, une histoire civile des affaires politiques de l'Europe, que celle de la vie du roi. Les intrigues du duc de Lerme et l'expulsion des Maures y sont parfaitement bien racontées. L'ouvrage, laissé imparfait par la mort de l'auteur, a été continué et achevé par M. *Thomson*.

vènement du roi Philippe V, jusqu'au commencement de la guerre avec la France. *Liége*, 1719, *in*-12.

Elogio de Felipe V, rey de España; por *D. Fr. Xav. Conde y Oquendo. Madrid*, 1779, *in*-4°.

Geschichte Ludovici I, Keonigs von Spanien; von *M. Raufft. Leipzig*, 1728, *in*-8°.

Storia del regno di Carlo III, di Borbone, ... corredata degli opportuni documenti; del abate *Franc. Beccatini. In Venetia*, 1789, *in*-4°.

Sucession de todos los reyes de España, sus cortes, años en que se entráron á reynar y hechos hasta sus fallecimientos, hasta el presente del Sr. Don Carlos IV; Noticias curiosas. *Madrid*, 1792.

Vie des Reines.

Henr. Florez, Memorias de las reynas católicas, Historia genealógica de la casa real de Castilla y de Leon, todos los Infantes; trages de las reynas en estampas; y nuevo aspecto de la Historia de España. 2ª *edic. En Madrid*, 1770, 2 vol. *in*-4°.

Vida, virtudes y milagros de la serenisima infanta doña Sancha Alphonsa, hija del rey de Leon D. Alonso IX; por *Doña Maria Bazzan y Mendoça. En Madrid*, 1651, *in*-4°.

Vida y muerte de Doña Margarita de Austria, reyna de España, esposa del rey Felipe III; por *D. Diego de Guzman. En Madrid*, 1617, *in*-4°.

Vida de Isabel de Borbon, reyna de España; por *Michelle. En Saragoça*, 1644, *in*-4°.

Memoirs of Elisabeth Farnesia. *London*, 1746, *in*-8°.

7. HISTOIRE DES HOMMES ILLUSTRES.

LAS claros varones de España, hecho por *Hernando del Pulgar*, con algunas letras del mismo. *En Ambéres*, 1632, *in-8°*.

Historia del conde Fernan Gonzâlez. *En Alcala*, 1584, *in-fol.*

Historia del famoso caballero Cid-Rui-Diaz, con su genealogía. *En Sevilla*, 1611, *in-fol.*

Jos. Pereyra Bayam, Historia veardadeira do famosissimo herve e invencivel cavalheiro hespanhol Rodrigo Diaz de Bivar, chamorodo por excellencia O Cid Campeador. *Lisboa*, 1734, *in-8°*.

Crónica de Don Alvaro de Luna, condestable de los reynos de Castilla y de Leon, la publica con varios apéndices *Don Jos. Miguel de Florez*: 2ª impresion. *Madrid*, 1784, *in-4°*.

Histoire du connétable de Luna, favori de Jean II, roi de Castille et de Léon. *Paris*, 1720, *in-8°*.

D. Franc. Pinel y Monroy, Retrato del buen Vasallo, copiado de la vida y hechos de D. Andres de Cabrera, primer marques de Moya. *En Madrid*, 1679, *in-fol.*

Batt. Porreño, Vida y hechos del cardinal D. Gil de Albornoz. *En Cuenca*, 1823, *in-8°*.

P. Salazar de Mendoza, Córonica del gran cardinal de España, D. Pedro González de Mendoza. *En Toledo*, 1625, *in-fol.*

Corónica del gran capitan Gonzalo Fernando de Córdova y Aguilar, en la qual se contienen las dos conquistas del reyno de Nápoles, con las victorias de Diego de Mendoza, de D. Hugo de Córdova el conde Pedro Navarro, y otros caballeros; con la vida de Diego Garcia de Paredes. *En Alcalá de Henáres*, 1584, *in-fol.*

Histoire de Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine; par le *R. P. Duponcet*. *Paris*, 1714; 2 vol. *in-12*.

Compendio de la vida y hazañas del cardinal D. Fray Fran-

cisco Ximénez; por el *Maestro Eugenio de Robles. En Toledo*, 1604, *in*-4°.

Histoire du cardinal Ximénès; par *M. Esprit Fléchier. Amsterdam*, 1700; 2 vol. *in*-8°.

Resultas de la vida de D. Fernando Alvarez de Toledo, tercer duque de Alva, escrita por *D. Juan Ant. de Vera y Figueroa*, 1643, *in*-4°.

Histoire de Ferd. Alvarez de Tolède, Ier du nom, duc d'Albe. *Paris*, 1699; 2 vol. *in*-12.

J. V. de Rustant, Historia de D. Fernando Alvarez de Toledo, llamado el Grande, duque de Alva. *En Madrid*, 1751; 2 vol. *in*-4°.

Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle, premier ministre de Philippe II; par un religieux bénédictin (*Prosper Lévesque*). *Paris*, 1753; 2 vol. *in*-12.

Historia del invictísimo y muy animoso caballero y capitan D. Hernando de Avalos, marques de Pescera, con los hechos memorables de otros capitanes del emperador Carlos V, es á sáber, el próspero Colona, el duque de Borbon, D. Cárlos de Zanoy, D. Hugo de Moncada, Philiberto, príncipe de Oranga, Ant. de Leyva, el marques de Guasto; recopilada por el maestro *Valles*, con una adicion de *Diego de Fuentes*. *En Ambéres*, 1570; 2 vol. *in*-8°.

Christ. Suarez de Figueroa, Hechos de D. García Hurtado de Mendoza IV, marques de Cañeta. *En Madrid*, 1613, *in*-4°.

L. Van der Hamen et Leon, *Don Juan de Austria*, Historia de su vida y hechos. *En Madrid*, 1627, *in*-4°.

L'Histoire de D. Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charles V; (par *M. de Montpleinchant*). *Amsterdam*, 1693, *in*-12.

Histoire de D. Carlos. fils de Philippe II. *Amsterdam*, 1691, *in*-12 (1).

Greg. Leti, Vita di Pietro Giron, duca d'Ossuna. *Amsterdam*, 1699; 3 vol. *in*-12. Traduction française. *Amsterdam*, 1700; 3 vol. *in*-8°.

La Storia del conte duca d'Olivarez, D. Gasparo di Guzman,

---

(1) *Nous* ne faisons pas mention de celle qu'a écrite l'abbé *Saint-Réal*, parce qu'elle est en très-grande partie de l'invention de l'auteur.

favorito del re Filippe IV; di *Gio. Giac. d'Ischia. In Udine*, 1653, *in*-24.

Histoire du ministère du comte duc d'Olivarez, avec des Réflexions politiques. *Cologne*, 1673, *in*-12.

Anecdotes du ministère du comte d'Olivarez, tirées et traduites de l'italien de *Mercurio Syry*, par *M. de Valdory*. *Paris*, 1722, *in*-12.

La vita di D. Giovanni d'Austria, figlio naturale di Filippo IV, opera istorica e politica, raccolta e scritta de *N. N. Colonia*, 1686, *in*-12.

Vida del duque de Riperda. *En Madrid*, 1740, 2 vol. *in*-8°.

Historia del duque de Riperda, primer ministro de España en el reynado del Sr Filipe V, traducida del frances al español y nuevamente corregida de los muchos defectos que contenia. 2ª edic. *Madrid*, 1795, *in*-4°.

Hijos de Madrid, ilustres en santidad, dignidades, armas, ciencias y artes, diccionario histórico por orden alfabetico de sus nombres; su autor *D. Jos. Anton. Alvarez y Barra*. *Madrid*, 1789; 4 *vol. in*-4°.

Retratos de los Españoles ilustres, con un epítome de sus vidas; impreso de òrden superior. *Madrid, en la imprenta real*.

Memorias de las mugeres ilustres de España, lo escribia el presentado *Fr. Alonso Alvarez*. *En Madrid*, 1798, *in*-4°.

8. TRAITÉS HISTORIQUES, MÉMOIRES, DISSERTATIONS, MÉLANGES.

Collections historiques.

Memorias de la real Academia de la historia. *Madrid, in-4°.* Tomo I y II, 1796. Tomo III, 1799....

Rerum Hispanicarum scriptores aliquot ex bibliotheca clarissimi viri *D. Roberti Beli*; nunc accuratius emendatiusque recensi, et in 2 tomos digesti. *Francofurti*, 1579-81; 3 vol. *in-fol.*

Hispaniæ illustratæ seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii, partim editi nunc primum, partim aucti atque emendati. Tomis aliquot divisi, opera et studio doctorum hominum. *Francofurti*, 1603-5; 4 vol. *in-fol* (1).

Historias de Idacio, Isidoro, Sebastiano, Saimpiro. Notas tocantes á estas historias y reyes de ellas, recogidas pór *D. Fr. Prudencio de Sandoval. En Pamplona*, 1634, *fol.*

Coleccion de corónicas de los reyes de Castilla; por *D. Eug. de Llaguno Ancirola. En Madrid*, 1779 et années suiv. *in-4°.*

Littérature.

Historia literaria de España, desde su primera poblacion hasta nuestros dias; por los *PP. Fr. Rafael y Fr. Pedro Rodriguez Mohedano. Madrid*, 1766 et années suiv.; 9 vol. *in-4°* (2).

Teatro históríco critico de la eloqüencia española; por *D.*

---

(1) On attribue la publication des deux premiers volumes de cette importante collection au jésuite *André Schot;* le troisième a été publié par *Pistor*, et le quatrième par *François Schot*, frère d'André.

(2) Le seul défaut des savans auteurs de cet excellent ouvrage est d'avoir embrassé un plan trop vaste, et de s'être trop étendu sur les matières étrangères pour arriver à leur but. *Voyez* Meusel, *Bibliotheca Historica.*

Ant. de Capmany y de Montpalau. Madrid, 1790 et années suivantes.

Fr. Buchholz, Handbuch der Spanischen Sprache und Litteratur. *Berlin,* 1801; 2 vol. *in*-8°.

Magazin der Spanischen und Portugiesischen Litteratur, herausgegeben von *Bertuch. Weimar,* 1780; 2 vol. *in*-8°.

Clarorum Hispaniensium atque exterorum epistolæ, cum præfatione et notis *Ign. de Asso. Cæsar-Augustæ,* 1793, *in*-4° (1).

Andreæ Schotti, Hispaniæ bibliotheca, tomis III distincta. *Francofurti,* 1608, *in*-4°.

Disertation histórica sobre las sociedades, colegios y academias de la Europa, y en particular de España, ántes de la invasion de los Moros, y aun ántes del nacimiento de Mahoma; por *D. F. X. Y. Madrid,* 1789.

Llampillas, Saggio storico apologetico della litteratura spanuola, dissertationi. *Genova,* 1779.

Raym. Diosdado Caballero, De prima typographiæ hispaniæ ætate. *Romæ,* 1793, *in*-4°.

Ign. ab Asso, De libris quibusdam hispanorum rarioribus disquisitio. *Cæsar-Augustæ,* 1794, *in*-4°.

Romancero general, por *Mig. de Madrigal;* nueva edicion añadida y emendada por *Pedro de Florez. Madrid,* 1614, *in*-4° (2).

Lor. de Sepulveda, Romances sacados de historias antiguas de la crónica de España. *Anvers,* 1580, *in*-12.

D. L. Velásquez, Orígenes de la poesía castellana. *Málaga,* 1754, *in*-4°.

---

(1) L'auteur de ce recueil a tiré des bibliothèques d'Espagne, particulièrement de celle de l'Escurial, beaucoup de lettres originales de savans espagnols : plusieurs roulent sur des matières scientifiques, qu'on est étonné de voir si bien traitées par des hommes qui vivaient dans un âge où les sciences étaient encore peu avancées dans les autres pays de l'Europe. *Voyez*, sur cet ouvrage, le troisième tome de la *Continuacion del Memorial Literario de Madrid,* 1793.

(2) Les romances espagnoles méritent sous plusieurs rapports de fixer l'attention et servent de supplément à l'histoire. Nous aurons occasion d'en parler en détail aux deuxième et troisième volumes.

M. Sarmiento, Memorias para la historia de la poesía y poetas españoles. *Madrid*, 1775, *in*-4°.

J. A. Pellicer, Biblioteca de traductores españoles y Noticias literarias para las vidas de otros escritores españoles. *Madrid*, 1778, *in*-4°.

Langue.

Tesoro de la lengua castellana; por *D. Sebast. de Cobarruvias Orosco. Madrid*, 1611, *in*-4°.

De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria; por *Andres de Poza. Bilbao*, 1587, *in*-4°.

De la antigüedad y universalidad del Vascuense; por *Man. Larramendi. Salamanca* (sans date).

Arte de la lengua vascongada; por *M. Larramendi. Salamanca*, 1729, *in*-12.

Larramendi, Diccionario trilingüe del castellano, vascuense y latin. *San-Sebastian*, 1746, *in-fol.*

Apologìa de la lengua bascongada, ó ensayo crítico filosófico de su perfeccion y antigüedad sobre todas las que se conocen; por *D. Pablo Pedro de Astartoa. Madrid*, 1803, *in*-4° (1).

Semana hispana bascongada, la única de la Europa y la mas antigua del orbe; por *D. Tom. de Sorreguista. Pamplona*, 1804, *in*-8°.

B. Aldrete, Del origen y principio de la lengua castellana. *Madrid*, 1674, *in-fol.*

Alfabeto de la lengua primitiva de España, y explicacion de sus mas antiguos monumentos de inscripciones y medallas; por *D. Juan B. de Erro y Aspiroz. Madrid*, 1806, *in*-4°.

P. Terreros y Panda, Paleografía española. *Madrid*, 1758, *in*-4°.

Declamacion contra los abusos introducidos en el Castellano,

---

(1) Parmi les ouvrages emphatiques que les Espagnols ont publiés sur leur ancienne langue, celui-ci est le plus exagéré; l'auteur faisant remonter l'antiquité de cette langue aux tems antérieurs au déluge. On y trouve cependant quelques recherches curieuses, de même que dans le suivant.

presentada y no premiada en la Academia española 1791, síguela una disertacion sobre la lengua castellana, etc. *Madrid*, 1793, *in*-4°.

Médailles, Monnaies, etc.

Dissertation historique sur les monnaies antiques d'Espagne; par *M. Mahudel*. *Paris*, 1724, *in*-4°.

Dissertation sobre las medallas desconocidas españolas; su autor *D. J. Perez de Sarrió y Paravisino*. *Valencia*, 1800, *in*-8°.

Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España; coleccion de las que se hallan en diversos autores y de otras nunca publicadas, con explicacion y dibuxo de cada una; por el *R. P. Henrique Florez*. *Madrid*, 1757-1773; 3 vol. *in*-4°, avec 67 gravures.

Apéndice á la crónica nuevamente impresa del S^r rey D. Juan II, en que se da noticia de todas las monedas, de sus valores y del precio que tuvieron varios géneros en su reynado; por el *L. C. Fr. Liciniano Saez*.

D. V. de Lastanosa, Muséo de las medallas desconocidas españolas. *Huesca*, 1745, *in*-4°.

D. L. Jos. Velasquez, Ensayo sobre los alfabetos de las letras disconocidas qüe se encuentran en las mas antiguas medallas y monumentos de España. *Madrid*, 1752, *in*-4°.

D. L. Jos. Velasquez, Conjeturas sobre las medallas de los reyes godos y suevos de España. *Malaga*, 1759, *in*-4°.

Commerce.

Memorias políticas y económicas sobre los frutos, comercio, fábricas y minas de España; por *D. Eug. Larruga*. *Madrid*, 1787 et années suiv.; 36 vol. *in*-4° (1).

Memorias históricas sobre el antiguo comercio, marina y artes

(1) *Larruga* est un des auteurs qui ont bien mérité de la nation espagnole. Ses mémoires font connaître mieux que tous les autres livres publiés sur cette matière, l'état du commerce et de l'industrie dans les diverses provinces du royaume.

de la ciudad de Barcelona; su autor *D. Ant. de Capmany y de Montpalau. Madrid*, 1779-1791; 4 vol. *in*-4° (1).

La historia del luxo y de las leyes suntuarias de España; por *D. Juan Sempere y Guarinos. Madrid*, 1789, *in*-4°.

Balanza del comercio de España con las potencias extrangeras en el año de 1792; dispuesta en la seccion 2ª del departemento del fomento general del reyno y de la balanza de comercio. *Madrid*, 1803, *in-fol.*

C. J. Bethe, Commentatio de Hispaniæ antiquæ re metallica. *Gœttingæ*, 1808, *in*-4°.

Milice et Noblesse.

Historia de la milicia española, desde las primeras noticias que se tienen por ciertas, hasta los tiempos presentes. Ilustrada con láminas. *Tomo* 1°, contiene 3 épocas de los tiempos que precediéron á la dominacion de los Romanos, de la milicia introducida en los Españoles, y de la milicia de los Godos; por *D. Joaquin Marin y Mendoza. En Madrid*, 1776, *in*-4° (2).

D. Vicente de los Rios, Discurso sobre los ilustres autores é inventores de artillería que han florecido en España desde los reyes Católicos hasta el presente. *Madrid*, 1767.

Historia de las órdenes militares de Santiago, Calatrava y Alcántara desde su fundacion hasta el rey D. Filipe II; ordenada por el *Lic. Franc. Caro de Torres. En Madrid*, 1629, *in-fol.*

Primitivo, militar, laical governo del real y militar órden de nuestra señora de la Merced redencion de cautivos Cristianos; por el *R. P. Mariano Ribera. Barcelona*, 1726, *in-fol.*

Historia cronológica y genealógica del primitivo orígen de la

---

(1) Aucune nation de l'Europe ne possède sur le commerce de ses ancêtres un ouvrage de l'importance de celui-ci. Si les Espagnols avaient fait de pareilles recherches sur le commerce des autres provinces maritimes, le résultat de ces travaux serait ce qui vaudrait seul la peine d'être connu de l'histoire commerciale du moyen âge.

(2) La mort de l'auteur a malheureusement empêché la publication de la suite de cet excellent livre.

nobleza de España, su antigüedad, clases y diferencias, con la sucesion continuada de las principales familias del reyno, y con la ilustracion del principado de Asturias; su autor *D. Jos. Mánuel Trelles*; 8 vol. *in*-4°.

Législation, Gouvernement, Politique, etc.

Jac. Valdesii, De dignitate regum et regnorum Hispaniæ. *Granatæ*, 1602, *in-fol.* (1).

Th. Campanella, De monarchia hispanica. *Amstelodami*, 1641, *in*-12 (2).

Neuere Staatskunde von Spanien; von *J. A. Fr. Randel. Berlin und Stettin*, 1785-87; 3 vol. *in*-8°.

Coleccion de los tratados de paz, alianzas, neutralidad, garantia, proteccion, tregua, mediacion, reglamento de límites, comercios, navegacion, que han hecho los reyes de España con los reyes, repúblicas y demas potencias de Europa y otras partes del mundo; formada de órden del rey por *D. Jos. Ant. de Abren y Bertodano. Madrid, Imprenta real*; 12 vol. *in-fol.*

Ger. Ern. de Franckenau, Sacra themidis hispanæ arcana, jurium legumque ortus, progressus, varietates et observantiæ, cum præcipuis glossarum commentariorumque, quibus illustrantur, authoribus, et fori Hispani praxi ho-

---

(1) Cet ouvrage a passé pour rare dans le tems des discussions sur les droits de préséance entre l'Espagne et la France.

(2) Ce petit traité est plus curieux qu'utile, et ressemble, tant par les principes que par la forme, à celui de Machiavel *del Principe*; il est adressé à un roi d'Espagne, et tend à établir la monarchie universelle. Presque toutes les fois que l'auteur ne donne pas des conseils dangereux, il est du moins ridicule. Dans le chapitre intitulé *de Rege*, il prescrit au prince l'époque la plus favorable pour coucher avec son épouse, en lui conseillant d'avoir toujours égard aux étoiles propices. *Campanella* méritait d'être protégé par un ministre tel que le cardinal de *Richelieu*. Sa vie a été décrite par *Cyprianus* sous le titre : *Th. Campanellæ Vita*. Le traité de *Campanella* paraît avoir été écrit originairement en italien; mais il a été publié en latin. Il existe une copie de l'original italien à la Bibliothèque Impériale de Paris, sous le titre : *Di fra Tomaso Campanella, Discorsi della Monarchia di Spagna. Fatti nell' anno* 1598, *che fù* 30 *della età sua.*

diernâ. *Hannoveræ*, 1703, *in*-4°. — *Editio secunda*, Novis accessionibus locupletata, à *Franc. Cerdano et Rico*. *Matriti*, 1781, *in*-8° (1).

Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne, contenant l'Histoire de la rivalité, 1° des Maisons de France et d'Aragon, 2° des Maisons de France et d'Autriche; précédée d'un Abrégé de l'Histoire ancienne de l'Espagne, servant d'introduction; par *G. H. Gaillard*. Deuxième édition. *Paris*, 1808; 8 vol. *in*-12.

Teatro de la legislacion universal de España é Indias, por órden cronológico de sus cuerpos y decisiones no recopiladas, y alfabético de sus titulos y principales materias; su autor *D. Ant. Xav. Perez y Lopez*. *Madrid*, 1791; 4 vol. *in*-4°.

Las siete partidas del rey D. Alonso el Sabio; nuevamente glosadas por el *Lic. Gregorio Lopez*. *En Valencia*, 1758; 6 vol. *in*-8°.

Leyes del fuero juzgo ó recopilacion de las leyes de los Wisigodos españolas, titulada primeramente *liber judicum* despues *forma judicum*, y últimamente *fuero juzgo*. *Segunda edicion*, con el texto castellano, mayor que la primera, con un discurso preliminar y una declaracion de voces antiquadas; por el *Dr. D. Juan Ant. Llorente*.

Monumens, Costumes, etc.

Theatrum hispaniæ, exhibens regni urbes, villas ac viridaria magis illustria; edente *Van den Berge*. *Amsterdam*, *in-fol*.

Coleccion de estampas de fachadas ó vistas de palacios, edificios y monumentos antiguos y modernos no solo de Madrid y sitios reales, sino tambien de todos los estados que componen la monarquía española; por *D. Bern. Espinalt y García*. Obra curiosa para todos y instructiva para los arquitectos, las explicaciones están en castellano y en frances.

Vistas perspectivas de todas las ciudades; trages propios de

---

(1) *Voyez*, sur cet important ouvrage, Meusel, *Bibliotheca Historica*, tome VI, p. 1.

de que usa cada reyno y blasones que le son peculiares. *Madrid*, 1790; 13 vol.

Coleccion de trages de España tanto antiguos como modernos, que comprende todos los de sus dominios, dividada en 2 volúmenes, con 8 quadernos de á doze estampas cada uno; dispuesta y gravada por *D. Juan de la Cruzcano y Holmedilla*. Tomo primero. *En Madrid*, 1777, *in-fol.*

Descubrimiento de los pavimentos de Rielves; por el arquitecto *D. Pedro Arnal. Madrid*, 2 livrais.

Coleccion de 31 estampas de diferentes antigüedades árabes de Granada y Córdova, con algunos otros monumentos que se encuentran en dichas ciudades. *Madrid*, 1788.

Alex. de la Borde, Description d'un pavé en mosaïque, découvert dans l'ancienne ville d'Italica, aujourd'hui le village de Santiponce, près de Séville, suivie de recherches sur la peinture en mosaïque des Anciens et les monumens de ce genre qui n'ont point encore été publiés. *Paris*, 1802, 1 vol. *in-fol.* atlantique, contenant 18 planches en couleur, imitant la mosaïque ancienne (1).

Monumento romano descubierto en Calahorra en el año 1788, con cuya ilustracion se demuestra haberse usado el còmputo de la era española ántes de la venida de los Godos y aun del Redentor; por cinco diálogos por el *D. J. Ant. Llorente*.

Noticia de las excavaciones de la Cabeza del Griego; con observaciones por el *Bachiller D. Jacome de Moya. Madrid*, 1792.

Disertacion sobre el teatro y circo de Sagunto, ahora villa de Murviedro; compuesta por *D. Enrique Palos y Navarro. Valencia*, 1793, *in-4°*.

Investigaciones sobre la fundacion y fábrica de la torre llamada de Hércules, situada á la entrada del puerto de la Coruña; por *D. Jos. Cornide. Madrid*, 1792, *in-4°*.

Barros Saguntinos, Disertacion sobre estos monumentos an-

(1) Le luxe avec lequel la partie typographique et les gravures de ce bel ouvrage ont été exécutées suffit pour le rendre précieux. On n'a publié en Espagne, sur les antiquités du pays, rien qui, sous ce rapport, égale cette description faite en France.

tiguos; con varias inscripciones inéditas de Sagunto (hoy Murviedro, en el reyno de Valencia), recogidos, explicados, y representados en láminas; par *D. Ant. Valcárcel*, conde de Lumiares. *En Valencia*, 1779, *in*-8°.

Figures d'habits de différentes villes d'Espagne; gravées par *Diana*, *in*-4°.

Géographie ancienne.

Noticia utriusque Vasconiæ, tum Ibericæ, tum Aquitanicæ, auctore *Arn. Oihenarto. Parisiis*, 1656, *in*-4°.

Libri IV de Antiquitatibus Lusitaniæ à *L. Andrea Resendio*, olim inchoati et à *Jac. Men. Vasconcello* recogniti atque absoluti. Accessit liber quintus de Antiquitate municipii Eburensis ab eodem *Vasconcello* conscriptus. *Eboræ*, 1593, *in-fol.*

Ilici, hoy la villa de Elche ilustrada con varios discursos; su autor *D. J. A. Mayans y Siscar. En Valencia*, 1771, *in*-4°.

Lucentum, hoy la ciudad de Alicante, en el reyno de Valencia; relacion de las inscripciones, estatuas, medallas; representadas en láminas y explicadas por *D. Ant. Valcárcel, conde de Lumiares. En Valencia*, 1780, *in*-4°.

Bastitania y Contestania del reyno de Murcia, con los vestigios de sus ciudades subterráneas. *Murcia*, 1794, *in*-4°.

La Beturia vindicada, ó ilustracion crítica de su tierra con la noticia de algunas de sus ciudadas é islas; su autor *D. Mig. Ign. Perez Quintero. Sevilla*, 1794, *in*-4°.

The history of the Herculean straits, now called the straits of Gibraltar; by *Lieut. Col. Thom. James. London*, 1771-1772; 2 vol. *in*-4°.

Disertacion histórico-geográfica sobre reducir la antigua Onuba á la villa de Huelva; por *D. Ant. Jac. del Barco y Gasca*, 1775, *in*-8°.

La antigua Carteya ó Garcesa, hoy Cieza, villa del reyno de Murcia. Ilustrada con un resúmen historical y unas disertaciones sobre algunas de sus antigüedades; por *Fr. Pascual Salmeron. Madrid*, 1777, *in*-4°.

Las Casiterides ó islas del Estaño restituidas á los mares de Galicia; disertacion en que se procura probar que estas

islas no son las Sorlingas, segun pretende en su Britannia Guill. Camden, y si las de la costa occidental del reyno de Galicia; por *D. Jos. Cornide*, 1793, *in*-8°.

Disertacion crítica topográfica. Las Casitérides restituidas á su verdadero sitio, por haberlas deslocado el Ingles Camdeno y otros sabios extrangeros, cuya sentencia ha sostenido nuevamenta el erudito abate *D. Juan Fr. Masdeu*; su autor *D. Miguel In. Perez Quintero*.

Jo. Cr. Wernsdorf, De antiquitatibus balearicis exercitatio. *Brunswigæ*, 1760, *in*-4°.

Culte, Usages, Coutumes, etc.

Disertacion sobre el Dio Endovellico, y notitia de otras deidades gentilicias de la España antigua; por *Miguel Perez*. *Madrid*, 1760, *in*-4°.

Carta histórica sobre el orígen y progresos de las fiestas de toros en España; por *D. Nic. Fern. Moratin*. *Madrid*, 1777, *in*-8°.

Mémoires curieux envoyés de Madrid, sur les fêtes ou combats de taureaux; sur le serment de fidélité qu'on prête solennellement aux successeurs de la couronne d'Espagne; sur le mariage des Infantes, sur les proverbes, les mœurs, les maximes et le génie de la nation espagnole. *Paris*, 1670, *in*-12.

Explicacion de las 3 procesiones que se hacen todos los años en las ciudades los Domingos de Ramos, Juéves y Viérnes santos, demostrándolas en láminas con toda propiedad; componiéndose la del Domingo de 544 figuras, la del Juéves de 741, y la del Viérnes de 538.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

DESCRIPTION DE L'ESPAGNE.

Avant de nous occuper des grands évènemens qui ont influé sur le sort de la nation Espagnole, et changé si souvent sa constitution et son état, jetons un coup-d'œil sur le beau pays qu'elle habite, et considérons-le un moment sous son aspect physique.

Resserrée entre deux mers, l'Océan atlantique et la Méditerranée, à l'extrémité méridionale de l'Europe, l'Espagne forme, avec le Portugal, une presqu'île, dont la circonférence est d'environ 630 lieues, savoir: depuis les Pyrénées, qui la séparent de la France, jusqu'au détroit de Gibraltar, 202; depuis Gibraltar jusqu'au cap Saint-Vincent 72, et de là jusqu'au cap Finistère 140; depuis ce cap jusqu'à Fuente Rabbia, au pied des Pyrénées, 136; enfin, depuis l'extrémité

occidentale de ces montagnes jusqu'à la mer opposée, 80 lieues.

De nombreuses chaînes de montagnes, suivies de grandes rivières, entrecoupent le sol fertile et délicieux de cette presqu'île, y varient les vues et multiplient les sites pittoresques. Leur embranchement est plus régulier qu'on ne le croirait, à ne regarder que les cartes géographiques. Plusieurs branches des Pyrénées viennent traverser la Navarre, se dirigent à l'ouest dans la Biscaye, les Asturies et la Gallice jusqu'au cap Ortégal, tandis qu'une autre branche suit la direction opposée, passe sous le nom ancien d'*Idubedes* (*Oca*) à travers l'Aragon et la Catalogne, et s'étend jusqu'aux confins de Valence et de Murcie. Toutes ces montagnes sont composées d'énormes masses calcaires qui reposent quelquefois sur des bases de granit.

Outre ces deux ramifications des Pyrénées, la presqu'île est entrecoupée par beaucoup d'autres dont la direction, à-peu-près parallèle, est de l'est à l'ouest, et le plus souvent du nord-est au sud-ouest. Elles forment, avec les branches des Pyrénées, des angles presque droits, et viennent se terminer devant elles en vastes plaines. M. *Link*, qui en a fait connaître la disposition régulière[1], les appelle montagnes intermédiaires, et assure qu'elles sont toutes composées de granit et n'ont qu'une couche superficielle de pierre calcaire. Deux plateaux, les plus élevés de l'Espagne, sont renfermés entre les ramifications des Pyrénées et les séparent d'avec les

---

[1] *Geograph. Ephemeriden*. Weimar, 1801, tome VII, cah. 3. *Voyage en Portugal*, par M. *Link*, traduit de l'allemand. Paris, 1803. *Voyage en Portugal*, par M. le comte de *Hoffmansegg*, rédigé par M. *Link*. Paris, 1805.

haînes parallèles dont nous venons de parler, et qui prennent naissance. Le premier s'étend dans une rande partie de la Castille vieille et de Léon, et orme, pour ainsi dire, une terrasse de la chaîne eptentrionale des Pyrénées; aussi n'y trouve-t-on que des montagnes de peu d'élévation, si ce n'est ur le bord méridional de l'Ebre, le long duquel 'étend une chaîne secondaire des montagnes de Biscaye. L'autre plateau occupe une grande partie de 'Aragon, et n'est qu'une terrasse des Pyrénées nêmes. A l'ouest de ces deux plateaux s'élèvent deux chaînes granitiques, dont l'une passe à Monterey en Gallice, et dont l'autre, séparant l'Espagne d'avec e Portugal, prend auprès de la ville de Montalègre, où elle est très-haute, le nom de *Serra de Gerres*, et va se joindre auprès de Braganza, à une autre chaîne très-élevée et appelée *Serra de Senabria*, qui se perd vers le plateau de Léon. Les deux bords du Duero sont occupés par plusieurs branches de montagnes qui naissent au plateau de Salamanque, et suivent la direction du fleuve en Portugal. On y distingue particulièrement la *Serra de Maraò* au sud de la ville d'Amarante et la *Serra de Estrella*, les monts les plus élevés de ce pays. Cette chaîne énorme s'étend à travers la presqu'île depuis Sarragosse jusqu'à Guarda, où elle se partage en plusieurs branches secondaires qui vont se perdre aux environs de Coimbre auprès de l'Océan. La *Sierra de Gata* qui se perd vers la Castille vieille, est une ramification ou plutôt une continuation de ce tronc, traversé par un autre de granit non moins considérable qui commence au plateau d'Aragon, et va séparer celui de la Castille vieille d'avec le plateau de la Castille nouvelle

et forme le *Puerto de Somostera* et la chaîne de *Guadarrana* à laquelle succèdent, par degrés inférieurs, la *Sierra del Pico* et la *Montana de Griégos*, et puis au sud-ouest les montagnes de *Placencia* et de *Coria* suivies de montagnes d'ardoises d'*Idanhas* et de *Castelblanco* en Portugal, où elles se rattachent à une chaîne de monts calcaires qui s'étendent le long des côtes depuis Coimbre jusqu'à Lisbonne.

Le plateau de la Castille nouvelle, sur lequel est situé Madrid[1], et qu'on peut regarder comme une terrasse des montagnes de *Guadarrana*, s'élève dans sa partie occidentale, ainsi que celui de l'autre Castille, et forme de nouvelles montagnes qui commencent auprès du Tage, aux environs d'Estramadure, passent à Guadalupe, Puerto del Mirarete et entrent auprès d'Alcantara en Portugal, où elles s'abaissent à mesure qu'elles approchent de la mer; plusieurs ramifications s'écartent de ce tronc principal, et s'étendent dans une direction conforme à celle du Guadiana. Une autre chaîne immense, parallèle à la précédente, traverse une grande partie de la presqu'île sous le nom de monts *Marianos* ou *Sierra Morena*; elle commence aux confins de la Murcie, traverse tout le nord de l'Andalousie, s'élève à une hauteur considérable aux frontières de Portugal, s'étend dans ce pays, et s'élève encore plus haut auprès de la mer dans la Serra de Foia aux environs de Monchique. Une particularité de ces montagnes est que, dans le territoire de Guadalcanal, leurs sommités toutes arrondies en forme de boule, sont unies les unes aux autres sans se surpasser en hau-

[1] Cette capitale est quinze fois plus élevée au-dessus du niveau de la mer que Paris. A. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, tome I.

teur ; c'est en quoi elles diffèrent essentiellement des autres montagnes d'Espagne, sur-tout des Pyrénées, dont les cimes sont très-pointues et s'élèvent irrégulièrement en pic les unes au-dessus des autres. En embrassant d'un coup-d'œil, d'abord la *Sierra Morena* et puis les Pyrénées, on pourrait comparer celles-ci, comme dit M. *Bowles*[1], à la mer violemment agitée, et celles-là à une nappe d'eau légèrement ridée. Entre l'extrémité de cette chaîne et le Tage, dans le pays des Algarves, se trouve un assez grand intervalle rempli de branches intermédiaires de monts granitiques, dont la principale commence à Beja, passe à Evora et Entremoz, et se termine à Pontalègre. On en voit de pareils sur le rivage opposé du fleuve.

La ramification la plus méridionale des montagnes d'Espagne est celle qui traverse le royaume de Grenade, et conserve à-peu-près la même direction que les précédentes. Ces monts sont tellement élevés que les cimes en sont presque toujours couvertes de neige, sous le climat le plus chaud de toute l'Espagne; ce qui leur a fait donner le nom de *Sierra Nevada*. Ils se dirigent enfin vers Malaga et se perdent dans la mer auprès de Gibraltar. Leurs sommités blanchâtres offrent un contraste frappant avec celles d'une chaîne parallèle dont la couleur est rougeâtre, et qu'on nomme la *Sierra vermeja*, ou les Monts Vermeils[2].

Telles sont les dispositions des principales ramifications des montagnes du territoire espagnol. Dans les vastes bassins formés par les intervalles de ces hauteurs,

---

[1] *Introduccion á la historia natural*, etc.

[2] *Ibid.* Les *Alpuxares* ou *Alpujarra* appartiennent à cette chaîne.

coulent en quantité de beaux fleuves, dont il suffit de nommer les principaux pour compléter le tableau de la conformation du sol de l'Espagne.

En commençant par le nord, nous rencontrons d'abord le *Duero*. Ce fleuve prend naissance au-dessous de la ville de Soria, dans un lac, au haut d'une montagne; il descend ensuite dans les plaines de la vieille Castille, traverse les royaumes de Léon et de Portugal, et se jette dans l'Océan auprès d'Oporto au milieu de rochers très-resserrés. Son cours est de 120 lieues; il reçoit plusieurs rivières considérables, telles que l'*Arlanza*, le *Carrion*, le *Tormes* et autres. Dans plusieurs endroits de son cours, sur-tout dans les environs de S. Esteban de Gormez et d'Aranda, ses bords sont couverts de beaux jasmins, dont le parfum égale celui des plus belles fleurs de nos jardins. Environ deux degrés plus bas est l'embouchure du *Tage* qui, après être sorti des *Sierras de Cuenca* près des frontières d'Aragon, et après avoir traversé la vieille Castille, l'Estramadure et le Portugal, se jette dans l'Océan à Lisbonne, par une bouche de trois lieues de large: aucun fleuve d'Espagne n'en a une aussi considérable; un peu au-dessous de sa source sa largeur n'est que de 15 pieds; il est resserré par deux rochers de 400 pieds de haut et taillés à pic; dont l'un est couvert de plantes aromatiques, et l'autre au contraire ne présente qu'un bloc calcaire, nu et sans la moindre végétation. On doit croire que le fleuve, par la force seule de son courant, s'est frayé un passage à travers ces masses énormes qui, anciennement, étaient sans doute unies par leurs bases. Le *Tage* est célèbre par le sable d'or qui y abondait autrefois, et par les

eaux salubres qu'il roule dans son sein. Ses bords sont couverts, en plusieurs endroits, d'herbes odoriférantes et de ces roseaux dont les Romains faisaient grand usage dans l'écriture. Mais rien n'égale la beauté de la végétation variée et abondante de cette plaine délicieuse qui sépare le *Tage* d'un autre fleuve appelé le *Guadiana*; c'est là sur-tout qu'on trouve ce que *Polybe* attribue à toute la Lusitanie, c'est-à-dire d'immenses parterres de roses et d'autres fleurs charmantes qui y fleurissent pendant neuf mois de l'année. Une particularité remarquable du *Guadiana*, et qui déjà a été décrite par *Pline*, est qu'il disparaît sous terre, et reparaît à quelques lieues de là pour continuer son cours jusqu'à Ayamonte où il se jette dans l'Océan. On observe encore que la direction de son lit est presque toujours semblable à celle du *Guadalquivir* dont il paraît suivre toutes les sinuosités. Ce dernier fleuve, appelé par les Arabes, de préférence, le grand fleuve, arrose soixante lieues d'un terrain fertile et riche dans l'Andalousie, baigne les villes de Cordoue et de Séville, et va se confondre à S. Lucar de Berrameda avec les eaux de l'Océan. Autrefois le *Guadalquivir* était navigable jusqu'à Cordoue, au rapport de *Strabon* et de *Pline*; aujourd'hui les vaisseaux des Indes ne le remontent que jusqu'à Séville. La pêche du Guadalquivir est abondante et fournit des poissons d'un goût délicieux.

Parmi les fleuves d'Espagne qui se débouchent dans la mer Méditerranée, nous ne nommerons que le plus considérable, l'*Ebre* ou l'*Ibère*, qui doit sa naissance à plusieurs sources dans les montagnes des Asturies : il suit, dans un cours de cent dix lieues, à-peu-près la direction des Pyrénées, reçoit plusieurs

rivières considérables de Biscaye, de Navarre, d'Aragon et de Catalogne, pays qu'il arrose de ses eaux limpides. Il se jette dans la Méditerranée un peu au-dessous de Tortosa. Les gros navires ne le remontent pas au-delà de cette ville, à cause des roches et des bancs de sable dont son lit est hérissé en plusieurs endroits. *Garribay* et *Mariana* pensent que, du tems des Romains, l'Ebre portait des bâtimens bien plus considérables que ceux d'aujourd'hui. Des bancs de sable mouvant obstruent quelquefois l'embouchure de ce fleuve et en rendent l'entrée dangereuse.

On peut remarquer aisément que presque tous les grands fleuves que nous venons de nommer, naissent sur les hauts plateaux de l'intérieur de la presqu'île; ils sont alimentés par de nombreuses sources qui descendent des diverses régions des montagnes. Toutes ces eaux servent à entretenir la fertilité dans les provinces qu'elles arrosent et entrecoupent. Plus de trente sources coulent dans les environs de Grenade, et plus de cent dans le territoire seul de Badajoz; Séville doit à la qualité de ses eaux principalement, la réputation de ses tabacs. Trente-cinq rivières tant grandes que petites arrosent le royaume de Valence; beaucoup d'autres traversent en tous sens les plaines de Murcie, et y portent la fertilité et l'agrément. La Catalogne est entrecoupée par cinquante-deux sources, la province de Guipuscoa par plus de vingt-six. Il y en a beaucoup qui ont des qualités particulières, et sont salutaires dans diverses maladies. Parmi ces nombreuses sources, il suffit de citer les eaux chaudes de Séville, de Cordoue, de Grenade, de Burgos et d'Antequera; les eaux minérales de Bejar, de Trille, d'Archena, sans parler de celles qui se trouvent en grande

quantité dans les Pyrénées et dans les autres chaînes de montagnes[1]. Beaucoup d'autres sont salées, et fournissent aux besoins journaliers des habitans.

Quant aux lacs, on n'en trouve guère que dans les montagnes. Celui de *Corbion*, sur le mont du même nom, à la source du Duero, est le plus considérable en Espagne; la profondeur en est telle qu'en plusieurs endroits on n'a pu encore en sonder le fond. Celui de la montagne de *Gredos*, entre Avila et Talavera dans la vieille Castille, est également renommé. Le lac de *Sanabria* auprès d'Astorga a une lieue de long sur demi-lieue de large; sa profondeur est encore inconnue. Dans les montagnes de Cuenca, on trouve plusieurs lacs d'une eau très-limpide et abondante en excellens poissons. Le plus beau des lacs d'Espagne est peut-être celui de *Zonar*, auprès de Cordoue, à cause de l'agréable coup-d'œil qu'offrent, sous le beau climat de l'Andalousie, les magnifiques édifices, les rians jardins et les vergers établis en partie sur le lac même et en partie sur ses bords[2].

Le climat varie d'après la disposition des provinces; il est excessivement chaud et sec dans les plaines méridionales, et très-froid et humide dans les pays montagneux du nord. Les vents maritimes rafraîchissent l'air sur les côtes; mais aussi quelquefois ils rendent la température variable et malsaine. Celui qui vient de l'Afrique et souffle dans l'Andalousie, produit les plus dangereux effets, si l'on ne cherche à s'en préserver : il allume le sang et excite à

[1] Voyez à ce sujet *Historia universal de las fuentes minerales de España, sitios en que se hallan, principios de que constan....* par D. P. Gomez de Bedoya y Parades. Deux vol. in-4°.

[2] Salazar, *Monarquia de España*, tome I.

la rage; ce redoutable vent est connu dans le pays sous le nom de *solano*. En récompense le climat de l'Andalousie et des provinces voisines est le plus délicieux que l'on puisse trouver; le ciel y est clair, toujours serein et d'un bleu frappant. A l'exception de quelques montagnes arides, le sol est en général de la plus grande fertilité : est-il besoin de citer, pour preuve, les belles campagnes de Lérida et de Barcelonne, les plaines coloriées de Tarragone et de Tortose, les délicieux environs de Saragosse et de Talavera, le terrain fécond de Balbastro, Tarazone, Calatayud et Daroca; les charmans jardins de la Murcie, le riche terroir de Malaga, les champs rians d'Antequera, les gras pâturages de Séville, les champs émaillés de fleurs odoriférantes de Cordoue et du cap S. Vincent, de Ronda et de Cuenca, le sol varié et fertile de Nebrija, Valadolid, Medina, Pampelune, Evora, Alava et de tant d'autres lieux?

Les montagnes sont, pour la plupart, couvertes d'épaisses forêts; celles de Guipuscoa fournissent d'excellent bois de construction; les forêts des montagnes de Segura sont remplies de pins très-élevés. Les palmiers, si rares dans d'autres pays, sont abondans en Espagne; dans les environs d'Elche en Valence, on en compte 150 mille pieds[1]. Les *algarrobas* sont si communs dans tout le royaume de Valence, qu'on nourrit de leurs fruits les mules et les chevaux. Les provinces de Murcie, de Grenade et d'Andalousie abondent en mûriers. Valence, Séville, Placencia et tout le Portugal font de riches récoltes de poncires, d'oranges, de limons : à Cordoue, les chemins sont bordés d'orangers, de citron-

[1] Masdeu, *Historia critica*, tome I. *Discurso preliminar*, etc.

niers et de grenadiers ; le cyprès parvient, dans beaucoup d'endroits, à une hauteur considérable. Alicante, Malaga, Ribadavia, Séville, Cordoue, Xerez, Paparete sont, depuis long-tems, renommés pour leurs excellens vins. Dans l'antiquité même on vantait les oliviers d'Espagne ; on en trouve des bosquets entiers dans le royaume de Séville et ailleurs. Les figuiers, les amandiers et tous les arbres à fruits qui se trouvent dans les autres pays de l'Europe sont, en Espagne, d'une qualité supérieure ; il en est de même des grains, du riz et du maïs. Dans quelques parties de Gallice, de Biscaye et de Valence on trouve de vastes champs couverts de chanvre et de lin d'une très-belle espèce. Deux grandes campagnes, l'une en Catalogne, et l'autre dans la Manche, sont renommées, depuis les tems anciens, pour produire le jonc et le sparte que les Romains appelaient *herbe ibérienne*. Beaucoup de montagnes et de vallées sont couvertes de plantes médicinales et d'herbes aromatiques qui répandent au loin une odeur délicieuse.

Les auteurs de l'antiquité font mention de l'abondance du miel et du kermès ; ils ont parlé avec éloge des belles races des brebis et des chevaux espagnols ; c'est sans doute l'excellence connue des toisons de ces brebis qui a fait naître la fable des troupeaux de Gérion enlevés par Hercule. Il serait difficile de trouver une pêche plus abondante que dans les fleuves et sur les côtes d'Espagne. Du tems des Romains, la mer de Carthagène était renommée par les poissons appelés *scombri*, dont le nom a passé à une petite île voisine. Le lac de Coria et le golfe de Valence sont remplis d'anguilles ; de très-fins coraux garnissent la côte de Catalogne. Les mers de

Biscaye, de Gallice et de Portugal fourmillent de sardines et de saumons. Sur les côtes de Biscaye et d'Andalousie il y a des nacres, des huîtres et des conques en foule. Dans presque toutes les rivières de la presqu'île on trouve des truites d'un goût délicieux, ainsi qu'un grand nombre d'autres poissons qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Si, après avoir jeté un coup-d'œil sur la surface du sol d'Espagne, nous en fouillons l'intérieur, de nouvelles richesses s'offrent à nos regards curieux. Dans quel autre pays de l'Europe a-t-on rencontré cette abondance de métaux précieux qui jadis ont attiré en Espagne tant de peuples étrangers ? Que cette presqu'île ait été le Pérou de l'ancien monde, c'est ce dont on est persuadé quand on lit quelques auteurs anciens. Quoique nous n'ayons plus l'important Traité sur les mines d'Espagne écrit par *Posidonius*, qui en a fait le principal objet de ses recherches pendant son voyage dans ce pays, cependant *Strabon* qui cite plusieurs passages de cet auteur, et *Diodore* qui l'a copié sans le citer, nous font connaître assez quelles ont été les richesses de l'ancienne Espagne[1]. Aussi *Phylarcus* chez *Athénée* appelle-t-il les Ibériens *les plus riches des hommes*[2]. Ce furent principalement l'or et l'argent qui attirèrent en Espagne les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains. Chacun de ces peuples lui arracha des trésors immenses. L'Asturie, la Gallice et la Lusitanie payaient aux Romains un tribut an-

---

[1] On peut consulter à ce sujet *De antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri plumbique fodinis Blasii Caryophyli opusculum*. Viennæ, Pragæ et Tergesti, 1757, in-4°, et *C. J. Bethe Commentatio de Hispaniæ antiquæ re metallicâ*. Gottingæ, 1808.

[2] Τὺς Ἴβερας πλυσιωτάτυς τῶν ἀνθρώπων. Athen. II, p. 44.

nuel de 20,000 livres pesant d'argent[1]; et le prix des métaux précieux qui furent exportés par les gouverneurs et préteurs, pour Rome, pendant neuf ans seulement, a été évalué à la somme de trois millions et demi de notre monnaie[2]; et malgré cela, il en resta encore assez pour exciter la cupidité des peuples du nord, et les engager à faire la conquête de ce riche pays. Une preuve que l'or a été encore abondant sous le règne des Goths, c'est que, par leurs *lois*, les contrevenans sont menacés d'une amende de plusieurs livres de ce métal. Lorsque nous parlerons, dans la suite, des productions de chaque province en particulier, nous entrerons dans quelques détails sur l'abondance des mines de métaux précieux ou simplement utiles; car, outre l'or et l'argent, on y puisait encore, en grande quantité, l'étain, le cuivre, le plomb et le fer, comme nous le dirons en son lieu. Aujourd'hui les sources des métaux précieux sont taries en grande partie; néanmoins, il en reste encore, et quant aux autres métaux, l'Espagne peut en fournir une grande quantité aux autres pays. La Biscaye, entre autres, est remplie de mines de fer; et la fameuse mine d'*Almaden*, décrite par Bowles[3], fournit en abondance du mercure et du cinabre : on connaît encore le cuivre de *Riotinto*, le plomb de *Zinares*, le minium du

---

[1] *Auri vicena M pondo ad hunc modum annis singulis Asturiam atque Gallæciam et Lusitaniam præstare quidam prodiderunt : ita ut plurimum Asturia gignat. Neque in alia parte terrarum tot seculis hæc fertilitas.* Plin. XXXIII, 21. (4) Edit. de Franzius. Leipzick, 1788.

[2] Doujat, dans ses notes sur Tite-Live, liv. 31, ch. 20; liv. 32, ch. 7; liv. 33, ch. 27; edit. *in usum Delphini.*

[3] *Introduccion á la historia natural*, etc....

Minho qui en a reçu sa dénomination ; le vitriol et l'antimoine de S. Cruz de Mudelo, de Biscaye, de Catalogne et d'Aragon. A ces productions, nous en pourrions ajouter d'autres, telles que les pierres précieuses ; spécialement les améthistes de Murcie et de Vique ; les rubis, émeraudes et hyacinthes de Portugal ; les chrysolithes d'Andalousie ; les agates du cap de Gate, les turquoises de Zamora[1] ; le sel de roche de Mongranilla, de Cardona ; cette dernière montagne ne forme qu'un seul bloc de sel. Toutes les provinces d'Espagne sont pourvues de carrières de marbre des plus belles espèces. Les montagnes y sont calcaires ou granitiques ; parmi les premières, il y en a beaucoup dans un état de décomposition qui annonce leur vétusté. Le gypse s'y trouve en grande quantité.

Ainsi que tous les autres pays, le sol de l'Espagne a éprouvé des révolutions et des changemens, dont l'histoire ne nous a conservé que très-peu de détails ; ce n'est que depuis qu'on a commencé à observer plus attentivement les phénomènes de la nature, et que l'histoire naturelle s'est enrichie des précieuses découvertes des observateurs modernes, qu'on est parvenu à rassembler quelques notions à cet égard. Il est d'abord constant que l'Espagne a été autrefois, comme toute l'Europe, recouverte des eaux de la mer ; de nombreux coquillages et d'autres productions marines, trouvés aussi bien dans l'intérieur de la terre que sur les sommités des montagnes, en attestent suffisamment le séjour. Quelques savans

---

[1] La ville de *Zamora* a pris le nom de cette production, puisque *Zamora* signifie en arabe *turquoise*. Masdeu, *Hist. crit. de España*, tome I. *Discurso preliminar*, etc.

eulent avoir découvert aussi des traces volcaniques dans plusieurs monts d'Espagne; mais leurs observations, pour faire autorité, ont besoin d'être confirmées par de nouvelles. Le cours de quelques fleuves paraît avoir diminué dans la succession des tems, à en juger par les passages des auteurs anciens, qui parlent de navigations qu'on ne pourrait plus effectuer aujourd'hui. La conformation des côtes n'est pas non plus la même qu'elle a été autrefois; des endroits jadis florissans ont été submergés, et font maintenant partie du fond de la mer. Aux environs de Cadix, sur les côtes du Portugal et l'Asturie, on voit encore, quand les eaux sont basses, les ruines d'anciens monumens s'élever au-dessus de la surface de la mer, et offrir le spectacle de la révolution des tems et des âges. Le Bétis qui, au tems de Strabon, avait deux embouchures, n'en a plus qu'une seule.

La plus étonnante des catastrophes arrivées au sol de l'Espagne est sans doute cette fameuse sécheresse qui eut lieu, selon les anciens auteurs, environ huit siècles avant l'ère chrétienne, dura trente ans, et fut suivie d'un incendie qui se répandit sur une grande partie de la surface de la presqu'île, et consuma tout jusqu'aux plus grandes forêts même des Pyrénées. Dans la supposition que les rapports des anciens soient exacts, on ne peut raisonnablement attribuer les causes d'un évènement aussi extraordinaire[1] qu'à des feux souterrains, alimentés peut-être long-

[1] Diodore en attribue la cause à l'imprudence des pâtres, et Lucrèce à la foudre tombée sur les forêts de ces montagnes, mais sans fondement.

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem,
Primitus, inde omnis flammarum traditus ardor;
Ignis enim superavit et ambens multa perussit.

tems par d'abondantes mines de soufre et d'autres matières inflammables. Ces feux ont sans doute desséché la terre et toutes ses productions au point de rendre la naissance d'un incendie très-facile[1].

Quelques écrivains attribuent à cette cause, du reste assez incertaine, un effet non moins incertain; celui de la formation du détroit de Gibraltar[2]. Selon eux, c'est à l'époque de la grande sécheresse, que les deux parties du monde, l'Europe et l'Afrique, jointes par une langue de terre, ont été séparées par l'irruption des eaux de la Méditerranée, et que les deux mers se sont réunies. Mais il y en a d'autres qui regardent ce détroit comme l'ouvrage des hommes, opinion qu'il n'est pas plus aisé de soutenir que l'autre, parce que l'histoire se tait absolument sur cet objet; mais voici une circonstance qui semblerait beaucoup prouver pour la première. L'étendue que les auteurs des tems passés attribuent à ce détroit va toujours en augmentant, à mesure qu'ils s'approchent de notre âge: *Scilax*, qui vivait cinq siècles avant l'ère chrétienne, ne lui donne qu'un demi-mille de largeur. *Euctemon*, qui écrivait un siècle après, lui en donne quatre[3]; *Turranius Gracilis*, auteur espagnol, antérieur d'un siècle au Messie, cinq; *Tite-Live*, historien du premier siècle de l'ère chrétienne, sept; *Victor Vitensis*, auteur du cinquième siècle, jusqu'à douze; et aujourd'hui, on évalue la moindre distance entre les côtes d'Espagne et d'A-

---

[1] Voyez S. C. Wagener's *Natur-Wunder und Lænder-Merkwuerdigkeiten*. Berlin, 1802, tome I, p. 186.

[2] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, tome I, part. 1, p. 7.

[3] Avieni *ora marit.* v. 337, p. 1226, édit. de Wernsdorf. Helmstaedt, 1791. *Not.* 337, 359 et 340.

frique, à quatorze milles[1]. Voilà donc une différence progressive entre les mesures de ce détroit; circonstance remarquable sans doute, quoiqu'on ne doive pas supposer que ces auteurs se sont servis de la même mesure dans leurs évaluations. Peut-être pourrait-on établir, d'après cela, une troisième opinion, d'après laquelle les Phéniciens, ou un autre peuple quelconque, auraient creusé d'abord un canal étroit, qui se serait élargi dans la suite des tems par la force impulsive des deux mers. Mais, nous le répétons, l'histoire ne nous fournit pas assez de données pour asseoir un jugement à cet égard.

Le climat de l'Espagne paraît avoir suivi, dans plusieurs contrées, les changemens que la culture a fait subir au sol. *Strabon* nous en décrit une partie comme un pays presque sauvage et inhabitable. « L'Ibérie, dit-il, est, dans la plupart de ses contrées, peu propre à être habitée; car elle n'offre que des montagnes, des forêts, des plaines couvertes d'une terre légère, et le plus souvent aride. La partie septentrionale, bordée par l'Océan, est extrêmement froide; elle présente un terrain rude, et n'a d'ailleurs aucune communication avec les autres contrées; elle est par conséquent le canton de l'Ibérie le moins favorisé par la nature. » Tout le monde sait qu'aujourd'hui cette partie est, à l'exception de quelques régions stériles, couverte d'une belle végétation, et sous un climat, sinon très-chaud, du moins salubre et agréable. La disparution des forêts et des marais a produit, dans tous les pays de l'Europe, les mêmes effets, et a rendu habitables des contrées

[1] Masdeu, *España fenicia*, XXIV. Lopez de Agala, *Histoire de Gibraltar*. I, p. 75.

qui autrefois ne semblaient point être destinées à la demeure des hommes.

Nous croyons avoir dit, sur la géologie de l'Espagne, tout ce qu'il est besoin d'en connaître pour l'histoire dont nous allons nous occuper. Si le lecteur n'était point encore satisfait de ces détails, il trouverait dans les ouvrages qui s'occupent spécialement de la géographie de ce pays, et dont nous avons donné la liste au commencement de ce volume, tous les renseignemens qu'il pourrait désirer.

LIVRE DEUXIÈME.

ÉTAT DE L'ESPAGNE

AVANT L'ARRIVÉE DES ROMAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Division de l'Histoire de l'Espagne.

Nous passons maintenant à l'histoire même du peuple qui fait le sujet de notre Ouvrage. Mais comme la mémoire a besoin de secours pour classer et retenir une foule d'évènemens plus remarquables les uns que les autres, et qu'il lui faut, pour ainsi dire, des fanaux, afin de s'orienter facilement; nous allons, avant tout, fixer les grandes époques de cette histoire; en sorte que nos lecteurs puissent saisir, dès le commencement, tout le plan de notre travail, et en connaître l'ensemble et la distribution. Or, voici les principales époques que nous avons à remarquer.

Iere ÉPOQUE. *Entrée des Romains en Espagne.*

IIe ÉPOQUE. *Invasion des Goths.*

IIIe ÉPOQUE. *Invasion des Maures.*

IVe ÉPOQUE. *Etablissement des royaumes chrétiens, et leur réunion sous un seul monarque.*

Ce que nous savons des tems antérieurs à l'arrivée des Romains, précédera nécessairement la première époque; et tout ce qui s'est passé depuis la réunion des royaumes de l'Espagne en une monarchie, formera le complément de la quatrième. Les faits intermédiaires se rattacheront tous dans leur ordre chronologique aux quatre grandes révolutions, dont ils ont été pour la plupart les effets immédiats. Nous espérons parvenir ainsi à débrouiller le chaos d'une histoire si féconde en événemens, et si compliquée dans l'enchaînement de tous les faits partiels.

Si nous n'établissons point d'époque pour les événemens antérieurs à la domination des Romains, ce n'est pas qu'ils n'aient exercé une influence aussi marquée que ceux de la première catastrophe, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce deuxième livre; mais c'est parce que la chronologie étant en défaut sur ces tems reculés, nous ne pouvons fixer positivement, ni le commencement, ni la durée de ce période. Notre classification ne commence donc qu'avec les guerres des Romains, dont l'époque est assez certaine pour nous servir de point de départ dans nos recherches.

Nous allons d'abord considérer l'état de l'Espagne dans les tems les plus anciens.

CHAPITRE II.

État primitif de l'Espagne.

Il n'est point étonnant que nous n'ayons que peu d'éclaircissemens sur les premiers tems, puisqu'aucun historien n'est assez ancien pour avoir été contemporain des premiers âges du monde. Aussi les historiens espagnols ne pouvant s'appuyer que sur quelques passages des auteurs grecs et latins, ont-ils cherché à suppléer, par des conjectures souvent très-bizarres et fausses, à ce défaut de notions positives. Il n'y en a presque pas un seul des ouvrages duquel il ne faille retrancher toute la partie où il est question des habitans primitifs de l'Espagne. Ce fut *Tubal*, racontent-ils gravement, petit-fils de *Noé*, qui vint le premier peupler cette presqu'île; quelques-uns même rapportent toutes les circonstances de l'expédition de *Tubal* avec tant de détail qu'on dirait qu'ils ont été du voyage. Aucun d'eux n'a voulu songer que *Tubal*, immédiatement après le déluge, ne pouvait pas être assez habile navigateur, ni avoir à son service assez de matelots pour faire un aussi long trajet que celui d'Asie en Espagne, et que le voyage par terre était presque impossible, à cause des forêts, des marais, des bêtes féroces, du défaut de subsistances, et de mille autres obstacles qu'il aurait rencontrés alors dans les pays qu'il avait à traverser. A cela quelques-uns répliquent que ce voyage se fit très-lentement, et que ce ne fut qu'au bout de deux siècles, après le déluge, que les descendans de *Tubal*, et

non *Tubal* même, arrivèrent en Espagne. Selon le système du savant *Masdeu*[1] qui a découvert la fausseté de tant d'autres systèmes, les premiers colons étaient partagés en deux branches, l'une composée des Tubalites, ou descendans de *Tubal;* l'autre des Tarsites, ou descendans de *Tarsis*, son frère. Ces Tubalites et ces Tarsites entrèrent en Espagne par les Pyrénées; mais il semblerait qu'ils ayent fait d'avance le partage de la presqu'île sur une carte géographique; car, tandis que les Tarsites allèrent à gauche, et occupèrent la partie méridionale, les Tubalites se tournèrent à droite, et se contentèrent modestement des provinces septentrionales. Malheureusement ce système n'est pas mieux fondé que tous ceux que *Masdeu* a critiqués. L'historien *Ferreras*, d'ailleurs très-judicieux et sage, se tire ici d'affaire d'une autre manière; il dit que les premiers hommes qui peuplèrent l'Espagne, auront bien pu arriver par les airs[2]! On sent qu'il n'y a rien à répliquer contre un argument de cette nature.

Soyons plus circonspects que les Espagnols, et renonçons à l'espoir de découvrir leur origine; qu'il nous suffise de savoir que l'Espagne, à cause de la fertilité du sol et de la beauté du climat, a été peuplée bien plus tôt que beaucoup d'autres pays, et qu'elle a été habitée originairement par deux grands peuples, de mœurs et de coutumes différentes, les Ibériens et les Celtes. Mais, si nous voulons pénétrer plus avant dans les ténèbres de l'ancienne histoire, nous risquons de nous perdre dans un labyrinthe inextricable. Rien n'est peut-être plus

---

[1] *España antigua*, part. I.

[2] Voyez la traduction de *Ferreras*, par d'*Hermilly*, tom. I, liv. I.

plus contradictoire que les opinions et les hypothèses des savans à l'égard de ces deux peuples. Selon les uns, les Ibériens sont venus de la contrée asiatique qui porte aussi le nom d'Ibérie; mais en voilà d'autres qui prétendent tout le contraire, et nous assurent que les Ibériens d'Asie sont une colonie des Ibériens d'Europe. Les Celtes établis en Espagne, disent ceux-ci, dérivent indubitablement des Celtes en Gaule; point du tout, répondent ceux-là, vos Celtes gaulois ne *sont* que les descendans des Celtes d'Espagne.

Il est sans doute fâcheux que l'étude de l'histoire ancienne offre de pareilles difficultés, et des problèmes qu'il n'est pas possible de résoudre d'une manière positive, et que quelques raisonnemens étayés de citations mal entendues rendent souvent plus embrouillés encore. Cependant, malgré les contradictions manifestes qui règnent dans ces hypothèses, il n'est pas inutile de les examiner et de les comparer à l'aide d'une saine critique; la discussion des faits a son agrément particulier, et vouloir la rejeter de l'étude de l'histoire, serait préférer une plaine uniforme à une contrée diversifiée par des rochers et des vallons. Examinons donc un instant ces diverses opinions et essayons d'approcher de la vérité.

Voici d'abord les faits sur lesquels on paraît d'accord, et qui sont encore affirmés par l'autorité de l'histoire. Les Ibériens étaient anciennement en possession de la partie orientale de l'Espagne. Un autre peuple, les Celtes, sont venus les troubler dans leur propriété, les ont attaqués et combattus pendant long-tems. Après beaucoup de guerres sanglantes, les deux peuples ont-fait la paix; une grande partie de ces nations s'est alliée et confondue; et c'est

de là qu'est venue la nation celtibérienne, dont le nom seul indique l'origine. Mais, d'où venaient les Celtes? De la Gaule ou France, répondent les Français. Ecoutons l'Académie celtique, établie à Paris, qui prétend le savoir: *La contrée que nous habitons*, dit-elle avec assurance, *fut la métropole de ce peuple qui, du surplus de sa population, colonisa tant de contrées lointaines; fils aînés des Celtes, nul peuple étranger ne vint nous déposséder de leur héritage, et par l'usurpation de notre territoire, ne jeta de l'obscurité sur notre filiation*[1].

Nous en sommes fâchés pour la métropole, la filiation, et même pour le *berceau du Delta celtique*, trouvé par M. *Bacon-Tacon*[2]; mais la vérité nous oblige à dire que les Espagnols, de leur côté, produisent d'assez bons titres pour pouvoir contester hardiment le droit d'aînesse aux membres de l'académie celtique. Depuis que le judicieux *Masdeu* a publié son histoire critique de l'Espagne, l'origine de la nation Celte ne paraît plus aussi certaine que cette académie se l'imagine. D'abord, il n'est rien moins que constaté que les Celtes soient venus de la Gaule. Le mot *Celte* a une signification extrêmement vague, et ne désignait chez les Grecs que les peuples occidentaux, des habitans au-delà des montagnes[3]; car, d'après leur premier système géo-

---

[1] *Mémoires de l'Académie celtique*. Paris, 1807, tome I, n° 1, pag. 3.

[2] *Recherches sur les origines celtiques, principalement sur celles du Bugey, considéré comme berceau du Delta celtique*, par Pierre J. J. Bacon. Paris, 1808.

[3] « Une grande partie des nations occidentales de l'Europe vers l'O- » céan, dit M. Debrosses, dans une note p. 134 du IIe volume de son

graphique, ils rangeaient tous les peuples sous quatre dénominations générales. Ceux du sud étaient chez eux des Ethiopes; les peuples septentrionaux, des Scythes; les habitans de l'est, des Indiens; et ceux de l'ouest, des Celtes. Par une erreur pardonnable à cette nation, elle comprit sous la dénomination générale de *Celtes*, des peuplades très-différentes de mœurs et d'origine; et lors même que les notions géographiques des pays éloignés commencèrent à se rectifier, elle n'en persista pas moins à confondre, sous le mot de Celtes, la plupart des peuples occidentaux, et à leur attribuer la même origine et le même langage. Nous savons effectivement que les habitans de l'occident de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, et même de l'Asie, portaient ce nom. Mais dans la supposition qu'il ait existé un peuple original nommé les *Celtes*, il est très-probable qu'il ait eu ses établissemens en Espagne plutôt qu'en France; et voici les raisons sur lesquelles M. *Masdeu* appuie cette opinion.

» *Histoire romaine*, ont porté les noms de *Galli*, *Caletæ*, *Celtæ*.
» Strabon, liv. III, nomme des Celtes en Andalousie vers les Algarves.
» On trouve tout de suite, en suivant la côte, le *Portugal*, la *Galice*,
» les *Celt-Ibères*, c'est-à-dire les occidentaux d'au-delà (des Pyrénées):
» en Angleterre, le pays de *Galles*, et le peuple *Gwelches*, la *Cor-*
» *nuaille* ou *Cornu-Walliæ*; dans la Flandre occidentale, les *Wallons*;
» en France, les *Calètes* et le pays de *Caux*, entre la Seine et la Somme.
» Les Grecs appelaient les Européens occidentaux en leur langue Καλετοι,
» Κελται, Γαλαται; les Latins, *Celtæ*, *Caleti*, *Galatæ*, *Galli*.» Mais ce que dit ce même auteur un peu plus bas, n'est pas aussi bien fondé que ce passage. «Il est possible, continue-t-il, que le nom particulier » de la nation des Calètes (pays de Caux) se soit étendu à toutes les » autres nations, par un usage vulgaire et très-commun en géographie, » comme les noms d'Indiens, d'Ethiopiens, d'Africains se sont étendus à » tant de régions et des peuples si distans du fleuve Indus, de l'Ethiopie » et du promontoire Apher.» Les paysans cauchois doivent être singulièrement flattés d'apprendre qu'une grande partie de l'Europe a adopté jadis le nom de leurs *Galets*!

1°. Il est question des Celtes d'Espagne chez les plus anciens historiens que nous ayons. On apprend d'eux que ce peuple y occupait une vaste province appelée la *Celtique*. *Hérodote*, qui écrivait cinq siècles avant l'ère chrétienne, dit positivement qu'il demeurait au-delà des colonnes d'Hercule, et qu'il confinait aux Cynésiens, peuple le plus occidental de l'Europe[1]. *Polybe*, postérieur à *Hérodote* de cinq siècles, fait mention des Celtes, voisins des Turdétains, habitant par conséquent le pays d'au-delà des colonnes d'Hercule[2]. *Varron*, postérieur à *Polybe* d'un siècle, met les Celtes au nombre des anciens habitans de l'Espagne[3]. *Pline*, qui vivait environ un siècle après *Varron*, place le pays des Celtes entre l'Andalousie et le Portugal, et le fait s'étendre jusqu'au promontoire sacré, position qui correspond parfaitement à celle indiquée long-tems auparavant par *Hérodote*[4]. Le même auteur nomme encore d'autres peuplades celtiques en Espagne; une dans le pays actuel d'Algarbes; une autre appelé *Mirobriga*; les Celtibériens en Lusitanie; le promontoire Celtique en Gallice; les *Celtes Nériens* voisins de ce cap; enfin les *Celtes Présamarciens* dans la même contrée[5]. *Strabon*, qui était à peu près contemporain de *Pline*, distingue dans les peuples espagnols deux de race celtique, les *Celtibériens*, et puis les *Celtes* habitans de la contrée confinante à la Turdétanie, ainsi que l'ont dit

---

[1] Liv. II, p. 118, et liv. IV, p. 303, édit. d'Amsterdam, 1763.

[2] *Polybe*, cité par *Strabon*, liv. III, pag. 403, édit. de Siebenkees. Leipzick, 1796.

[3] Pline; *Hist. natur.* Liv. III, ch. 3.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.* et livre IV, ch. 34 et 35.

érodote et *Pline*[1]; et il ajoute expressément que Celtibériens s'appelaient autrefois aussi *Celtes*, mme ceux de la Lusitanie. *Pomponius Mela* as-re que sur la côte occidentale de l'Espagne, squ'au cap Finistère, habitaient des peuplades rigine celtique, et que les Artabres même, sur la te septentrionale, appartenaient à cette nation[2]. s auteurs, postérieurs à ceux qui viennent d'être tés, nommément *Ptolomée*, *Appien*, *Dion*.... et *lviène*, qui décrit, d'après les anciennes relations, es côtes septentrionales de la presqu'île, rapportent ue les Celtes habitaient anciennement tout le promontoire appelé *OEstrymnis* (probablement le cap acré[3]). Voilà donc l'établissement des Celtes dans ne province de l'Espagne prouvé par les autorités les lus anciennes et les plus respectables. Voyons maintenant aussi ce qui se trouve dans les auteurs aniens concernant le celticisme gaulois.

2°. Aucun témoignage du celticisme gaulois ne late d'une époque antérieure au deuxième siècle vant l'ère chrétienne. Cela ne prouve pas, à la vérité, u'il n'ait point existé de Celtes en Gaule avant cette poque; mais cela fait voir que ce ne peuvent être es Celtes gaulois qui ont fait tant de grandes actions, ui ont eu tant de civilisation et de lumières, tant de uissance, que leur en attribuent quelques auteurs[4]; ar pourquoi l'histoire n'en aurait-elle pas parlé? Un etit peuple relégué dans un coin de pays inculte

[1] Liv. III, pag. 370, 411...

[2] Pomp. Mela *De situ orbis*, liv. III, ch. 1, édit. de *Tzschukke*, eipsick, 1806.

[3] *Ora Maritima*, v. 91, p. 1181. Voyez la note de *Dernsdorf*.

[4] *Populus qui rerum gestarum nominisque famâ veterem orbem replet, qui orientis regibus, septentrionalibus et occiduis populis, ipsi denique omæ fuit fatalis....* J. Dan. Schœpflini Vindiciæ celticæ, p. 1.

et sauvage, et qui néanmoins remplit la moitié (la terre de ses rejetons et de ses monumens, est u phénomène trop extraordinaire pour ne pas excit l'attention de toutes les nations, et pour ne pas êt célébré par les historiens. Rien de tout cela n'e arrivé. Il paraît, au contraire, que quelque trib celte du nord de l'Espagne a passé les Pyrénées et s'e établie d'abord dans le midi de la Gaule. Du moir est-ce là que nous trouvons leur plus ancienne de meure en France. « Les Gaulois, dit *Strabon*[1] » qui habitaient la province narbonnaise, s'appelaien » autrefois Celtes, et je pense que les Grecs, à caus » de la célébrité des Celtes de Narbonne, en on » étendu le nom sur le reste de la Gaule; » et i ajoute, « que *César Auguste* nommait Celtes les Gau » lois de Narbonne. » *Polybe*, avant ce géographe avait réduit le territoire des Celtes de la Gaule au environs de cette ville. *Strabon* dit encore que « le » habitans de l'Aquitaine ressemblent dans leurs usa » ges, coutumes et langage, plus aux Vascons d'Es » pagne qu'aux Gaulois. » Mais, dira-t-on, du tem de *César*, on donnait le nom de province celtiqu à l'intérieur de la Gaule, entre la Belgique e l'Aquitaine. Il est vrai que *César* nous le dit[2] *Tite-Live* en avait fait mention même avant *César*[3] mais suit-il de là que cette province est leur plu ancien établissement et leur berceau? Les Celte des Pyrénées n'ont-ils pas pu se répandre dans l'in térieur de la Gaule jusqu'à l'Océan, subjuguer le

[1] Liv. IV, pag. 37.

[2] *De Bello Gallico*, lib. I, cap. 1, édit. d'*Oberlin*, Leipzick, 180

[3] *Prisco Tarquinio regnante, Celtarum quæ pars Galliæ tertia penes Laturiges summa imperii fuit.* Lib. V.

peuplades qui habitaient ces contrées, et y établir le centre de leurs forces et le noyau de leur tribu?

De quelque part que soient venus les Celtes Gaulois, M. *Masdeu* conclut de tout ce qui vient d'être rapporté, qu'un peuple établi en Espagne dès les tems les plus reculés, et dont rien ne prouve l'origine gauloise, doit être regardé comme originairement Espagnol, malgré l'opinion commune qui admet tout le contraire. Il est difficile de ne pas accéder aux raisonnemens solides de cet auteur; et jusqu'à ce qu'on les ait réfutés par d'autres raisonnemens mieux fondés, on voudra bien nous permettre que nous doutions de l'origine gauloise des Celtes, au risque d'offenser la mémoire de *Pezron*[1] et d'autres auteurs français, qui font remonter l'antiquité des Celtes gaulois au tems des Titans, et même au-delà.

Puisque nous en sommes aux systèmes sur les premières colonies en Espagne, il faut que nous fassions aussi mention de celui de l'Irlandais *Vallancey*[2], qui est entièrement opposé au système français; car au lieu de peupler l'Espagne, du côté du nord, de colonies gauloises, M. *Vallancey* y fait entrer les étrangers par le midi, et il prétend que ce sont les Celtes de la Scythie ou Inde occidentale qui ont peuplé l'Espagne, ainsi que l'Irlande, qui est le principal but des recherches de cet auteur. Son opinion se fonde sur d'anciennes traditions, sur les rapports qui existent entre la langue irlandaise, celle

[1] Auteur d'un ouvrage intitulé: *Antiquité de la Nation et de la Langue des Celtes*. Paris, 1703.

[2] Voyez ses *Collectanea de Rebus Hiberniois*. Dublin, 1786 et années suiv., et son *Prospectus of a Dictionary of the language of the aire coti or ancient irish*. Dublin, 1802.

de l'ancienne Espagne et les langues orientales,
sur des ressemblances de mœurs, de coutumes....
chez ces divers peuples. Il attribue la même origin
aux Ibériens de l'Espagne. « *Varron* et *Pline*[1]
» dit-il, placent les Ibériens et les Perses comme co
» lonies en Espagne; mais ils ne font point le réc
» de leur transmigration; l'histoire irlandaise en
» conservé les détails. » Il y a dans les ouvrages d
M. *Vallancey* beaucoup de remarques curieuses
dont nous ferons connaître dans la suite celles qu
ont rapport à la matière que nous traitons; mai
son système est plus fait pour exciter la curiosit
que pour persuader. Le fond en est néanmoins d'un
grande probabilité. En effet, si l'Espagne a été peu-
plée par une race d'hommes étrangère, il est plu
raisonnable de présumer qu'elle est venue de l'A-
frique[2] que de la Gaule, vu que l'Afrique, à caus
de son climat chaud, a été habitable bien plutôt que l
France, dont le midi était encore un pays presqu
sauvage lors de la fondation de Marseille. Ce qu
prouve beaucoup pour M. *Vallancey*, c'est que l
costume des montagnards Asturiens a encore un
ressemblance frappante avec celui des Asiatiques,
sur-tout des Persans et des Arméniens, ainsi qu
nous le dirons plus bas[3]. Peut-être long-tems
après que l'Espagne eut été peuplée par les hordes
africaines, ou venues de l'Asie à travers l'Afrique,
quelques tribus gauloises se sont-elles établies dans
le nord de la presqu'île, dont le climat et le sol de-
vaient nécessairement leur convenir mieux que celui
de leur patrie. Mais, à cet égard, nous ne pouvons

[1] *Pline*, liv. III, ch. 3.
[2] Comparez *Leibnitz Miscella Berolin.*, tome I.
[3] Voyez livre II, chap. dernier.

rien prouver ; il faut nous contenter d'adopter les conjectures qui ont pour elles la plus forte apparence de raison. En voici d'autres relatives aux Ibériens, entre lesquelles il est difficile de choisir.

Il y a dans l'ouest de l'Asie, comme en Espagne, un pays appelé Ibérie; les uns disent que c'est une colonie espagnole qui a fondé l'Ibérie asiatique; les autres prétendent, au contraire, que les Ibériens d'Asie sont venus s'établir en Espagne. A qui faut-il croire ? Nous n'ignorons pas que plusieurs savans rejettent les deux opinions à la fois, et ne veulent point admettre de parenté entre les deux peuples. Cependant, en jetant un coup-d'œil sur la mappemonde des anciens, on est frappé de la ressemblance qui existe entre les noms topographiques de l'Espagne, et ceux d'une partie de l'Asie et des pays adjacens. Comme dans cette presqu'île, on trouve en Asie un pays appelé Ibérie, traversé par l'Ibère, et ayant pour voisins les Albanais, les Galliciens, et les Calybes, renommés dans l'une et dans l'autre contrée pour leurs excellens ouvrages en fer et en acier.

Une ressemblance de deux ou trois noms ne pourrait à la vérité rien prouver. Dans toutes les parties de la terre, il y a des villes, des rivières, des montagnes d'une dénomination semblable, sans que pour cela on puisse leur supposer une origine commune. En nous bornant à l'Espagne, ne retrouvons-nous pas les *Oritains* en Grèce ; les *Gymnètes*, la ville d'*Asinda* et la rivière de *Monda* dans l'Inde ; l'*Ibère* en Thrace, le *Tage* en Ethiopie, et la rivière de *Thamar* en Arabie[1] ? Pourtant, lorsque nous

---

[1] Fabroni *memorie due lette nella societa degli amatori, etc......* *Firenze*, 1803.

trouvons, comme dans les deux Ibéries, les mêmes peuples dans la même position respective, nous pouvons soupçonner dans cette analogie plus qu'un simple hasard; et lorsqu'en outre nous remarquons les mêmes particularités, comme, par exemple, l'habileté des Calybes ou ouvriers en acier, dans l'une et dans l'autre Ibérie; il nous est permis de croire qu'un de ces deux pays a été peuplé par les habitans de l'autre, qu'ils y ont transporté leurs usages, et qu'ils ont nommé les villes, les rivières, et les autres localités de leur nouvel établissement d'après celles de leur patrie, pour en conserver le souvenir. De plus, les côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, d'une partie de l'Italie, de la Sicile et de la Corse, ont été peuplées de colonies Ibériennes [1], ce qui semble indiquer la route que ce peuple a prise pour se rendre, soit de l'Espagne en Asie, soit de l'Asie en Espagne. On aurait donc tort de douter si les Ibériens d'Espagne et ceux d'Asie ont une origine commune. Le seul point douteux est de savoir lequel des deux peuples a donné naissance à l'autre. Mais ce problème est au nombre de ceux qu'on ne résoudra probablement jamais. Nous nous garderons bien de nous perdre dans de vaines conjectures, et nous n'en parlerons plus que pour revenir au fait essentiel que nous avons établi plus haut, savoir; que les peuples Celtiques et Ibériens sont les premiers que nous trouvons en possession de la presqu'île, et qui ouvrent par conséquent l'histoire d'Espagne.

Il serait curieux d'avoir des détails exacts sur la forme

[1] *Voyez* Fréret sur les Colon. Ibér. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XVIII, p. 78, édit. in-4°.

du gouvernement, la religion, les mœurs, les usages, les occupations de ces peuples primitifs : mais malheureusement nous n'en connaissons que de très-vagues. Presque tout ce qui se trouve dans les historiens grecs et latins, relativement à ce sujet, regarde les Espagnols des tems bien postérieurs à l'époque dont nous parlons ; un concours de circonstances fortuites avait déjà exercé alors une influence trop marquée sur les mœurs et les usages, pour qu'ils pussent être les mêmes que ceux des premiers tems. Il est de toute apparence que les sociétés et les états se sont formés en Espagne comme dans tous les autres pays, c'est-à-dire que l'Espagne était habitée d'abord par de nombreuses familles vivant isolément, et se gouvernant chacune d'après ses lois et ses coutumes particulières. Le plus ancien de la famille avait seul, par son âge et son expérience, le droit de se faire obéir. C'est ainsi que l'écriture sainte, le plus ancien monument de l'histoire, nous représente les états de l'Orient; et c'est ainsi que les choses ont dû se passer dans tous les pays de la terre. A mesure qu'une famille s'accroissait, elle étendait son domaine et usurpait plus de terrain ; peu-à-peu les diverses bourgades se rapprochaient et formaient des alliances, si toutefois leurs chefs étaient d'un caractère paisible ; sinon, elles s'attaquaient ; la plus forte soumettait à sa domination la plus faible ; et lorsque le chef d'une bourgade parvenait à se soumettre beaucoup de bourgades voisines, il formait un petit état qu'il aggrandissait de plus en plus, ou qui devenait à son tour la proie d'un plus ambitieux. Voilà précisément la situation dans laquelle les Phéniciens, à leur arrivée, trouvèrent l'Espagne : ils y virent une multitude de peu-

plades, dont les unes se gouvernaient en monarchie, les autres en république; mais qui, presque toutes, avaient leurs intérêts particuliers, et ne se mêlaient point des affaires des peuplades éloignées.

Un peu d'agriculture et beaucoup de guerres paraissent avoir été leurs occupations. Aussitôt que le sol de la presqu'île, naturellement si fertile, eut été défriché, il suffit aux premiers besoins de ses habitans; ils eurent assez de tems et de force pour se livrer à leur métier favori, la guerre. Nous disons leur métier favori, puisque l'histoire, dès qu'elle parle d'eux, nous les représente comme des hommes très-aguerris, et extrêmement habiles dans le maniement et dans le confectionnement des armes. Ils y employaient sans doute, comme d'autres peuples, d'abord des matières communes, tels que le bois, les os et même les pierres. Dans la suite, ayant découvert les métaux que la nature avait prodigués au sol de leur pays, ils ont dû en essayer l'usage et les substituer aux instrumens grossiers qu'ils avaient employés jusqu'alors. Ce n'était cependant pas, comme on pourrait le croire, le fer qu'ils choisissaient pour leurs armes ou leurs outils, attendu que ce métal ne se découvre pas aux simples regards, et que d'ailleurs il demande, pour être bien apprêté, beaucoup plus d'art et de travail que les autres métaux. Les premières matières dont ils faisaient usage, étaient l'or, l'argent, le cuivre et l'étain; ce ne fut probablement que par les Phéniciens qu'ils apprirent l'usage du fer. Comme chez les Américains, lors de leur conquête par les Espagnols, on trouvait chez eux l'or et l'argent employés aux plus vils besoins, et ils en troquaient de grandes

quantités contre des objets de peu de valeur, ne connaissant pas le prix de ces métaux précieux, ou plutôt la valeur imaginaire que les peuples policés leur ont donnée. Ils en faisaient usage dans leurs armures, dans leurs ménages et dans leur parure, sans y attacher plus de considération que n'en méritaient des productions aussi communes et aussi abondantes.

Le fétichisme qui consiste dans l'adoration des objets de terreur, de crainte, ou bien d'utilité et d'affection, paraît avoir été le culte des premiers Espagnols, comme il a été celui de presque tous les peuples chasseurs ou guerriers[1]. Une pierre, un tronc d'arbre, une montagne, était leur fétiche et recevait leurs hommages. Du moins est-il à-peu-près certain que l'idolâtrie ne s'est introduite, parmi eux, que par les étrangers, et sur-tout par les Phéniciens et les Grecs; car tous les anciens temples et idoles qu'on a trouvés en Espagne, sont d'une époque postérieure à l'arrivée de ces nations. Ce qui ne nous autorise pourtant pas à croire, avec *S. Augustin*[2], que les premiers Espagnols avaient la connaissance des sublimes qualités de l'Etre suprême, et encore moins à souscrire au récit emphatique que fait son commentateur, *J. Vives*[3], des mœurs de ce peuple. « Avant la découverte des mines d'or et » d'argent, dit-il, la guerre destructive y répandait » rarement la terreur dans les familles. Les sages s'a» donnaient à la philosophie, et les peuples jouissaient » d'une parfaite tranquillité, en conservant leurs

---

[1] *Des Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie ou l'adoration des figures humaines*.... par *J. A. Dulaure*. Paris, 1802.

[2] *De Civitate Dei libri XXIII eruditissimis commentariis per Joannem Lud. Vivem illustrati.*

[3] *Ibid.* Lib. VIII, cap. 9.

» saintes coutumes dans leur pureté première. A des » jours fixes, les sages prononçaient en public des » discours sur la vertu, l'essence de Dieu, l'organi» sation de la nature et sur la véritable morale; et » les habitans de tout sexe, de tout âge accouraient » en foule pour les entendre. » Plût à Dieu que ce récit fût fondé sur la vérité ! mais malheureusement il faut le reléguer avec le charmant tableau que fait de la Bétique l'auteur du Télémaque[1], dans le nombre des rêves des gens de bien.

L'exagération que le commentateur de *S. Augustin* se permet sur les mœurs des anciens Espagnols, d'autres l'ont étendue sur les arts et les sciences de ce peuple. A les en croire, il était civilisé bien avant les Phéniciens et les Grecs, et avait déjà perfectionné les sciences et les arts dans un tems où presque tous les autres peuples étaient encore plongés dans la barbarie.

Quelques auteurs vont même plus loin, et prétendent que ce sont les anciens Espagnols ou Basques qui ont communiqué leur alphabet, l'usage de la monnáie et d'autres inventions utiles aux Phéniciens, ainsi qu'aux peuples de l'Italie et de la Grèce[2]. Les données sur lesquelles on fonde ces vaines présomptions, ce sont la découverte de quelques médailles celtibériennes qui, à la vérité, ne ressemblent que peu aux médailles phéniciennes et grecques, et un passage de *Strabon*[3] qui dit que les *Turdétains* (peuple qui habitait l'Andalousie) passaient, dans son tems, pour les plus savans parmi les Espagnols,

---

[1] Livre VIII.

[2] *Voyez* le premier extrait de l'ouvrage de M. Erro y Aspiroz inséré dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, n° 5.

[3] Livre III, p. 171.

qu'ils connaissaient la grammaire, qu'ils avaient des annales de six mille ans, des poëmes et des lois mises en vers. Il n'est pas difficile de détruire l'erreur de ces auteurs. D'abord, pour les médailles, il n'est point prouvé qu'elles aient été frappées avant l'arrivée des Phéniciens; mais il est de fait qu'elles ne se trouvent que dans les contrées qui ont été les plus fréquentées par ce peuple, et où il avait ses principaux établissemens. Quant à l'assertion de Strabon, c'est le récit d'un homme crédule qui transcrit des bruits que la vanité de chaque peuple se plaît à répandre[1]. Les prétentions des Turdétains ne ressemblent-elles pas beaucoup à celles des Chinois? Nous ne prétendons point nier, pour cela, qu'il y ait eu parmi les Espagnols primitifs, sur-tout parmi les habitans de l'Espagne méridionale, un certain degré de civilisation dès le tems où ils commencèrent à avoir des relations avec les étrangers, et particuliérement avec les Phéniciens. Il est assez naturel que, dans un pays où toutes les facultés intellectuelles de l'homme ne sont pas accablées par la fatigue des travaux corporels et par la difficulté de pourvoir à sa subsistance, l'esprit commence de bonne heure à se développer et à s'élever au-dessus des premiers besoins. Mais, pour sortir entiérement de l'état primitif de la nature, et pour mettre en usage les ressources de son génie, la nation espagnole avait besoin de l'assistance d'un autre peuple, bien plus civilisé qu'elle-même, qui vînt l'éclairer, et lui communiquer ses connaissances et le résultat de ses expériences. L'arrivée des Phéniciens en Espagne fut l'heureux évènement qui pro-

---

[1] *Voyez* la note 5, page 590 de la nouvelle traduction de *Strabon*, tome I. Paris, 1805, in-4°.

duisit ce changement important, sur lequel nous allons fixer actuellement notre attention.

CHAPITRE III.

Établissemens des Phéniciens.

Le commerce des Phéniciens date de la plus haute antiquité. Quand tous les peuples qui, dans la suite, ont brillé sur le théâtre de l'histoire, étaient à peine civilisés, les marchands de Tyr et de Sidon couvraient déjà, de leurs riches flottes, les mers et les ports. La Bible présente, en plusieurs endroits, un tableau frappant de la splendeur du commerce de Tyr et de Sidon, et *Homère* parle, comme d'une chose généralement connue, de leur trafic et de leurs précieuses marchandises, sur-tout de l'or et de l'ambre, non-seulement brut, mais encore travaillé. Quoiqu'il occupât le plus petit pays du monde ancien, le peuple phénicien étendait ses relations sur toutes les contrées où ses spéculations trouvaient intérêt d'aborder; il semblait né pour le commerce et destiné à en répandre le goût sur la terre : son histoire est d'autant plus intéressante qu'elle ne ressemble point à celle de tant d'autres peuples qui ne se sont illustrés que par des conquêtes sanguinaires et des destructions générales. Les Phéniciens, familiarisés de bonne heure avec les sciences, les lettres les inventions utiles et sur-tout avec la navigation, portaient par-tout les arts de la paix et ne songeaient qu'à multiplier les branches de leur commerce. Leur

faiblesse même empêchait tous les projets ambitieux, et si quelquefois ils avaient des guerres à soutenir, ils faisaient combattre des peuples soudoyés, maxime qui a toujours été pratiquée par les nations marchandes [1]. Par ce moyen, ils continuaient de jouir paisiblement de la prospérité que répandait sur eux leur industrie toujours croissante. Leurs navigations attachèrent, par un lien commun, les peuples les plus éloignés, et leur firent connaître les douceurs de la civilisation et les avantages d'un état policé.

C'est sur-tout dans l'intervalle des règnes de David et de Cyrus qu'ils s'élevèrent au plus haut degré de splendeur, et qu'ils établirent probablement ces nombreuses colonies qui, dignes émules de la métropole, faisaient fleurir, à-la-fois, en Europe, en Asie et en Afrique, le commerce et l'industrie au milieu de nations barbares. Cependant toutes les fois qu'il est question des navigations phéniciennes, il faut se souvenir que le mot de *navigation* y doit être pris dans un sens un peu différent de celui qu'il a aujourd'hui. Grâce à l'invention de la boussole, nos vaisseaux traversent, sans risque, le vaste Océan, et entreprennent des voyages dont les anciens n'avaient aucune idée. Toutes leurs navigations devaient nécessairement se borner à suivre les côtes, sans lesquelles il n'y avait aucune sûreté pour eux. C'est donc aussi de cette manière que se faisaient toutes les expéditions des Phéniciens; et voilà pourquoi la plupart de leurs colonies se sont établies le long des côtes, sur les routes connues de leurs navigateurs.

---

[1] Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Vaelker der alten Welt*, tome II.

La Méditerranée offrait une vaste carrière à leurs spéculations, et aucun des pays qui y touchaient ne pouvait leur rester inconnu. En longeant les côtes septentrionales de l'Afrique, ils arrivèrent au détroit de Gibraltrar, descendirent dans les pays méridionaux de l'Espagne, et y furent arrêtés par la beauté du climat et la fertilité du sol, qui leur faisait entrevoir de nouvelles entreprises. C'est donc sur la côte de Grenade et d'Andalousie que durent s'établir les premières colonies et les premiers marchés pour leur trafic; car c'est à quoi se bornait d'abord tout le commerce avec ce pays. Ils apportaient des choses de peu de valeur, mais d'un extérieur frappant, tels que des objets de parure, des étoffes, des toiles, contre lesquels les naturels donnaient leur or, leur argent et d'autres productions précieuses de leur sol. Beaucoup de Phéniciens, attirés par ces avantages, vinrent s'établir dans ce pays appelé alors Turdétanie, pays de *Turtes*, se mêlerent aux naturels, et ce mélange produisit une race, pour ainsi dire bâtarde, appelée *Bastules*. Toute la côte méridionale, sur laquelle les Phéniciens trafiquaient, paraît avoir reçu par eux le nom de *Tarsis*, *Tarseïon* ou *Tartessus*. C'est du moins sous ces dénominations que les autres peuples connurent le pays dont les Tyriens apportaient tant de richesses, mais dont ils cachaient soigneusement la route et la situation. On savait seulement que *Tarsis* ou *Tartessus* était situé à l'extrémité du monde que les anciens croyaient limité par l'Océan; tout le reste était un secret connu seulement de ceux qui avaient intérêt à le garder; c'est aussi la raison pour laquelle l'acception du mot Tarsis et Tartessus a été interprêtée si différemment

qu'il est devenu bien plus énigmatique pour nous, qu'il ne l'était autrefois pour les peuples étrangers. Il est question dans quelques auteurs d'une île appelée *Tartessus*; d'autres donnent ce nom à un fleuve; d'autres à une ville qu'on place en divers endroits; et d'autres encore à une contrée entière : enfin, il y a des savans qui prétendent que, dans les endroits de la Bible où il est question de *Tarsis* et des vaisseaux de *Tarsis*, ce mot ne signifie que mer, vaisseaux de mer[1]. Voici comment nous croyons pouvoir concilier ces opinions discordantes. *Tarsis*, *Tartessus* et *Tarseïon* ne sont évidemment que le même mot, terminé et prononcé de différentes manières; on désignait par cette dénomination le pays méridional de l'Espagne, où étaient les établissemens et les entrepôts du commerce des Phéniciens; par conséquent, le fleuve *Tartessus* est le principal fleuve de cette contrée, le Bétis ou Guadalquivir; la ville de Tartessus, le principal établissement; et l'île de *Tartessus*, la principale île qui soit dans ce pays, et qui ne peut être que celle de Gades dont nous parlerons plus bas. Le mot *Tarsis* peut bien signifier en hébreu *mer;* mais il est mpossible de le prendre dans cette acception au dixième chapitre d'Ezéchiel, où le prophète faisant l'énumération des diverses branches du commerce phénicien, dit, en adressant la parole à Tyr, et après

[1] Cette opinion a été soutenue nouvellement par M. *Marina* en Espagne (*Memorias de la real Academia de la historia*, tome III), et plus faiblement, à ce qu'il nous semble, par M. *Gosselin* en France, dans ses savantes *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*. Paris, an VI, tome II. Ce dernier a été réfuté par M. *Bredow*, dont nous citerons plusieurs fois les intéressantes observations sur quelques points de la géographie et de l'histoire ancienne.

avoir nommé d'autres pays avec lesquels cette métropole trafiquait : « Tarsis te fournissait en abondance toutes sortes de biens; elle remplissait tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. » Les vaisseaux de Tarsis étaient donc ceux qui faisaient le voyage de ce pays, comme nous appelons vaisseaux des Indes nos navires qui y vont et en rapportent des marchandises [1]. Il est encore difficile de ne pas interpréter par le nom d'une contrée le mot *Tarsis* dans un autre endroit de la Bible, où il est dit que *Jonas*, pour se soustraire aux ordres du Seigneur, s'embarqua *pour s'enfuir à Tarsis*, *au bout du monde*. Quant à la ville de *Tarsis* ou *Tartessus*, si toutefois il y en a une de ce nom, nous ignorons où elle peut avoir été située. D'*Anville* la place, non sans quelque fondement, sur le bord de la mer, en face de Cadix [2]. M. *Mannert* [3] pense qu'elle était à l'endroit où est maintenant Séville; opinion qui a tout contre elle, puisque, dans la supposition que cette ville ait existé, il est très-probable qu'étant un des plus anciens établissemens phéniciens de cette contrée, elle ait été placée sur la côte, et non dans l'intérieur des terres que les Phéniciens ne connaissaient point encore, et où il n'eût été ni pru-

---

[1] Bredows *Untersuchungen über einzelne Gegenstænde der alten Geographie, Geschichte und Chronologie*. Altona, 1802, cahier II.

[2] En supposant, dit ce savant, dans son Mémoire sur la situation de cette ville (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XXX), que Tartessus était assise au bord de la mer, l'emplacement de Rota sur un point de terre vis-à-vis de Cadix pourrait lui convenir, et ceux d'entre les anciens qui ont pris Tartessus et Gades pour une même ville, ne s'écartaient ainsi que d'un trajet de mer d'environ 8 milles ou de deux lieues espagnoles.

[3] *Geographie der Griechen und Rœmer*, tom. I.

dent ni avantageux de s'établir. Cette mesure aurait été tout-à-fait opposée à la politique de ce peuple, qui fondait ordinairement ses colonies et ses entrepôts auprès de la mer, et le plus souvent dans de petites îles auprès des continens. L'expérience avait appris à cette nation industrieuse que de pareilles positions favorisaient, de la manière la plus commode et la plus sûre, ses spéculations mercantiles [1], et étaient plus propres, que de vastes possessions, à servir d'entrepôt à ses marchandises. Si l'établissement de Tartessus est devenu, dans la suite, si obscur que, du tems de *Strabon*, on n'en connaissait même plus la position, c'est sans doute parce qu'il fut ruiné par la puissance toujours croissante de la colonie voisine de Gadès. Au-delà des colonnes d'Hercule, à peu de distance de la côte espagnole, les Phéniciens trouvèrent deux petites îles, dont la plus grande n'avait tout au plus que quatre lieues de circonférence. Cette découverte leur donna le moyen de mettre en pratique leur maxime politique; ils s'établirent d'abord dans la plus petite de ces îles appelée depuis *Érythie*, c'est-à-dire consacrée à la déesse Junon; se trouvant bientôt trop resserrés dans l'étroit espace de cette île, extrêmement fertile, ils étendirent leur colonie sur l'île voisine, et, dès-lors, tout cet établissement prit le nom de *Gadès* ou *Gadir*, dont on a fait *Cadix*.

Les savans conviennent que le mot *gadir* est phénicien, et signifie *haie*, *estacade* [2]. On pré-

---

[1] Heeren, *Ideen über die Politik*, etc. tome II.

[2] *Gadder* dans les dialectes provinciaux, et *Gatter*, dans le bon allemand, a encore la même signification. Voyez, du reste, *Reinesius de lingua punica*. Pline cite toutes les diverses dénominations de cet éta-

tend que les Phéniciens donnèrent ce nom à leur colonie par la raison qu'ils furent obligés de l'entourer d'une estacade pour la garantir des invasions des naturels du pays, ou parce qu'une haie était, selon l'opinion de M. *Mannert*[1], le symbole du commerce et de la navigation des Tyriens. Cependant *Platon*[2] dit que Gadir, dans le langage du pays, signifie *abondant en brebis*, et nous savons que les brebis et les pâturages y étaient anciennement de la plus belle condition. M. *Vallancey* part de cette étymologie pour en tirer une conclusion conforme à son système, dont nous avons parlé plus haut; et il dit que, puisque *Gadir* s'appelait aussi *Cotinusa*, selon Aviène, il est facile de découvrir l'origine de ce nom; car, continue-t-il, *Cotinuse* ou *Cotinse*, c'est *Coti-inse*, ce qui, en irlandais, veut dire île des bergers ou des troupeaux, et correspond au mot *gadir* venant de *ghadari* ou *adari* qui, en phénicien et en chaldéen, signifie *berger*, *bergerie*[3]. Ce sont les peuples pasteurs de l'Inde scythique qui ont peuplé cette île comme le continent de l'Espagne : ils y ont fondé *Cottibrige*, d'où ils sont venus dans les îles britanniques[4]. Nous laissons les lecteurs juger eux-

blissement. « Ephore et Philistide, dit ce naturaliste, liv. IV, ch. 35 (22), l'appellent *Erythia*; Timée et Silène, *Aphrodisias*; les habitans du pays, l'*île de Junon*. Timée assure qu'ils la nommaient aussi *Cotinussa*; les nôtres (les Romains) l'appellent *Tardessus*, et les Carthaginois *Gadir*. » On voit par ce passage que les Romains confondaient Cadix avec Tartessus, comme ils confondaient aussi cette dernière ville avec Carteya. *Pline*, liv. III, ch. 3 (1).

[1] *Geographie der Griechen und Ræmer*, tome I.

[2] Dans le traité intitulé *Timée*.

[3] En Irlandais on dit *Aodhaire*, et en Malabarien *Eideyer*.

[4] *Prospect of a Dictionary of the language of the aire coti or ancient Irish... by lieut. gen. Charl.* Vallancey.

mêmes du degré de probabilité qu'on peut attribuer à ces opinions. Presque tout ce qui concerne ces tems reculés semble enveloppé d'un voile impénétrable, et chaque fait offre, à la raison des savans, des problèmes à résoudre. Nous venons de parler de ceux qu'a fait naître l'étymologie du plus grand établissement phénicien en Espagne, mais ce n'est pas tout : il en est même de relatifs à son emplacement. L'histoire parle de deux îles, mais nous n'en voyons plus qu'une, celle de Cadix qui était la plus grande. Où était donc située la plus petite, et pourquoi ne la voit-on plus? Les savans sont partagés sur cet objet comme sur tous les autres. Le fameux historien *Mariana* prétend qu'elle a été engloutie par la mer. M. *de la Nauze*[1], académicien francais, croit, au contraire, que la mer, loin de faire disparaître ce terrain, en a fait paraître un tout nouveau qui a joint la petite île à celle de Cadix, et en a fait une seule. Mais il suffit d'avoir été sur les lieux pour être persuadé que l'île d'Erythie était celle qu'on appelle aujourd'hui dans le pays *isla de S. Petri*[2], située à l'est et à très-peu de distance de Cadix, et recouverte effectivement, en grande partie, par les flots : lorsque la mer est extrêmement basse, comme elle le fut en 1730, on y aperçoit encore les ruines d'un temple et d'autres édifices[3].

Les Phéniciens jetèrent donc à Cadix les fonde-

[1] *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV. *Justification de Pline sur l'étymologie de l'île d'Erythia et sur l'origine érythréenne des Phéniciens*.

[2] Si M. *Mannert* avait consulté quelques ouvrages espagnols, il y aurait vu le nom de cette île, qu'il dit (Geogr. 1) n'avoir pu trouver dans les descriptions et dans les dessins les plus exacts.

[3] Masdeu, *España antiqua*, part. II.

mens de cette fameuse colonie dont l'état florissant s'est soutenu à travers tant de siècles jusqu'à nos jours, et qui, encore actuellement, est l'entrepôt du commerce de l'Espagne avec les contrées les plus éloignées. La fondation de cette colonie doit être placée, selon *Velleius Paterculus*, sous le règne de *Codrus* qui tombe entre 1116 et 1095 avant l'ère chrétienne. Il ne faut pas croire cependant, avec *Strabon*, que les Phéniciens n'ont commencé à naviguer sur les côtes d'Espagne que quelques années après la guerre de Troie. *Homère* dans son Iliade et *Pline* le naturaliste[1] font entendre clairement que l'étain était déjà d'un usage commun parmi les Grecs lors du siége de Troie : ils ne pouvaient avoir reçu ce métal que par les marchands phéniciens qui le tirèrent, comme nous le dirons tout-à-l'heure, des pays maritimes de l'Espagne ; cela suppose donc qu'ils en fréquentaient les côtes depuis long-tems[2].

Le culte tyrien s'établit bientôt dans le nouvel établissement à Cadix comme dans les autres colonies de ce peuple. *Hercule*, la divinité principale des Phéniciens, reçut à Cadix, comme à Tyr, les honneurs d'un temple magnifique, dont on croit reconnaître les restes dans les ruines de l'*isla de S. Petri* dont nous venons de faire mention. Puisque nous parlons d'Hercule, nous ne croyons point nous écarter de notre sujet, en disant un mot de ces fameuses expéditions en Espagne que les anciens historiens, avec leur crédulité ordinaire, attribuent à ce dieu. Notre embarras est seulement de savoir quel est l'Hercule

---

[1] *Iliade*, liv. 2, 18 et 20. Pline, *Hist. natur.*, liv. XXXIV, ch. 47 (16).

[2] *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, etc.... tome XLII. 22e *Mémoire sur les Phéniciens*, par M. l'abbé *Mignot*.

dont ils ont voulu parler ; car il y a, dans l'histoire ancienne, quarante héros qui portent ce fameux nom, et il n'est pas facile de faire un choix dans une telle abondance. Cependant il n'y en a que quatre à qui l'on fait faire des expéditions et chercher des aventures en Espagne ; mais leurs prouesses se ressemblent au point qu'on est fondé à croire qu'elles ne doivent être attribuées qu'à un seul et même Hercule, qui est celui qu'on révérait en Egypte et à Tyr. On a présumé que le nom d'Hercule était celui d'un grand général qui conduisait l'expédition phénicienne en Espagne; mais il faut se souvenir que les Phéniciens entrèrent dans ce pays en paisibles marchands, et non en conquérans avides. M. *Heeren*[1] conjecture que le nom idéal d'Hercule n'était qu'un symbole de leur commerce et de leur navigation; mais auraient-ils élevé des temples au signe représentatif d'une chose aussi abstraite ? Il est à notre avis bien plus sensé de croire, avec le savant *Court de Gébelin*, que Hercule n'était que le symbole du soleil, et qu'il reçut le surnom de *Thébain* ou navigateur, parce que le mot *Thèbes*, dans les langues de l'Orient, signifiant *vaisseau*, on représentait Hercule ou le soleil sous la forme d'un pilote qui gouverne son navire. Peut-être les navigateurs tyriens l'invoquaient-ils comme leur patron spécial, et peut-être en peignaient-ils l'image sur leurs vaisseaux, ce qui faisait dire qu'Hercule avait fait des expéditions en Espagne. Il faut croire que la réputation de ce héros imaginaire, loin de diminuer par le laps du tems, allait toujours en

---

[1] *Ideen über die Politik*, etc. tome II.

croissant, puisque *Hérodote*, qui n'est certainement pas avare en fait de fables, ne raconte pas la dixième partie des aventures que *Diodore*, *Denys d'Halicarnasse* et autres auteurs qui vinrent 4 ou 500 ans après lui, attribuent sérieusement à ce demi-dieu. On est même allé jusqu'à prétendre que ses ossemens étaient conservés dans le temple de Gadès.

Nous ne pouvons quitter l'histoire obscure d'Hercule, sans entrer dans quelque discussion sur un autre point historique non moins embarrassant. Il s'agit de ces fameuses colonnes qui portent son nom, et auxquelles il est arrivé ce qui arrive à beaucoup d'objets; c'est qu'à force de s'occuper du mot, on a oublié la chose. Depuis plus de vingt siècles on parle des colonnes d'Hercule, et personne ne peut nous dire aujourd'hui ce que l'on entend par cette expression. Déjà, du tems de *Strabon*, les opinions étaient partagées à cet égard. « Sous le nom de colonnes, dit ce géographe[1], les uns entendent les caps du détroit, les autres l'île de Gadès, et quelques-uns des lieux plus éloignés que cette île. Il y en a qui prennent pour colonnes le rocher de Calpé (Gibraltar), et la montagne de Lybie qui est vis-à-vis et qui porte le nom d'Abylix (Ceuta); d'autres donnent le nom de colonnes aux deux petites îles voisines d'Abylix et de Calpé. On a été jusqu'à prendre les *Planctes* ou *Semplegades* (écueils, les uns dans le détroit de Sicile, les autres dans le bosphore de Thrace), pour ces colonnes. La plupart des écrivains grecs les placent près du détroit; mais les Ibères et les Lybiens les placent à Gadès. Quelques-uns prétendent que

---

[1] Livre IV, page 454.

les colonnes d'Hercule ne sont autre chose que les colonnes de bronze de huit coudées qu'on voit à Gadès, dans le temple même de ce dieu, et sur lesquelles on a marqué, par une inscription, la dépense faite pour la construction de ce temple. » Voilà bien des opinions différentes au sujet de deux colonnes! mais ce nombre même n'est pas plus certain que leur position. On voit, par un passage d'*Hésychius*[1], que quelques-uns en admettaient deux, d'autres une seule, d'autres encore trois ou quatre. Néanmoins la plupart les réduisaient à deux. Tous ces doutes ne sont pas très-propres à nous tirer de notre incertitude et à nous donner des éclaircissemens sur ce qu'on appelait les colonnes d'Hercule. Voyons si l'histoire ne peut pas nous fournir quelque faible lumière dans ces ténèbres: mais auparavant écoutons encore une fois *Strabon*. Après avoir cité les diverses opinions qui, de son tems, existaient à ce sujet: « Les premiers, dit-il, qui ont pénétré dans ces pays très-éloignés, ont élevé, pour désigner les bornes de leurs courses, sur les lieux les plus apparens, des monumens faits de main d'homme, tels que des autels, des tours ou des colonnes; et au nombre de ces lieux, les plus propres à marquer les limites des pays, sont, sans contredit, les détroits, les montagnes qui les bordent, et les petites îles; mais, par la suite, ces monumens étant détruits, leur nom a dû passer aux lieux mêmes où on les avait élevés, soit aux deux petites îles dont nous avons parlé, soit aux caps qui forment le détroit; car il n'est pas facile de décider si c'est aux unes ou aux

---

[1] Lexicon, édit. d'*Albert*, Leyde, 1766, tome II, col. 1267.

autres qu'il faut appliquer le nom de colonnes, puisque les îles comme les caps ressemblent aux colonnes. » A l'exception de la dernière idée qui ne nous semble pas très-heureuse[1], et qui a le défaut des opinions bizarres qu'on vient de citer, le raisonnement de *Strabon* est très-sensé : néanmoins, il y a deux objections à faire. D'abord, si les Phéniciens, dans leur première expédition, ont trouvé ces colonnes, comme *Strabon* semble l'insinuer, il y a donc eu un peuple qui a poussé ses conquêtes jusqu'au détroit, et qui a suivi le culte d'Hercule. Quel est ce peuple, et pourquoi l'histoire ne parle-t-elle pas de ses monumens? D'ailleurs, pourquoi trouve-t-on des colonnes également appelées colonnes d'Hercule dans d'autres pays, au milieu des continens aussi bien que sur le bord de la mer? *Procope*, qui accompagna le grand général *Bélisaire* dans ses expéditions contre les Vandales, dit[2] avoir trouvé deux colonnes de marbre blanc, avec des inscriptions phéniciennes, dans une ville de Numidie en Afrique. Même dans le nord de l'Allemagne, chez les Frisons, il y avait des colonnes d'Hercule, au rapport de *Tacite*[3]. Enfin il y en a eu dans toutes les contrées où les Phéniciens ont pénétré et commercé : elles ne peuvent raisonnablement être attribuées qu'à ce peuple. Nous savons que la religion des Phéniciens était le sabéisme, c'est-à-dire le culte des astres, particulièrement du soleil et de la lune, qu'on personnifiait, et

---

[1] Les deux caps ou rochers dont parle *Strabon*, ressemblent si peu à des colonnes, que le scoliaste de *Juvénal* compare au contraire celui de Calpé à une urne : *Calpæ urnæ similis mons, unde Calpe in extrema Spania*. Schol. Sat. 14.

[2] Procop. *De Bello Vandal.*, p. 135, édit. de Hœsch.

[3] *De moribus Germanorum*, c. 34.

qu'on représentait sous divers emblèmes. Par ce qui a été dit plus haut, il résulte qu'Hercule était le symbole du soleil ; on lui donnait les attributs tantôt d'un pilote qui gouverne son vaisseau, tantôt d'un guerrier qui tend un grand arc pour décocher des flèches, symboles des rayons brûlans de cet astre. On représentait encore le soleil par un feu entretenu perpétuellement [1]. Mais, dans les premiers tems, on n'élevait dans les temples tyriens aucune statue à l'honneur des deux grandes divinités : on se contentait d'y élever deux colonnes, et de faire de ces monumens symboliques des objets d'adoration. *Hérodote* [2] raconte qu'en visitant le magnifique temple d'Hercule à Tyr, il y vit deux colonnes, l'une d'or fondu, et l'autre de smaragde jetant, pendant la nuit, beaucoup d'éclat. L'or a toujours été le symbole du soleil ; et le smaragde ou toute autre matière transparente dont l'intérieur était éclairé durant la nuit, pouvait fort bien représenter la lune. De pareilles colonnes se trouvaient dans les principaux temples phéniciens [3], à Tyr, ainsi qu'aux colonies établies à Tarsus dans la Cilicie, à Amathus en Chypre, dans l'île de Thasos, et puis en Espagne. Les colonnes dans le temple d'Hercule, à Gadès, ayant huit coudées d'épaisseur, et par conséquent une hauteur très-considérable, étaient probablement de cette nature, et en reçurent le nom de

[1] *Théophraste* et *Porphyre*, cités par *Eusèbe*, liv. I, ch. 9.

[2] Liv. II.

[3] C'est pour cela que *Moïse* dit aux Hébreux, en parlant du peuple de Canaan : « Vous détruirez leurs autels et vous briserez leurs *colonnes*. » (Maseboth, [illegible]) 5 *Moïse*, VII, 5. L'architecte tyrien par lequel *Salomon* fit construire le temple de Jérusalem, posa également, selon la coutume de sa nation, deux grandes colonnes dans la cour de cet édifice. 1 *Rois*, VIII, 13.

colonnes d'Hercule; ce qui suffisait pour donner lieu à tant de bruits vagues et contradictoires. Elles étaient chargées d'inscriptions phéniciennes. *Strabon* dit qu'on y avait inscrit les dépenses du temple; mais apparemment il y avait des choses plus remarquables. M. *Zimmermann*[1] pense que ces inscriptions contenaient des observations et des calculs nautiques; qu'elles servaient de carte marine, et que c'est pour cela que les marins les avaient en si grande estime. Mais, puisque quelques auteurs disent qu'on y avait gravé les douze travaux d'Hercule, nous croyons plutôt qu'elles décrivaient le cours des astres et la succession des époques, ce qui était plus conforme au culte du temple, et n'avait pas moins d'intérêt pour les navigateurs. Cette opinion n'est ellemême qu'une supposition, nous en convenons; et nous sommes prêts à nous rétracter aussitôt qu'on nous démontrera que les *colonnes d'Hercule* n'étaient pas des colonnes, et qu'on nous apprendra ce qu'il faut entendre sous cette dénomination qui n'est devenue mystérieuse peut-être qu'à force d'explications.

Après la fondation de Gadès, les Phéniciens ne tardèrent pas à peupler toute la côte de leurs colonies: ils y bâtirent des villes qui durent, dans la suite, toute leur réputation au commerce, dont leurs fondateurs y avaient laissé le goût; de ce nombre sont *Malaca* et *Cordoba*. La première devint fameuse par son commerce en poissons salés; et *Bochart*[2] pense que c'est de ces salaisons qu'elle a pris son nom, puisque *malach* en hébreu veut dire *saler*.

---

[1] *Voyez* le Journal allemand intitulé: *Morgenblatt für gebildete Stände.* 1809, n°s 109 et 110.

[2] *Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan*, p. 1, lib. 3, et p. 2, lib. 1.

Le marché de *Malaca* n'était point dans l'intérieur, mais dans une petite île hors de la ville[1], comme la plupart des marchés phéniciens. Selon le même auteur, la ville de *Cordoba* (aujourd'hui Cordoue) a tiré sa dénomination de *Corteba*, mot phénicien ou hébreu qui signifie moulin à huile, parce qu'apparemment il y avait beaucoup de moulins de cette espèce, dont l'usage, malgré la grande abondance des olives, était inconnu dans ces pays-là avant l'arrivée des Phéniciens. Ces étymologies sont probables et analogues à l'esprit mercantile de ce peuple. Les Romains donnèrent à leurs colonies le titre de leurs généraux ou de leurs légions; les Phéniciens appelèrent les leurs d'après l'objet de commerce qui les rendait remarquables. Nous doutons cependant un peu de l'étymologie du mot *Espagne*, *Spagnia*, par lequel ceux-ci désignèrent la contrée qui avait porté jusque-là le nom de Tartésie, et qui dérive, selon le même *Bochart*[2], et selon l'opinion généralement reçue, du mot *saphan* qui, en phénicien, signifie *lapin*, animal qui se trouvait en grande abondance dans ces pays méridionaux. Il n'est pas très-problable que les marchands de Tyr aient appelé *pays de lapins* une contrée qui fournissait des marchandises bien plus importantes que des peaux de lapins. Les mines de métaux précieux, les fruits délicieux, les troupeaux de brebis, les races de chevaux, la pêche abondante devaient bien autrement les intéresser que de petits animaux sauvages qui minent la terre où ils sont confinés. Il se pourrait que le nom de *Spania* ou *Hispania* ne fût ni phénicien ni hébreu, mais qu'il vînt de l'ancienne langue

[1] Voyez les notes de *Wernsdorf* sur *Aviène*, v. 428 et 29.

[2] *Geograph. sacra.*

espagnole[1], et qu'il eût de l'analogie avec celui d'une ville de cette contrée qui s'appelait *Hispalis*; sans doute l'un et l'autre mot ont une racine commune que nous ne nous occuperons pas de rechercher.

On attribue encore aux Phéniciens la fondation ou du moins l'aggrandissement de cette ville qui s'appelait aussi *Isbilia*, située sur le Bétis. *Tucci* aujourd'hui *Martos*, à quelque distance de Cordoue, paraît avoir la même origine, à en juger par le culte qu'on y rendait à *Hercule*, et qui lui a fait donner même le nom de colonnes d'Hercule[2]. Quant à la ville de *Carteya*, quoiqu'on la range communément au nombre des principales colonies phéniciennes, il paraît cependant qu'elle a été bâtie par les Espagnols mêmes; du moins est-il presque certain que, dans le territoire de la peuplade des *Olcades*, où on la place, il n'y a point eu d'établissemens phéniciens[3]. On prétend qu'elle occupait le terrain de *Torre de Cartagena* auprès de Rocadillo, aux environs de Gibraltar, où l'on a déterré, parmi les masures, quantité de médailles sur la plupart desquelles on voit

---

[1] *André de Poza*, dans son Traité *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas*.... explique le mot *España*, *Esbana* en basque, par *tierra de buena labia y lengua*, pays de bon langage; ce qui ne signifie pas beaucoup; probablement ce mot vient d'une autre racine, si toutefois M. *Debrosses* n'a pas deviné juste, en expliquant *Hispania* par *Isp-ania*, pays des chevaux, parce que dans les langues orientales *isp*, *aspa*, veut dire cheval, et *tan* ou *ania* pays, contrée; par exemple, *Ispahan*, ville des chevaux. Ce qu'il faut lui accorder, c'est que ces animaux abondaient et étaient d'une race excellente dans la Bétique; où les Phéniciens firent leurs premières découvertes.

[2] Florez, *España sagrada*, t. XII, trat. 40. Masdeu, *España antigua*, part. 2. *España fenicia*, XXVII.

[3] Comparez les *Observationes creticas sobre la obra intitulada la antigua Carteya, hoy Ciez*; por el *P. Salmeron*, dans le dix-septième volume de la continuation du *Memorial literario*.

une tête couronnée d'une tour avec le mot *Carteia*, en caractères très-nets, et au revers un poisson, un Neptune et un gouvernail[1]. Outre les établissemens que nous venons de spécifier, les Phéniciens paraissent avoir fondé ou peuplé *Lisbistana* sur un lac formé par le Bétis, *Castulone* sur les confins orientaux de l'Andalousie, *Onoba*, *Nebrissa*, *Asta* et *Menestée*, tous à peu de distance du Bétis, *Lebrija*, *Mesa de Asta*, *Puerto de S. Maria*, *Alméria*, et beaucoup d'autres. Presque toutes ces colonies étaient situées, comme on peut le remarquer aisément, sur les côtes ou auprès des fleuves, ce qui prouve, qu'en les établissant, leurs fondateurs avaient purement des vues mercantiles. Le Bétis était sur-tout fréquenté par leurs navires, à cause de la proximité de leurs grands entrepôts. Les gros vaisseaux de mer remontaient ce fleuve jusqu'à Séville, là ils s'arrêtaient; on prenait de plus petits navires jusqu'à *Ilipa*, aujourd'hui Peñaflor, et de plus petits encore depuis cette ville jusqu'à Cordoue[2]. Les lagunes formées par la mer, sur la

---

[1] *Philosophical transactions*. London, 1720, n° 359. Abrégé des Transact. philosoph. Paris, 1789, 2e partie, tome I. *Mémoire de M. J. Conduit sur Carteya*....

[2] M. d'*Anville*, dans son *Mémoire sur la situation de Tartessus*, (Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XXX) fait au sujet de la navigation sur le Bétis plusieurs suppositions qui, pour être crues, auraient besoin d'être appuyées sur des preuves solides. Ce savant dit d'abord qu'il y avait anciennement un canal depuis la ville de Xérez jusqu'au Bétis; mais l'existence de ce canal n'est rien moins que prouvée; d'ailleurs, on ne voit pas trop pourquoi M. d'*Anville* suppose un canal à l'endroit où il fait passer un bras même du Bétis. Il dit ensuite que les anciens entendaient par *æstuaria Betis* les canaux de ce fleuve, ce qui n'est pas non plus très-certain; enfin, que le bras oriental ou la seconde embouchure qui n'existe plus aujourd'hui, était navigable jusqu'à la fin du treizième siècle: assertion dont on regrette

côte de la Bétique, multipliaient également les communications du pays avec les étrangers. *Strabon* nous a conservé, à ce sujet, des détails intéressans que nous ne devons pas omettre de transcrire ici. « Tout le pays qui succède à la côte, dit ce géographe, entre le cap Sacré et les colonnes d'Hercule, est une plaine très-étendue, entrecoupée en plusieurs endroits par des excavations qui aboutissent à la mer, et qui ressemblent à des vallons ou à des lits de fleuves de plusieurs stades de longueur. Lorsque, durant les hautes marées, ces excavations sont remplies d'eau, on peut y naviguer de même que sur les fleuves, et même d'une manière plus commode, parce que la mer y ayant une fois pénétré, ne rencontre plus d'obstacles et se répand avec la rapidité d'un courant. Dans ces lieux, les marées sont plus fortes qu'ailleurs, par la raison que les eaux de l'Océan, au moment où elles sont poussées dans le détroit (de Gibraltar), s'y trouvant gênées, se portent naturellement aux endroits de la côte qui leur présentent des passages. Quelques-unes de ces excavations se vident entièrement dans les basses marées; dans quelques autres, il reste toujours de l'eau. Il y en a qui renferment même des îles. Telles sont les lagunes situées entre le cap Sacré et les Colonnes, et produites par des marées plus fortes et plus rapides que celles qui ont lieu ailleurs. Cette crue considérable fournit, sans contredit, un grand avantage aux navigateurs, par le nombre et l'étendue

de ne pas trouver citées les preuves; car il y a si peu de certitude à cet égard que plusieurs savans, entr'autres *Aldrete* et *Bosius* (*Observ. ad Pomp. Melam*, liv. III, cap. 1), doutent même que jamais le Bétis ait eu deux embouchures.

des lagunes qu'elle produit : en chassant les eaux souvent jusqu'à plusieurs centaines de stades, et en rendant, pour ainsi dire, toute la plaine navigable, elle facilite singulièrement tant l'exportation que l'importation des marchandises. Les hommes instruits par une longue expérience, et voyant que, par la nature de ces lieux, les lagunes pouvaient rendre le même service que les fleuves, ont bâti de même sur leurs bords des villes et des bourgs [1]. » Il n'y a pas de doute que les Phéniciens n'aient profité de l'avantage que leur offraient ces singularités. Dans l'intérieur des terres où il n'y avait pas de rivières navigables, ils surent y suppléer par des canaux artificiels et des réservoirs dans lesquels venaient s'amasser les eaux des hautes marées et des torrens. C'est ainsi que leur industrie ingénieuse trouva partout les moyens de faciliter les spéculations commerciales.

Mais leur esprit entreprenant ne se contenta pas de la possession de la province méridionale de l'Espagne. Cadix leur servit de point de départ, pour de plus grandes navigations dans l'Océan, que l'on avait regardé jusque-là comme la borne du monde. Dans ces fameuses expéditions, qui méritent justement l'admiration de la postérité, ils longèrent toute la côte occidentale de l'Espagne, et pénétrèrent, dit-on, jusque dans le nord de l'Europe. Par une jalousie politique, ils cachèrent soigneusement aux autres peuples le but de leurs voyages, et gardèrent un profond secret sur la route qu'ils suivaient, sur les pays où ils abordaient et sur les découvertes qu'ils y faisaient. Les marchandises qu'ils en rappor-

[1] *Strabon*, Liv. III, traduct. nouv. Paris, 1805, pag. 405.

taient étaient les seuls indices de leurs courses lointaines ; l'étain et l'ambre étaient de ce nombre. On avait appris qu'ils tiraient le premier de ces articles des îles appelées *Cassitérides*, et situées dans l'Océan ; mais la position de ces îles resta un mystère, et elle l'est encore aujourd'hui. Les savans, sur-tout ceux d'Espagne, ont beaucoup disputé sur ce point, sans qu'il en soit résulté plus de lumières : les uns, et c'est le plus grand nombre, prétendent que les *Cassitérides*[1] étaient les îles *Sorlingues* sur la côte d'Angleterre[2] ; les autres veulent que ce soient les petites îles situées dans la mer de Gallice[3] : il y a des raisons pour l'une et l'autre opinion. Les îles Sorlingues ont toujours été fertiles en fer et en étain ; l'ancien commerce des Phéniciens

---

[1] On dérive ordinairement le mot *cassitérides* du grec Κασσίτερον qu'on traduit en latin par *plombum album*, plomb blanc, et par lequel on croit que les Grecs désignaient l'étain. Mais M. *Vallancey* veut que *cassitérides* vienne d'un mot phénicien ou pélasgien, vu, dit-il, que *keas* chez les Irlandais, signifie encore aujourd'hui fer ou étain, et que les Persans les Arabes se servent du même mot pour désigner une mine de fer. L'ancien nom des îles Sorlingues est *Silures*, que *Bochart* dérive aussi du Phénicien. *Geogr. sacra.* Canaan, lib. I, cap. 39.

[2] Masdeu, *España antigua*, part. II, ilustr. 6, *sobre la España fenicia*. Comparez aussi *Camden*, *Vallancey* et autres auteurs anglais.

[3] Voyez Campomanes, *Antigüedad maritima de Cartago*. Disc. prel. p. 44. *Ilustr. al periplo* de *Hannon*, p. 33. Risco, *España sagrada*, tom. XXXII. La même opinion a été soutenue dans deux bonnes dissertations espagnoles, publiées par MM. *Cornide* et *Quintero*. Nous pourrions alléguer une troisième opinion avancée par M. *Fischer*, dans un ouvrage historique intitulé *Geschichte des deutschen Handels*, tom. I, où il prétend que les Cassitérides des anciens sont des îles scandinaves, et qu'il n'y a que les modernes qui aient donné ce nom aux îles britanniques ; mais comme il n'y a jamais eu des mines d'étain en Scandinavie, cette hypothèse ne peut faire autorité comme les deux opinions citées dans le texte.

avec les îles britanniques ne paraît pas douteux[1]. Ainsi il se peut fort bien que ce soit dans ces îles qu'étaient les mines d'étain exploitées par les marchands de Tyr. D'un autre côté, les îles de la mer de Gallice n'ont, à la vérité, point de mines de ce métal; mais elles touchent à un continent où il y en avait beaucoup; la Gallice et la Lusitanie passent pour avoir été les pays les plus riches en métaux et particulièrement en étain. Il est donc très-probable que les Phéniciens se soient établis, selon leur politique ordinaire, dans ces petites îles, pour trafiquer de là avec les naturels du pays[2], et pour y faire les dépôts de cette marchandise; peut-être même les vaisseaux qui arrivaient des côtes d'Angleterre, débarquaient-ils l'étain exploité dans ce pays, à ces îles, d'où on le transportait avec celui d'Espagne à Gadès, et de là à Tyr. Cette opération de commerce n'a rien d'invraisemblable, et peut bien être la vraie clef du secret qui a caché cette partie des spéculations de la Phénicie.

Les auteurs anciens ne nous donnent que des renseignemens très-vagues sur la position des Cassitérides; ainsi une autorité ne peut rien décider à cet égard. Il est possible enfin que le nombre des Cassitérides n'ait jamais été limité, et que ce nom ait servi à désigner dans la suite toutes les îles[3] situées à l'occi-

---

[1] *Voyez* les *Indian antiquities by Th. Maurice*. London, 1800, tome VI. *A dissertation on the commerce carried on in very remote ages by the Phenicians, Carthaginians and Greeks with the British islands, for their ancient staple of time.*

[2] Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr*, etc... tome I.

[3] *Voyez* la note 97 de *Wernsdorf* sur *Aviène*, p. 1182. Le véritable nom de ces îles parait être inconnu. *Aviène* les appelle *Œstrymnides*, et *Denis Perieg. Hespérides*.

dent de l'Espagne, comme on comprenait souv sous le nom de Baléares, toutes les îles situées s la côte orientale.

Ce qu'il y avait encore de plus mystérieux que commerce de l'étain, c'était celui de l'ambre. On a p sumé que les Phéniciens, en suivant toujours les cô de l'Europe occidentale, ont pénétré jusque da la mer Baltique, y ont trafiqué avec les côtes de Prusse, et que c'est de là qu'ils ont rapporté l'ambr il fallait bien que cette marchandise vînt de trè loin, puisqu'on la payait au poids de l'or. On co çoit aussi, dans cette supposition, pourquoi on trouvé des colonnes d'Hercule sur les côtes de Frise: c'est parce que les Phéniciens, dans leurs n vigations, avaient établi des stations sur les côtes d nord, comme ils faisaient en Espagne. Jusqu'à prése on n'a pas encore découvert un pays où l'ambre so en aussi grande quantité qu'en Prusse. On en trou bien sur les côtes de Schonen, de Norwège et de Ju lande; il y en a même en Asturie et en Portugal[1]: ma nulle part il n'y en a assez pour former une branche commerce, tandis que la mer jette cette production si grande abondance sur les côtes de Samland Prusse, que la vente en rapporte à la chambre d domaines, tous les ans, 72 jusqu'à 96,000 livre malgré le peu de prix qu'on y attache aujourd'h relativement à celui des anciens[2]. Où les Phé ciens auraient-ils donc pu prendre cette marchandi si précieuse pour les Orientaux, si ce n'est dans seul pays où elle a été abondante dans tous les tem

---

[1] A. de Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tome II. sende, *antiq. lusit.* Lib. IV.

[2] F. S. *Bock's Naturgeschichte von Preussen*. Tome II, p. 168—

le commerce suppose de grandes expéditions; mais n'a rien qui ne soit vraisemblable et analogue à l'esprit spéculateur des Tyriens[1]. Les vaisseaux de Tarsis apportaient une pierre précieuse que l'on nommait *pierre de Tarsis*, et que l'on a pris, jusqu'à présent, pour le chrysolithe; mais ne serait-ce pas l'ambre même? Cette conjecture est de M. *Bredow*, et nous penchons beaucoup pour son opinion, sur-tout en considérant que les Hébreux, chez lesquels cette pierre était au nombre des bijoux de parure, n'avaient point de mot particulier pour désigner l'ambre, et qu'ainsi ils le durent nommer d'après le pays d'où les Phéniciens prétendaient l'avoir rapporté[2].

S'il est douteux que l'ambre soit venu de l'Espagne, il est certain du moins que les Phéniciens en tiraient tout ce que le pays produisait. La côte occidentale une fois connue, ils s'étendirent jusqu'aux Pyrénées, et établirent, dans toutes les provinces de la presqu'île, des colonies ou des dépôts; on a trouvé des médailles phéniciennes jusque dans les champs de *Pampelune* en Navarre[3]. Ce qui les attirait sur-tout vers cette contrée montagneuse, c'étaient les mines abondantes de métaux dont l'exploitation n'exigeait alors que très-peu de travail, puisqu'un grand nombre en était presqu'à fleur de terre; les vaisseaux de Gadès venaient en faire des cargaisons, et les transporter en Phénicie: il ne leur fallait que sept jours pour le trajet depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées, en longeant les

---

[1] *Adelung's ælteste Geschichte der Deutschen*. Leipzick, 1806.

[2] G. G. Bredow's *Untersuchungen über einzelne Gegenstænde der alten Geographie*, etc... Altona, 1802, cah. II.

[3] Joseph de Moret, *Investigaciones historicas de las antiguedades del reyno de Navarra*.

côtes orientales [1]: la navigation de l'Océan exigeai bien davantage; les vaisseaux de Tarsis ne revenaier à Tyr qu'au bout de trois ans. On employait san doute ce long espace de tems, non-seulement naviguer, mais aussi à vendre, dans les province espagnoles ou sur les côtes, les marchandises appo tées d'Asie, et à prendre en retour des cargaison pour les pays où ils retournaient, ce qui exigeai effectivement quelques années. C'est pour cela qu la Bible dit que les vaisseaux de Tarsis ne faisaien ce voyage qu'une fois tous les trois ans [2].

Nous n'avons point de données positives sur l'or ganisation et la constitution des colonies que le Phéniciens avaient fondées dans la presqu'île. Il pa raît que ces nouveaux établissemens étaient plut alliés que sujets de la métropole : il eût été d'ai leurs difficile à celle-ci, de maintenir, dans de contrées si lointaines, les droits de supériorité pa les armes; peut-être ces nouveaux états modelaien ils leur constitution sur celle de Tyr, dont l territoire comprenait plusieurs villes unies par u système fédératif et par des intérêts réciproques. Le Phéniciens ne voulaient que commercer; c'était-l le motif pour lequel ils fondaient des colonies; ain il est probable, comme le remarque M. *Heeren* [3]

---

[1] Avieni *ora marit.*, v. 562—565.

[2] M. *Gosselin*, (*Recherches sur la Géographie systématique*, etc., tome II) semble avoir mal interprété le sens de ce passage, puisqu' en infère qu'il fallait trois ans pour faire le voyage de Tyr à Tarsis; c que la Bible ne dit pas du tout. *Voyez* Bredows *Untersuchungen* cah. II, et *Memorias de la real Academia de la Historia*. Madrid, 179 tome III. *Antiguedades Hispano-Hebreas convencidas de supuestas fabulosas. Discurso historico critico sobre la primera venida de los Judi á España*, por D. F. M. *Marina*.

[3] *Ideen über die Politik*, etc... tome II.

que tous les rapports qui existaient entre Tyr, la métropole et les colonies en Espagne, se bornaient à des liaisons commerciales, dont celles-ci respectaient les lois fondamentales par une sorte de piété filiale, indépendamment des motifs d'intérêt, et dont les Phéniciens tiraient peut-être plus de profit que si ces colonies eussent été dans leur dépendance. L'Angleterre, ajoute cet auteur, tire plus d'avantages de son commerce avec les Etats-Unis, depuis qu'ils sont libres, que lorsqu'ils lui obéissaient. Quand même les colonies en Espagne n'eussent pas été libres dans l'origine, elles ont dû le devenir du moins dans la suite, ou s'incorporer à des royaumes voisins. Il n'en est pas de même de Gadès : cette puissante colonie acquit un territoire fort étendu, et domina sur les autres petits établissemens maritimes; sa constitution fut républicaine, et nous verrons, dans la suite, qu'elle fut gouvernée à l'exemple de Carthage par des magistrats appelés *Suffètes*, jusqu'au tems où elle se soumit de plein gré à la domination romaine. Mais toutes ces nouvelles villes adoptèrent et répandirent dans le pays le culte, les mœurs, la langue et l'écriture des Phéniciens. Les monumens qui nous restent de cette époque, ce sont les noms de plusieurs villes, des médailles, des ruines de temples; quant à leur système religieux, nous en retrouverons assez de traces dans le culte des Espagnols, lorsque nous traiterons cette matière. Mais, dans plusieurs points, l'influence qu'exercèrent les Phéniciens sur le génie et les mœurs des Espagnols, se confond avec celle de leurs successeurs, les Carthaginois, dont nous allons parler au chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Domination des Carthaginois.

Carthage, fondée comme Gadès par les Phéniciens, mais plus tard que celle-ci, et située sur la côte africaine, avait hérité de la métropole ce goût du commerce qui avait fait sa prospérité, et qui fit aussi, en peu de tems, celle de la colonie; mais, soit effet du climat, soit par une autre raison, elle y ajoutait un esprit guerrier qui la portait à maintenir et à étendre, par les armes, ses établissemens de commerce, et à opprimer, avec le plus grand acharnement, tous ses rivaux.

On remarque, dans toute l'histoire de cette république, une violente jalousie qui l'entraîna dans les guerres les plus sanguinaires, et finit par l'ensevelir sous ses ruines; elle étendait même cette jalousie sur ses propres colonies, qu'elle empêchait de devenir jamais ses rivales. Si aucun des établissemens carthaginois n'a égalé la métropole, et n'a pu entrer en concurrence avec elle, c'est à cette disposition jalouse qu'il faut en attribuer la cause; c'étaient plutôt des ports et des places d'armes que des colonies qu'elle voulait fonder. L'Espagne lui offrait, sous ce rapport, des avantages inappréciables : dès le tems de sa fondation, ses vaisseaux croisaient sur la Méditerranée et trafiquaient avec les côtes espagnoles; des relations de commerce s'établirent bientôt entre Carthage et Gadès, et préparèrent la domination de la première. Elle

commença par s'emparer d'une des îles *Pithyuses*, aujourd'hui *Ivique*, et elle y fonda la colonie d'*Ebusus*, ou selon Diodore *Erésus*[1]. Dès-lors elle essaya de s'établir aussi sur le continent, dont la possession était pour elle d'une bien plus grande importance. Une circonstance favorable seconda ses tentatives. Les habitans de Cadix et des pays adjacens eurent à se plaindre des Phéniciens, leurs maîtres, et se soulevèrent contre eux : peut-être les Carthaginois avaient-ils fomenté en secret cet esprit de révolte; du moins se montrèrent-ils tout prêts à délivrer le peuple du joug des Phéniciens : ils parvinrent effectivement à les chasser de cette contrée; mais, au lieu de lui rendre la liberté, ils s'en emparèrent eux-mêmes, et, dès ce moment, leur ambition menaçait d'envahir la presqu'île entière. Ils marchèrent sur les traces des Phéniciens, fouillèrent les mines, fondèrent des villes, équipèrent à Gadès des flottes pour des expéditions dans l'Océan, et attirèrent à eux tout le commerce de l'Espagne; mais l'esprit des Carthaginois n'était pas aussi paisible que celui des Phéniciens, aussi leur établisse ment, dans la presqu'île espagnole, trouva-t-il bien plus d'obstacles; ce n'était que les armes à la main qu'ils pénétraient dans l'intérieur du pays, et qu'ils dépouillaient, de leurs trésors, des peuplades qui n'avaient pas encore appris à obéir. Les succès de leurs armes, sur le continent, augmentaient leur audace sur la mer, et peut-être en auraient-ils été plus long-tems les maîtres, s'ils n'avaient trouvé, au-delà de la Méditerranée, un peuple non moins ambitieux et

[1] *Ptolomée* la nomme Ἔβουσος, *Denis* Βυσσος, Papir. Stat. *Ebosia*, Isid. *Ebosus*, etc. *Voyez* Wernsdorf, *de antiq. Balear.* cap. I.

beaucoup plus aguerri; c'étaient les Romains qui ne voyant qu'avec la plus grande jalousie la puissance des Carthaginois s'affermir en Sicile et dans les autres îles de la mer, songèrent bientôt à affaiblir et même à renverser ce pouvoir sur les ruines duquel ils voulaient fonder le leur. Mais avant de parler des guerres qui furent la suite de cette rivalité, nous dirons quelques mots des expéditions en Espagne, entreprises, indépendamment des Phéniciens et des Carthaginois, par un troisième peuple qui, bien qu'il ne soit jamais devenu puissant dans les états espagnols, n'a cependant pas laissé que d'y exercer beaucoup d'influence sur les mœurs et le culte. Les Grecs, ailleurs si redoutables, étaient bien inférieurs aux Phéniciens quand il s'agissait de longues navigations, ou de grandes spéculations mercantiles. Ce ne fut apparemment que par les marchands de Tyr qu'ils reçurent quelques détails sur la presqu'île d'Espagne, et sur les productions merveilleuses de ce beau pays. Les premiers Grecs qui abordèrent en Espagne, ce furent les habitans de l'île de Rhodes qui, par leur position topographique, étaient à même de se livrer à la navigation plus que les autres peuples de la Grèce; ils arrivèrent sur les côtes de la Catalogne, environ 900 ans avant l'ère chrétienne [1], et y fondèrent une ville qu'ils appelèrent du nom de leur patrie, et qui existe encore sous celui de *Roses*, non loin du cap *Creus*. L'excursion des Rhodiens fut bientôt imitée par les Phocéens, le premier peuple de la Grèce qui, au rapport d'*Hérodote* [2], ait entrepris de longues navi-

---

[1] Masdeu, *España griega*, VII et VIII.

[2] Hist. lib. I.

gations, dont ils tirèrent l'avantage de pouvoir communiquer à leur patrie des renseignemens sur les côtes orientales d'Espagne, notamment sur celles d'*Adria*, *Tyrsenia*, *Ibérie* et *Tartessus*. L'ordre dans lequel le père de l'histoire cite ces noms propres, prouve que les Grecs, dans leurs expéditions en Espagne, prirent une route opposée à celle des Phéniciens, et qu'ils s'établirent d'abord sur la côte de l'est, pour se diriger ensuite vers celle du midi et de l'ouest. Aussi ne passèrent-ils le détroit de Gibraltar, pour aller en Tartessie, que vers l'an 555 avant l'ère chrétienne. Les Phocéens, arrivés dans la capitale de ce pays, furent présentés au roi *Argentonius*, le seul prince de l'ancienne Espagne que nous connaissions[1]; sans doute les autres ne firent rien d'assez important pour que leur nom passât à la postérité. L'histoire devrait toujours en user ainsi, ensevelir dans l'oubli les noms des rois inutiles, et ne nous entretenir que de ceux qui méritent les honneurs de l'immortalité par le bonheur que leur règne a procuré à leurs peuples. *Argentonius* nous est représenté comme un prince doux et humain, aimant les arts et le commerce, et les faisant fleurir dans ses états; honorant le mérite dans le moindre de ses sujets, accueillant bien les étrangers pour se faire instruire par eux, et former, avec leurs nations, des liaisons avantageuses pour son peuple. L'arrivée des Phocéens lui parut un évènement heu-

[1] Il vécut selon quelques auteurs cent vingt ans. Peut être ce roi était-il le même que *Geryon* ou *Geron*, qui en grec veut dire vieux, et que d'autres auteurs font régner en Espagne, en ajoutant des détails fabuleux qui peuvent bien avoir été fondés sur d'anciennes traditions au sujet de ce fameux prince. Voyez *Wernsdorf*, note 263 sur *Aviène*.

reux, et il combla les nouveaux hôtes de présens et de démonstrations d'amitié. A leur départ il leur fit donner, par ses trésoriers, une somme suffisante, pour qu'à leur retour en Phocide, ils eussent des moyens de se défendre contre leurs ennemis. Les Phocéens retournèrent en Grèce; mais, après quelque résistance, ils se virent contraints d'abandonner leurs foyers et de chercher une nouvelle patrie; ils s'établirent successivement en Corse et en Calabre, parvinrent enfin aux côtes de la France et y fondèrent *Massilia* ou *Marseille*. Maîtres de cette contrée maritime, ils se livrèrent à la culture de la terre; mais la trouvant trop stérile, ou n'ayant aucun goût pour la vie paisible de colons, ils équipèrent de petites flottes, s'emparèrent des côtes voisines, et formèrent, pour ainsi dire, un cordon de colonies des deux côtés des Pyrénées. Ce fut vers l'an 545 qu'ils pénétrèrent en Catalogne et y fondèrent leur premier établissement dans une petite île, à quelque distance de Roses. C'était simplement un entrepôt de commerce, comme le prouve son nom *Emporium* qui veut dire marché. Mais les naturels du pays ne se souciaient pas d'avoir pour voisins des étrangers; d'autant moins que l'établissement des Rhodiens, à Roses, leur avait déjà montré le danger de recevoir de pareils hôtes. Précisément en face de la petite île occupée par les Phocéens, il y avait, sur le continent, une ville assez considérable avec un bon port, et habitée par les Indigètes. *Etienne* de Byzance appelle cette ville *Celtique*, et là-dessus *Casaubon*[1] se met à crier à l'erreur, comme si

[1] Casaubon, *in Strabon*. lib. III.

les Celtes espagnols n'avaient pu fonder une ville sur la côte orientale de leur presqu'île ! Peu contens de leur petite possession, les Phocéens cherchèrent, dans le continent, à empiéter sur le terrain des Indigètes qui, de leur côté, employèrent toutes leurs forces à les en empêcher. Il faut croire que ce ne fut qu'après des querelles très-sanglantes que les deux peuples firent enfin un arrangement si singulier qu'on n'en trouve presque pas d'exemple dans l'histoire des invasions et des traités de paix. Les Indigètes cédèrent aux colons grecs une petite partie de leur ville, mais sous la condition qu'une muraille, tirée à travers des habitations, les en séparerait, et ôterait aux nouveaux hôtes toute communication avec les anciens habitans. Les Phocéens prirent donc possession du quartier assigné et situé sur la mer ; la circonférence n'en était que de 400 pas, tandis que les Indigètes gardèrent tout le reste de la ville avec le territoire environnant, d'un circuit de trois milles. On devrait croire qu'un pareil arrangement, si peu politique, est nécessairement devenu funeste à l'un ou à l'autre parti ; mais on est étonné d'apprendre qu'il subsista, dans toute son intégrité, pendant plusieurs siècles ; que chaque peuple se gouvernait d'après ses propres lois, et que les Romains, à leur arrivée dans ce pays, trouvèrent encore cette ville partagée par une muraille élevée entre les Indigètes et les Phocéens. La crainte rendait ceux-ci vigilans et leur faisait prendre des mesures de prudence auxquelles ils devaient peut-être leur salut. Du côté du continent, ils fortifièrent leur établissement de manière à le rendre imprenable. Il n'y avait de ce côté-là qu'une porte gardée toujours pendant le jour, par un de

leurs magistrats; et la nuit un tiers des habitans veillait sur les murs : on ne laissait entrer aucun Espagnol dans l'enceinte de la petite ville; les habitans ne la quittaient qu'en cas de nécessité; encore ne sortaient-ils par la porte située vers la ville des Indigètes qu'en grand nombre : en général ils étaient toujours sur leurs gardes, comme si l'ennemi était aux portes. Le nom d'*Emporium* qu'avait eu la petite île, à l'entrée du port, passa à la ville même qui, encore aujourd'hui, s'appelle *Ampurias;* et l'île reçut le nom de *Palæopolis* ou *ville ancienne.*

Un terrain de quatre cents pas est un bien étroit espace pour une peuplade ambitieuse et turbulente; aussi les Phocéens ne s'en contentèrent-ils pas longtems. Ne pouvant ou n'osant enfreindre le traité fait avec les Indigètes qui les avaient reçus dans leur ville, ils tournèrent leur vue vers les côtés voisines, et s'emparèrent d'abord de *Rosas*, fondé, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, par les Rhodiens trois siècles auparavant; ils côtoyèrent ensuite toute la Catalogne et le pays de Valence, où ils trouvèrent apparemment moins de résistance que chez les Catalans, car ils y fondèrent, aux environs du fleuve *Xucar*, trois colonies dont la plus fameuse était celle de *Dianium*, aujourd'hui *Denia*, qui, dans la suite, devint célèbre par un magnifique temple de Diane et par un monument qui, étant très-élevé, servait d'observatoire et était appelé *Héméroscope.* On ignore les noms et la position des autres colonies; mais, puisque *Strabon* dit qu'elles étaient à peu de distance du Xucar, M. *Masdeu* pense avec raison qu'elles se trouvaient sur le territoire de *Candia* et de *Sanfelipe*. *Sagonte*, aujourd'hui Murviedro,

était également un établissement grec, ayant été fondé par les Zacinthiens ou habitans de l'île de Zante[1]. A en juger par les noms grecs de quelques autres villes situées toutes sur la côte, et mentionnées par un auteur du quatrième siècle chrétien, il y eut, dans le royaume de Valence et de Catalogne, bien d'autres colonies d'une origine grecque. *Chersonèse* (aujourd'hui *Peniscola*, mot qui n'est que la traduction du nom grec), *Histra*, *Hilacté* et l'*île de Minerve*, sont évidemment de cette nature. Il paraît aussi, par le témoignage du même auteur, que les Grecs habitaient anciennement les rives de l'Ebre, et s'occupaient à transporter les marchandises le long de ce fleuve. Quant à la partie occupée par les Phéniciens, ils eurent bien de la peine à s'y établir; néanmoins il y avait dans la Bétique deux villes d'une origine grecque; celles d'*Ulyssée* et de *Ménacœre*, situées toutes deux dans le royaume de Grenade. On trouve même beaucoup de noms grecs parmi les peuplades de la Lusitanie, de la Gallicie et du nord de l'Espagne; la tradition veut que de fameuses expéditions aient eu lieu pour ces contrées, mais il est difficile d'y croire. La côte occidentale ne fut connue des Grecs que fort tard et dans un tems où il aurait été très-difficile de tenter une expédition par mer vers ces contrées; et, pour la route de terre, il aurait fallu la couvrir de forces militaires que les Grecs n'ont jamais eues en Espagne.

M. *Petit-Radel* a fait d'intéressantes recherches sur les ruines d'anciens monumens gigantesques qui se trouvent à Tarragone, et qui semblent avoir été cons-

---

[1] *Voyez* Pline, *Hist. nat.*, lib. XVI, ch. 40. Appien, *des guerres d'Espagne*. Strab. lib. III.

truits par les Grecs[1]; ce sont les restes des-murs de l'ancienne ville, formés par un assemblage irrégulier de terres, de rochers énormes, dont quelques-uns ont treize pieds de long sur huit de large et de haut; les portes n'y sont point terminées en voûtes, mais par une seule platte-bande; les murs ont vingt pieds d'épaisseur; on n'y trouve cependant que trois lits de pierre sur le plan; ils servent de fondement à une construction romaine, qui par conséquent doit être bien plus moderne que la première[2]; mais nous ne pouvons point assigner avec ce savant, pour époque de la fondation de ces murs, un tems aussi reculé que celui du treizième siècle avant notre ère.

Nous avons déjà dit que les Rhodiens furent les premiers Grecs qui s'établirent sur la côte orientale; le voyage dans ce pays, entrepris par les Pélasges, qui, sortis de l'Elide, s'établirent sur la côte de l'Italie nommée depuis tyrrhénienne, et en furent chassés au bout de deux siècles par la famine et les maladies contagieuses, est gratuitement supposé par M. *Petit-Radel*, et n'est fondé sur aucun document ancien. Si les constructions gigantesques de la Catalogne ont un rapport incontestable avec ceux de la Celtibérie que M. *Petit-Radel* confond avec la Bétique et même avec l'Ibérie proprement dite, nous sommes plutôt portés à croire qu'elles sont l'ouvrage des anciens Celtes, qui peuvent avoir habité une partie de la Catalogne dans les plus anciens tems, ainsi que nous l'avons déjà fait observer. Nous ne disconvenons point que l'analogie que l'on remar-

---

[1] *Rapport sur les travaux de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne, fait dans sa séance publique du 7 juillet* 1809.

[2] *Voyage pittoresque de l'Espagne.* Livraison VII.

que entre les noms des villes, peuplades, fleuves d'Italie et d'Espagne, est très-frappante, et semble indiquer une origine commune; mais, d'un autre côté, il faut songer que cette ressemblance est due en partie aux auteurs grecs et latins, qui donnaient souvent aux noms de peuples étrangers des terminaisons grecques ou latines, les écrivaient et les prononçaient à leur manière. De plus, il est constant que les noms géographiques de l'Italie se retrouvent également dans d'autres pays, qu'on ne peut supposer avoir été peuplés par la même nation [1]. Les Pélasges ont peut-être fondé ou peuplé quelques villes d'Espagne, et les ont nommées d'après celles qu'ils avaient construites en Italie; mais le nombre n'en peut pas avoir été très-considérable, et ne prouve point une transmigration générale dans le premier de ces pays. Toutes les colonies grecques établies en

---

[1] M. *Fabroni* donne, dans un petit ouvrage intitulé : *Memorie due lette nella società degli amatori*, etc... Firenze, 1803 ; la liste de tous les noms topographiques d'Italie qui ressemblent à ceux des autres pays. Voici, selon ce savant, ceux qui sont communs à l'Italie et à l'Espagne : *Ciuna*, ville en Italie et en Espagne ; *Hellana*, ville d'Etrurie ; *Hellenes*, ville de l'Espagne tarragonaise. (*Strab.*) *Cortona*, ville Etrusque ; *Cortona* en Espagne. (*Pline.*) *Corbio*, ville du Latium ; *Corbio*, ville d'Espagne. (*Tite-Live.*) L'itinéraire d'*Antonin* fait aussi mention de *Corbia* en Sardaigne, et *Strabon* nomme une province des Hircaniens et Bactriens *Corbiana*. *Caristum*, ville en Ligurie ; *Caristi*, peuplade espagnole. *Graviscæ*, ville de Toscane (*Vell. Pater.*) ; *Gravii*, peuple d'Espagne (*Sil. Ital.*). *Clanis*, fleuve en Toscane, ainsi qu'en Campanie ; *Glanis*, fleuve d'Ibérie (*Et.* de Byzance). *Setia* des Volsques ; *Setia* des Turdules et Vascons. *Vectona*, ville d'Umbrie ; *Vectones*, peuplade de Lusitanie. *Gellæ*, peuplade d'Albanie (*Zon.*) ; et *Gello* en Toscane ; *Gella*, ville d'Espagne. *Anagni*, capitale des Hernices ; *Anagnati*, peuplade espagnole. (*Pline.*) *Tuder* en Umbrie ; *Tuda*, dans l'Espagne citérieure. *Varra*, ville des Sabins ; *Varia*, dans l'Espagne citérieure. *Velia*, lieu d'Italie cédé aux Pelasges (*D. Hal.*) ; *Velia*, ville de l'Espagne citérieure.

Espagne avaient apparemment un gouvernement aristocratique, comme Marseille, qui, au rapport de *Strabon*, était gouverné par six cents sénateurs ou citoyens nobles. Nous n'avons point d'autres détails sur l'état civil et moral de ces colonies, qui communiquèrent aux Espagnols leur culte et leur alphabet. L'un et l'autre, restreints d'abord aux contrées maritimes, se répandirent bientôt dans une grande partie de la presqu'île, et influèrent sur les coutumes nationales ou bien sur celles qui avaient été introduites par les Tyriens.

Il est tems de revenir aux Carthaginois. Nous avons déjà dit que leur domination et leur commerce s'étendaient sur les plus grandes provinces de l'Espagne; l'échange des marchandises de Carthage contre les productions du sol espagnol, et leurs intimes relations avec Gadès leur alliée, ne pouvaient que tourner au profit de leur commerce. M. *Heeren* [1] pense même, non sans raison, qu'ils portèrent leurs vues plus loin, et qu'ils trafiquèrent par l'Espagne avec la Gaule; ce qui le lui fait croire, c'est que Carthage avait, dès les premiers tems, à sa solde des troupes gauloises qu'elle ne pouvait faire venir que par l'Espagne, attendu qu'elle ne possédait aucun établissement sur la côte de Gaule, et que d'ailleurs sa jalousie contre Marseille l'empêchait de se servir de cette voie. Celle de l'Espagne était à la vérité un peu longue; mais les routes de terre étaient presque les seules en usage dans l'antiquité, quand le commerce par terre était tout, comparativement au commerce maritime qui se réduisait alors, comme nous

(1) *Ideen über die Politick*, etc. tome I.

l'avons déjà insinué, à très-peu de chose[1]. Accoutumés par leurs maîtres les Phéniciens aux grandes spéculations, les Carthaginois, une fois en possession de la meilleure partie de l'Espagne, entreprirent, sous la conduite des deux frères *Himilcon* et *Hannon*, deux grandes expéditions qui eurent pour but, l'une de reconnaître les côtes occidentales de l'Espagne et des pays septentrionaux de l'Europe; l'autre de longer et d'examiner les côtes de l'Afrique. Les détails de l'expédition d'*Himilcon* ne nous sont point connus. *Aviène* fait bien entendre que c'est à cette circonstance qu'il doit un grand nombre de notions géographiques; mais il n'a pas jugé à propos de nous dire lesquelles. Celle d'*Hannon* a été décrite par *Pomponius Méla*, *Solinus* et *Arrien*: il nous en reste en outre un récit détaillé, sous le titre de *Périple d'Hannon*[2].

De retour de ce fameux voyage, *Hannon* reprit le gouvernement des possessions carthaginoises en Espagne; mais, à peine mis en possession de cette charge, il ne songea qu'à en abuser. En prodiguant les grandes richesses qu'il extorquait aux pays soumis à son commandement, il parvint à se faire un parti redoutable, et il forma le projet d'ôter la liberté à sa propre patrie, pour régner sur elle en maître absolu; mais cette ambition démesurée avança sa chute et celle de toute sa famille[3]. Pendant ce

---

[1] *Ideen über die Politick*, etc. tom. I.

[2] Ce Périple a été très-bien commenté par le savant comte de *Campomanes* à la suite de son Traité de la *Antiguedad maritima de Cartago*. Madrid, 1756, in-4°. On peut consulter aussi le Mémoire de M. *Bougainville*, inséré dans le tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*.

[3] *Justin*. liv. XXI.

tems, la première guerre des Romains et des Carthaginois avait éclaté en Sicile et dans la Méditerranée ; l'Espagne n'y prit encore qu'une part indirecte en aidant Carthage de ses troupes qui passaient pour les mieux disciplinées qu'il y avait dans les armées de cette république ; elles servaient presque toutes dans l'infanterie armée, et combattaient avec de grandes épées également propres à trancher et à percer ; leur costume était un vêtement de lin blanc à bord rouge. Les habitans des îles Baléares se distinguaient dans les troupes des frondeurs. Durant cette guerre, qu'on appelle la première guerre punique, plusieurs généraux carthaginois se succédèrent dans le commandement en Espagne ; car il paraît que Carthage a toujours fait administrer cette province sur un pied militaire.

Amilcar Barcas, après avoir réduit à l'obéissance les habitans de l'île de Mayorque, qui, de concert avec les autres îles Baléares, avaient tenté de secouer le joug des Carthaginois, et après avoir terminé en quatre ans la guerre contre les peuplades africaines, se dispose à passer en Espagne pour y étendre plus loin l'empire de sa république. Mais, avant d'entreprendre ce trajet, il fait un sacrifice aux dieux, appelle son fils *Annibal*, âgé de neuf ans, et le force à jurer une haine éternelle aux Romains. Il part ensuite pour l'Espagne, et emploie huit ans à conquérir une bonne partie de cette presqu'île sans se désister un moment de ses projets vindicatifs contre Rome, en élevant ses trois fils dans les mêmes sentimens, et, selon ses propres paroles, comme de jeunes lions. Il lui en coûta de nombreux et sanglans combats pour soumettre les Tartésiens

et les Ibères, peuple de la Bétique qui, selon *Aviène*, prenait ce nom de la rivière d'Ibère, aujourd'hui *Riotinto*, et qu'il ne faut pas confondre avec la grande nation ibérienne. Ce général vainquit également les Celtes habitant vers l'ouest sur les confins du Portugal et de l'Andalousie, ainsi que les Vettons, dont la contrée s'étendait du Portugal à l'Estramadure et au Léon. Durant son séjour en Espagne, An 522 de Rome.
la guerre de Rome et de Carthage se termina par la victoire éclatante remportée par le consul Luctatius et par le traité qu'il força Carthage de conclure avec lui. Un an après, *Amilcar*, quoique puissant par ses conquêtes et par ses alliances avec beaucoup de peuplades espagnoles, fut défait par les Celtibériens, nation belliqueuse que nous ferons connaître plus particulièrement, et périt par la main d'un de leurs chefs. A sa mort, *Annibal*, son fils, étant encore mineur, *Amilcar* eut pour successeur son gendre *Asdrubal*, homme beaucoup plus politique que son beau-père; car, tout en songeant à maintenir les conquêtes de celui-ci, il ne négligeait jamais d'employer des moyens pacifiques pour se concilier l'esprit des peuples voisins. Ses succès donnèrent aux colonies grecques établies sur les côtes de Catalogne et de Valence, des craintes pour leur liberté: se voyant trop faibles pour opposer une résistance efficace à l'armée victorieuse des Carthaginois, elles s'adressèrent à la république romaine, pour obtenir sa protection et son alliance. Le sénat de Rome, qui depuis long-tems méditait le projet d'abattre la puissance carthaginoise en Espagne, s'empressa de leur accorder l'un et l'autre, et envoya une députation à Carthage. Peu de tems après, il fut fait un nouveau traité, dans lequel on

stipula ces deux points importans : 1° Que les Carthaginois ne pousseraient pas leurs conquêtes en Espagne au-delà de l'Ebre ; et 2° qu'ils laisseraient jouir de leur liberté les Sagontins et les autres colonies grecques. C'est d'après *Polybe*[1] que nous rapportons le premier de ces deux articles ; car, pour *Tite-Live*, qui le cite aussi, mais d'une manière un peu différente, nous ne pouvons nous fonder sur lui, par la raison qu'il paraît, dans cette occasion comme ailleurs, mal instruit des affaires d'Espagne. Voici comment il cite ce traité : « On convint (dit-il) que l'Ebre se-» rait désormais la limite des deux empires, et que » les Sagontins, situés au milieu d'eux, jouiraient » d'une entière liberté[2], » ce qui fait clairement entendre que le pays situé en deçà de l'Ebre, ou l'Espagne citérieure, appartenait dans ce tems aux Romains, de la même manière que les Carthaginois possédaient tous les pays au-delà de ce fleuve. *Tite-Live* fait ici une méprise ; car il est certain que les Romains n'ont pas eu en propre un seul pouce de terrain en Espagne, avant l'expédition des Scipions. Le sénat de Rome, en rédigeant ce traité, a même fait voir qu'il connaissait bien peu l'Espagne sous le rapport topographique ; sans cela, aurait-il adopté dans la suite une division aussi inégale et aussi peu politique que celle en Espagne citérieure et en Espagne ultérieure (en deçà et au-delà de l'Ebre), dont l'une comprend presque toute la péninsule, tandis que l'autre en forme à peine le sixième ? C'est là pourtant la première division qui ait été faite de l'Espagne, et celle qui a subsisté dans les tems suivans jusqu'à ce

---

[1] Liv. III, ch. 27, édit. de *Schweighæuser*, Leipsick, 1789.
[2] Liv. XX.

qu'elle ait été remplacée par une meilleure, dont il sera question dans le livre suivant.

Ce qui rend encore remarquable le gouvernement d'*Asdrubal* en Espagne, c'est que ce fut lui qui fonda la fameuse ville de *Carthagène* ou *Carthage neuve*; honneur que quelques historiens accordent faussement à *Amilcar*, ou à *Annibal*, ou même aux Romains. Nous avons pour garant de notre assertion *Polybe*, historien qui, par la part qu'il eut aux guerres d'Espagne, en accompagnant son élève *Scipion Emilien*, et par le séjour qu'il fit à Carthagène, était, plus que tout autre, à portée de connaître la vérité, et de recueillir des renseignemens positifs sur les choses passées avant son arrivée. Or, c'est lui qui nous apprend qu'*Asdrubal*, pendant son administration sage et active, fonda Carthagène dans l'intention d'en faire le siége de la souveraineté dont il espérait s'emparer un jour. A cet effet, il y avait fait bâtir en même tems un palais magnifique. La description que fait *Polybe* de la situation de cette ville, est tout-à-fait conforme à la vérité, et prouve bien qu'il l'a examinée avec soin, comme il l'assure lui-même. Carthagène, dit-il, est située au milieu de la plage maritime de l'Espagne, et au fond d'un golfe qui, long de deux milles et demi, et large de la moitié, forme un port assez vaste. Un îlot, placé à l'entrée du golfe, la rend étroite de part et d'autre, et, en brisant les vagues, maintient le port dans un état calme, interrompu seulement de tems à autre par le vent d'Afrique, contre lequel il n'est pas toujours en sûreté, puisqu'il pénètre par un passage à droite ou à gauche de l'îlot. Grâce à la terre ferme, le port est abrité contre tous les autres vents. Tout au

fond du golfe s'élève une colline en forme de presqu'île; c'est celle sur laquelle Carthagène a été bâtie; à l'est et au midi, elle est entourée par la mer; à l'ouest est un étang qui, par sa communication avec la mer, favorise la navigation, et semble être l'ouvrage de l'art. Un pont y est jeté à l'endroit où est la petite langue de terre, et sert de passage à ceux qui viennent de la campagne apporter des vivres. Le milieu de la ville est plus bas que les extrémités, parce qu'elle est située dans une vallée formée par cinq collines, dont deux sont plus élevées et plus rudes que les trois autres, tellement percées de cavernes, qu'elles en deviennent inaccessibles. La plus considérable qui, du côté de l'est, s'étend jusqu'à la mer, porte un temple dédié à *Esculape*. Sur la colline opposée, et située à l'ouest, a existé le magnifique palais construit, à ce qu'on dit, par Asdrubal qui aspirait à la monarchie. Parmi les autres petites collines, du côté du nord, les deux extrêmes portent le nom de Vulcain et de Saturne, et celle du milieu, le nom d'*Alétès*, qui jouit des honneurs divins pour avoir le premier découvert les mines d'argent[1].

Cette notice simple et naturelle contraste singulièrement avec le récit emphatique que *Strabon* lui prête, et dans lequel il est question des riches mines d'argent de cette même ville; mines qui, selon le passage cité par *Strabon*, occupaient quarante mille ouvriers, et rapportaient journellement au peuple romain 25,000 drachmes. On a bien de la peine à

[1] M. *Mannert* interprète mal le sens de ce passage, en faisant dire à *Polybe* qu'*Alétès* était l'inventeur des mines de Carthagène, dont il n'est point question ici. *Polybe* dit seulement que cet Alétès était *εὑρετὴς τῶν ἀργυρέων μετάλλων*, inventeur *des* mines d'argent. Liv. X, ch. 10.

croire que *Polybe* soit l'auteur d'une assertion évidemment exagérée; 25,000 drachmes par jour font 95,052 livres pesant d'argent par an, et jamais les mines d'Espagne citérieure, qui étaient cependant beaucoup plus riches que celles de la province ultérieure[1], n'ont fourni cette quantité en un an. Une somme aussi exorbitante aurait singulièrement enrichi le trésor de Rome; et l'histoire n'aurait pas manqué de faire mention d'une circonstance aussi importante. *Polybe* n'aurait-il pas parlé de ces mines dans la description détaillée qu'on vient de lire, comme de la chose la plus remarquable de Carthagène, si elles avaient été réellement d'une telle abondance? il n'en dit pas un mot: nous sommes donc obligés de laisser sur le compte de *Strabon* cette assertion peu vraisemblable, et qui n'est fondée sur aucune preuve historique.

Pour achever la description de Carthagène, nous dirons qu'*Asdrubal* conduisit à la perfection cette place, dont la nature avait tant secondé la construction, qu'elle devint une des meilleurs stations pour les vaisseaux marchands, et le lieu de débarquement pour les flottes carthaginoises; que dans la suite *Annibal*, dans l'espace de trois ans, en fit une place d'armes des plus considérables; qu'ayant été prise par les Romains, elle n'en resta pas moins une forte place de mer jusqu'à l'invasion des Vandales, qui détruisirent la plupart des somptueux ouvrages d'architecture et de sculpture dont les Romains l'avaient embellie. L'arène d'un amphithéâtre, les débris d'un aqueduc, et quelques ins-

---

[1] Aulugelle, *Noctes Atticæ*. Comparez la dissertation de l'abbé ...ni *dell' origine e de' principi di Carthagena*.

criptions échappées à leur fureur[1], sont les seuls monumens qui, encore aujourd'hui, attestent son ancienne splendeur. On lui donna le nom de *Carthagena spartaria*, et aux environs celui de *Campus spartarius*, à cause de la grande quantité de spart ou jonc qui y croissait et y croît encore, et dont l'usage est, comme autrefois, très-fréquent dans la fabrication des cables, des nattes, et d'autres objets de cette nature. Son port a été dans tous les tems célèbre; aucun autre ne lui est comparable pour la sûreté et la régularité.

Revenons à l'histoire d'*Asdrubal*, à qui appartient, comme nous l'avons dit, l'honneur d'avoir fondé cette ville remarquable. Ce gouverneur carthaginois régna en Espagne environ huit ans, au bout desquels il fut assassiné par un esclave de *Tagus*, prince espagnol, qu'*Asdrubal* avait fait mourir, sans doute, injustement. Le commandement de l'armée et de la province échut alors à *Annibal*, âgé de vingt-cinq ans. Il commença son gouvernement par donner un exemple de cruauté, et une idée de son caractère dur et inflexible, en faisant périr par les plus affreux tourmens l'esclave espagnol qui avait vengé sur *Asdrubal* la mort de son prince, et qui au milieu du supplice montra une constance inouïe, soutenant que son seul crime était d'avoir été trop attaché à son maître. L'esprit belliqueux et haineux d'*Annibal* ne tarda pas à se manifester, et à faire voir aux Espagnols ce qu'ils avaient à attendre du nouveau

An 532 après la fondation de Rome, et 222 avant J.C.

[1] Ces inscriptions, parmi lesquelles il y en a plusieurs de fort remarquables, ont été recueillies et expliquées dans un petit ouvrage intitulé *Inscripciones de Cartago nova, hoy Cartagena, en el reyno de Murcia, illustradas por el conde de Lumiares*. Madrid, 1796, in-4°.

général. Ce jeune guerrier, à peine entré dans sa charge, prit les armes, pénétra avec son armée jusqu'à la nouvelle Castille, et soumit dans la première campagne la peuplade des *Olcades*, dont la capitale était *Altée*, ville grande et opulente, que *Tite-Live* nomme erronément *Carteya*. L'année suivante, il entra dans le royaume de Léon, fit la guerre aux Vaccéens, et leur prit deux villes, *Arbucala*, et *Elmantica*, aujourd'hui Salamanque. La première se rendit sans faire la moindre résistance; quant à l'autre, elle imita ses vainqueurs, c'est-à-dire qu'elle eut recours à la trahison pour se venger des Carthaginois, dont la mauvaise foi a passé en proverbe. L'ennemi accorda aux habitans la permission de sortir de la ville sans emporter leurs armes; les hommes sortirent donc désarmés, mais suivis de leurs femmes, dont chacune avait caché un poignard sous son vêtement. *Annibal* fit placer un petit corps de cavalerie aux portes de la ville, et les autres Carthaginois se livrèrent au pillage; les gardes y prirent part aussi, ce qui facilita aux habitans le moyen de rentrer dans la ville avec les armes que leurs femmes leur avaient distribuées, et de tomber sur les Carthaginois dont ils massacrèrent une partie tandis que le reste prit la fuite. Les femmes même partageaient avec leurs maris et leurs fils la gloire de combattre pour leurs foyers; une entre autres attaqua avec tant de vigueur un soldat carthaginois que, tout brave qu'il était, elle le força à abandonner sa lance avec laquelle elle la blessa grièvement. Mais, après la première surprise, l'ennemi se rallia, se jeta à son tour sur les habitans, les contraignit à se retirer sur une montagne voisine, où ils se retranchèrent, et se soutinrent jusqu'à ce

qu'ils obtinssent une trève honorable, et la liberté de rentrer dans leurs demeures.

Cette expédition étant achevée, *Annibal* se mit en marche pour retourner à Carthagène. Une armée de cent mille hommes, tant de Carpétains que d'Olcades et d'autres peuples confédérés, lui disputa le passage à travers la nouvelle Castille. Son arrière-garde fut mise en désordre, et le reste de son armée forcé de se retirer. Il serait trop long de raconter tous les détails de ces expéditions qui, au reste, ressemblèrent à celles de tous les conquérans, et eurent les mêmes suites, c'est-à-dire qu'elles causèrent la destruction d'un grand nombre de villes et de villages florissans, et l'esclavage des peuples moins *forts* ou moins guerriers que les vainqueurs. *Annibal* paraît avoir appesanti son joug sur toute la partie intérieure de l'Espagne, ou du moins l'avoir parcourue en tous sens; auprès du cap S. Vincent, un port prit son nom; il ouvrit dans les Pyrénées les riches mines d'argent qu'il rendit également fameuses; mais la conquête des états espagnols n'était pas le seul désir qui tourmentait son esprit altier. Imbu, dès son enfance, d'un sentiment profond et vif de haine contre les Romains, il ne songeait, depuis long-tems, qu'aux moyens de satisfaire cette passion violente. Il fallait, pour cela, rompre la paix qui venait d'être conclue entre ces ennemis et sa patrie. Une injustice ne coûte rien à une ame vindicative : *Annibal* ne tarda pas de trouver un prétexte spécieux pour celle qu'il méditait. Les Sagontins, que les Carthaginois avaient promis de laisser libres, avaient des différends avec leurs voisins, les *Torbolétains*[1]. A peine le gé

[1] *Tite-Live* confond ce peuple avec les *Turdetains* de l'Espagne méridionale.

ral carthaginois en fut-il instruit qu'il prit le parti de ces derniers, et envoya quelques-uns d'entre eux à Carthage, en les chargeant d'une lettre dans laquelle il se plaignait amèrement de ce que les Romains cherchaient à exciter des troubles en Espagne, et mettaient les Sagontins en avant, afin de pouvoir molester plus aisément les alliés des Carthaginois; la république fut dupe du faux rapport de son général, et lui accorda le plein pouvoir d'en agir à sa volonté. C'est ce qu'*Annibal* attendait. Sur le champ cent cinquante mille hommes allèrent assiéger Sagonte, munis de toutes sortes d'instrumens, et de machines de destruction. On ouvrit les tranchées et le redoutable siége commença. En vain des députés de Rome vinrent, sur la demande formelle des Sagontins, représenter à *Annibal* l'injustice de ses procédés; le général des Carthaginois ne donna que des réponses vagues, et n'en continua pas moins ses opérations avec la plus grande vigueur. Mais la valeur des assiégés surpassa encore celle de leurs ennemis. Toutes les fois qu'ils tentèrent une sortie, ils remportèrent quelque avantage, et répandirent la terreur parmi les assiégeans. *Annibal* fit monter ses soldats à l'assaut, mais sans le moindre succès; lui-même fut blessé à la cuisse d'un coup d'arbalête. Furieux de cette opiniâtre résistance, il fit faire une grande tour de bois, dont la hauteur excédait celle des édifices de Sagonte, et tandis qu'elle approchait des murs, les balistes, les catapultes et autres machines agissaient sans relâche; quelque diligence que missent les assiégés à réparer les brèches, il y en eut bientôt tant d'ouvertes que les troupes d'*Annibal* parvinrent enfin dans la place et s'en rendirent maîtres au bout

de neuf mois de siége. Les braves Sagontins ne perdirent point encore courage ; ils se réunirent au centre de la ville, et s'y retranchèrent avec leurs familles. Voyant enfin que les vivres leur manquaient et qu'ils n'avaient point de secours à espérer de leurs alliés les Romains, ils prirent la résolution héroïque de mourir en braves, ne pouvant plus vivre avec gloire ; ils amassèrent, sur un grand bûcher, les plus précieux effets qu'ils possédassent ; et, à l'approche de la nuit, les hommes firent une dernière sortie. Le massacre qui se fit alors, fut un des plus horribles qu'on puisse imaginer, tant par la rage désespérée des assiégés que par la cruauté des assiégeans. Quand les femmes apprirent que leurs maris avaient péri sous le fer des vainqueurs, elles mirent le feu au bûcher et s'y précipitèrent, ou se percèrent le cœur ainsi qu'à leurs enfans. C'est-là le premier exemple que nous présente l'histoire, de cette intrépidité et de cette opiniâtre fierté qui ont caractérisé les Espagnols pendant leurs guerres avec les Romains. En réfléchissant sur cet événement remarquable, on ne peut s'empêcher de payer un tribut d'admiration à la noble conduite des Sagontins[1]; grand et triste monument de leur attachement aux Romains! comme dit Florus[2]. Mais que remarquons-nous de la part de ceux-ci? Une lenteur et une inaction honteuses qu'on appellerait mieux de la lâcheté. Un savant italien, l'abbé *Cenni*, a écrit une assez lon-

[1] *At vos, sidereæ, quas nulla æquaverit ætas,*
Ite, decus terrarum, animæ, venerabile vulgus,
Elysium et castas sedes decorate piorum. Sil. Ital. lib. II, v. 696.

[2] *Fidei ergo Romanos magnum quidem sed triste monumentum.* Lib. II, cap. 6.

gue dissertation [1] pour prouver que la conduite du sénat de Rome, dans cette affaire, a été vraiment admirable, vu, dit-il, qu'il aurait été très-imprudent, et contraire à toute politique, de faire voir à *Annibal* la faiblesse de l'armée romaine, de dégarnir Rome et l'Italie des troupes nécessaires pour maintenir dans l'ordre les peuples d'Italie, de Sicile, de Sardaigne..., qui n'attendaient que le moment favorable pour secouer le joug odieux que leur avait imposé la puissance des Romains. D'ailleurs, continue-t-il, le sénat romain pouvait ne pas comprendre les Sagontins dans le traité conclu avec les Carthaginois, par la raison que ceux-là n'étaient devenus leurs alliés qu'après la conclusion de ce traité; enfin, pour procéder dans les formes, il fallait qu'il ne regardât pas encore comme une violation de cette convention le siége de Sagonte, mais qu'il envoyât d'abord une députation à Carthage pour savoir, par des explications formelles, les intentions de cette république. Quels pitoyables raisonnemens, et quels principes machiavéliques que ceux de cet auteur! Ainsi donc un Gouvernement peut agir à son gré contre tous les droits des nations, pourvu que cet attentat s'accorde avec son avantage? Un particulier passe pour lâche, dans la société, lorsqu'il abandonne son ami dans la détresse, et il serait permis à un Gouvernement d'abandonner un allié qui lui donne les preuves les moins équivoques de son attachement, et de le laisser exposé à la cruauté d'un ennemi furieux? Non, tant qu'il y aura de la bonne foi sur la terre, une pareille infamie sera la honte des

[1] *Dissertazioni sopra varj punti interessanti d'Istoria Romana, dell' abate Gaetano* Cenni... Pistoja, 1779, in-4°. tome II.

Romains. C'est ce que pensèrent aussi tous les autres peuples d'Espagne qui, avec moins de politique et de raffinement, avaient tout autant de bon sens que le sénat de Rome. Lorsque celui-ci, dans la suite, fit solliciter leur alliance, on répéta aux députés, de toutes parts, ces mots remarquables : « Les ruines de Sagonte rappelleront à jamais aux peuples d'Espagne cette triste mais importante vérité, qu'il faut se méfier de l'amitié et de la bonne foi des Romains[1]. » A Rome même, la lenteur du sénat à secourir son allié, parut une faute si grave, qu'elle passa en proverbe, et que, pour exprimer un retard pernicieux, le peuple répétait : *Dum Romæ consulitur, Saguntum expugnatur ;* tandis qu'on délibère encore à Rome, Sagonte est prise[2]. Ce ne fut que huit ans après cet évènement que les Romains, entrés en Espagne, sentirent *la honte de laisser si long-tems une ville alliée, et cause de la guerre, dans la puissance de l'ennemi,* et qu'ils la reprirent sur les Carthaginois. Il faut leur rendre la justice de dire que ce fut sous leur domination que Sagonte reçut un nouvel éclat, propre à faire oublier, sinon la malheureuse gloire de ses anciens habitans, du moins les suites de cette catastrophe. Le voyageur qui traverse le royaume de Valence ne voit pas, sans un vif intérêt, les nombreuses ruines qui attestent, à Murviedro, l'ancienne magnificence de cette ville. Le fameux théâtre, connu

---

[1] *Hispanis populis, sicut lugubre, ita insigne documentum Sagunti ruinæ : ne quis fidei romanæ aut societati confidat.* Titi Livii Histor. lib. XXI.

[2] *Ibid.* M. Lévesque (*Hist. critiq. de la républ. romaine,* tom. II, p. 63.) présume, non sans fondement, qu'il entra dans la perfide politique des Romains, de sacrifier Sagonte *pour se donner un grand sujet de vengeance contre les Carthaginois.*

par plusieurs descriptions, les ruines d'un temple, celles de deux belles citernes, et d'autres édifices somptueux, se disputent de toutes parts ses regards curieux; mais un sentiment pénible vient se mêler à sa curiosité, et lui rappelle le néant des choses humaines. Ces belles ruines, autrefois l'ornement d'une ville opulente, sont employées aux plus vils usages; des pierres avec des inscriptions et des fragmens de colonnes servent à la construction de misérables masures[1]. Cette dégradation, commencée sous les Maures, a été continuée, dans les siècles suivans, jusqu'à nos jours; mais heureusement assez de monumens témoignent encore que c'est-là qu'a été la fameuse Sagonte; et le voyageur, en la quittant, se réjouit du moins d'avoir touché le sol d'une ville immortalisée par son courage et ses malheurs.

Mais nous avons anticipé sur les évènemens postérieurs. Reprenons le fil de notre histoire.

« Le feu de Sagonte, dit Florus, semblait allumer la foudre qui, dès long-tems, menaçait les Romains. A peine eurent-ils déclaré la guerre à Carthage, qu'*Annibal* mit en exécution ses projets si long-tems médités. Il laissa des garnisons africaines dans les villes d'Espagne, tandis que, guidé par une politique profonde, il avait envoyé des troupes espagnoles dans les pays de l'Afrique soumis par les armes de sa république. Il se mit ensuite en marche avec sa vaillante armée composée de Carthaginois et d'Espagnols. Il traversa la Catalogne, y fit de nouvelles conquêtes et mit une garnison dans la ville de *Barcelone* ou *Barcinone*, dont quelques-uns font dériver le nom de la famille *Barcina* ou de

[1] Pons. *Viage de España*, tome IV.

Barcas, qui se distingua dans cette expédition, et était au rang des plus illustres maisons de Carthage. Après avoir passé les Pyrénées, il pénétra dans la Gaule et se dirigea sur les Alpes. Mais, quand il fut arrivé aux bords du Rhône, les naturels du pays se présentèrent en foule au-delà du fleuve pour lui disputer le passage. Traverser le courant rapide, et gagner l'autre bord défendu par de vaillans barbares, n'était pas chose aisée. Les soldats espagnols se chargèrent de l'exécution, et voici comment ils en vinrent à bout : ils apportèrent une quantité d'outres ou de ballons de peau, y enfermèrent leurs hardes, recouvrirent les outres de leurs boucliers, se mirent dessus et traversèrent lestement, et sans grande difficulté, le fleuve sur ce genre de bateau, qui n'était pas nouveau pour eux, comme on le verra plus bas. Arrivés au rivage, ils attaquèrent avec la plus grande vigueur les indigènes qui s'y étaient rassemblés, et les dispersèrent en peu de tems, de manière que le reste de l'armée put passer le fleuve sans danger, et continuer l'expédition d'Italie. Dans cette campagne brillante, où *Annibal* vainquit les Romains dans leur propre territoire, et répandit la consternation dans tous les pays soumis à leur domination, les braves troupes espagnoles secondèrent merveilleusement la valeur du général carthaginois. Ce furent elles qui, placées toujours dans l'avant-garde, contribuèrent le plus aux victoires que leur chef remporta sur les *Scipion*, les *Sempronius*, les *Flaminius* et les *Mettellus* : la cavalerie ibérienne, l'infanterie des Celtibériens et les frondeurs des Baléares décidèrent, en partie, le sort des journées de Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Dans la dernière sur-tout, cinq cents Celtibériens occasionnèrent la fuite de l'armée romaine, par la ruse qu'ils employèrent de s'y faire recevoir comme déserteurs et de l'attaquer ensuite par derrière.

On sait que les Carthaginois ne tirèrent que peu de fruits de toutes ces victoires éclatantes d'un général qui, sachant mieux vaincre que profiter de ses succès, laissait à ses ennemis le tems de réparer leurs échecs et de reprendre des forces. Cette faute prépara sa ruine. Les Romains l'attaquèrent avec un nouveau courage, et avec tant de succès, qu'après l'avoir forcé à la retraite, ils purent porter la guerre jusqu'en Afrique même, et rendre Carthage, la fière Carthage, jusqu'alors la reine des mers, tributaire de Rome.

Rien d'important ne se passa en Espagne durant toute cette guerre. En quittant ce pays, *Annibal* avait laissé le commandement à son frère *Asdrubal*. Celui-ci, au bout de quelques années, passa en Italie avec une armée nombreuse pour aller au secours de son frère, et périt dans une bataille livrée aux consuls *Cn. Néron* et *L. Salinator*. Il y eut encore d'autres généraux carthaginois qui, du tems d'*Asdrubal*, commandèrent en Espagne, tels que *Hannon* à qui le commandement fut confié par *Asdrubal*, lors de son départ; *Himilcon*, amiral de la flotte, qui vainquit *Cn. Scipion*, envoyé récemment en Espagne, vers les Alfaques auprès de Tortose; *Magon*, qui fut envoyé de Carthage avec un renfort de nouvelles troupes; *Asdrubal*, fils de *Giscon*, grand général, dont l'habileté et la valeur se manifestèrent dans beaucoup d'affaires.

Hannon succéda à *Asdrubal*, fils de *Barcas*, dans le commandement de l'armée d'Italie; mais il fut

fait prisonnier par *Silanus*, légat de *Scipion*. Quan[t] aux deux précédens, *Magon* et *Asdrubal*, fils d[e] *Giscon*, ils restèrent en Espagne jusqu'à ce que *Sci*-*pion* les forçât d'en sortir, et terminât la dominatio[n] des Carthaginois dans cette péninsule; évènemen[t] mémorable qui fait époque dans l'histoire, et qu[i] sera traité dans le livre suivant.

CHAPITRE V.

État de l'Espagne à la fin de cette époque.

Nous voici parvenus à une nouvelle époque, plus importante encore que celles qui l'ont précédée. Ce ne sont plus des colonies, ni des flottes marchandes, ni des généraux d'armée qui viennent faire la conquête si aisée des nombreux états isolés de cette presqu'île : c'est le peuple le plus fameux et le plus guerrier de la terre, qui, constamment fidèle pendant plusieurs siècles à un système de conquêtes, y vient établir sa domination; faire, de tant d'états incohérens, un corps uni, l'assimiler aux peuples les plus policés; y porter les lois, les sciences et les arts de Rome, donner l'éveil au génie de la nation espagnole; en un mot, jeter les fondemens de cette vaste puissance qui, depuis, devenue monarchie, s'est illustrée dans les annales du monde par tant de hauts faits, et par cette noble grandeur qui semble lui avoir été transmise par les générations de cette époque fameuse. Jusqu'ici nous n'avons pu marcher qu'à petit[s]

les et avec la plus grande circonspection, vu l'incertitude des faits de ces tems obscurs. Plus d'une fois nous nous sommes vus obligés de quitter le fil de l'histoire pour nous livrer à des discussions ayant pour but de démêler, autant que possible, le vrai d'avec le faux, et d'adopter, au milieu de tant de doutes et d'opinions souvent contradictoires, un système qui pût se concilier avec la saine critique et la raison. Mais tout change de face à l'époque où nous allons entrer : l'histoire devient plus certaine, les témoignages plus nombreux; les actions de cette nouvelle période sont plus génerales et plus grandes que celles des tems antécédens; mais en sont-elles plus intéressantes ? Des guerres destructives, des batailles sanglantes valent-elles ces tems tranquilles, où les époques ne sont marquées que par la construction de villes nouvelles, par l'agrandissement d'états récemment formés, ou par l'introduction d'arts et d'inventions inconnues auparavant ? Qui oserait le soutenir ? Hélas ! la plus grande partie de l'histoire n'est que le récit d'une succession presque non interrompue de dévastations et de ruines : l'enfance et le développement des états n'y jouent qu'un rôle médiocre, et sont presque toujours enveloppés de ténèbres impénétrables. Nous n'entreprendrons point de faire ici le récit exact de toutes les batailles qui se sont données en Espagne pendant l'époque qui fait le sujet du livre suivant. Une pareille liste, fastidieuse pour le lecteur sensible, ne serait qu'une répétition inutile des relations de tant d'historiens qui se sont occupés de cette période. Nous n'en ferons donc connaître qu'autant qu'il faudra pour expliquer la cause des changemens qui en furent la

suite, et pour mettre au jour le caractère des nations qui y prirent part : mais nous insisterons davantage sur la révolution causée par les événemens majeurs de cet espace de tems dans les mœurs des peuples et dans l'esprit des siècles. Nous ferons aussi quelquefois abstraction des affaires publiques pour admirer les grandes vertus des particuliers, ou pour mettre dans le jour convenable leurs vices odieux. Outre les historiens grecs et latins qui ont écrit sur l'époque de la domination des Romains en Espagne, et dont les relations sont en assez grand nombre, nous avons encore, pour nous éclairer dans notre marche, un autre guide qui, dans les derniers tems, a jeté beaucoup de jour sur cette partie de notre histoire : ce sont les nombreuses médailles et inscriptions faites dans cette époque, et répandues sur tous les points de l'Espagne. Nous n'avons pas manqué de les consulter; et c'est après avoir puisé à toutes ces sources originales que nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les principaux événemens de ces siècles mémorables; mais auparavant il nous paraît indispensable, de prendre une connaissance exacte du local qui sera illustré par tant de grandes actions, d'observer l'état social et moral des nations qui, lors de l'entrée des Romains en Espagne, habitaient cette vaste péninsule. Le tableau de leurs mœurs, à cette époque, nous servira de point de comparaison lorsque nous serons plus avancés, et nous fera mieux voir les progrès et les changemens arrivés dans les tems subséquens.

Nous avons déjà montré la presqu'île espagnole partagée entre un grand nombre de peuplades dont chacune se gouvernait et vivait à sa manière, mais

disposées toutes à la guerre et prêtes à se ravir mutuellement la liberté.

Presque toutes ces peuplades paraissaient être descendues de deux races originaires, les Celtes et Ibères; l'une prédominait, comme il a été dit, dans l'ouest et dans le nord, l'autre dans l'est et le midi. Peu à peu les expéditions des Phéniciens, des Grecs et des Carthaginois y avaient donné naissance à d'autres états et à de nouveaux mélanges entre les diverses peuplades; en sorte que, dans plusieurs provinces, celles du midi sur-tout, les mœurs et le caractère national des habitans s'étaient sensiblement altérés et ne portaient plus qu'une empreinte étrangère; ils imitaient, dans leur culte et dans leur manière de vivre, tour-à-tour les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois; cette légèreté de conduite leur attirait avec raison le mépris des autres peuplades, qui, bien qu'elles eussent des relations avec les nations ultramarines, n'en restèrent pas moins attachées aux mœurs et au caractère de leurs ancêtres.

Les Carthaginois avaient subjugué un grand nombre de peuplades, et avaient forcé la liberté de se réfugier dans les montagnes : là, le fier Espagnol se ressouvenait avec douleur et indignation de sa défaite; il y méditait et exécutait souvent des vengeances terribles. Trop fier pour ployer sous un joug odieux et pour imiter ses ennemis, il n'en chérissait que davantage les coutumes nationales. Aussi voyons-nous, pendant les guerres puniques, et même long-tems après, les habitans des contrées montagneuses de l'Espagne se conformer généralement encore aux usages domestiques, et conserver leur caractère national. Dans le nombre de ces peuplades indépendantes, quelques-

unes surpassaient de beaucoup les autres en force e en renommée, et dominaient même en qualité d suzerains sur leurs voisins. Parler en détail des une et des autres, serait une entreprise dont le résulta serait peu satisfaisant pour le lecteur, et qui nous en traînerait dans des discussions trop longues pou laisser beaucoup de place à des choses plus impor tantes. Nous ne nous attacherons donc à faire connaî tre que celles qui ont mérité les regards de la posté- rité par la part qu'elles ont prise dans la longue et pénible lutte de l'Espagne et de Rome. Ces peu- plades sont au nombre de dix-neuf; savoir : les *Vascons*, les *Astures*, les *Cantabres*, les *Callaï- ques*, les *Lusitains*, les *Celtibères*, les *Vaccéens*, les *Orétains*, les *Carpétains*, les *Bastétains*, les *Contestains*, les *Edétains*, les *Ilercavoniens*, les *Cosétains*, les *Lalétains*, les *Indigètes*, les *Ausé- tains*, les *Ilergètes*, et enfin les habitans des îles Baléa- res. De ces dix-neuf peuplades, les cinq premières, habitant la côte occidentale, peuvent être regardées comme celtiques, et les dix dernières, à l'exception des Celtibères et des insulaires, comme ibériennes. Les premières étaient les plus puissantes et les plus formidables. Quinze peuplades étaient tributaires des Callaïques, neuf des Asturiens, sept des Canta- bres, et quatre des Celtibères. Le tableau suivant sera destiné à faire connaître chacune de ces peu- plades particulières, après que nous aurons exposé ce qui les concerne en général.

Tableau des mœurs et de la manière de vivre des nations espagnoles à cette époque [1].

Le climat et le sol paraissent exercer une grande influence sur le caractère moral des peuples. Du moins est-il permis de croire que les habitans des montagnes du nord et de l'ouest de l'Espagne, n'ont dû en grande partie leur courage et leur intrépidité qu'à la stérilité de leur sol. Ne trouvant pas de quoi se nourrir commodément sur le terrain qu'ils habitaient, ils descendaient dans les plaines fertiles cultivées par leurs paisibles voisins, enlevaient les fruits et les bestiaux, et se retiraient en sûreté au milieu de leurs montagnes et de leurs forêts. La nécessité fit prendre les armes aux aggresseurs aussi bien qu'à ceux qui avaient à se défendre contre leurs pillages. De part et d'autre, on se vit obligé d'apprendre le métier de guerrier, pour attaquer ou repousser un ennemi; et voilà sans doute la raison pour laquelle les peuples septentrionaux et occidentaux, tant ceux qui habitaient les montagnes que ceux qui demeuraient dans les plaines, se font remarquer dans l'histoire par un esprit guerrier et même féroce qui n'est point ordinaire, et par l'habitude générale de ne se montrer jamais en public qu'avec leurs armes, usage qui était encore en vigueur en Espagne il n'y a pas plus de deux siècles [2]. Les anciens Espagnols Caractère.

[1] *Voyez* sur le sujet de ce tableau le 3e livre de Strabon, le 25e de Diodore, les trois premiers de Polybe, et les recueils de médailles publiés par *Florez*, *Lastanosa*, *Mahudel*, etc.

[2] *Voyez* ce que dit sur cet usage Resende, *Antiquit. Lusit.*, et ce qui est rapporté plus bas au sujet des Cantabres.

étaient, comme ceux d'aujourd'hui, d'une taille médiocre et peu robuste; mais ce qui leur manquait en force, ils le remplaçaient par leur agilité et par la souplesse de leurs muscles. Aussi *Végèce* convient-il que c'est plutôt par ces avantages que par leur nombre qu'ils se sont souvent montrés supérieurs aux Romains. Ils méprisaient les travaux champêtres, et ne s'occupaient que des exercices de la guerre; leurs jeux et leurs amusemens même n'avaient d'autre but que de préparer les jeunes gens aux combats et de les accoutumer au maniement des armes. C'étaient des joutes ou des espèces de tournois, tels à peu près qu'ils étaient en usage dans nos pays du tems de la chevalerie. Plusieurs monnaies espagnoles représentent des cavaliers dans la véritable attitude de jouteurs.

Armes. Les armes de ces peuples aguerris étaient, pour les piétons, deux dards ou petites lances d'environ trois pieds de long, et une épée à deux tranchans et de la forme d'un grand poignard. Les Romains, voyant dans la suite que les Espagnols se servaient de cette arme avec tant d'avantage[1], ils en introduisirent l'usage dans leur propre armée, et l'appelèrent dès-lors *l'épée hispanienne*[2]. Dans quelques médailles on voit aussi la courte épée recourbée en forme de faux, qui était également chez ces peuples un instrument de guerre: ce qui est remarquable, c'est que le tranchant n'en était pas au dehors, mais au dedans. A ces armes, ils joignaient

[1] Ce fut pendant les guerres contre Annibal que l'usage en fut introduit dans l'armée romaine. *Voyez* Suidas, *art.* Μάχαιρα et Florez *Medallas*, cap. 6.

[2] *Tite-Live*, hist. liv. VII, *Polybe*. liv. VI, ch. 23. *Voyez* aussi la note de *Schweighæuser* sur le liv. II, ch. 30, et J. Lips. *de Milit. Rom.* lib. III, dial. 3.

quelquefois la fronde et le *bident*, morceau de bois au bout duquel était attaché un fer recourbé en forme de croissant et avec deux pointes: on s'en servait pour arrêter l'ennemi et les chevaux. Les piétons se couvraient le corps d'une cotte de lin et quelquefois de cuir, et la tête d'une mitre ou d'un bonnet. Ils portaient, dans les provinces méridionales, au bras gauche, un petit bouclier rond appelé *cetra*[1], fait ordinairement en cuir; mais, dans les contrées septentrionales, ils se servaient comme les Gaulois de grands boucliers, de deux pieds de diamètre et recouverts de nerfs de bestiaux. Les cavaliers étaient également vêtus d'habits de lin très-courts, et se couvraient la tête d'un casque surmonté de trois aigrettes. On les voit, sur les médailles, armés tantôt d'un sabre, tantôt de l'épée recourbée en faux, tantôt d'un maillet, tantôt enfin d'une hache, mais le plus souvent d'une lance longue d'environ six pieds. Tous les guerriers avaient leurs jambes et leurs pieds garnis de grèves, comme on en porte encore dans plusieurs provinces. Les cavaliers prenaient ordinairement chacun, en croupe, un piéton qui descendait au moment où le combat s'engageait, parce que, n'étant muni que d'armes très-courtes, il fallait bien qu'il serrât l'ennemi de près, et qu'il le terrassât s'il était le plus fort. L'adresse des anciens Espagnols dans le maniement des chevaux, était quelque chose de surprenant; un cavalier en conduisait souvent deux à-la-fois, et voltigeait avec

[1] *Cetra est scutum loreum quo utuntur Afri et Hispani.* Servius *ad Æneid.* VII, v. 732. *Diodore*, liv. VI. *Vasconcellos* doute cependant que les *cetres* aient été de cuir, puisque le son de ces instrumens servait d'accompagnement au chant guerrier des Callaïques : selon son opinion ils étaient de bois, et recouverts d'une plaque en bronze. *Voyez* le Commentaire de ce savant sur l'ouvrage de Resende *De antiq. lusit.*

aisance de l'un sur l'autre. Leur milice était précédée d'étendards sur lesquels on avait coutume de représenter un sanglier, soit que l'image de cet animal ait été regardée comme le symbole de la guerre, soit qu'on ait voulu figurer par là le combat d'Hercule avec le sanglier d'Erymante[1].

Le plus grand calme se montrait sur leurs visages quand ils allaient livrer bataille; des hymnes guerriers et une musique belliqueuse soutenaient leur courage. De pompeuses obsèques honoraient chez eux la mémoire des grands guerriers qui avaient péri de la mort des braves. On revêtissait le cadavre de magnifiques habits; on l'exposait aux regards du peuple, puis on le brûlait sur un grand bûcher. Pour augmenter l'éclat de cette cérémonie, on proclamait en même tems les hauts faits du défunt; après quoi des cavaliers habiles offraient à la multitude le spectacle d'exercices et de jeux militaires sur le tombeau dans lequel on renfermait les cendres du mort. Un de leurs principaux amusemens paraît avoir été le combat des taureaux. Sur plusieurs médailles anciennes de ce pays, on voit des hommes armés d'une lance, sur le point d'attaquer un taureau furieux. Cette action est représentée aussi sur un monument découvert à Clunia, il y a environ trente ans[2]. Autrefois on attribuait l'origine de cet exercice aux Romains; mais ces monumens prouvent jusqu'à l'évidence que l'on combattait les taureaux en Espagne long-tems avant l'arrivée des Romains dans ce pays. On conçoit d'ailleurs sans peine qu'on y devait attacher de bonne heure une grande importance à l'art de domter par

Funérailles

Amusemens.

[1] Compar. Florez *Medallas*, tabl. XX, nº 4.

[2] Erro y Aspiros, *alfabeto* etc. ch. 14.

l'adresse des animaux dangereux dans leur état sauvage, mais utiles dans leur soumission. Tout le monde sait que cet usage s'est toujours conservé chez les Espagnols, et qu'il est encore aujourd'hui un de leurs divertissemens favoris[1].

La nourriture de ces peuples était très-simple et très-frugale, sur-tout dans les montagnes, où elle ne consistait qu'en glands; on y joignait pour boisson de l'hydromel et du cidre. Deux fois par an on faisait la récolte des glands; on les exposait au soleil, et quand ils étaient bien secs, on les nettoyait et les broyait ensuite pour en conserver la farine. Ce sont l'*alcornoque* et le chêne commun qui fournissent ce fruit que l'on mange encore aujourd'hui dans plusieurs provinces, et dont le goût est très-bon et semblable à celui des noisettes sèches. L'alcornoque fournit cinq récoltes par an, et le fruit de cet arbre a, dans les bonnes espèces, près de deux pouces de longueur[2]. Hors des montagnes, on était un peu Nourriture.

[1] *Voyez* la description que nous en avons donnée, d'après les voyageurs les plus estimés, dans le quatrième volume des *Soirées d'hiver*. Paris, 1809.

[2] L'*alcornoque* est le *quercus suber* de *Linné;* et le chêne ou *encina communis*, le *quercus ilex*. Il y a dans ces deux espèces beaucoup de variétés que l'on distingue par la forme des feuilles et des fruits; dans les unes les feuilles sont longues et échancrées; dans les autres, petites et pointues; le fruit des unes est allongé en forme de cylindre d'un pouce et demi à deux pouces, et renferme beaucoup de suc; celui des autres est très-petit et tendre; on en fait des exportations considérables. Voyez *Fischer's Spanische Miszellen*, 1803, tome I. *De la Borde, Itinéraire descriptif*, tome I. *Strabon* parle d'une espèce particulière de chêne dont le gland sert de nourriture aux thons sur les côtes de la Turdétanie, et engraisse ces poissons d'une manière étonnante. « On » trouve, dit ce géographe, même au milieu des terres de l'Ibérie beau- » coup de ces arbres qui ressemblent, quant à la grosseur des racines, » aux plus grands chênes, mais dont la taille ne s'élève pas même à la » hauteur des arbustes. Ils portent du gland en si grande quantité que,

plus adonné aux plaisirs de la table, sans cependant excéder les bornes de la tempérance et de la sobriété qui, dans tous les tems, ont été des vertus nationales chez les Espagnols; le vin n'était pas inconnu chez quelques peuplades, mais on l'achetait des marchands étrangers. Les grands banquets étaient égayés par l'harmonie des trompettes et des flûtes; on mangeait sans table, assis sur des siéges attachés aux murs de la salle : les premières places étaient occupées par les personnes les plus vénérables, soit par leur âge, soit par leurs dignités. Après le repas, les hommes représentaient, au son des instrumens, des danses pantomimiques dont tous les mouvemens étaient très-violens et tendaient à montrer la force des muscles et des nerfs. Dans les contrées plus civilisées, les femmes prenaient aussi part à ces danses, dont les mouvemens étaient alors plus posés et plus modestes.

Costume. Le vêtement ordinaire des hommes, quand ils n'étaient pas en guerre, consistait en une longue tunique de laine, d'une teinte noire; quelquefois on y joignait par derrière une cappe pour s'envelopper la tête en cas de besoin [1]; on l'attachait par des lacets ou des agrafes. C'est-là le costume original des anciens Espagnols, connu sous le nom de *sagum*, qui peut-être, de l'Espagne, a passé en Gaule et de là en Italie. Ils portaient la chevelure très-longue, et

---

» répandu dans sa maturité et rejeté par les marées, il couvre tout le » rivage, tant en-deçà qu'au-delà des colonnes. » Cette sorte de chêne, devenue plus rare, existe encore. *Bowles* dit avoir vu en Catalogne un arbre ou plutôt un arbuste de cette espèce, ayant à peine six pouces de haut, et ne pesant que cinq onces; mais malgré sa faible taille il portait cinquante-trois glands très-gros. *Bowles Introducoion*, etc...

[1] *Voyez* sur l'usage du sagum à cappe (*sagum cucullatum*), *Le costume des peuples de l'antiquité, prouvé par les monumens*, par *A. Lens*. Dresde, 1785, page 198; et Ciacconi, *note* 243 *sur la colonne trajane*.

quelques-uns avaient une barbe très-touffue. Les vêtemens des femmes étaient tissus et ornés de fleurs brodées de diverses couleurs; leur parure mérite une mention particulière. Quelques-unes ornaient leur cou de colliers d'acier auxquels venaient se joindre de part et d'autre des baguettes de fer recourbées par le haut; elles servaient à écarter de la tête le voile qu'on jetait par-dessus. D'autres mettaient sur leur tête un assemblage de demi-cerceaux qui descendaient jusqu'aux oreilles ou aux épaules, et allaient toujours en diminuant. Leur plus grande coquetterie consistait en un front bien large et bien lisse. Pour avoir ce signe de beauté dans toute sa plénitude, on rasait la partie de la tête qui touche au front, et on travaillait ensuite à en rendre la peau le plus lisse possible. La coiffure de ces dames au large front était également fort singulière; c'était une espèce de bonnet d'un pied d'élévation, qui surmontait la chevelure arrangée en forme de toupet, et qu'on recouvrait d'un voile noir. On a vu des coiffures semblables en France sous le règne de Louis XV, et aujourd'hui encore on en trouve des traces dans quelques provinces d'Espagne.

Usages.

Si quelqu'un avait une maladie grave, on l'exposait dans les rues, afin que les passans prissent pitié de lui et qu'ils lui apprissent les remèdes qui, dans des cas semblables, avaient eu du succès. La justice s'exerçait, chez ces peuples, dans toute sa rigueur; la peine réservée aux grands criminels était d'être lapidés ou précipités du haut d'un rocher[1] : mais

[1] Τὺς δὲ θανατυμένυς καταπετρῦσι, dit *Strabon*, liv. III. Le verbe *καταπετρόω*, dont il se sert ici, peut avoir les deux sens que nous lui avons donnés dans le texte.

les parricides subissaient leur peine hors du pays, afin qu'il n'en restât aucune trace dans la société.

Ces peuples connaissaient les qualités meurtrières d'une plante indigène, et semblable aux herbes de cuisine : ils en savaient extraire un poison, dont faisait usage celui à qui la vie était à charge; rien n'était plus commun parmi eux que de voir des personnes attachées au service d'un grand, ou à un ami, prendre à sa mort du poison, afin de ne lui pas survivre. Quelquefois plusieurs amis, associés à la vie et à la mort, périssaient ainsi, par un suicide, avec la plus grande sérénité; trait caractéristique du peuple espagnol, et presqu'unique dans l'histoire des nations. On appelait les braves qui formaient la suite ou la garde de corps d'un homme illustre, et qui étaient eux-mêmes d'une naissance distinguée, *varones*, c'est-à-dire les hommes par excellence [1].

Agriculture. L'agriculture, pour être l'occupation des femmes, n'en était pas, dans les provinces fertiles, moins florissante, que si les hommes s'en fussent chargés : on s'appliquait sur-tout à la plantation des oliviers, des vignes, et au semis du blé, particulièrement d'une espèce de froment barbu très-nourrissant, appelé *spelte* ou *zeu* [2]. On labourait la terre avec des bœufs qu'on attachait au joug, non par la tête, mais par le cou, comme cela se pratique encore dans plusieurs contrées : quelques médailles, celles

---

[1] *Varon* ou *baron* a la signification du *vir* des Latins. Les Gaulois appelaient ces gardes *solduri*. *Accepta mercede servientes mercenarios, eosdem et barones dictos, quod sint fortes in laboribus.* Isidor. *origin.* lib. IX.

[2] *Raji* histor. Plant. p. 1242.

le la ville d'Obulco entr'autres, représentent toutes es pièces dont se composaient leurs instrumens aratoires[1]. Les femmes conduisaient la charrue; elles n'en vaquaient pas moins aux soins de leurs ménages, et veillaient à tout sans se rebuter des plus forts travaux[2]: aussi le beau sexe, ailleurs si délicat et si faible, y était d'une complexion robuste et propre à tous les ouvrages champêtres domestiques. Lorsque les femmes étaient surprises des douleurs de l'enfantement, n'importe où, elles y accouchaient, enveloppaient leur enfant nouveau-né dans quelque lange, et retournaient à leurs occupations. Le mari se mettait ensuite au lit pendant quelques jours, et était servi par sa femme avec une attention particulière[3]. Il n'est pas facile de découvrir l'origine et le motif de cet usage bizarre, qui se retrouve, comme l'on sait, chez plusieurs peuples sauvages de l'Amérique[4]. Les

Sort des femmes.

---

[1] Florez *Medallas*, tabl. XXXIII, num. 1 et 2.

[2] Cette coutume des anciens Espagnols, d'abandonner les travaux des champs à leurs femmes, s'est conservée non-seulement dans les contrées littorales, mais aussi au centre de la presqu'île; elle est peut-être une des causes de cette inertie qu'on reproche avec raison à cette nation; car, tandis que les femmes se livrent aux travaux champêtres, les hommes sont oisifs, et cherchent à se divertir. Voici ce que dit à ce sujet *Larruga* dans ses Mémoires vraiment patriotiques : *Esta costumbre podria ser laudable, si los hombres se hallasen generalmente empleados en algun genero de grangeria; pero se adviertan con frequencia las mugeres en el campo y en el monte, y muchos hombres en las plazas y otras diversiones.* Tome I, p. 5.

[3] *Strabon*, liv. III. *Justin*, liv. XLIV.

[4] *Marc-Paul* a remarqué le même usage chez les Tartares, et *Diodore* l'attribue aux anciens Corses. On a déjà observé qu'il s'en trouve une trace chez les Béarnais dans ce qu'ils appellent *faire la couvade*. M. *Boulanger*, qui a voulu expliquer d'une manière systématique l'origine des usages des nations, n'a pas réussi pour celui-ci plus que pour beaucoup d'autres. « Il semble, dit-il, que l'on regardait cette conduite du mari

grands services que rendaient les femmes à la société méritaient bien que les lois les compensassent par des prérogatives qui, loin de tourner au préjudice de la nation, en maintenaient les liens et le repos. Les maris apportaient la dot, et c'était aux femmes que les lois accordaient l'héritage de leurs pères et le droit de pourvoir à l'établissement de leurs frères. *Strabon* regarde cette coutume comme impolitique et comme une preuve du peu de civilisation de ces peuples; quant à nous, rien ne nous paraît plus juste que l'usage d'accorder les biens paternels au sexe qui était seul chargé de les gérer et les faire prospérer : combien de désordres et de querelles ne seraient pas résultés du partage de ces biens entre les frères, chez des peuples où les hommes se livraient uniquement au métier de la guerre et étaient presque continuellement sous les armes? Les femmes se seraient-elles adonnées avec tant de zèle à la surveillance de leurs possessions, si ces biens avaient dû passer après elles dans les mains de leurs fils féroces, qui, sans égard pour leurs jeunes sœurs, auraient pu les dilapider? Certes, s'il fut jamais, avant les Romains, des lois sages dans ces contrées, celle que nous venons de citer est bien de ce nombre. Strabon juge encore à faux lorsqu'il dit que de pareils usages annoncent la supériorité dont les femmes jouissaient chez ce peuple : car, si les

---

» comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte et le repentir » d'avoir donné le jour à un être de son espèce. » *Antiq. dévoilée*. Liv. II, ch. 2. C'est connaître bien mal la nature humaine que de croire que chez un peuple quelconque la paternité puisse être un motif de honte et de repentir. Il n'y a que les soi-disant philosophes du XVIIIe siècle qui aient pu altérer jusqu'à ce point les plus beaux sentimens que la providence a mis dans le cœur de l'homme.

maris apportaient la dot, au lieu des femmes, nous ne devons voir dans cette coutume qu'une trace du despotisme oriental, et de la manière de penser de quelques peuples sauvages, chez lesquels les hommes s'imaginent s'approprier, par une somme d'argent ou par du bétail donné à la famille de la mariée, et s'assurer comme une autre possession quelconque, la femme qui leur plaît et dont ils font leur épouse, ou plutôt leur esclave. Tout peuple qui a les mœurs trop rudes encore pour que les grâces et la beauté aient sur lui de l'empire, a coutume d'en agir ainsi; mais chez les Espagnols, la subordination du sexe était compensée, comme nous venons de le voir, par d'autres prérogatives propres à lui donner, sinon l'ascendant sur les hommes, du moins une certaine considération et une influence heureuse sur les affaires domestiques; avantages que les femmes n'avaient pas dans l'Orient, même dans des tems et chez des peuples beaucoup plus civilisés que ne l'était la nation espagnole à l'époque que nous examinons dans ce moment.

Les habitations de ces peuples étaient simples, mais solides; ils avaient un genre de construction qui est encore en usage dans les campagnes de l'Espagne méridionale; c'est-à-dire, qu'ils bâtissaient les murs avec un mélange de terre et de briques ou de petites pierres, et qu'ils recouvraient cette bâtisse ensuite de tablettes d'un bois très-dur[1]. Pour égaliser la surface des murs, on y appliquait des planches; et on appelait ce genre de bâtir *hormazos*, *formacei*. Pline, après avoir vu construire ces ha- Habitations.

[1] *Vitruv.* lib. II, cap. I.

bitations, jugea que les Espagnols les appelaie[nt] *formacei*, parce qu'on leur donnait une forme p[ar] le moyen des planches[1]; et tous les auteurs étran[gers] ont répété, d'après lui, que *formacei* venai[t] du mot latin *fórma*. Rien de plus absurde. Le[s] planches ne donnent point de forme aux murs ; elle[s] ne servent qu'à les rendre lisses. D'ailleurs, cett[e] construction est originairement espagnole, et l'o[n] devrait savoir que les indigènes n'ont pas eu besoi[n] d'attendre l'arrivée des Romains pour donner un nom à leurs demeures. *Hormazos*, que Pline transforme à la manière de son pays, en *formacei*, vient d[u] mot espagnol *horma*, qui signifie encore en basqu[e] *mur*, et s'applique aussi bien aux murs construits d[e] pierre qu'à ceux qui sont faits de la manière décrit[e] ci-dessus[2]. Une extrême solidité était la qualit[é] dominante de toutes les constructions de l'ancienn[e] Espagne; c'est ce que les Romains remarquaient sur-tout à ces nombreuses tours ou châtelets qu[i] étaient construits le long des côtes et auprès de[s] villes pour servir de forts et d'observatoires à-la-fois[;] il y en avait un grand nombre sur la côte de l'est e[t] du midi, ainsi qu'en Galice, comme nous le diron[s] plus bas.

Commerce et Navigation. L'architecture navale était encore très-simple che[z] les Espagnols qui ne regardaient l'usage des vaisseau[x]

---

[1] *Quid? non in Africa Hispaniaque ex terra parietes, quos appel-lant* formaceos, *quoniam in forma circumdatis utrimque duabus tabuli[s] inferciuntur verius quam instruuntur, ævis durant incorrupti imbribus ventis, ignibus, omnique cæmento firmiores.* *Plin.* Liv. XXXV c. 48. (14).

[2] On nomme encore en espagnol *Hormigon* une bâtisse faite d[e] petites pierres unies avec de la chaux et du bitume. *Voyez* le *Tesoro d[e] la Lengua Castellana*, article *Hormigon*.

idas, c'est-à-dire inconnues. Ils veulent, par consé-uent, que les légendes soient écrites toutes en ancien spagnol et avec des caractères qui n'appartiennent, isent-ils, qu'à leurs aïeux, qui les ont communiqués ux autres peuples. C'est tomber d'un excès dans un tre. Les anciens habitans de l'Espagne n'ont pas, ans doute, tout reçu des étrangers; mais on ne peut isconvenir qu'ils en aient appris beaucoup de choses tiles, et qu'ils en aient approprié les usages et les in-entions à leurs besoins particuliers. De ce principe ue nous croyons incontestable, nous tirons une onclusion qui ne paraît pas moins vraisemblable : 'est que sans doute dans les provinces qui avaient ne grande communication avec les colonies grecques, s médailles ressemblaient, quant aux types et aux aractères des légendes, à celles de ce peuple, tandis ue dans le reste de la presqu'île elles devaient avoir eaucoup de rapports avec les monnaies qu'y appor-aient les Phéniciens et les Carthaginois; et qu'en énéral on ne peut méconnaître dans toutes les an-iennes médailles espagnoles un air étranger qui rouve que ce sont des imitations, et que pour en nterpréter la valeur, il ne faut jamais perdre de vue es originaux qui leur ont servi de modèle. Ainsi, ttribuer l'honneur de leur invention aux Espagnols euls, c'est une erreur aussi grande que de les croire ntièrement dues aux étrangers.

Il ne serait ni intéressant, ni utile de nous engager ans de longues discussions à cet égard; mais il est de notre ressort de faire connaître plus particulièrement l'objet dont il s'agit; nous allons donc dire quelques mots des marques caractéristiques de ces médail-

les[1]. C'est un moyen de faire voir à quel point l[es] arts à cette époque étaient avancés chez la nati[on] espagnole.

Les anciennes monnaies d'Espagne sont presqu[e] toutes de bronze et ont généralement quatorze lign[es] de diamètre[2]. Il y en a d'argent, mais de peu de poid[s]; elles sont presque toutes du même type, ce qui a fa[it] penser qu'elles ont été frappées par la même ville; peut-être était-ce à Osca, nom que quelques-une[s] de ces pièces portent dans leurs légendes. Quant [à] celles de bronze, il y règne une si grande variété d[e] types, qu'il faut croire que toutes les villes un pe[u] considérables ont autrefois battu monnaie : le dessi[n] et la gravure y sont moins soignés que sur les pièc[es] d'argent. D'un côté on y remarque diverses figures o[u] des symboles, et de l'autre des inscriptions en cara[c]tères singuliers. La difficulté d'en trouver la signi[fi]cation vient particulièrement de leur assemblage [et] de leur forme arbitraires; plusieurs lettres se repr[é]sentent de quatre, cinq à six manières différente[s]. D'autres caractères, très-distincts par la forme, o[nt] la même signification; les mêmes lettres sont tant[ôt] rondes, tantôt anguleuses, tantôt droites ou obliqu[es] ou retournées; quelquefois l'écriture va de droite [à] gauche, au lieu d'être gravée en sens inverse. Les gr

[1] Nous engageons les lecteurs qui voudront avoir des connaissan[ces] plus approfondies sur les monnaies espagnoles, et qui cependant rebuteraient des longues dissertations, à s'en tenir à l'ouvrage [de] M. *Mionnet*, intitulé : *Description de médailles antiques, grecques [et] romaines*. Paris, 1806, tome I, depuis la page 1 jusqu'à 63, où l'aut[eur] décrit sommairement quatre cent soixante-seize médailles espagnol[es] frappées avant ou durant la domination des Romains.

[2] Erro y Aspiroz *Alfabeto*, etc. cap. II.

veurs paraissent en outre avoir abrégé et arrangé les mots à leur fantaisie ; ceux qui ont voulu les lire ont trouvé qu'il y manque tantôt le commencement, tantôt la fin : d'autres fois ils n'y ont pas découvert une seule voyelle, parce que toutes les lettres leur ont semblé être des consonnes ; de manière que ces inscriptions deviennent de vraies énigmes pour ceux qui désirent les connaître. En voici quelques exemples : [caractères] Ces quatre caractères qu'on lit sur plusieurs médailles d'argent, signifient, à ce que l'on prétend, *anrt ;* mais que faire d'un mot aussi obscur ? la sagacité des savans supplée à la brièveté du graveur, et fait de *anrt*, ANR*iTiciàà*, qui est l'ancien nom de la ville d'Antequera : ce serait donc une médaille de cette ville. Sur le revers, on voit un cavalier, et dessous le mot IMΘNĿS.... Sur une autre médaille, on voit un homme à cheval, et dessous [caractères], c'est-à-dire, TNP*h*CSCN. Il faut avoir beaucoup de pénétration pour expliquer un assemblage de consonnes sans voyelles ; néanmoins on se flatte d'en être venu à bout, et l'on pense qu'il faut intercaler les voyelles de la manière suivante : TON PH*o*C*e*SC*eo*N, *des Phocéens*, mots qu'on fait rapporter à la suite de l'inscription que voici : [caractères], c'est-à-dire, NLP*nt*RCLA, ou avec les voyelles sous-entendues N*é*LP*un*TO*e*R*a*CL*e*A, ce qui, avec le commencement, signifierait en grec *la Nouvelle-Héraclée des Phocéens ;* d'où l'on conclut que cette médaille appartient à une des colonies introduites en Ibérie par les Phocéens, dont nous avons décrit l'établissement dans le chapitre prédédent. Ces deux exemples peuvent suffire pour faire voir quelles sont les difficultés qui s'offrent dans l'étude de cette sorte de monumens, et combien leur interprétation

est sujète à des conjectures vagues et inexactes ; il s'écoulera probablement encore bien du tems avant qu'on parvienne à les lire, et peut-être n'en connaîtra-t-on jamais la véritable signification. On vient de remarquer quelques-uns des caractères de l'ancien alphabet espagnol ; il n'est pas difficile d'y reconnaître les traces de l'écriture phénicienne et grecque. Voici une inscription entière écrite avec ces caractères, et trouvée dans les ruines de vieilles fondations à Torellas en Arragon[1] :

.....ИWZ... N. M ◊

ΓN N ЯVV ΔW: ?NΔM

X N V d Δ X Δ M

On a essayé d'interpréter la valeur de ces signes ; mais on ne sait s'il faut les lire, comme notre écriture, de gauche à droite et de haut en bas, ou bien s'il ne faut pas retourner toute l'inscription et commencer par la dernière lettre de la fin ; il est certain qu'en la retournant, on y reconnaît plusieurs caractères en usage chez les Grecs, les Phéniciens et les Hébreux dans des tems très-anciens, et d'autres qui appartiennent aux habitans primitifs de l'Espagne ; mais en leur substituant des caractères de

[1] *Continuacion del Memorial litterario*... tom. XV, p. 387, et *Memorial litterario de Madrid de* 1790, part. II, p. 614. Dans le premier de ces ouvrages cette inscription est interprétée ainsi en grec :

Διασποραν Ναου ZEMIN (3e ligne.)
Σκανδικον Λαβρον Μεισοτον Γενεσιαις Νεφος
Σκανδου Δεκον Συρων. (1re ligne.)

D'où il résulterait, dit l'auteur de l'explication, que cette inscription aurait été faite, par les colonies grecques, à l'occasion d'une grande fête, peut-être à l'anniversaire de leur débarquement en Espagne. Mais comme il est fort douteux que les caractères qui se ressemblent en grec et en ancien espagnol, aient eu la même valeur dans les deux langues, cette explication pourrait bien être très-loin du sens de l'inscription.

notre alphabet qui paraissent avoir la même valeur, on n'obtient qu'un assemblage de consonnes, parmi lesquelles il est presque impossible d'intercaler les voyelles supprimées; il faut donc renoncer à l'espoir de parvenir jamais à l'explication de cette inscription, comme de tant d'autres d'une nature semblable. On ne soupçonne pas sans raison que sur les médailles, beaucoup de ces caractères n'ont qu'une valeur numérique, et qu'ainsi, au lieu de contenir le nom de la ville ou peuplade, elles indiquent plutôt la date de la fabrication ou une époque mémorable dans l'histoire de ceux qui l'ont fait frapper; mais sur la plupart on lit le nom de la peuplade au revers ou au-dessous de la figure symbolique, ou coupé en deux aux deux côtés de cette figure; quelquefois aussi le nom de la ville ou peuplade est précédé par le surnom qu'elle portait, et qui s'y voit écrit en entier ou seulement indiqué par des lettres initiales [1].

Voilà ce que nous avons cru nécessaire de dire sur l'alphabet des anciens Espagnols; quant à leur langue même, nous en réservons les détails pour l'endroit où il sera question du peuple chez lequel elle s'est conservée jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, chez les Vascons ou Navarrois. Pour achever la description des anciennes monnaies, il nous reste à ajouter que la figure gravée sur le revers a ordinairement rapport à la qualité du pays ou à l'occupation de la peuplade. Un homme armé d'une lance y est le symbole d'un peuple guerrier; un cheval, un bœuf, un lapin, un porc, un thon, celui d'un pays abondant en ces

[1] Velasquez, *Ensayo*, page 38.

sortes d'animaux; un dauphin ou un coquillage annonce une grande pêche, et se voit fréquemment sur les monnaies des villes maritimes; la fertilité du sol et l'état florissant de l'agriculture y sont exprimés par une branche d'olivier, une gerbe et par des instrumens aratoires d'une forme assez curieuse; la navigation enfin, par un vaisseau ou une étoile. Quelques médailles représentent le soleil ou la lune, soit pleine, soit croissante, sans doute comme symboles des divinités adorées et introduites dans la Bétique par les Phéniciens [1]; un éléphant annonce certainement une médaille carthaginoise, comme celles sur lesquelles on lit *HPA* (Junon), Neptune, Vulcain, Isis, etc., appartiennent évidemment aux colonies grecques. Beaucoup de ces pièces paraissent être non des monnaies, mais des médailles frappées à l'occasion de solennités ou d'événemens mémorables, telles que les victoires, les alliances des peuplades, l'anniversaire d'une migration, celui de la fondation d'une ville, etc.... Bref, les anciennes médailles espagnoles sont du plus grand intérêt, et serviraient sans doute beaucoup à éclaircir les doutes de l'ancienne histoire et géographie, si l'on parvenait une fois à les expliquer d'une manière positive. Nous avons fait connaître la difficulté de cette entreprise et le peu de succès qu'il faut se promettre des efforts des savans espagnols. Néanmoins, peut-être viendront-ils à bout de contribuer à rendre une partie de

[1] M. *Erro y Aspiroz* pense que les symboles de la lune croissante et décroissante ou de l'étoile du soir, qui se voient fréquemment sur les anciennes monnaies espagnoles, sont des signes religieux, et que les différentes positions du croissant indiquent les divers quartiers de cet astre.

ces monumens intelligible pour nous; mais pour arriver à ce but, il faut qu'ils aillent dans leurs recherches pas à pas, et qu'ils ne donnent pas un trop libre essor à leur imagination, ainsi qu'ils ont fait jusqu'à présent.

Exploitation des mines.

Ce que nous venons de dire sur les monnaies des anciens Espagnols nous conduit nécessairement à leur manière de traiter les métaux et les mines qui les renferment. Nous avons déjà insinué au commencement que ce n'est qu'aux étrangers que cette nation a dû la connaissance de la méthode de tirer les métaux des entrailles de la terre; les Phéniciens la lui avaient enseignée, mais pour son malheur; car devenus puissans, ces étrangers forcèrent les indigènes à se livrer à tous les travaux durs et pénibles qu'exige l'exploitation des mines. L'arrivée des Carthaginois, loin de soulager ces victimes de la cupidité, ne fit qu'aggraver leur infortune, et en faisant arracher à la terre de nouveaux trésors, cette puissance fit connaître aux Espagnols de nouveaux besoins et leur inspira le désir de les satisfaire. On peut donc présumer que c'est particulièrement sous la domination des Carthaginois, que les procédés de l'exploitation des mines furent réduits en art, et que les principes de la métallurgie en devinrent la base. Dès-lors nous avons intérêt à les connaître et à consulter les ouvrages des anciens à cet égard; mais comme ceux-ci ne parlent que de l'art tel qu'il était du tems des Romains, il est difficile de savoir précisément quels sont les perfectionnemens dus à ce peuple et quels étaient les procédés en usage avant leur arrivée en Espagne. Voici quelques détails qui semblent

ne regarder que les Espagnols de l'époque dont nous nous occupons [1].

Quoique les anciens n'eussent point encore de moyens pour découvrir les mines métallifères, les Espagnols savaient cependant par expérience qu'en Lusitanie et en Gallécie, la terre avait à sa surface une couleur particulière dans les endroits où il y avait des filons de métaux [2]. Sur cet indice, ils creusaient des puisards très-profonds et obliques. Arrivés aux filons, ils en suivaient la direction et creusaient des galeries tout autour [3]; ces opérations se faisaient avec assez de régularité pour qu'on puisse croire qu'ils n'étaient pas dépourvus de toutes connaissances en mathématiques. Ils nommaient, selon *Pline*, ces allées souterraines, dans leur langage, *arrugias* [4]; s'ils rencontraient des sources ou des lacs, ils les détournaient par des fosses obliques, ou ils faisaient travailler jour et nuit à les épuiser [5]. Pour détacher ensuite les blocs qui renfermaient le minerai, on les chauffait à grand feu, puis on y

---

[1] L'Académie de Gœttingue proposa, il y a deux ans, pour sujet de prix, de déterminer, d'après les passages des auteurs anciens, quels étaient en Espagne les procédés en usage pour l'exploitation des mines, et de comparer les principes de la métallurgie ancienne à nos connaissances actuelles. Cette question a fait naître deux bonnes dissertations de MM. Bethe et Roloff, couronnées toutes deux et publiées à Gœttingue, 1808, in-4°. On peut les consulter avec fruit.

[2] Plin. *Hist. nat.* liv. XXXIV, 47. *Certum est in Lusitania gigni et in Gallæcia : summa tellure arenosa, et coloris nigri pondere : tantum ea deprehenditur.* Et XXXIII, 31. *Terra est alia rufa, alia cineracea.*

[3] Plin. XXXIII, 21.

[4] *Ibid.* Ce mot dérive sans doute de *ur*, qui signifie en basque *eau*.

[5] Diodore, V, 37, et Pline, XXXIII, 31. Ce dernier, en parlant de la mine de Bebulo, dit : *Aquitani stantes diebus noctibusque egerunt aquas lucernarum mensura, amnemque faciunt.* Au lieu d'*Aquitani*, il faudra lire peut-être *Lacetani, Accitani*, ou bien *aquarii.*

versait du vinaigre et de l'eau, ce qui les faisait sauter; on lavait ensuite le minerai[1], et avant d'en séparer les métaux par la fusion, on les réduisait en poudre par le moyen de pilons. Les machines hydrauliques paraissent leur avoir été inconnues; car on trouve en Cantabre des tas énormes de scories sur de hautes montagnes où il n'y a point de rivières, ce qui fait supposer que c'étaient des hommes qui entretenaient la chaleur continue du feu destiné à la fonte du minerai[2]. Quant à l'apprêt des métaux, on faisait usage de divers procédés qui supposent beaucoup d'étude et d'expérience. On se servait, par exemple, d'un acide qui ne peut avoir été que l'acide de vitriol et des vapeurs de certaines préparations de sel, pour donner à l'argent une couleur jaunâtre ou toute autre teinte[3]. On alliait aussi ces divers métaux; mais le procédé dans lequel les Espagnols excellaient, c'était celui de donner au fer la plus grande perfection et de le changer en acier. *Pline* fait bien entendre qu'ils devaient cette réputation en partie à la bonne qualité des eaux dans lesquelles ils trempaient le fer après l'avoir rendu ardent. La rivière de Bilbilis surtout était très-propre à cet usage. *Diodore* nous dit aussi que les Celtibériens, pour donner au fer dont ils faisaient des armes une qualité supérieure, l'enfonçaient pendant quelque tems dans la terre afin que

---

[1] Strabon, liv. III.

[2] Consultez Carillo Lasso, *description des anciennes mines d'Espagne*, traduite par Blanchardière, dans son ouvrage intitulé : *Voyage fait au Pérou*. Paris, 1751, in-8°.

[3] *Pline* (liv. XXX, ch. 55), et *Strabon* (liv. III) parlent de ces procédés, mais d'une manière un peu obscure. Nous avons adopté l'explication de M. Schneider. *Voyez* ses *Analecta ad historiam rei metallicæ veterum*. *Trajecti*. 1788, in-4°.

la partie supérieure, ordinairement molle, s'en détachât totalement. Aussi, dans toutes les époques de l'histoire d'Espagne, les habitans de ce pays sont renommés pour l'excellence de leurs armes [1]. On faisait aussi grand cas du minerai des monts Marianos et de l'argent des environs d'Osca. Le rapport des mines a dû être très-considérable dans ce tems-là, à en juger par quelques exemples rapportés par les auteurs anciens. Selon *Pline*, la mine de Bebulo, qui avait été creusée jusqu'à quinze cents pas en avant dans la montagne, rapportait à *Hannibal* journellement 300 livres pesant d'argent; quand on réduirait cette somme au dixième, le reste serait toujours un profit plus grand que celui que donnent nos meilleures mines d'aujourd'hui. *Posidonius* [2] dit qu'un quart de la terre extraite des mines de cuivre est du cuivre pur, et que les mines d'argent fournissent aux particuliers, en trois jours, une quantité de ce métal équivalente à plus de 6,000 francs. Dans quelques provinces de l'Espagne, la nature avait épargné aux habitans le travail pénible de fouiller la terre, en faisant naître les métaux à la surface de la terre et dans les sources qui les entraînaient, et les charriaient à travers les diverses contrées. « Chez les Artabres, dit

---

[1] Voici ce que dit à ce sujet *Martial*, liv. X, épigr. 103.

Nos Celtis genitos et ex Iberis
Nostræ nomina duriora terræ
Grato non pudeat referre versu :
Sævo Bilbilin optimam metallo,
Quæ vincit Chalybasque Noricosque
Et ferro plateam suo sonantem,
Quam fluctu tenui sed inquieto
Armorum Salo temperator ambit.

[2] *Strabon*, liv. III.

Strabon[1], la terre se couvre d'une poussière d'argent, d'étain, et de ce métal connu sous le nom d'or blanc, à cause de son alliage avec de l'argent. Cette poussière y est apportée par les fleuves; les femmes la raclent avec des rateaux et la lavent ensuite, en la faisant passer par des claies posées sur des corbeilles. *Polybe* assure qu'après avoir broyé et tamisé le minerai que charrient les fleuves et les torrens, dans des sacs sur l'eau, on broie de nouveau le résidu; et après l'avoir tamisé de la même manière, on le broie et on le ressasse encore, ce qui se répète jusqu'à cinq fois; après quoi on fait fondre la matière pulvérisée que le feu débarrasse du plomb qu'elle contient, en sorte qu'il ne reste que l'argent pur. » Un peu plus haut, le même auteur nous dit que dans les endroits secs, où l'on ne pouvait distinguer à la vue les paillettes d'or mêlées au sable, on avait la coutume de faire passer l'eau pour les faire briller. En d'autres endroits, l'or se trouvait également pur et isolé, mais enfoui sous terre; il y en avait des masses de plus de 10 livres pesant[2] et de petits morceaux couverts de sable : les habitans appelaient les unes *palacras* ou *palàcranas*, et les autres *bàluces*[3]. Pour les saisir, on creusait d'abord des fosses souterraines, appelées *agangas*[4], dans lesquelles on posait des buissons épineux que Pline nomme *ulex*, et qui, en Gallice, où l'on en fait encore usage, sont

[1] *Ibid.*

[2] Pline, *Hist. nat.* lib. XXXIII, cap. 21.

[3] Ces mots viennent évidemment de l'ancien espagnol. Saumaise s'est trompé en les faisant dériver du grec. *Voyez* la note de Hardouin sur le passage de Pline (liv. XXXIII, ch. 21) où ces mots sont rapportés.

[4] Quelques éditions de Pline ont *agogas;* l'autre leçon est préférable, puisque les Espagnols modernes emploient encore, dans le même sens, le mot *agandas*, qui ne diffère d'*agangas* que par une lettre.

connus sous le nom de *toxos*[1]; après cela, on faisait passer l'eau, de manière que l'or, détaché de couches de terre et entraîné par le courant, descendait le long de ces conduits et s'arrêtait dans de fagots qu'on séchait et brûlait ensuite.

L'abondance des métaux précieux dut contribue beaucoup chez les Espagnols au perfectionnement des métiers qui s'occupent de leur apprêt, tels que l'orfévrerie et la bijouterie. Nous savons effectivement que ces deux arts étaient très-communs parmi eux. Lorsque les Carthaginois firent une expédition en Turdétanie, sous *Amilcar Barcas*, les habitans de ce pays se servaient dans leurs ménages de coupes et de grands vases d'argent[2]. Le peu de modèles de cette espèce qui se sont conservés, ne suffisent pas pour juger de leur perfection ; cependant les intimes relations des Espagnols avec Tyr, Carthage et les peuples grecs, nous font croire qu'il ne leur manquait plus sous ce rapport que le bon goût pour rivaliser avec les nations les plus civilisées de cette époque.

Culte et Idolâtrie.

Il est une autre sorte de monumens non moins mémorables que ceux dont on vient de parler. Ce sont les monumens religieux, d'autant plus remarquables, qu'ils servent à remplir les lacunes que les anciens ont laissées dans la description de l'ancienne Espagne. Ce que les auteurs grecs et latins nous apprennent sur le culte de ce peuple, se réduit à quelques notions vagues, et peut être regardé comme nul. Interrogeons donc ces monumens mêmes qui

---

[1] Comparez Ambr. de Morales *Antiguedades de las ciudades... Descripcion de España.*

[2] *Diodore*, liv. V. *Strabon*, liv. III.

tils peuvent nous donner des éclaircissemens sur n point aussi intéressant et aussi important ; car le énie des peuples se manifeste dans leurs idées relieuses, et la connaissance de leur système théoloique est celle de leur esprit. Nous avons déjà fait itendre plus haut que l'introduction de l'idolâtrie n Espagne semble être due aux étrangers qui ont plus fréquenté ce pays ; c'est donc dans la mythoigie des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs u'il faut chercher les principes de l'ancien culte spagnol. Les Tyriens et leurs colonies, adonnés au ibéisme, vénéraient les astres du jour et de la nuit ous divers emblèmes; le soleil, sous le symbole '*Hercule* pilote ou d'*Hercule* tendant un arc ; la ine, sous celui d'une tête avec deux cornes, comme elle d'un taureau ou d'une vache. Le premier de ces stres était aussi adoré sous le nom de *Baal*, et le econd sous celui d'*Astarté ;* on voit par là que ces eux divinités n'étaient sous un autre nom que l'Apolon et la Diane des Grecs, ou bien l'Osiris et l'Isis des Égyptiens, chez lesquels l'astre de la nuit était égaement désigné par la figure d'une vache. Après voir posé ce fait en principe, nous pouvons donc résumer que les anciens Espagnols ont représenté, l'imitation des étrangers, ces divinités par des ymboles semblables, et qu'ils leur ont rendu des onneurs solennels [1]. Telle est probablement la ignification d'un grand nombre de monumens disséninés dans toute l'Espagne. On y trouve fréquem-

---

[1] « Une preuve, dit M. *Erro y Aspiroz*, que la pleine lune était chez les anciens Espagnols la plus grande fête, c'est que le nom d'*igandia* (ou *asteartia*) qu'ils lui donnaient, est encore celui du dimanche en basque. »

ment des taureaux de pierre; à Béja, en Portugal il y en avait anciennement dix, et dans d'autres endroits ils ne sont pas non plus très-rares. Sur le pont de Salamanque on voyait anciennement un taureau en pierre, beaucoup plus vieux que le pont même [1]; c'était apparemment une idole nationale d'une époque très-reculée. On peut avec plus de certitude ranger dans cette classe le monument trouvé à la fin du dernier siècle à Olesa en Catalogne, et décrit dans le *Voyage pittoresque de l'Espagne* [2]. « Ce monument, disent les auteurs, représente d'un » côté la figure d'un taureau ou d'une vache; de » l'autre une tête humaine avec quatre yeux, et des » cornes en forme de croissant ou de petites ailes; » c'est ce que l'on peut conjecturer, moins par l'appa- » rence du monument que par le dessin qui en a été » pris lorsqu'on le découvrit, et que plusieurs parti- » culiers du pays ont conservé. Les savans de la » Catalogne pensaient que ce monument était dédié » à Diane, adorée par les Phéniciens, ainsi que par » les Egyptiens, sous la forme des deux sexes, comme » l'indiquent les deux côtés du bas-relief; et que la » tête à quatre yeux du côté opposé, voulait égale- » ment désigner le double sexe de la déesse. » Peut-être la seconde face de ce monument curieux ne représente-t-elle que le Saturne phénicien, qui, selon *Sanchoniaton*, avait épousé la déesse Astarté, et portait, pour signe de sa puissance, quatre yeux, deux sur le visage, et deux sur le derrière de la tête; deux étaient sans cesse ouverts, et

---

[1] *Voyez* la *Declaracion de la antiguedad del toro de piedra de la puente de Sallamanca....* por *Gil. Gonç. de Avila.*

[2] Livraison II, p. 11.

eux fermés : de plus, il avait à la tête deux petites iles, l'une pour signifier la supériorité de l'esprit, autre de la raison. On voit que cette description, apportée par *Eusèbe*[1], convient parfaitement au nonument dont nous parlons. Plusieurs savans regardent aussi comme idoles de la même espèce les quatre fameux taureaux de Guisando; cependant nous n'osons appuyer leur opinion, attendu que I. *Bourgoing*, qui les a vus, dit[2] que ces énormes blocs de pierre lui parurent si informes, qu'il fut enté de les prendre plutôt pour des jeux de la nature que pour des productions de l'art, parce que les effets du ciseau de l'artiste ont presque disparu sous a lime du tems, et qu'on ne retrouve plus de traces ni des cornes de taureaux, ni de la trompe de l'éléphant; car on a prétendu aussi que ces monumens eprésentaient des éléphans, ce qui est également royable et ferait présumer qu'ils sont de l'époque de a domination des Carthaginois, qui eurent toujours un certain nombre de ces animaux à la suite de leurs armées. Quoi qu'il en soit, les quatre monumens de Guisando sont très-remarquables, parce que ce sont es plus considérables qui se soient conservés depuis l'époque dont nous traitons actuellement.

Il est donc plus que probable que le culte de *Baal*, l'*Astarté* et des autres dieux phéniciens s'est transplanté en Espagne, et s'y est modifié d'après la plus ou noins grande crédulité des peuplades qui le pratiquaient. Mais cette opinion n'est que d'un faible secours pour expliquer les autres monumens religieux qui nous restent : nous y lisons les noms des diverses divinités,

[1] Voyez les fragmens de *Sanchoniaton* rapportés dans son traité *de Præpar. Evangel.*

[2] *Tableau de l'Espagne moderne*, tome III.

et nous ne savons pas, si elles étaient identiques ave ces deux premières, ou bien si elles en étaient diffé rentes. Celle dont nous possédons le plus de monu mens, porte le nom d'*Endovellicus* ou *Enobolicus*. O a découvert jusqu'à présent seize inscriptions faites e l'honneur de cette divinité[1]; elles sont toutes d'un époque postérieure aux guerres de Rome et de Ca thage; mais elle n'en prouvent pas moins qu'*Endo vellicus* était une ancienne divinité nationale des Es pagnols; malheureusement elles ne nous apprennen rien de plus, et malgré toutes les dissertations écrite par les savans à ce sujet[2], on ne sait pas encor en quoi consistait le culte voué à ce dieu. M. *Fréret* pense qu'*Endovellicus* veut dire le dieu *Endo*, révér dans le pays des Velliques[3]. *D. Aranjo* croi

---

[1] En voici deux qui expriment de la manière la plus manifeste l vénération dont jouissait ce Dieu. Elles se conservent à Villavicios en Portugal.

1°. DEO. ENDOVELLICO
PRÆSTANTISS.
ET. PRÆSTANTISSIMI. NUMINIS
SEXTUS. COCCEIUS. CRATERUS. HONORINUS
EQUES. ROMANUS
EX. VOTO.

2°. DEO. SANCTO. ENDOVELLICO
M. VM.
ANIMO. LIBENS
VOTUM. SOLVIT.

[2] Il suffit de nommer *Reinesius*, *Fréret*, *Perez Pastor* et *Masdeu*.

[3] *Mémoires de l'Académie des inscript.* tome III. M. *Fréret* fonde son opinion en grande partie sur l'inscription suivante, trouvée dans les ruines de l'amphithéâtre de Tolède :

HERCULI. P. ENDOVELL.
TOL. ET. V. V. OSCA
DEIS. TUTEL.
COMPEDIT.
TAUROS. URSOS. AVES. LIBIC
QUODAM. D. D.

Voici comment M. *Freret* l'explique : *Herculi Patrio Endovellico*

Endo est le *Deus* des latins; le père *Contador* rive le même mot de la langue punique; *Alphitandre*, de l'allemand [1]; *Herwart*, du grec; *Martinez de Quesada*, du basque [2]; enfin, *Perez Pastor*, celte. Ce dernier, dont la dissertation est la plus connue, prétend qu'*Endo-Vellicus* [3] veut dire le *Deu Bellinus*, et que c'est par conséquent une divinité celtique. Il est vrai que Cicéron dit que les anciens latins donnaient à leurs dieux le nom d'*Endos*; que les Celtes adoraient le dieu Bellinus qui paraît être le même que le soleil, ou Apollon ou Sérapis, dont on a trouvé beaucoup d'images, particulièrement dans un tombeau aux environs de Vilches; mais il ne s'ensuit pas que le mot *Endovellicus* dérive de ces deux mots. Nous ne sommes pas éloignés de penser que ce nom a été latinisé, et qu'il est iden-

...tum et urbs victrix Osca deis tutelaribus compeditos tauros, ursos lybicas, quod annis decreto dicaverunt.

...autres savans lisent cette inscription, dont une partie a été effacée par le tems, d'une manière différente. Masdeu, (*España Romana*, t. V, p. II) propose de lire au commencement *Herculi et Endovellico*, parce que plus bas il y a *Deis tutelaribus*, ce qui doit se rapporter au moins à deux divinités. Quelques-uns élèvent des doutes sur l'authenticité de ce monument, et prétendent même qu'il n'a jamais existé.

[1] *Dei Endovellici indigitamentum, dante Ludov. Alphitandro*, 1657, inséré dans le *Syntagma variarum dissertationum rariorum, ex musæo J. G. Grævii. Ultrajecti*, 1702, in-4°. Cet *Alphitandre* déraisonne un peu, lorsqu'il prend le mot *endobelian* pour le diminutif de *endobel*, en ...el, et qu'il l'explique par *un petit diable*, en le regardant comme synonyme du mot allemand *Teufel*. Sa dissertation est curieuse à force de ridicule.

[2] De *Ondobaliceoa*, brûlant beaucoup, ou astre brûlant. Explication forcée pour mériter d'être adoptée.

[3] Pour prouver que *Endovellicus* est un mot composé, M. *Perez Pastor* ... une inscription trouvée aux environs du mont *Geres* sur la voie militaire, qui conduisait à Braga : ENDO CASTRORUM, d'où on pourrait conclure qu'*Endo* était le Dieu des campemens. Mais M. *Masdeu* a fort bien remarqué qu'on ne peut savoir si cette inscription est entière, et s'il est question du dieu Endovellicus.

tique avec celui d'*Antubel* que les Espagnols rév raient également. Si la ressemblance des noms n nous mène pas trop loin, *Endovellicus* et *Antub* sont la même divinité que le *Beltucadrus* de Grande-Bretagne [1], le *Belenus* de la Gaule [2] l'*Abellio* de la Norique, le *Bel* des Chaldéens; enf le *Baal* des Phéniciens. Mais nous ne hasardons cet opinion qu'avec défiance, et nous n'en pensons p moins, qu'il est plus aisé de l'énoncer que de prouver. Peut-être le tems fera-t-il découvrir d'autr monumens qui jetteront un nouveau jour sur le c ractère et les attributs de cette divinité.

Passons à une autre encore moins connue, c'est *S lambo;* l'histoire ecclésiastique d'Espagne [3] nous a prend que cette divinité était particulièrement fêtée p les femmes de Séville. Le mot *Salambo* n'est pas i connu. C'était le nom sous lequel les Babyloniens ad raient *Vénus* [4], et quand on examine les cérémoni religieuses des peuples anciens, on ne peut plus dout que la fête de Salambo n'ait été la même que celle d Egyptiens et des Grecs en l'honneur d'*Osiris* ou d'*A donis* perdu et retrouvé [5], la même encore que ce que les Hébreux célébraient sous le nom de *Tha mutz* [6]. La ville de Biblos, en Phénicie, pratiqu

---

[1] Comparez, *Archæologia Britannica*, vol. I, p. 311; et les *Mémo de l'Académie celtique*, no. VII, p. 168.

[2] Martin, *Religion des Gaulois*, liv. II, ch. 21—24. Selden, *de I Syriis, Syntagm.* 2, cap. 1.

[3] Florez, *España Sagrada*, tom. IX, apend. 2. *Hist. Eccles. Hi* ch. 21.

[4] Hesychii *Lexicon* Σαλαμβὼ ἡ Ἀφροδίτη παρὰ Βαβυλονίοις. Tom col. 1143.

[5] Th. Reinesii *de deo Endovellico commentatio*...

[6] *Ibid.* Comparez aussi *Joh.* Braunii *selecta sacra*, 1700. lib. de Planctu Thammutz.

avec beaucoup de solennité, le culte d'Adonis; il n'est donc pas étonnant qu'un culte semblable se retrouve dans l'ancienne Espagne. Il y a d'ailleurs des faits qui prouvent que les fêtes de Salambo et d'Adonis se ressemblaient jusque dans les moindres cérémonies. En effet les auteurs grecs nous apprennent que dans les processions instituées en l'honneur du favori de Vénus, les femmes portaient dans les rues la statue de la divinité, ainsi que des corbeilles et des vases de terre, dans lesquels il y avait de petits arbustes, des fleurs, des fruits.... Le même usage se retrouve en Espagne et les *Actes des Martyrs* nous apprennent que Sainte-Rufine et Sainte-Justine qui, dans une place publique de Séville, vendaient de la poterie pour vivre, furent insultées par les femmes de la ville, pour n'avoir pas voulu leur céder des vases à l'usage de leur fête idolâtre. M. Boulanger[1] a fait de grandes recherches sur de semblables coutumes, et il résulte de ses observations, que presque tous les peuples païens ont célébré la fête d'une divinité perdue et retrouvée, une fête triste et gaie à-la-fois. Nous ne pouvons pas en conclure avec lui que l'origine de cet usage général date du déluge, et que ce n'était dans l'antiquité qu'un symbole pour rappeler aux hommes le souvenir des révolutions de la nature, et particulièrement de la terre, d'abord submergée et délivrée ensuite des eaux de la mer. Peu nous importe d'ailleurs de savoir ici quel a pu être primitivement le motif de cette institution; nous la trouvons en Espagne comme chez les Grecs et les Phéniciens; et nous pouvons en conclure que ces peuples l'ont introduite dans la presqu'île.

---

[1] *L'Antiquité dévoilée*, liv. I, II, III et IV.

Nous sommes loin d'avoir épuisé le catalogue des divinités espagnoles; les monumens nous en indiquent encore un grand nombre, mais sans nous donner des détails sur leurs attributs : de ce nombre sont *Baræcus* dont le nom se trouve sur deux inscriptions[1], *Eiduorius*[2], *Lugoves*[3], *Netace*[4],

---

[1] L'une existe sur le territoire de Lisbonne.

AMMINUS
ANDIATTIAE. F.
BANDIAR. BARIAICO
VOTUM. L. M. S.

L'autre à Ruanes en Gallice.

RAVVEANA. BARÆCO
AFER
ALBINI. F. TUROLUS
V. S. L. M.

M. *Masdeu* présume que *Baræcus et Rauveana* ne sont qu'une même Divinité sous deux dénominations différentes, dont on pourrait peut-être découvrir l'étymologie dans la langue basque.

[2] Une inscription découverte aux environs de Chaves, contient ces mots :

ERMÆ
EIDUORI
OB. EVEN(T)UM BONUM
GLADIATORI. M(U)NERIS
E. CAE(R)ECIUS. FU(S)CUS
EX. VOTO.

Il semblerait que *Eiduori* est l'épithète du dieu *Hermès*; peut-être est-ce encore par le basque qu'il faudra expliquer l'origine de ce mot.

[3] A en juger par un monument conservé à Osma, les Lugoves étaient les génies tutélaires des cordonniers.

LUGOVIBUS
SACRUM
LOC. PURCICO
COLLEGIO. SUTORUM
D. D.

[4] Selon une inscription en Gallice.

NETACI.
VEILFERICÆ
SULPICIUS. SEVERUS
V. S. L. M.

Nous parlerons de cette Divinité plus bas.

Sutunius[1], *Viacus*[2], *Elman*, mot qui se voit sur plusieurs médailles celtibériennes[3], *Caules*[4] et *Ipsiste*.

---

[1] L'inscription qui en parle, a été trouvée aux environs de Baeza.

SUTUNIO. DEO
L. AUFIDIUS. MASCULINUS
SESC.... PLICARIUS
P... P. FAC. CUR.

[2] On lit sur un monument conservé à Zamora :

DEO. MENIUM
VIACO
M. ATTILIUS
SILONIS. F.
QUIR. SILO
EX. VOTO.

D'où il s'ensuivrait que *Viacus* était le dieu des fortifications ; mais d'autres lisent au commencement *Deo Meuliviaco*. D'autres pensent que *viacus* n'est que l'épithète de Mercure, dieu des chemins ; opinion qui pourrait bien être la véritable, attendu que le mot *viacus* parait dériver du latin.

[3] *Lastanosa* les rapporte aux nos 50 et 57, et *Velasquez* aux nos 2 et 10 de la table 14. Selon ce dernier, ce mot *Elman*, dans son Recueil de médailles, (.A MAN) est l'abbréviation de *Elmantica*, ancien nom de Salamanque ; les médailles qui portent ces caractères, et sur le revers desquelles on voit un dauphin ou une grosse tête avec une barbe, ne seraient donc que celles de cette ville ; mais *Trigueras*, membre de l'Académie d'histoire à Madrid, a le premier présumé que le mot *Elman* annonçait une ancienne Divinité ; il en a cherché l'étymologie dans le Celte ; langue dans laquelle, selon ce savant, *Elman* veut dire *dieu du sang* ou *dieu guerrier*, comme le dieu Mars chez les Romains. La preuve qu'*Elman* est une idole, a été fournie par M. *Cornide*, dans son savant Mémoire sur la Celtibérie (*Memorias de la R. Academia de la Historia*, tomo III), où il rapporte un fragment d'inscription trouvé dans les ruines d'une ancienne église à *Cabeza del Griego*. Le voici :

LBANUS
ELMANIO
V. V. L. M.

[4] Comme l'inscription dont on a tiré le nom de cette Divinité est fort endommagée, on l'explique d'une manière différente ; ainsi, au lieu de lire D. M. Cau(l)eci sac. sacrum, M. *Masdeu* lit : *Diis manibus Cayi Auleci sacrum*, etc... ce qui donne un tout autre sens, et fait disparaître une Divinité sur laquelle on n'a aucun renseignement.

On lit sur une cornaline annulaire, trouvée dans le territoire d'Almeida : «N'offense pas le dieu Ipsistos, c'est un grand nom[1]. » La curiosité doit renoncer à apprendre quel est ce dieu dont le nom paraissait si formidable aux anciens. A deux lieues de Lara il y a une montagne très-élevée, qui porte le nom de *Karaço*. L'histoire dit, que sur le plateau formé par son sommet, les anciens adoraient dans un temple magnifique une idole également appelée *Karaço*[2]. *Faustine*, épouse de l'empereur *Marc Aurèle*, lui rendait de fréquentes dévotions. On n'en sait pas davantage sur ce dieu, qui apparemment n'était un objet de culte que pour cette seule contrée.

Nous venons de nommer les divinités dont les noms sont parvenus jusqu'à nous; il en est probablement beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas encore; le tems a détruit un grand nombre de monumens, et la fureur des guerres en a fait disparaître sans doute davantage. Ces idoles, moins nombreuses que celles des Grecs et des Romains, n'offrant aucun intérêt sous le rapport de l'art, les chrétiens se faisaient un devoir de détruire ces restes du paganisme; voilà pourquoi nous en trouvons si peu. Nous n'avons mentionné à dessein que des divinités qui semblent avoir été nationales; outre celles-là les Espagnols admettaient presque tous la mythologie des Grecs, ainsi que l'attestent plusieurs monumens dont nous parlerons plus tard; parce que la plupart ont été érigés sous la domination des

---

[1] ΤΟΝ. ΘΕΟΝ. ΣΟΙ. ΥΨΙΣΤΟΝ
ΜΗ. ΜΕ. ΑΣΙΚΗΣΙΣ
ΜΕΓΑ. ΤΟ. ΟΝΟΜΑ.

[2] Idacii *Chronicon*.

Romains, qui contribuèrent le plus à répandre ce culte dans toute la presqu'île. Cependant l'idole qu'on adorait à Carthagène et que les habitans appelaient *Mercure Teutatès* [1], paraît être d'une époque antérieure, et avoir été semblable aux monumens que l'on connaît dans quelques pays sous le nom de *monceaux de Mercure* [2]; elle avait été introduite dans cette contrée par les Grecs ou par les Carthaginois. Il faut attribuer une origine non moins ancienne à ces pierres que l'on trouvait du tems de *Strabon* en divers endroits au cap *Cunéus* (Ste-Marie), et que les voyageurs, chaque fois qu'ils y abordaient, suivant une ancienne tradition transmise de père en fils, tournaient et faisaient changer de position. Aux environs de la rivière de Gonadsamar en Grenade, on voit également une grande quantité de pierres énormes qui paraissent avoir été autrefois entassées les unes sur les autres, et qui aujourd'hui sont enfoncées à moitié en terre [3]. De pareilles monumens, formés de trois ou quatre pierres entassées l'une sur l'autre, se trouvent en France, en Angleterre et dans d'autres pays, où on les connaît sous le nom de *pierres branlantes*; mais on ignore encore les motifs qui les ont fait ériger; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont d'une haute antiquité. Il y en a d'autres composés également de plusieurs pierres, mais dont la supérieure n'est pas mobile; ils paraissent avoir servi aux sacrifices et à l'ensevelissement des morts; on en trouve

[1] Tit. Liv. Hist. lib. XXVI. Les deux mots *Mercure* et *Teutates* sont synonymes; aussi ne trouve-t-on qu'un des deux dans quelques éditions de cet historien.

[2] Selden, *de Diis Syriis*.

[3] Voyez *Cambry*, monumens celtiques.

de cette espèce dans plusieurs provinces d'Espagne, particulièrement en Portugal et dans les îles Baléares; nous les décrirons en parlant de ces contrées en particulier. La construction en est pour l'ordinaire très-curieuse; on est surpris de voir que les anciens Espagnols, avec si peu de connaissance en mécanique et en statique, aient élevé ou plutôt entassé des masses aussi énormes; il nous faudrait, pour les imiter, le secours de toutes les machines que l'architecture a empruntées aux sciences. Comment expliquerons-nous donc le secret de ces constructions gigantesques? Nous nous rappelons avoir lu quelque part une conjecture assez heureuse que nous plaçons ici, faute d'explication positive; c'est que les anciens, pour cette sorte de monumens, entassaient peut-être, autour des grosses pierres qui devaient servir de base, des monceaux de terre, par le moyen desquels ils superposaient à cette base d'autres pierres d'une masse non moins énorme; après quoi ils écartaient la terre amoncelée tout autour, et le monument imposant subsistait pendant une série de siècles.

Quelques usages religieux des anciens Espagnols se sont conservés à travers tant de siècles, et malgré l'abolition entière de l'idolâtrie, ils se pratiquent encore dans les campagnes et les villages. Telle est, par exemple, la coutume de fêter tout le mois de mai par des cérémonies singulières et solennelles. On choisit dans les provinces une fille d'une beauté frappante; on la pare le mieux possible, puis on la fait asseoir sur un siège élevé qui représente un trône; là elle est révérée sous le nom de *Maïa*, et reçoit les hommages de tous les passans. D'autres

jeunes filles également belles se placent autour d'elle, lui servent d'escorte, et lui obéissent dans toutes ses volontés pendant les 30 jours de ce mois [1]. Il n'est pas douteux qu'on ne veuille représenter par là la déesse du printems ou de la nature renaissante. Une autre fête, peut-être aussi ancienne, est celle qu'on célèbre dans quelques provinces, au clair de la lune, par des danses en rond, semblables à celles que les Celtibériens formaient, selon *Strabon*, en l'honneur de leur dieu inconnu. Dans la Catalogne on rend cette fête encore plus gaie par une coutume particulière : pendant que les personnes assemblées s'amusent à danser, quelques autres cherchent à mettre les pieds sur l'ombre mobile des danseurs. On appelle ces danses dans le pays *Els Titans*, ou *Bayles de los titanes*, nom qui semble indiquer que ce jeu y a été introduit par les Grecs, qui peut-être ont voulu représenter par là les efforts des géans de la Fable, qui voulaient escalader le ciel, et s'élever au-dessus des dieux. [2]. Par des recherches multipliées on parviendrait peut-être à retrouver d'autres traces des usages anciens.

Nous croyons avoir épuisé tous les renseignemens que peuvent nous fournir sur les anciens peuples espagnols, et les auteurs, et les monumens. Occupons-nous maintenant de chacun de ces peuples en particulier ; examinons les traits caractéristiques qui les distinguaient, et les particularités des contrées qu'ils habitaient.

---

[1] Metamorus, *de Academiis et doctis viris Hispaniæ*, dans la *Hispania illustrata*, tom. II.

[2] Masdeu, tom. I. *España antig.* part. I, p. 7.

LES ASTURIENS.

La contrée habitée par ce peuple s'étendait anciennement bien plus loin que la principauté de ce nom : outre cette province, elle renfermait une grande partie du royaume actuel de Léon et de la Vieille-Castille; mais étant dans la suite comprise par les Romains dans la province de Gallice, elle a souvent été désignée sous ce dernier nom, et beaucoup de traits particuliers au pays et à la nation des Asturiens ont été erronément attribués par les auteurs anciens au pays de Gallice. *Pline* divise les habitans en *Asturiens agustains*, qui se soumirent en partie aux Romains, et en *Asturiens ultramontains* qui, grâce aux défilés de leurs montagnes, conservèrent leur liberté. Ce sont particulièrement les derniers que nous avons en vue ici. Le fleuve d'*Eo*, autrefois *Mearon*, les séparait des Callaïques : la côte qu'ils occupaient le long de l'Océan, depuis la ville de *Castropolis* jusqu'à celle de *Zlames*, forme un espace de 41 lieues; mais cette côte a subi des changemens considérables depuis les tems dont nous parlons, et il est, par cette raison, difficile de fixer la position des anciennes villes dont il est question dans l'histoire. Une autre raison augmente cette difficulté : les Romains et les Grecs, peu propres à se faire à la prononciation dure des langues étrangères, eurent bien de la peine à prononcer et écrire correctement les noms propres des Asturiens; il n'y a pas de doute qu'ils ne les aient mutilés pour la plupart, et nommés à leur manière. C'est

ainsi que leur *Virgidio* ou *Virgecio* doit être la ville actuelle de Vierço, leur *Civaracos* celle de *Cavarcos*; *Lucus astorum* celle de Lugo[1]; le fleuve de *Neilon*, celui de Nalon[2], etc.

Les anciens Asturiens, comme ceux d'aujourd'hui, habitaient les ravins formés par les nombreuses ramifications des montagnes qui traversent leur pays. Ces branches, appelées par les Espagnols *Sierras* ou *Cerros*, sont tellement rapprochées les unes des autres que les cols ou gorges qui les séparent suffisent à peine au lit des rivières et des torrens qui y passent, après être descendus de ces hautes montagnes, dont la cime est, pour la plupart du tems, couverte de neige. Il n'y a pas une seule vallée qui ait plus d'une lieue de large; partout où la vue porte, l'horizon est borné par des montagnes formidables et par d'épaisses et sombres forêts : ce n'est que sur les hautes sommités qu'on aperçoit de loin la mer. A l'exception des roches arides, la végétation est très-belle dans les vallées et sur le penchant des monts : les arbres fruitiers, les plantes aromatiques et salutaires, le blé, le bois de construction et d'autres productions y sont abondantes; d'excellentes sources d'une eau très-limpide jaillissent de toutes parts et entretiennent la fraîcheur des végétaux et de leurs teintes variées. Un rempart de montagnes repousse les vents dangereux et ne laisse pénétrer dans l'intérieur qu'un air sain et pur.

On pense bien que la disposition naturelle de cette contrée a mis les habitans à l'abri des invasions des

---

[1] Carvallos, *Antiguedades de Asturias*. Lib. I.

[2] *Mannert* croit que le *Noelus* de Ptolomée est le même que le *Melsus* de Strabon, mais à tort.

ennemis : aussi ont-ils conservé leur simplicité primitive jusqu'à nos jours. Ils ne le cédaient point en valeur aux autres Espagnols, et montraient la même intrépidité dans les combats. Pour se donner un air farouche et terrible, ils se peignaient le visage avec du vermillon et de l'ocre, et laissaient croître leur barbe et leur chevelure, qu'ils faisaient dresser quelquefois sur la tête, à faire horreur. Il y avait dans leur pays beaucoup de chevaux, qui, quoique petits, étaient estimés pour leur démarche douce et égale[1].

Les Asturiens se nourrissaient de glands, de châtaignes et de noisettes, fruits très-communs dans leurs contrées, ainsi que les pommes, dont ils faisaient du cidre. Il y a dans l'Asturie des paysans qui ont des granges remplies de noisettes et d'avelines. On en exporte une grande quantité pour les autres provinces de l'Espagne.

Le gibier est très-abondant dans ces pays montueux : les anciens Asturiens se revêtissaient des peaux des chamois qu'ils avaient tués à la chasse, et en faisaient aussi leur lit. Les femmes portaient des vêtemens de toile, faits de cet excellent lin dont la province abonde, et qui passait dans Rome même pour le meilleur. On le tirait du district de *Coelas*, qui correspond apparemment à celui de *Ribera de Pravia*, où l'on récolte actuellement encore le lin le plus fin et le plus blanc. L'usage des vêtemens de lin pour les femmes et les enfans s'est conservé dans quelques cantons. Le vêtement de dessus a ordinairement beaucoup de plis, et s'appelle *almaxia*[2]. On a taxé dans tous les tems ce peuple montagnard de

[1] Plin. *Hist. nat.*, L. VIII, 67.—Martial. epigram. L. XIV, *epigr.* 199.
[2] Carvallos, *Antiguedades de Asturias*, tit. III.

stupidité, mais à tort; car il suffit d'avoir vécu quelque tems avec lui pour reconnaître qu'il a l'esprit aussi délié que les autres Espagnols, et qu'il est même souvent plus rusé qu'eux.

C'est particulièrement chez les Asturiens que les femmes, en l'absence de leurs maris soldats, cultivaient les champs; elles les labouraient elles-mêmes, sans bœufs et par le moyen d'un instrument appelé aujourd'hui *laya*, qu'elles attachent aux pieds, à la manière des échasses[1]. Les Asturiennes n'ont point dérogé à la coutume de leurs aïeules : on les voit bien souvent se charger des pénibles fonctions du labour, et s'en acquitter tout aussi bien que les hommes les plus robustes.

Quoique les anciens Espagnols ne paraissent point s'être adonnés à la navigation extérieure, les historiens s'accordent cependant à dire que les habitans du nord et des côtes occidentales firent une expédition sur l'Océan, vinrent aborder en Angleterre et s'y établirent. Il est dit dans l'histoire qu'on se servit de bateaux faits de cuir. On se demande comment des nacelles aussi faibles et aussi fragiles ont pu braver les tempêtes et la fureur des flots dans une mer où souvent les plus forts vaisseaux succombent. Il est vrai que les peuples du Nord se servaient autrefois également de barques de cuir, mais ils n'en faisaient usage que pour longer leurs côtes. Ne croyons donc point que les bateaux des Asturiens aient été faits entièrement de cuir, d'autant moins que nous savons qu'en Asturie le bois est beaucoup plus abondant que

---

[1] Cet instrument est aussi fort en usage dans la Biscaye. *Voyez dans les Annales des Voyages*, tome II, la description géographique et historique des trois provinces dites *Vascongades*, par M. J. *Marchena*.

le bétail et ne demande que peu de travail pour être façonné : la cale des bateaux était sans doute de bois de charpente et les deux flancs de fortes barres, dont les intervalles étaient peut-être remplis par des claies d'osier; car cette sorte de construction est fort en usage dans toute l'Asturie; il y a des granges qui ne sont faites que de cette matière et qui ne reposent que sur quatre pieux : elles sont tellement solides et durables qu'elles abritent contre les vents et la pluie [1]. Après avoir bien calfaté l'extérieur de la barque, ils la recouvraient apparemment de cuir, en ayant soin de tourner le poil en dehors; cette méthode avait l'avantage de conserver intact le bois et d'empêcher que les matières enflammées lancées par l'ennemi dans ces vaisseaux ne fissent leur effet. Peut-être l'intérieur de ces navires était aussi recouvert de peaux; en sorte que le tout paraissait être fait de cuir, et c'est ce qui a pu donner lieu à l'opinion générale que les Asturiens et autres peuples maritimes de l'Espagne firent dans des bateaux de cuir une grande expédition dans l'Océan.

De pareils bateaux étaient autrefois en usage chez plusieurs peuples. *Solinus* assure que les anciens Bretons se servaient d'osier (*vimineis alveis*) recouvert de peaux de vaches. *Pline* dit la même chose; il résulte d'un passage du panégyrique de *Sidonius*, qu'au cinquième siècle les Saxons s'en servaient encore; bien plus, *Macpherson* nous apprend que ces bateaux se voyaient dans l'île de Skey il n'y a pas plus de quatre-vingt ans, et que les habitans de *Suederoe* en faisaient il y a un siècle, quoiqu'ils eussent

[1] Carvallos, *Antiguedades*, etc....

appris de bonne heure des Norwégiens à construire des navires en bois [1].

La principale ville de ce peuple était *Astorga*, située alors à-peu-près au centre de l'Asturie. Celle de Lancia était aussi fameuse et le devint encore plus dans la suite, pendant la guerre des Romains avec les habitans de ce pays. Mais où étaient situées ces nombreuses peuplades dont les anciens nous donnent la liste; par exemple, les *Giguri*, les *Cavarri*, les *Egobarri*, les *Nomaricini*, les *Jordani* et tant d'autres? On n'en sait rien, et heureusement la géographie ne perd pas beaucoup à ignorer leur position.

De nombreuses mines d'or rendirent cette contrée un objet d'avidité aux yeux des Romains. Un poëte latin donne aux Asturiens, qui, dans les mines, recherchaient ce précieux métal, l'épithète d'avares [2]; mais les Romains la méritèrent bien davantage : les Asturiens n'avaient pas même besoin de fouiller les entrailles de la terre; beaucoup de rivières charriaient du sable contenant de l'or, et aujourd'hui encore on en trouve, mais en petite quantité. La rivière d'Or et le *Valledor*, situés sur un de ces bords, annoncent clairement leur ancienne fertilité sous ce rapport.

LES CANTABRES.

La haute réputation dont ce peuple jouissait, est cause qu'on a étendu son nom sur les habitans des

---

[1] *Voyez* à ce sujet *von Suhms Geschichte der Dænen, übersetzt von Græter*, vol. I, p. 314, et *Nettelbladts Schwedische Bibliotheke*, cah. I, pag. 14 et 15.

[2] .... *Astur avarus*
Visceribus laceræ telluris mergitur imis,
Et redit infelix effosso concolor auro. Silius Ital. lib. I, vers. 321.

contrées voisines, et qu'on a cru à Rome que la Cantabrie était bornée par l'Asturie, d'un côté, et par les Pyrénées, de l'autre : il est certain cependant qu'il y avait encore, entre les Cantabres et ces monts, un autre peuple, les Vascons. Il faut donc restreindre la véritable Cantabrie à l'espace renfermé entre la Navarre, les montagnes de Burgos et la rivière de Deva [1]. La Biscaye actuelle a environ 11 lieues de long sur autant de large. Entrecoupé par des ramifications des Pyrénées, ce pays est, en grande partie, montueux et couvert de belles forêts : il n'a jamais eu, comme l'Asturie, des mines d'or; mais un métal plus utile, le fer, y est en telle abondance, que la Biscaye peut en fournir non-seulement l'Espagne, mais encore les pays étrangers. Tout le sol ne semble être, pour ainsi dire, qu'un bloc de minerai de fer. *Pline* le naturaliste [2] parle d'une montagne située du côté de la mer, et formant, selon lui, une seule masse de ce métal. C'est apparemment celle de *Musquiz*, dont les mines sont effectivement très-abondantes et de la meilleure qualité, ou bien celle de *Somorostro* en Biscaye, entre *Castro de Urdiales* et *Portugalète*.

En général, les trois provinces de Biscaye propre, de Guipuscoa et d'Alava, qui répondent à l'ancienne Cantabrie, sont étonnamment riches en mines de cette espèce. *Pedro de Medina* [3] assure qu'il y avait, de son tems, dans la Biscaye et dans le Guipuscoa, trois cents usines dans chacune desquelles on apprêtait, par an, mille quintaux de fer et d'a-

---

[1] Comparez Oihenart, *notitia utriusque Vasconiæ*....
[2] Lib. XXXIV, cap. 43.
[3] *Grandezas de España*, cap. 122.

cier; et *Henao* dit qu'en 1658, il y avait, dans la seigneurie de Biscaye seule, deux cents usines d'où sortaient environ cent mille quintaux par an [1]. D'énormes tas de scories qu'on trouve sur quelques montagnes, et dans des lieux où il n'y a point d'eau courante, prouvent qu'on a poussé anciennement, avec beaucoup d'activité, la fabrication du fer, même sans le secours des machines hydrauliques. Les Cantabres excellaient sur-tout dans la fabrication des armes, dont ils se servirent contre les Romains, si bien que, s'ils n'ont pas dit ce qu'un historien espagnol [2] leur fait répondre à *Auguste*, cette réplique n'a cependant rien d'invraisemblable. « Nous n'avons pas des mines d'or pour être vos tributaires, mais nous en possédons de fer pour repousser votre insatiable ambition. » Réponse conforme au caractère inflexible et altier de cette nation. L'acier de la Cantabrie, surtout du Mondragon en Biscaye, est on ne peut pas plus propre à la fabrication des armes, et la rivière de Bilbao a, depuis un tems immémorial, la réputation de leur donner une trempe excellente : peut-être est-ce cette rivière des *Calybes* dont parlent les anciens, car on sait que le mot *Calybes* ne signifie en grec que des ouvriers en acier.

Le pays de Cantabrie était habité par différentes

---

[1] *Averiguaciones de Cantabria*. M. *Marchena* assure qu'il y avait dans le Guipuscoa, il y a quelques années, quatre-vingt-quatorze usines qui donnaient 100,000 quintaux de fer, et que l'on compte dans la Biscaye cent quatre-vingt usines, qui ne fournissent annuellement que 80 quintaux de ce métal. *Voyez* les *Annales des Voyages*, tome II.

[2] *D. Fray Ant. de Guevara*, évêque de Mandonedo. *Louis Nonius* dit très-bien en parlant de la Cantabrie : *Regio ubique montuosa et aspera, et Hispaniæ penè dissimilis, Baccho prorsus inimica, Marti verò et Vulcano adeò amica, ut non immeritò quis illius dei officinam vocet, ex qua plenâ manu natura martio huic populo arma largiatur.*

peuplades, dont les principales étaient les *Vardules* qui avaient donné naissance aux petites tribus des *Autrigons*, des *Caristiens* et des *Conisques*. Il paraît que les Vardules proprement dits occupaient, à l'époque où nous nous sommes arrêtés, la plus grande partie des cantons de Guipuscoa et d'Alava; les Autrigons habitaient apparemment la seigneurie de Biscaye, à l'exception des côtes qui étaient habitées jusqu'à la rivière de Deva par les Caristiens. Enfin les Conisques et autres peuplades ont dû occuper, d'après cette disposition, la partie de la vieille Castille située entre la Biscaye et les montagnes de Burgos. Quant aux villes de ces cantons, et à leur correspondance avec les villes modernes de la Biscaye, nous n'avons pas de grands éclaircissemens à tirer des auteurs anciens. D'abord ils ne rapportent que peu de noms, s'excusant sur la dureté de la langue cantabrique et sur la difficulté de les prononcer[1]; et puis, ce qu'ils en disent, est inutile et souvent même contradictoire. *Pline* fait mention du port des *Amanes*, et le place dans la peuplade des Vardules. *Ptolémée*, au contraire, le transporte chez les Autrigons. De sept villes anciennes, savoir : *Gebala*, *Tulonio*, *Gebaleca*, *Alba*, *Segoncia Paramica*, *Tricio Tuborico*, *Tabuca*, il n'y a que les deux premières que l'on retrouve dans les villes actuelles de Guevara et Tolono. Dans beaucoup de vieux livres espagnols il est question aussi d'une

[1] *Martial*, né en Espagne, fait allusion, dans plusieurs de ses épigrammes, à cette plaisante délicatesse des oreilles romaines.

Hæc tam rustica, delicate lector,
Rides nomina? Rideas, licebit.
Hæc tamen rustica malo quàm Bituntum.

grande ville appelée Cantabrie, qui doit avoir existé autrefois; mais ni les Romains ni les Grecs n'en parlent : il n'y a d'autre témoignage de son existence passée qu'une vague tradition. Le fleuve Salius qui, selon *Pomp. Méla*, traverse la Cantabrie, n'est point, comme le pensent quelques géographes, la Sella, qui donne son nom à la ville de Ribadesella qu'elle traverse; mais la Saya, qui prenant sa source à deux lieues de Reynosa, va se réunir avec la rivière de Mesaya, auprès de Barca-Barceda, et se jeter dans l'Océan à Suanzes, à cinq lieues de Sant-Ander[1].

On a découvert, dans les tems modernes, des monumens qui attestent que les anciens Cantabres pratiquaient, comme les Celtes et presque tous les anciens Espagnols, le culte des pierres; qu'ils faisaient des sacrifices; qu'ils avaient par conséquent des divinités. Autant que nous sachions, il n'est parlé dans aucun livre moderne de ces monumens curieux : il y a cependant près de deux siècles, qu'un auteur natif de ce pays-là[2] les a décrits; peut-être ont-ils été détruits depuis ce tems, ce qui cependant n'est guère probable, vu la grandeur et le volume de ces masses. Ce sont d'énormes pierres placées au milieu de la rase campagne, de manière à pouvoir être vues de très-loin: elles sont en partie taillées en formes bizarres, et chargées de signes et d'inscriptions en caractères inconnus, mais très-nets et fort lisibles. Il y en a une d'une grosseur prodi-

[1] *Voyez* sur l'ancienne topographie de la Biscaye la *Dissertacion de la Cantabria*, par *Florez*. Madrid, 1768.

[2] *D. Gonçalo de Otabora y Guisara*, dans son ouvrage intitulé : *Micrologia geografica de la merindad de Durango*.

gieuse auprès de l'ermitage de Miqueldi, dans les environs de Durango. Elle est surmontée d'une autre, taillée et représentant un rhinocéros tenant une grosse boule entre ses pieds.

La tradition, dans le pays, est que c'est une idole ancienne. Il y a auprès d'Urracha, une autre grosse pierre dont la forme ressemble à celle d'un bec d'aigle, et sur laquelle on lit également une inscription en caractères inconnus. On en trouve d'autres encore à Manara, Momoitio, Ayurias, Margeitio, Saint-Michel de Yrute et Cangotita. Sur quelques-unes on remarque, ainsi que sur les anciennes monnaies et médailles de cette contrée, deux lances qui se croisent, et des espèces de hiéroglyphes et de symboles dont on ignore la signification. Si la première de ces pierres représente effectivement un rhinocéros, cette circonstance particulière a de quoi exercer la sagacité des antiquaires, et, à moins d'être de l'avis de quelques historiens espagnols qui font faire aux Cantabres navigateurs le tour du monde, ou à moins de leur supposer une origine africaine, il est difficile de concevoir comment les anciens Espagnols ont pu avoir connaissance d'un animal originaire de pays bien éloignés. Une autre circonstance qui montre la différence entre ces monumens et les pierres celtiques, c'est qu'ils ne sont jamais placés, comme celles-ci[1], sur des éminences, mais toujours au milieu des plaines.

Les mœurs et les coutumes des Biscayens modernes nous offrent encore une image de l'état ancien de la nation cantabre. *Insensibles aux frimas, à*

---

[1] *Voyez* les *Monumens celtiques, ou Recherches*, etc.; par M. *Cambry*. Paris, 1805, in-8°.

la chaleur et à la faim [1], intrépides et braves au-delà de toute expression, ils nous retracent le caractère de leurs ancêtres, et sont animés comme eux par cet amour de la liberté qui, chez des peuples agrestes, est bien plus ardent et plus digne de nos hommages que chez des nations trop policées qui méritent rarement de sentir et de conserver ce feu sacré. Il est peut-être nécessaire, à cause de quelques personnes, d'avertir que nous prenons ici le mot *liberté* dans son acception honnête et véritable, et non dans celle qu'il avait en France il y a quinze ans. Une nation peut être très-libre sous un monarque, de même qu'une république peut éprouver tous les fléaux du despotisme. La génération actuelle a vu de exemples de l'un et de l'autre. La civilisation et le christianisme ont fait perdre aux mœurs des Biscayens leur ancienne rudesse; mais plusieurs de leurs coutumes nous rappellent encore leur origine sauvage. Ils n'ont plus, comme les Cantabres, le sale usage d'employer l'urine pour laver leur bouche, ni de boire le sang des chevaux [2]; les vieillards ne se donnent plus la mort: mais leurs usages domestiques, leur manière de

---

[1] *Cantaber ante omnes, hiemisque, æstusque famisque*
Invictus, palmamque ex omni ferre labore.
Mirus amor populo, cùm pigra incanuit ætas,
Imbelles jam dudum annos prævertere saxo,
Nec vitam sine Marte pati. Quippe omnis in armis
Lucis causa sita, et damnatum vivere paci.
Sil. Ital. Lib. III, v. 326....

[2] Deux poëtes latins, *Horace* et *Silius Italicus*, sont les seuls qui parlent de cette coutume; et l'on a lieu de douter de la vérité du fait, qui n'est prouvé par aucun monument historique. Ce qui peut avoir engagé ces deux auteurs à l'attribuer aux Cantabres, c'est que, parmi les anciens, quelques-uns pensaient que les habitans de la Cantabrie descendaient des Massagètes, peuple belliqueux de l'Asie, chez lequel, comme on prétend, la boisson ordinaire était du sang de cheval mêlé à du lait.

s'habiller, de parler, de s'amuser, beaucoup de leurs coutumes enfin sont celles des Cantabres. Voulez-vous avoir l'idée d'un Biscayen des montagnes? Voici son portrait tracé par un auteur du seizième siècle[1] : « Le Biscayen est simple et frugal ; sa taille est mâle et vigoureuse sans manquer de souplesse : ses regards expriment la fierté et l'animosité[2]. Une jaquette ouverte des deux côtés, et laissant à découvert le cou et une partie de sa poitrine musculeuse ; un bonnet qui ne garantit ni du soleil ni de la pluie ; des bottines ou *abarcas* qui ne recouvrent que le bas des jambes ; un coutelas court et large, sans poignée ; enfin une petite lance, et un ou deux dards : voilà tout son costume ; c'est ainsi qu'il grimpe sur les rochers, qu'il va aux festins, à l'église, aux marchés dans les villes. Il semble que *Virgile*, en décrivant au septième livre de l'Enéide le costume des Pélasges, ait désigné celui de nos montagnards. La petite lance et le coutelas sont deux instrumens sans lesquels le Biscayen de la campagne ne sort

[1] Andr. de Poza, *de la antigua lengua, etc. de las Españas,* cap. XI.

[2] Une opinion exaltée de leur noble et ancienne origine entretient dans le cœur des Cantabres et des Asturiens une fierté qui les préservera peut-être long-tems encore de cette abjection dans laquelle croupissent plusieurs peuples ; dirigé vers un but élevé par un sage gouvernement, ce noble sentiment pourrait devenir le mobile des plus grandes actions. « Je vois, a dit *D. Calderon de la Barca* dans le discours d'inauguration adressée à la Société cantabrique, je vois dans le caractère originaire de ce peuple une hauteur qui le met à la portée des plus importantes entreprises, et dans la forme de son gouvernement le moyen le plus propre à stimuler sa passion pour la gloire, et à entretenir dans le cœur de la jeunesse l'amour de la patrie. Prenant tous part à l'autorité publique, et étant tous admis à l'élection des membres du Consistoire provincial, comment ne respecteraient-ils pas leur constitution, la seule qui puisse porter leur bonheur au degré auquel nous aspirons? » *Continuacion del Memorial literario, etc.* tomo XIV.

jamais. En entrant dans l'église, il laisse sa lance à la porte, de manière que les jours de fête le porche du temple ressemble, par le grand nombre de lances, à un corps de garde plutôt qu'à un édifice religieux. » Quel peuple que ces Cantabres ! et à quel point de grandeur aurait-il pu parvenir, si la culture de son esprit avait répondu à l'énergie de son âme ! il serait devenu le maître des Grecs et des Romains, et aurait été un monument et un modèle de la perfection de la nature humaine pour les nations énervées de nos tems !

Nous venons de décrire, d'après *André de Poza*, le costume des hommes de ce pays sauvage; celui des femmes n'est pas moins singulier, et a été décrit par le même auteur. Nous le laissons parler ; « Le costume ancien des Biscayennes, dit-il, est de deux espèces, celui des femmes mariées et celui des jeunes filles.

» Les premières ont toutes les cheveux coupés; un turban semblable à celui des Moscovites, des Tartares, des Caspiens, des Arméniens et des Assyriens, leur serre tellement la tête qu'on ne voit jamais un seul cheveu. Quand elles sont rassemblées les dimanches dans une église, à une procession, ou à une autre solennité, on les prendrait de loin pour un escadron de Turcs ou de Persans. Elles portent avec cela des jupes à très-larges plis; il y entre, pour une femme d'une taille ordinaire, sept aunes de drap de sept quarts de large. Une camisolle serrée immédiatement au-dessous du sein soutient constamment la poitrine, et cette coutume fait que leurs couches sont moins dangereuses et leurs enfans plus forts, parce que leur ventre n'est jamais affaissé, comme

chez d'autres femmes, par la partie supérieure du corps. Elles n'ont pas besoin de toutes les choses futiles inventées dans d'autres pays pour paraître décentes; un simple fichu leur couvre tout le cou et ne laisse à découvert que leur visage; en général tout leur costume a un air antique, et rappelle le vêtement sévère et modeste de l'âge patriarchal.»

La conclusion que *A. de Poza* tire de la ressemblance frappante de ce costume avec celui des Orientaux, c'est que les Cantabres descendent par *Tubal* des Asiatiques. Quoique nous ne soyons pas aussi prompts à faire la même conclusion, nous avouerons néanmoins que cette analogie entre des peuples aussi éloignés mérite vraiment d'être mise en considération par ceux qui s'occupent de recherches sur les migrations des nations.

Le costume des jeunes filles, quoique différent du précédent, n'en est pas moins singulier. Elles ont également les cheveux coupés et leur tête presque rase, à l'exception de la partie antérieure où on laisse quelques cheveux; malgré cela elle reste toujours découverte. Une petite camisolle leur couvre le corps; une très-courte jupe descend jusqu'au-dessous du genou et laisse voir leurs jambes, sans que personne s'en scandalise; car la vie frugale et sobre que mènent les Biscayens va jusqu'à l'austérité, et empêche leurs mœurs indépendantes de dégénérer comme ailleurs en libertinage.

Silius Italicus dit que les Cantabres ne pouvaient vivre sans guerre, et qu'ils préferaient la vie la plus dure sous les armes, à la douceur d'une vie inactive et paisible. Tombés dans les mains des ennemis, ils se tuaient eux-mêmes, et lorsqu'ils périssaient par le

fer des vainqueurs, ils mouraient en chantant des airs de joie, parce qu'ils allaient être délivrés d'un joug insupportable pour leur ame énergique et indomtable. C'est sur-tout dans leurs guerres contre les Romains que leur caractère se déploya aux yeux de l'Espagne et de l'Italie, et que nous apprendrons à les connaître par plusieurs traits admirables.

Dans le moyen âge, lorsque le droit du plus fort était la seule loi, les Biscayens n'étaient pas moins belliqueux que leurs ancêtres; ne sortant jamais sans armes, ils étaient toujours prêts à s'en servir à la moindre occasion et à punir cruellement la plus légère insulte; aussi toutes les habitations isolées de ce tems ont-elles été construites et fortifiées de manière à n'avoir rien à redouter des attaques subites. On voit que chacun croyait ses compatriotes capables de toute entreprise hardie, aussi bien que lui, et qu'il était contraint à prendre les plus grandes précautions contre leur courage altier. *Poza* attribue cet état de guerre continuelle chez les Cantabres à deux causes principales, 1° la rudesse du climat, et 2° la force du cidre qui était leur boisson ordinaire, et dont la recette n'est pas parvenue jusqu'à nous. Il se peut que ces deux circonstances aient beaucoup influé sur le caractère indomtable de cette nation; mais elles n'expliquent pas tout, et n'en ont certainement été que les causes secondaires; car pourquoi ne voyons-nous pas au même degré cet amour brûlant de l'indépendance dans des climats pour le moins aussi rudes que celui des Cantabres? et leur cidre, quelle qu'en fût la force, pouvait-il exalter les esprits vitaux autant que nos liqueurs spiritueuses? On ne peut donc que regarder comme

un phénomène tout ce que nous racontent les anciens et les modernes de la fierté si caractérisée de ces montagnards.

Dans des pays où les conventions sociales n'ont pas encore fait un devoir d'une fausse retenue, les hommes doivent manifester les affections de l'âme d'une manière bien plus expressive que des nations qui à force de civilisation dénaturent tout, jusqu'aux sentimens. Celui de la douleur exerce le plus d'empire sur des ames libres ; il est donc naturel que les expressions en soient fortes et nombreuses ; c'est ce que l'on remarque chez les Biscayens et ce qui fait un trait mémorable de leur caractère. A la mort d'une personne chérie, ils poussent des cris perçans, font entendre au loin leurs lamentations, et accompagnent les funérailles d'actes violens qui ressemblent au désespoir et à la rage[1]. Autrefois les désordres qui se commettaient dans ces occasions, étaient même tels qu'enfin le gouvernement se vit contraint d'y remédier par une loi, dont la teneur est assez curieuse pour que nous en transcrivions ici une partie.

« Comme il existe, dit la loi, en Biscaye l'usage » indécent de pousser des cris de douleur immo- » dérés à la mort d'une personne, et de troubler par » toutes sortes d'actions violentes la cérémonie des » funérailles, nous ordonnons et établissons pour » loi, qu'il sera dorénavant défendu, dans les villes » et dans les campagnes de la Biscaye, de faire en- » tendre, à la mort d'une personne quelconque, » des lamentations, de s'arracher les cheveux, de se

1 Henao, *Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria*, tome I, liv. I.

» meurtrir la chair, de se blesser à la tête, d'en-
» tonner des chants de mort et de prendre le deuil
» de bure, sous peine de mille maravédis pour chaque
» contrevenant[1]. » Malgré cette sage ordonnance, l'usage dont il s'agit n'est pas encore tout-à-fait aboli dans plusieurs contrées de la Biscaye, sur-tout à l'enterrement d'une personne de distinction; la veuve suit le cercueil de son mari, et est accompagnée de toutes les femmes de l'endroit ou des environs. Elle est couverte d'un manteau de gaze, tandis que les autres femmes portent une jupe de drap blanc avec beaucoup de plis, et une camisolle à larges manches; elles mettent en outre autour du cou une *manta*, et ont la tête couverte d'une toile fine appelée *burucea* qui serre les oreilles et couvre le front jusqu'à la racine du nez; les deux pointes de cette toile flottent sur la tête en forme d'aigrette. Les demoiselles, revêtues de robes de deuil, ont les cheveux dénoués et épars dans le visage et sur les épaules. Toutes les femmes se lamentent, poussent de profonds soupirs et des cris plaintifs, adressent la parole, tantôt à la personne défunte, tantôt à elles-mêmes; elles commencent leurs lamentations avec un ton de voix très-élevé, puis les continuent dans un ton grave, et prononcent de tems à autre le mot *ayenè*, qui en langue basque signifie *hélas*. Autrefois des pleureuses louées à cet effet, chantaient une sorte de poëme appelé chez les Basques *eresiac*, c'est-à-dire, généalogies (*decendencias*), parce qu'on y faisait l'éloge de l'illustre naissance du défunt et des hauts-faits de ses ancêtres. Les lamentations

[1] *Fuero nuevo de Vizcaya*. Ley 6, tit. 30.

mêmes qu'on faisait entendre autour du mort, s'appelaient *arirrajo*, qui veut dire se meurtrir la chair, parce que cette action y était indispensable. Dans quelques lieux, les femmes assistant au convoi donnaient des coups à la veuve sur le dos et les épaules, en criant d'une voix de frénétique : *Galdü aizeta galadi;* péris, malheureuse, puisque tu as tout perdu. Dans les montagnes de Burgos et de Sant-Ander, tous les parens et amis du défunt, hommes et femmes, accompagnent le cortège funèbre en pleurant et en criant[1]. A la mort d'une personne de haut rang, on tend les appartemens en noir; le mort est placé sur une estrade, et dans chaque coin de la salle une pleureuse est assise à terre, et ne cesse de se lamenter et de faire l'éloge du défunt que lorsque la cérémonie de l'enterrement est terminée[2].

Tous ces traits sont sans doute des restes des usages les plus anciens; et c'est par cette raison que nous avons jugé à propos de les décrire ici en détail.

---

[1] M. *Delaborde*, dans l'*Itinéraire de l'Espagne* qu'il a publié, est en contradiction avec les descriptions les plus authentiques de ce pays, aussi bien qu'avec les observations de tous les voyageurs et historiens de Cantabre, lorsqu'il dit qu'une mère biscayenne, perdant son enfant, *surmonte sa douleur, en offrant sa résignation au ciel, et que quelque peine que puisse éprouver le Biscayen, sa foi le rend impassible, et qu'il prononce tranquillement, Dieu le veut.* Cette assertion étonnerait moins, s'il n'était pas question d'un peuple qui est précisément le moins impassible de tous ceux qui ont habité la presqu'île d'Espagne. A la vérité, M. de *Marsillac* raconte dans ses *Aperçus sur la Biscaye*, etc. qu'un Biscayen, dans un cas particulier, lui répondit, avec beaucoup de résignation, *Dieu le veut;* mais M. *Delaborde* se serait trompé s'il avait cru pouvoir généraliser ce trait, et le regarder comme caractéristique du peuple Biscayen.

[2] *Continuacion del Memorial litterario*, tomo IX.

LES VASCONS.

Ce peuple s'étendait sur tout le royaume actuel de Navarre, et sur une grande partie de l'Aragon; son territoire était borné par la Cantabrie, les Pyrénées, le pays des Ilergètes (dans l'Aragon) et l'Ebre. Il communiquait aussi avec la mer par le port de *Fuente-Rabbia*. Moins fertile que les autres parties de l'Espagne, ce pays est entrecoupé de nombreuses montagnes dont les intervalles sont les seules terres susceptibles de culture. Cette circonstance seule fait présumer que les anciens habitans de cette contrée ont dû préférer la guerre aux occupations pénibles des champs, et s'assimiler, dans leurs mœurs, aux Cantabres leurs voisins. On a trouvé cependant une médaille d'une des anciennes villes des Vascons, sur laquelle médaille on voit représenté un taureau qui, comme nous l'avons dit plus haut, annonce ordinairement la fertilité des environs et le grand cas qu'on y faisait de l'agriculture; mais peut-être ce taureau n'indique-t-il que les combats et fêtes qu'on y célébrait autrefois, et auxquels semble faire allusion l'homme armé d'une lance, qui se voit sur quelques médailles, vis-à-vis du taureau. Dans l'intérieur du pays des Vascons, on a découvert aussi plusieurs médailles phéniciennes[1] qui prouvent la communication des Vascons et leur commerce avec les marchands de Tyr, d'autant mieux que l'histoire dit que ceux-ci ont étendu leurs relations jusqu'aux Pyrénées, pour y exploiter les mines fécondes en métaux[2]. Ces médailles représentent d'un côté une

[1] Moret, *Investigaciones historicas de las antiguedades de Navarra.* Lib. I, cap. 2.

[2] Moret, *Investigaciones*, etc.

tête avec une chevelure et une barbe très-crépues, d
de l'autre un homme à cheval, tenant d'une main s
lance en arrêt, et levant l'autre qui est armée d'un
épée; ce qui peut se rapporter à ces joutes dans les
quelles nous avons dit, au commencement de ce cha
pitre, que les anciens Espagnols s'exerçaient pour le
grandes cérémonies. Les légendes de ces monnaie
sont en caractères basques.

Pour l'ancienne géographie du pays des Vascons
nous trouvons les auteurs grecs et latins aussi en dé
faut que pour tous les autres pays septentrionaux d
l'Espagne. Quelques noms, pour la plupart inusités
sont les seuls renseignemens qu'ils nous fournissent
cet égard. *Ptolomée* mentionne, comme situées dan
l'intérieur du pays, les villes d'*Iturissa*, *Pompelon*
Bituris, *Andelon*, *Nemintérissa*, *Curmonium* e
neuf autres. De toutes ces villes, la seule dont l
situation soit positivement connue, est celle de *Pom*
pelon, aujourd'hui *Pampelune*, capitale du royaum
de Navarre, dont quelques-uns, trompés par une res
semblance de noms, ont faussement attribué la fon
dation à *Pompée*. On ignore totalement la position
de *Bituris* ainsi que de *Nemintirissa*. *Iturissa* a dû
se trouver dans les environs de *Saint-Esteban* d
Lezin et de la belle vallée de Bastan. *Andelon* es
probablement ce lieu appelé *Andion*, dont les ruine
assez considérables existent à une demi-lieue d
Mandigonia sur la rivière d'Arga. Calegorina doit
être la ville-actuelle de Calahorra, et ce que *Ptolo*
mée appelle Vascontum, ne peut être un autr
endroit que celui que désignent *Pline* et l'*Iti*
néraire d'*Antonin* par le nom de Cascantum
ville qui existe encore aujourd'hui sous la dénomina

ion de Casconte. C'est de cette ville qu'est la médaille dont nous avons parlé plus haut. De même, la rivière de Meulasco de *Ptolomée*, et celle de Magada de *Pomponius Méla*, paraissent être identiques avec celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Vidaso* ou *Bidazoa*; enfin le promontoire appelé *Olarson* par *Pline*, *Eason* par *Ptolomée*, et *Cabo del Higuez* par les Espagnols modernes, a sans doute donné son nom à la ville d'Eason ou Oidason, qui doit être cherchée à l'endroit où est actuellement Fuenterabia, ou bien dans les environs. Les anciens auteurs placent encore d'autres peuplades dans le nord de l'Espagne; mais, comme ils n'en fixent point la position, on ne peut savoir si elles appartiennent aux Vascons ou à leurs voisins, les Ilergètes, les Celtibères et autres.

L'esprit guerrier de la nation espagnole ne se démentait point chez les Vascons; *Annibal* en avait enrôlé un grand nombre dans l'armée destinée à faire une invasion en Italie : armés à la légère, ils combattaient toujours sans casque[1]. Ils prétendaient être très-habiles dans l'art de prédire l'avenir[2]. Leur costume national paraît avoir été semblable à celui des Cantabres, comme on peut le présumer par quelques passages des auteurs du moyen âge; c'étaient une jacquette à longues manches et des *abarcas*, auxquelles étaient attachés des éperons; le javelot se portait toujours à la main[3]. On pré-

[1] *Vasco insuetus galeæ*. Silius Ital. lib. III, v. 358; et lib. V, v. 197.

[2] Lampridius, *in vita* Alex. Severi.

[3] Ce fut dans ce costume que Louis-le-Pieux alla avec ses compagnons au-devant de son père : *Amiculo scilicet rotundo, manicis camisiæ diffusis, cruralibus distentis, calcaribus caligis insertis, missile manu ferens*. Aymon, lib. V, cap. 2.

sume que les anciens Vascons connaissaient l'usage de la flûte des bergers ou de la cornemuse[1], et que c'est-là ce que les auteurs latins[2] veulent dire par *vasca tibia*[3]; il est du moins certain que cet instrument accompagne aujourd'hui, dans toutes les campagnes de la Navarre, les danses et les chants : mais peut-être la dénomination latine vient-elle d'un autre mot.

Ce qui a rendu le peuple vascon fameux dans l'histoire de l'Espagne, c'est particulièrement sa langue répandue autrefois dans des contrées beaucoup plus vastes, et conservée en Navarre seulement, malgré toutes les révolutions que les invasions des nations étrangères ont fait éprouver à ce pays-là; aussi a-t-elle reçu le nom du peuple qui l'a gardée en dépôt; et, quand nous parlons de la langue des Vascons ou *basque*, nous entendons, sous cette dénomination, la langue la plus ancienne, autant que nous sachions, chez les nations espagnoles. Il n'est point dit pour cela qu'elle ait été commune à toutes, et parlée universellement dans la péninsule. Dans l'isolement où se trouvaient les Etats primitifs de cette contrée, il n'y a guère à supposer une langue générale parmi eux; mais il faut croire que c'est l'idiôme que nous nommons *basque*, qui facilitait et multipliait les communications, et qui devint indigène dans la plupart de ces Etats; car, sans cela, comment se ferait-il qu'il se trouvât des traces de cette langue dans presque toutes les parties de l'Espagne?

---

[1] Oihenart, *notitia utriusque Vasconiæ. De moribus*, etc.

[2] *Jul. Solinus*, cap 5; *Servius in* lib. XI *Æneid.*

[3] *Servius* appelle cet instrument πλαγιαυλον et l'auteur d'un ancien glossaire latin-grec μελιτικον αυλον. Comp. *Oihenart notitia....*

On ne peut plus douter de la haute antiquité et de la généralité de la langue basque, lorsqu'on sait que c'est elle qui a donné des noms aux villes les plus anciennes, aux fleuves et à d'autres localités qui ont dû être connues dans les tems les plus reculés. Voici la liste d'une quantité de villes dont les noms dérivent tous de cet idiôme :

Yberia ou *Yberiaga*, lieu, parage, site, pays de l'Ibère ou Ebre. *Erria* ou *Eria*, peuplade, bourg. *Ybero* syncopé pour *Ybaibero*, source chaude, ou, par une autre décomposition, *fleuve nouveau*, de *Ibai*, fleuve, et *Berri* ou *Berrio* nouveau.

Ibdra, *Ibedra* ou *Hibera* (mot qu'on lit sur plusieurs médailles [1]), ville de l'Ebre.

Uria ou *Uiria*, ville aux eaux : il y en avait deux de ce nom ; l'une en Bétique, l'autre dans la Tarragonaise.

Basturia, *Bast-uria*, plein d'eau. *Bit-uria*, deux eaux. *Babit-uria* ou *Baituria*, deux eaux en une. *Baturia*, peuplade dans le bas-fond. *Bit-uria*, deux peuplades. *Babit* ou *Bait-uria*, deux peuples en un; (par exemple, les Celtes et les Ibères, ou les Celtes et les Turdules.) Ces étymologies s'accordent avec ce que dit de cette région *Strabon*, selon lequel l'Anas (Guadiana) s'y dirige au midi, et fait le tour d'un pays rempli de sources, et habité en grande partie par des Celtes [2].

Eliberri, *Yliberri* ou *Yliberi*, signifie, sans aucune altération, peuplade nouvelle. Il existe encore un *Ulibarri* et un *Uliberi*.

Ylurcy ou *Ylorci*, peuplade abondante en sour-

---

[1] Velasquez *Ensayo*.... Tabl. 14, n° 7, et tabl. 15, n° 5.

[2] Voyez la traduction de cet auteur, faite par *Lopez*. Liv. III.

ces. Si cette ville était placée à *Pinos de la Puente*, non loin de Grenade, comme le croit un savant, cette étymologie est justifiée par le fait.

Yturi, *Yturci* ou *Yturcia*, peuplade de petite source.

Attubi ou *Atzubi*, porte avec un pont. *Atzuturi*, lieu avec des portiques.

Antikaria, *Antikiria*, *Andi* ou *Anticiria*, ville grande ou populeuse.

Olonic ou *Olonica*, terroir à bonne avoine.

Bandaurria, peuplade de faction, de secours.

Celce, *Celcea* (à huit lieues de Saragosse), contracté de *Celaïce*, campagne unie, plaine.

Aran, plaine étendue. Il existe une vallée de ce nom qui se retrouve dans la composition de plusieurs mots topographiques d'Espagne.

Yliturgi, *Yli-itur-gui*, ville établie dans un lieu de fontaines.

Asido ou *Asidonia*, *Asi-don-ya*, terroir à bonne semence.

Acci, *Aci-çi-a*, terrain à menu grain.

Turiason, *Yturiason*, peuplade de beaucoup de bonnes fontaines.

Ylergabonia, *Ylergalbonia*, peuplade qui est à côté d'Ylerga.

Salduba ou *Zalduba* (aujourd'hui Saragosse), signifie, sans aucune altération, fortifiée; ou bien, par la dérivation de *Zaldivar* ou *Saldivar*, vallée pour des chevaux. Il y avait deux villes de ce nom, que *Pline* et *Ptolémée* placent dans la Bétique.

Erganda, hauteur d'une peuplade; et *Eganvica*, chemin vers la hauteur d'une peuplade.

Yruñi, ancien nom de Pampelune, de *Yri-oña*, bonne peuplade; ou de *Yru-eña*, peuple de trois.

Galaguris ou *Garaguris*, peuplade à froment. *Galascuri*, peuplade à beaucoup de froment.

Çalaguri ou *Zalaguri*, ville forte.

Murciadá, pays ou lieu à petites collines; de *muru*, colline, *cia*, petit, *á* lieu, terrain.

Areba, *Arba*, *Arebaci*, peuple situé dans de grandes plaines.

Zalman (Salamanque), peuplade située dans une gorge de montagnes. La position de cette ville, qui se trouve entre deux vallées formées par trois montagnes, est analogue à cette étymologie.

Clunia, *Cloinïa*, *Celoinia*, colline dans une plaine.

Ylimbelz, *Il-im-belza* (ancien nom de Lumbier), peuplade située sur une éminence obscure.

Neila, lieu situé sur une pente.

Navarre, *Nava-erria*, pays situé dans un terrain bas, enfoncé; effectivement le Navarre est assis au pied des Pyrénées. Le mot basque de *Navas*, fond, plaine, se retrouve dans beaucoup de contrées de l'Espagne; *Navas del Moro*, *Navas de Tolosa*, *Navas de Mèdina*, etc.[1].

Segobriga, ville ou peuplade située dans un terrain aride et sec; de *Sego*, sec, et *Briga*, ville. On remarque que les autres endroits d'Espagne, qui commencent par ce mot *sego*, sont tous situés dans des terrains de cette qualité.

Olisioponia (ancien nom de Lisbonne), bon terrain à lin.

Edetanie, peuplade habitant un terrain délicieux;

---

[1] Garribay, *Compendio historical*.... Lib. XXI, cap. 2.

cette étymologie est conforme à ce que dit *Pline* sur la situation de cette contrée[1].

Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini, et donner l'étymologie de presque toutes les villes, fleuves, montagnes et autres localités le long des deux mers qui baignent l'Espagne, et de quelques pays de l'intérieur[2]; mais les exemples que nous venons de rapporter peuvent nous suffire.

Il s'agit maintenant de prouver que la langue basque, qui aujourd'hui se parle dans le nord de l'Espagne, particulièrement en Navarre, est celle que parlaient anciennement les nations espagnoles. Nous avons déjà fourni des preuves de cette assertion dans ce que nous venons de rapporter; car, puisqu'on trouve l'étymologie d'un grand nombre de noms propres dans la langue des Navarrois, il faut bien qu'elle soit encore la même que du tems où ces noms ont été adoptés. Il est d'ailleurs aisé de concevoir qu'elle n'a point été altérée par les langues étrangères qui ont pris racine en Espagne. D'abord les Phéniciens n'ont jamais été puissans dans les contrées du nord, et ils n'y ont eu que des relations de commerce : les Carthaginois n'en ont point été les maîtres. Les Romains n'ont pas réussi non plus à extirper ou corrompre l'ancien basque, parce qu'il n'a presqu'aucune affinité avec la langue latine. Il en est de même de la langue des Goths, des Vandales, des Arabes, de tous les peuples enfin qui sont venus du dehors s'établir en Espagne. Le basque disparut peu à peu dans

---

[1] Hist. nat. L. III, cap. 4 : *Regio Edetania, amœno prætendente se stagno, ad Celtiberos recedens.*

[2] On trouve un grand nombre de ces étymologies dans la *Continuacion del Memorial literario*, tome XVII, et dans l'*Alfabeto de la lengua primitiva....* por *Erro y Aspiroz.*

le midi de la péninsule, et se restreignit aux pays montagneux du nord : là, il se conserva et se parla toujours comme langue usuelle. L'idiôme des autres Espagnols, tout en retenant une foule d'anciens mots et même des expressions proverbiales qu'il est facile de reconnaître dans l'espagnol actuel[1], se modela sur le latin. Nos voisins, disaient les peuples du nord, parlent la langue *romence*, ce qui veut dire, en basque, à la mode de Rome, et nous gardons notre langue *vascu-ence*, à la manière des Vasques. Plusieurs mots que les auteurs latins citent comme appartenant à l'ancienne langue espagnole, ne se retrouvent que dans le langage de Navarre; tels sont *lancia*, lance, *cusculima*, (*coscollua* en espagnol), *formacei*, et autres.

Quelques auteurs prétendent que les peuples espagnols du nord ont eu de fréquentes communications avec les Grecs, et que ce fut cette fameuse nation qui altéra et forma leur langage rude et inculte. Entre autres, M. *Dupleix*, qui, né en Gascogne, ne connaissait que les dialectes du midi de la France, assure que l'idiôme du nord de l'Espagne est rempli de mots totalement grecs ou dérivés du grec; et, pour le prouver, il dit qu'il a reconnu l'origine grecque dans plus de douze cents mots dont on se sert dans la France méridionale[2]. Sans faire mention des autres erreurs de cet auteur, nous nous bornerons à faire observer qu'il ne connaît point le basque, et qu'il confond, à la manière de plusieurs autres écrivains, nommément des auteurs anglais de l'*Histoire*

[1] *Oihenart*, dans son ouvrage, *Notitia utriusque Vasconiæ*, chap. 13, en a recueilli un très-grand nombre; encore n'a-t-il fait des recherches que sur les trois premières lettres de l'alphabet.

[2] Dupleix, *Mémoires des Gaules*, liv. IV, chap. 16.

universelle [1], l'ancienne langue des Vascons et des Cantabres avec les dialectes usités aujourd'hui en Catalogne, en Aragon, dialectes qui diffèrent essentiellement du vrai basque, restreint aujourd'hui, comme nous l'avons déjà insinué, aux environs des Pyrénées. Pour réfuter en entier l'assertion de M. *Dupleix*, nous ajouterons qu'il y a dans le basque effectivement des mots ressemblans au grec; mais qu'il n'est point du tout démontré que ce sont les Espagnols qui les ont empruntés des Grecs : ceux-ci peuvent tout aussi bien les avoir appris des peuples espagnols avec lesquels ils avaient des relations. *Platon*, qui vivait quatre siècles avant l'ère chrétienne, n'assure-t-il pas que sa nation a emprunté beaucoup de mots des Barbares, et ceux qu'il cite comme exemples ne ressemblent-ils pas en partie au basque? Du reste, dans la supposition même que ce soient les Grecs qui aient introduit ces mots dans la langue des anciens Espagnols, il reste toujours vrai que le nombre n'en est pas assez considérable pour avoir pu produire un changement important dans l'idiôme de ceux-ci.

La suite de nos recherches nous conduit nécessairement à une autre question plus difficile à résoudre que ce qui précède. Il s'agit de savoir si la langue basque, comme étant la plus ancienne connue de tous les idiômes de l'Espagne, n'est pas identique avec la langue celtique, qui a dû y avoir cours également dès les tems les plus anciens. Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être d'une pareille question, persuadés qu'ils sont, que l'ancien celte s'est réfugié dans la Basse-Bretagne, et ne se trouve nulle autre part. Il faut convenir qu'il y a une grande

[1] Voyez aussi *Historia literaria de España*, tome II, c. 2, dissert. 76.

différence entre le bas-breton et le basque, et que les mots qui se ressemblent dans les deux idiômes sont en bien petit nombre. Pour s'en convaincre, sans même connaître ni l'une ni l'autre de ces langues, il suffit de comparer le *Vocabulaire du Bas-Breton* de M. *Pezron* et le *Recueil de Mots gallo-celtiques* de M. *Altaserra*, avec le *Dictionnaire biscayen* de M. *Larramendi*. Il faut donc en conclure, ou qu'une des deux langues n'est pas celle des Celtes, ou bien qu'elles ne le sont ni l'une ni l'autre. Si le celte se trouvait en France, dit le judicieux *Masdeu*[1], que nous avons déjà cité plusieurs fois, il se retrouverait dans l'Aquitaine, dont les habitans, au rapport de *Strabon*, ressemblaient bien plus aux Espagnols qu'aux autres Gaulois[2]. Comment se fait-il donc que la langue celte se soit retirée dans un coin de terre, qui autrefois était habité par des peuples tout-à-fait différens des Celtes? De plus, en examinant attentivement le langage prétendu celtique de la Basse-Bretagne, on y retrouve des mots grecs, latins, français, italiens, castillans, etc.; enfin, tant de lambeaux étrangers, qu'on est fondé à croire, avec M. *Falconet*[3], que le celte se retrouve aussi altéré dans le bas-

---

[1] *España antigua*, part. II.

[2] Quoiqu'un fait isolé ne puisse pas suffire pour établir une opinion, il sert cependant à l'appuyer; par cette raison un passage d'Ausone au sujet d'une fontaine de Bordeaux mérite d'être cité ici :

Salve, fons ignote ortu, sacer, alme, perennis

. . . .

Duiona *Celtarum linguâ, fons addite divis.*

Le mot *duiona*, que le poëte appelle celte, est évidemment basque, et sa terminaison se retrouve dans un grand nombre de noms topographiques d'Espagne. Le langage qu'on parlait en-deçà des Pyrénées ressemblait donc à celui des peuplades ultramontaines, et l'un et l'autre dérivait du celte.

[3] *Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française*. Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XX.

breton que le gaulois ou le latin dans le français. D'ailleurs nous avons déjà fait voir que quant à cette prétendue universalité du celticisme que quelques auteurs français étendent sur une partie de la terre, elle n'a jamais existé que dans leur imagination. Il n'y a jamais eu de langue universelle, par des causes qui empêcheront qu'il n'y en ait jamais. Mais, puisque le bas-breton ne paraît pas être le vrai celte, le basque l'est-il? On ne peut point répondre affirmativement à une question dont la solution doit reposer sur des bases fixes qui nous manquent. Cependant ou peut former des présomptions, et voici les nôtres : puisque les Celtes étaient établis en Espagne dès les plus anciens tems, et que nous n'y connaissons point de langue plus ancienne et mieux conservée que le basque, il est clair que si la langue celte existe encore quelque part, ce doit être dans le basque plutôt que dans tout autre idiôme. Le basque n'est pas apparemment du celte tout pur, mais sans doute il en conserve le plus de traces; ce n'est point un dialecte provincial, un patois, c'est une langue formée, pleine d'énergie et très-riche en expressions et en mots. On y reconnaît quelques traces du latin [1] et du goth [2]; mais les mots qu'elle a empruntés de ces deux langues sont en si petit nombre qu'on peut la regarder comme originale, pure et vraiment antique. L'examen de la structure d'une langue a toujours un grand intérêt pour l'homme observateur et lui donne la mesure du génie du peuple qui s'en est

[1] Par exemple, *amatu*, amare, *antzarra*, oie, *abere*, avoir, *aiera*, air, etc.

[2] De ce nombre sont *dantza*, danse, *dorra* thor, porte, *bantza*, panse, *ala*, all, *tout*, et autres qu'on peut voir dans *Adelung's Mithridates*, *fortgesezt von Vater*. 1809, tome II, p. 12.

servi. A plus forte raison doit-il s'intéresser à l'esprit de la langue basque si remarquable par sa haute antiquité et par ses propriétés singulières. Nous croirions donc laisser une lacune dans notre tableau historique de l'ancienne Espagne, si nous ne consacrions pas quelques pages à un aperçu général sur les particularités de son ancien langage. Ces détails ne plairont peut-être pas à ceux qui ne cherchent dans l'histoire d'un peuple que des anecdotes propres à satisfaire une vaine curiosité; ceux-là regarderont comme d'inutiles digressions tout ce qui ne remplit pas leur attente, et accuseront l'historien de négliger l'amusement pour une science aride et superflue; mais tous les hommes penseurs qui veulent approfondir le génie de la nation dont on leur présente l'histoire, jugeront qu'ils parviendront à ce noble but, plutôt par la connaissance du langage, des arts et du culte de ce peuple, que par des détails frivoles qui divertissent l'esprit sans agrandir le cercle des idées, et sans augmenter la masse des connaissances propres à montrer les progrès de l'esprit humain dans la série immense des siècles.

Il n'y a guère qu'une centaine d'années qu'on accorde à l'ancienne langue espagnole toute l'attention qu'elle mérite. Auparavant on la connaissait si peu que des hommes, d'ailleurs raisonnables et instruits, regardèrent comme une entreprise impossible d'y appliquer les principes de la grammaire générale et de la réduire à des règles fixes et certaines. *Larramendi* fut le premier qui publia une grammaire basque écrite dans un style clair, quoiqu'un peu emphatique. C'est en général le défaut de presque tous ceux qui ont écrit sur cette langue : égarés par un

faux enthousiasme national, ils veulent nous prouver l'universalité de la langue de leurs ancêtres et sa supériorité sur toutes les autres qui se parlent en Europe. Ils auraient rendu plus de service aux lettres, en recherchant et en publiant les anciens monumens écrits dans cette langue, et conservés, quoiqu'en fragmens, par des traditions continuelles, dans les pays où elle est encore vivante; au lieu de cela, on n'a publié jusqu'à présent que des livres spirituels et quelques poésies à l'usage des gens de la campagne [1], toutes composées par des Basques modernes; mais en même tems on a éclairci les principes du basque, et ce que l'on a publié à cet égard nous met déjà en état d'apprécier le génie de cette langue [2]. Essayons d'en développer, d'après ces ouvrages, le caractère original et les beautés.

Le basque, ou *bascongada*, s'appelle dans le pays même, la langue *euscara*, *escuara* ou *eusquera*, et se parle, comme nous l'avons déjà dit, dans les pays adjacens des Pyrénées. Les dialectes en sont variés et nombreux; on distingue principalement celui qu'on appelle *autrigonique*, à cause des anciens Autrigons,

[1] Le premier ouvrage qui ait été publié dans cette langue, est la traduction du *Nouveau Testament*, sous le titre *Jezus Crist gure jau naren testamentum berria*. Rochelle, 1571, in-8°. Ce livre, devenu rare, fut fait par ordre et aux frais de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, par un ministre protestant, nommé Jean de Liçarrague. Un autre théologien, Jean d'Echeberri, a publié deux recueils de cantiques spirituels, dont l'un est intitulé : *Noelac, etabercé cantá espiritual berriac;* et l'autre, *Manual devocionezcoa edó ezperén orén oró escuetan erabiltzeco liburuchoá, Escárazco versután eguiñá, eta guztiá bi partetán bereciá.* Tous ces ouvrages ont été composés dans le dialecte de Labour. Les recueils d'*Hervas*, de *Chamberlaine* et autres, contiennent aussi l'oraison dominicale dans plusieurs dialectes.

[2] *Voyez*, à l'article *Langue* de notre liste bibliographique, les principaux ouvrages à consulter.

et qui est en usage en Biscaye (el señorio), sur-tout aux environs de Bilbao, Ordunea et Ceduma; le dialecte *vardulique*, dans le Guipuzcoa, qu'habitaient anciennement les Vardules; et le dialecte *basque* ou *labortano*, qui se parle dans le Bas-Navarre et dans le pays de Labour et de Soule en France, et qu'on appelle aussi le dialecte gascon, parce qu'il se parle avec le plus de pureté à Saint-Jean-de-Luz en Gascogne. Celui d'Alaba tient quelque chose de tous les les autres et semble les réunir en un seul. On ignore lequel de ces dialectes est le primitif et le véritable, ou bien si tous ont été en usage chez diverses tribus de l'ancienne Espagne; ils sont du moins tous très-réguliers et conséquens dans leurs principes. La prononciation du basque est en général douce et harmonieuse, quoi qu'en disent les auteurs romains et grecs, qui ont trop négligé l'étude des langues étrangères, sans laquelle il n'y a pas de bon historien ni de géographe. Une preuve que le peuple qui a parlé le basque était sensible à l'harmonie, c'est que pour la conserver il a introduit dans ce langage la faculté de changer, de supprimer ou d'ajouter une ou plusieurs lettres, tant voyelles que consonnes; de contracter même en un seul plusieurs mots séparés. En voici un exemple : *arran-dia*, veut dire truite fraîche; *arran-dia-dago*, la truite est fraîche : au lieu de cette expression, les Basques disent *arrandiago*. Ils usent en cela de la même liberté que les Hébreux et autres peuples orientaux. Les sons gutturaux ou partant du gosier s'évitent dans le basque, de même que l'aspiration rude et le choc des consonnes; lorsqu'il s'en trouve plusieurs ensemble, la prononciation n'en devient pas plus pénible; elle ne diffère nullement,

comme dans d'autres langues, de la manière d'écrire, et ressemble par-là à celle de la langue latine, qui, comme l'on sait, a le même avantage. Il y a trois accens, comme en grec et en français; mais dans les mots de plusieurs syllabes, ce n'est point, comme en grec, la pénultième ou l'anti-pénultième qui se marque d'un accent; le basque le place souvent sur la cinquième ou sixième syllabe avant la fin; par exemple, *dáramatzizute*. On ne connaît dans cette langue ni genre ni cas; ce n'est que l'article qui se décline : il est toujours postpositif, et forme la terminaison du substantif : par exemple, *guizon-á*, l'homme; *guizon-ac*, les hommes; de même pour un mot féminin, *emacume-a*, la femme. Si le substantif est suivi d'un adjectif, l'article se met après ces mots, *guizonon-á*, l'homme bon; *emacuméon-á*, la femme bonne; *ur garbi-á*, l'eau claire. Il est à remarquer que l'article du singulier est *a* et *ac*, mais que ces deux mots ne s'emploient pas indifféremment l'un pour l'autre. Si le sujet de la phrase est passif ou neutre, on emploie *a*; s'il est actif, on se sert de *ac* : par exemple, *hume-á il da*, l'enfant est mort; *hume-ác artzendu*, l'enfant le prend. Les cas du singulier et du pluriel sont caractérisés, comme on vient de voir, par la différence de l'article postpositif : par exemple, au nominatif, *jauná* ou *jaunác*, le seigneur; au génitif, *jaunarén*, du seigneur; à l'accusatif, *jaun-á*, le seigneur; au nominatif du pluriel, *jáun-ac*, les seigneurs; au génitif, *jáun-en*, des seigneurs, etc. Les noms de nombres sont: *bat* 1, *bi* 2, *hirú* 3, *lau* 4, *bost* 5, *sei* 6, *zazpi* 7, *zortzi* 8, *bederatzí* 9, *amár* 10, *amaicá* 11, *amabí* 12, *oguei* 20, *berroguei* 40, *eun* 100, *berreun* 200,

millá 1000. Ce dernier nombre vient sans doute du latin : cela ne prouverait-il pas que les Espagnols n'avaient pas, avant l'invasion des Romains, un mot particulier pour désigner *mille*, et qu'ils ne comptaient pas jusque là ?

Si les déclinaisons en basque se réduisent à rien, les conjugaisons y sont au contraire beaucoup plus nombreuses que dans toutes les autres langues ; le système des conjugaisons est peut-être ce qu'il y a de plus singulier et de plus curieux, et ne ressemble en rien à celui qu'on trouve dans les langues anciennes et modernes. Cependant, en disant que les conjugaisons sont très-nombreuses dans le basque, nous ne nous exprimons ainsi que pour être mieux entendus; car, à la rigueur, il n'y a point de conjugaisons dans les verbes actifs ; le verbe se met toujours au participe, et il n'y a que le verbe auxiliaire qui se conjugue : par exemple, *je mange*, se rend en basque par *jan-det ; j'ai mangé*, par *jaten-det*, et *je mangerai*, par *jango-det ;* ce qui veut dire verbalement, *je tiens* ou *j'ai le manger, j'ai le avoir mangé, j'ai le devoir manger* [1]. C'est par l'inflexion du verbe auxiliaire *det* qu'on indique les personnes, tandis que le véritable verbe actif *jan* reste invariable dans toutes les personnes du présent et de l'imparfait. Ceci prouve la haute antiquité de la langue basque ; car les grammairiens ont jugé avec raison que tous les peuples, dans le tems que leur langue était encore dans son enfance, ont parlé ainsi, et se sont servis, au lieu des inflexions conjugatives, de l'infinitif ou du participe

[1] Ou bien, *je suis mangeant, je suis ayant mangé, je suis devant manger ;* car le verbe *det* signifie *je suis* et *j'ai*, selon que le verbe est actif ou passif ou neutre.

avec le verbe substantif *être*. Mais ce n'est encore que la moindre particularité dans la conjugaison basque; la plus remarquable est que chaque verbe actif, ou, pour nous servir d'une expression plus juste, que le verbe auxiliaire joint à un infinitif ou participe actif, peut se conjuguer de vingt-trois manières différentes. On est d'abord étonné de cette abondance, et l'on se demande à quoi peuvent servir vingt-trois conjugaisons, tandis qu'une seule nous suffit et nous sert à exprimer sans le moindre embarras tous les rapports, toutes les circonstances qu'il est besoin de désigner. Pour mieux concevoir ce système, on n'a qu'à se rappeler celui des conjugaisons grecques, et l'on se souviendra que les Grecs ont trois manières de conjuguer, pour exprimer trois rapports, ou trois manières d'être différentes : l'actif, le passif et le moyen. Eh bien! les Basques ont étendu ce système et ont formé des conjugaisons, pour exprimer un grand nombre d'autres rapports que les Grecs et les autres nations ne peuvent désigner que par l'assemblage de plusieurs mots, sur-tout en ajoutant au verbe des pronoms. Des exemples rendront ce principe beaucoup plus clair. Nous nous servons du même verbe lorsque le régime direct est au singulier ou au pluriel, et lorsque le régime indirect est la première, la deuxième ou la troisième personne. La langue basque a pour tous ces rapports des conjugaisons différentes. Ainsi quand le Basque veut dire *je donne le livre*, il termine le verbe autrement que lorsqu'il dit *je donne les livres* ou *je donne le livre à toi, à lui, à vous, à eux*, etc. Il n'a pas besoin, comme nous, des pronoms et des articles pour indiquer ces différens rapports; il les indique par l'inflexion de son verbe. Cette grande variété est d'un raffi-

nement inconnu dans les autres langues, quelque perfectionnées qu'elles soient, et fait voir que l'ancienne nation espagnole n'est pas restée au premier degré de la civilisation ; ce qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est que le basque a trois manières d'adresser la parole à la seconde personne et de la remplacer par trois pronoms, dont le premier s'emploie pour ceux avec qui l'on vit familièrement, le second pour les étrangers, et le troisième pour ceux à qui l'on doit du respect. Il y a encore une distinction et une subdivision à faire dans les deux premiers, selon qu'on parle à un homme ou à une femme. Toutes ces considérations font naître autant de conjugaisons diverses, applicables aux circonstances dans lesquelles se trouve celui qui agit[1].

---

[1] Ces réflexions préliminaires peuvent servir d'explication au tableau suivant, dans lequel nous nous contentons de rapporter les premières personnes de chaque conjugaison, avec l'indication de leur signification littérale en français.

Conjug. 1. *Jaten det*, je le mange.
—— *dec*, tu le manges.
—— *deu*, il le mange.
Conjug. 2. *Jaten ditut*, je les mange.
—— *ditus*, tu les manges.
—— *ditu*, il les mange.
Conjug. 3. *Jaten didac*, tu me le manges.
—— *dit*, il me le mange.
Conjug. 4. *Jaten dizquidac*, tu me les manges.
—— *dizquit*, il me les mange.
Conjug. 5. *Jaten diet*, je te le mange.
—— *dic*, il te le mange.
Conjug. 6. *Jaten dizquiet*, je te les mange.
—— *dizquic*, il te les mange.
Conjug. 7. *Jaten diñat*, je te le mange.
—— *din*, il te le mange.
Conjug. 8. *Jaten dizquiñat*, je te les mange.
—— *dizquin*, il te les mange.
Conjug. 9. *Jaten dizut*, je te le mange.
—— *dizu*, il te le mange.

Il n'y a que les verbes irréguliers qui soient simples et se conjuguent réellement. Quant aux verbes neutres, quoiqu'ils n'admettent pas autant de conjugaisons que les actifs, ne pouvant pas avoir un régime direct, ils sont susceptibles cependant de sept inflexions différentes, destinées à exprimer les rapports que le verbe peut avoir avec le régime indirect; par exemple, *etorten naiz*, je viens; *etorten atzdt*, tu me viens; *etorten nátzaic*, je te viens; *etorten natzaio*, je lui viens, etc. Les Basques ont encore un

---

Conjug. 10. *Jaten dizquitzut*, je te les mange.
—— *dizquitzu*, il te les mange.
Conjug. 11. *Jaten diot*, je le lui mange.
—— *dioc*, tu le lui manges.
Conjug. 12. *Jaten diozcat*, je les lui mange.
—— *diozcac*, tu les lui manges.
Conjug. 13. *Jaten diguc*, tu nous le manges.
—— *digu*, il nous le mange.
Conjug. 14. *Jaten dizquiguc*, tu nous les manges.
—— *dizquigu*, il nous les mange.
Conjug. 15. *Jaten dizutet*, je vous le mange.
—— *dizute*, il vous le mange.
Conjug. 16. *Jaten dizquitzutet*, je vous les mange.
—— *dizquitzute*, il vous les mange.
Conjug. 17. *Jaten diotet*, je le leur mange.
—— *diotec*, tu le leur manges.
Conjug. 18. *Jaten diozcatet*, je les leur mange.
—— *diozcatec*, tu les leur manges.
Conjug. 19. *Jaten nac*, tu me manges.
—— *nau*, il me mange.
Conjug. 20. *Jaten át*, je te mange.
—— *ac*, il te mange.
Conjug. 21. *Jaten záitut*, je te mange.
—— *záitu*, il te mange.
Conjug. 22. *Jaten gáituc*, tu nous manges.
—— *gáitu*, il nous mange.
Conjug. 23. *Jaten záituztet*, je vous mange.
—— *zaituzte*, il vous mange.

On voit par ce petit tableau que toutes les conjugaisons sont formées régulièrement sur le même plan, et qu'elles sont toutes composées du verbe *jaten* avec une inflexion variable du verbe substantif *det*.

avantage de plus dans leurs conjugaisons, c'est de pouvoir donner aux verbes une nuance particulière par des particules ou affixes, ce qu'on ne peut obtenir dans d'autres langues que par de nouveaux verbes; par exemple, pour indiquer la possibilité, le désir ou l'habitude d'agir, ils ajoutent au verbe les particules enclitiques *al*, *oi*, *d ahdl*, etc. Passons à la syntaxe de cette langue curieuse. La construction des phrases admet plusieurs inversions qui en rendent le sens beaucoup plus énergique et l'expression plus élégante que dans le français. L'article *a*, qui, comme nous l'avons déjà dit, est toujours postpositif, peut se mettre ou être sous-entendu comme en grec : pour indiquer un rapport de possession ou d'origine entre deux substantifs, on fait précéder le mot déterminé de celui qui le détermine; par exemple, *jain Eoarén amer*, de Dieu la mère : lorsque le substantif est accompagné d'un ou de plusieurs adjectifs, ceux-ci se placent toujours après le substantif; par exemple, *guizon eder bat*, un bel homme, ou littéralement *homme bel un*, construction qui est tout-à-fait l'inverse de celle du français. Nous avons vu qu'il y a dans le basque des conjugaisons masculines et féminines; il y a plus : cette langue possède aussi des verbes comparatifs; et le relatif même, qui, dans toutes les autres langues, forme une espèce de mots particulière, n'y est qu'une terminaison du verbe; par exemple, *je mange le pain*, se rend par *jaten-det ognid;* et *le pain que je mange*, par *jaten dedán ognid;* on peut remarquer, dans le second cas, que sans déranger, comme dans le français, toute la construction, le basque se contente, pour indiquer la relation, d'ajouter au verbe la particule *an*. Ce

qu'on appelle ordinairement préposition, n'est en basque qu'une inflexion finale des substantifs; par exemple, *Burgosen*, à Burgos; *Parisen*, à Paris; *Burgosetic*, de Burgos; *Valladolidetic*, de Valladolid; *Búrgosera*, pour Burgos; *Bayonara*, pour Bayonne; *lurredn*, dans la terre; *lúrretacoa*, des terres. Il en est de même des terminaisons *az*, *ez*, *iz*, *oz*, qui indiquent le rapport de descendance ou d'origine exprimé en espagnol et en français par la préposition *de*; par exemple, *Rodriguez*, de Rodrigue; *Martinez*, de Martin; *Sanchez*, de Sancho; *cillarez*, d'argent; *berunez*, de plomb, etc. Ces finales ont passé dans l'espagnol moderne et s'y emploient dans le même sens pour les noms propres. Nous faisons observer en passant que ces particularités se retrouvent en partie dans les langues du Pérou. A l'imitation des langues orientales, celle des Basques se sert de circonlocutions pour désigner des objets qui commandent le respect ou la crainte; par exemple, Dieu s'appelle *Jaungoicoa*, c'est-à-dire Seigneur du haut; la nuit, *gab-a*, absence ou manque de lumière; la mort, *eriotza*, maladie froide; le soleil, *éguzquia*, créateur du jour; la lune, *ilarguia*, lumière périodique (*lux menstrualis*). L'observation du cours régulier du soleil et de la lune avait conduit les anciens Espagnols comme les autres peuples à diviser le tems en années et en mois, et à subdiviser chacune de ces parties en deux; les années en été et hiver, les mois en *ilgoria*, lune qui monte, et *ilberia*, lune qui descend; leur année commençait avec le nouveau cours du soleil, c'est-à-dire au solstice d'hiver, et chacune des deux saisons se partageait en deux parties, de trois

ois chacune, en premier et second hiver, en pre-ier et second été. Les Basques ont aussi, comme Orientaux, un genre de poésie particulier, affran-i de la gêne du mètre, et consistant seulement ns l'harmonie des sons et dans le rythme des mots; ais, outre cette poésie libre, ils en ont d'autres nres assujétis au mètre et à la rime, et dans les-iels on a composé divers cantiques, sonnets et itres petits poëmes, dont nous avons parlé plus aut.

En résumant tout ce que nous venons de dire ir l'ancienne langue espagnole, on peut, ce nous mble, en abstraire les principes suivans :

1°. La langue *Euscara* ou basque est du petit ombre de celles qui réunissent à une grande régu-rité une précision énergique; le caprice de l'usage e l'a point tyrannisée comme nos langues modernes; lle est fondée sur la logique et la saine raison : tout t, dans les propositions énoncées dans cette langue, ibordonné au verbe qui, selon l'expression de uelques grammairiens, est effectivement l'ame de phrase, de même que tout ce qui sert à qualifier e sujet de la proposition n'a son rang qu'après celui-i et s'y trouve ordinairement joint; cette construc-ion est conforme à la marche de la pensée et à l'ordre ans lequel les idées se succèdent dans l'esprit de elui qui parle, lit ou écoute. Ce n'est donc point un argon; c'est un idiôme dont les principes, loin d'être rbitraires, sont susceptibles de la plus rigoureuse ana-yse. Or, puisque le langage d'un peuple est l'em-reinte de son génie, nous pouvons en conclure ue la nation espagnole est parvenue de bonne heure un certain degré de civilisation, qui, à la vérité

beaucoup moins parfait que celui auquel se sont él
vés les Grecs, la mettait au-dessus de plusieu
autres peuples anciens, et ne lui faisait cependa
rien perdre de cette simplicité qui paraît avoir été so
caractère primitif.

2°. La langue basque ne doit rien de sa perfectio
aux peuples qui, lorsqu'elle était d'un usage commun
ont envahi l'Espagne; elle était déjà formée alors e
ne s'est point enrichie des beautés de la langue latine,
originale dans la plupart de ses principes, elle res-
semble, sous quelques rapports, comme nous l'avon
fait remarquer, aux langues orientales; circonstanc
qu'il ne faut point négliger entièrement, puisqu'ell
contribue à prouver que l'Espagne a été peuplée plu
tôt par les peuples venus de l'Asie que par les nation
de la Gaule et autres contrées septentrionales. Nou
avons déjà réfuté l'opinion de ceux qui veulent prou-
ver l'affinité du basque aux langues gauloises; nous
aurions pu y ajouter encore l'assertion du père *Rou-
baud*[1], qui prétend avoir entendu un Basque s'en-
tretenir sans la moindre gêne avec un Esquimaux, s
ce conte ridicule méritait d'être réfuté sérieusement
On pourrait s'étonner de ce que la langue latine
qui, dans la suite, devint universelle en Espagne,
n'a point altéré sensiblement l'ancien langage dans l
nord de cette presqu'île. M. *Vater*, dans la conti
nuation de l'ouvrage savant de M. *Adelung* sur le
langues du globe[2], en attribue la raison à la manièr
douce et amicale dont il croit que les Romains on
toujours traité les peuples du nord de l'Espagne, et
la grande liberté qu'ils leur ont toujours laissée. E

[1] Monboddo, *Origine des langues*, tome I.
[2] *Mithridates*, vol. II, 1809.

mettant même que les Romains aient fait une grande
stinction entre les peuples qu'ils ont soumis; si
s peuplades aux environs des Pyrénées ont été
oins esclaves que celles de l'intérieur du pays, et
elles ont conservé leur langage et leurs mœurs an-
ques, elles doivent, à notre avis, cet avantage plus
la dissémination de la population dans cette coutrée
'à toute autre circonstance. Encore aujourd'hui la
artie septentrionale de l'Espagne est celle où l'on
ouve le plus de maisons isolées (*solares*) et le
oins de grandes villes; les communications entre
s hommes des diverses contrées y sont moins fré-
uentes et leurs rapports moins multipliés; de là
ient qu'on y conserve avec plus de pureté les usages
nciens, et que tout ce qui est nouveau ou étranger, ne
ouvant agir sur une masse concentrée, perd son in-
uence à force de l'étendre.

LES CALLAIQUES.

Les Galliciens, anciennement nommés Callaïques,
ccupaient toute la Gallice actuelle, jusqu'au Duéro,
t encore une partie du royaume de Léon [1]; ils pos-
édaient donc toute la côte entre l'Asturie et la Lusi-
anie, avec les nombreux ports qui sont encore au-
ourd'hui le principal véhicule du commerce de ce
ays. De hautes montagues séparent la Gallice du
este de la presqu'île; elles s'abaissent à mesure
u'elles s'approchent de la mer, forment des es-
èces de terrasses à travers cette contrée, et se
erminent en promontoires sur les côtes : les caps
l'Ortégal et de Finistère en sont les pointes les plus

[1] Voyez *Callæciæ antiquæ tabula*, *ó mapa corográfico de la antigua*
Galicia, por *D. Jos. Cornide*. 1793, in-8°.

élevées. On peut regarder comme la première de terrasses de ce vaste amphithéâtre, tout l'espace qu s'étend depuis les montagnes d'Amares, Cabrero Comel et Segundera, jusqu'à celles de Jistral, Carba Loba, Pias, Bocelo, Faro et Paraño; la largeur e est de 15 à 20 lieues. La seconde terrasse, d'un étendue à-peu-près égale, mais d'une élévatio moins considérable, descend depuis ces branche de montagnes jusqu'aux caps qu'on vient de nom mer; la troisième enfin est formée par un banc qu les pêcheurs connaissent sous le nom de *Sierra*, e qui, se dirigeant du nord au sud parallèlement à l côte, jusqu'au cap Saint-Vincent, a 10 ou 11 lieue de largeur et 100 à 110 brasses de profondeur, et s perd insensiblement dans les abîmes de l'Océan. C banc immense, qui, par la pêche qu'on y fait, es de la plus grande importance pour la Gallice, sui à-peu-près les sinuosités et les inégalités de la côte, s'étend quelquefois en longues plaines et s'élève d'autres fois assez haut pour former des îlots le long du rivage; la plupart de ces cîmes n'ont que peu de largeur et sont couvertes d'une herbe rouge que dans le pays on appelle *ramel*[1]. Un grand nombre de rivières descendent du haut de la dernière chaîne de montagnes et fendent la côte pour se jeter dans la me Par cette disposition naturelle, la Gallice se trouve pou vue de tant de ports, qu'aucune province de l'Espag n'en a davantage; on en compte aujourd'hui, sur 1 lieues de côtes, cent dix-neuf, tant grands que petits, qui prouve la facilité qu'a toujours eue ce pays de s' donner à la navigation et à la pêche. Cette derniè

[1] *Ensayo de las historia de los peces*.... por *D. Jos. Cornide*. Madri 1789, in-8°.

occupation a été de tout tems celle à laquelle les habitans du pays se sont livrés avec le plus d'ardeur; mais anciennement on l'abandonnait à ceux qui étaient trop faibles pour suivre leurs compatriotes dans leurs expéditions guerrières. Il y a peu de pays dans le monde où la pêche soit plus abondante que sur la côte de la Gallice; les produits s'en vendent ordinairement dans le pays, non au poids, mais par charretées et à des prix extrêmement bas. Les Galliciens d'aujourd'hui sont d'excellens marins; ils se font enrôler en grand nombre au service du roi, et composent à-peu-près la cinquième partie de la marine espagnole [1]. Il n'y a pas de doute qu'anciennement ce peuple ne se soit appliqué à la navigation; et quoique César, en arrivant avec sa flotte sur ces côtes, jetât l'épouvante parmi les habitans de ces contrées maritimes [2], il faut croire qu'ils connaissaient l'usage des vaisseaux et qu'ils avaient vu des flottes long-tems avant l'arrivée des Romains. Leur frayeur était causée, probablement moins par la vue des vaisseaux, comme l'assure *Dion* [3], que par celle des guerriers inconnus que renfermait cette flotte; car les Phéniciens, les Carthaginois et la colonie de Cadix ont sans doute visité cette côte et commercé avec les indigènes dès les tems les plus anciens. L'abondant produit de la pêche et la fertilité du sol étaient des motifs trop puissans pour ne pas engager des nations accoutumées aux grandes spéculations, à établir des relations avec ce pays. D'autres circonstances, telles que le fameux commerce avec les Cassitérides et la prétendue expédition des Grecs sous *Amphiloque*, servi-

[1] Masdeu, *Historia critica*, tome I. *España antigua*, parte II, p. 361.
[2] *Dion*, lib. 37.
[3] *Ibid.*

raient à appuyer notre opinion, si ces événemen n'avaient pas malheureusement trop besoin eux-mêm d'être éclairés. L'antiquité des navigations de Gallic serait prouvée, si l'on pouvait démontrer que la fameus tour connue sous le nom de *Torre de Hercules*, et construite à l'entrée du port de la Corogne, es d'une époque antérieure à l'invasion des Romains. C monument, curieux par son emplacement, a excit depuis plusieurs siècles l'attention des écrivains; aucun ancien n'en parle; le premier qui en ait fait mention est un auteur du siècle de Constantin[1]. Depuis ce tems, on a augmenté la renommée de cette tour par des fables et des contes inventés à loisir; selon les uns, elle a été construite par *Hercule* (selon d'autres par *Hispale*, ou bien par *Brigo*, dont on fait des rois espagnols) et réparée par *César*, qui, dit-on, y fit placer un miroir énorme, dans lequel on découvrait les vaisseaux à plus de 100 lieues de distance. Les uns l'ont regardée comme un monument de reconnaissance érigé en l'honneur d'une beauté regrettée; les autres, comme devant rappeler le souvenir d'une éclatante victoire; d'autres y ont vu un édifice religieux, d'autres encore une forteresse ou un fanal, etc. M. *Cornide*, qui, à l'occasion de la réparation de cette tour sous le roi *Charles III*, a écrit une intéressante dissertation sur ce sujet[2], croit qu'elle n'a été bâtie que sous *Trajan* et pour servir de phare aux vaisseaux romains[3]. Nous attribuons à

[1] *Ister Æthicus.*

[2] *Investigaciones sobre la fundacion y fábrica de la torre llamada de Hércules, etc.*

[3] Ce qui confirme M. *Cornide* dans cette opinion, c'est qu'on a trouvé auprès de ce monument une pierre sépulcrale, avec le nom de *Lupus*, architecte; mais on ne peut inférer de cette circonstance, que la tour ait été bâtie par cet artiste, ni qu'elle ait le moindre rapport avec lui.

...te construction une origine beaucoup plus ancienne; les tours et les phares en Espagne sont presque tous du tems des Phéniciens et des Carthaginois; ces deux peuples, comme tous les Orientaux, avaient l'usage de construire des observatoires et des fanaux; il en fallait d'ailleurs dans un pays où les guerres se faisant souvent de voisin à voisin, chaque peuplade était obligée de se mettre constamment sur ses gardes, afin de ne pas être surprise par les peuplades voisines. Le port de la Corogne était sans doute alors un des plus fréquentés de la Gallice, et exigeait par conséquent plus que les autres un fanal pour guider les navires qui y entraient. Peut-être ce fanal servait-il en même tems à défendre le port, et peut-être était-il sous la protection d'*Hercule*, dont il a pris le nom.

Dans l'intérieur de la Gallice de pareilles tours se voient en très-grande quantité. *Molina*, auteur d'une description de ce pays[1], en compte cinquante-trois, et encore ne les a-t-il pas comprises toutes dans ce nombre; les unes sont situées sur des rivières, dont elles fermaient autrefois le passage par le moyen de grosses chaînes de fer; d'autres sont placées aux environs des villes et en surveillent les approches. Les murs même de plusieurs villes fortes en sont garnies; ce qui fait voir l'esprit guerrier qui a dû animer tous les anciens Galliciens, puisqu'ils prenaient tant de soin pour mettre leurs habitations en sûreté.

Un autre monument moins considérable, mais aussi curieux et peut-être aussi ancien que la *Tour d'Her-*

---

[1] *Descripcion del reyno de Galicia y de las cosas notables del*. 1551, in-4°.

cule, se voyait autrefois dans le port de Mongia : c'était une pierre énorme, taillée en forme de navire, avec des mâts et des voiles, et assise sur des rochers qui s'élèvent au-dessus des eaux. Une grande quantité de bœufs, dit l'auteur que nous venons de citer, n'aurait pas pu déranger cette masse pesante, et cependant il suffisait d'un coup de main pour la faire branler aussi facilement qu'un morceau de bois qui flotte sur l'eau. Ou nous nous trompons, ou ce monument est une de ces pierres branlantes dont nous avons déjà fait mention en parlant des vieux monumens espagnols qui seuls se sont conservés depuis ces tems reculés. Ce vaisseau massif et informe n'annonce-t-il pas d'une manière évidente le cas qu'ont fait les anciens habitans de Gallice de la navigation et de l'art de construire des vaisseaux? Ne serait-ce pas une offrande faite à leurs divinités maritimes, ou l'exécution d'un vœu au retour d'une expédition heureuse?

Quoique *Strabon* assure que les Callaïques n'adoraient point d'autres divinités que le soleil et la lune, il y a cependant assez de motifs pour croire que le culte des astres n'était pas le seul qu'ils pratiquaient, puisque, selon *Silius Italicus*, ils croyaient aux augures et qu'ils observaient la position des entrailles des victimes, le vol des oiseaux et la direction de la foudre, genres de superstition qui, chez les peuples anciens, étaient toujours le fruit d'une idolâtrie très grossière. D'ailleurs le tems a déjà fait découvrir dans ce pays, comme dans les autres provinces de l'Espagne, des monumens qui mettent cette question hors de doute. Plusieurs inscriptions, rapportées plus haut parmi celles qui font connaître les divinités

nationales des Espagnols, ont été trouvées en Gallice, et prouvent qu'on y adorait les dieux *Bandua*, *Netace* et *Bareco*, avec le surnom de *Rauveana*. Quatre autres inscriptions nous apprennent qu'on y avait élevé des temples à *Jupiter* sur les monts *Candadeno*, anciennement *Candamius*, et *Furado*, autrefois *Ladicus* [1]; mais peut-être le culte de *Jupiter* n'y a-t-il été introduit que par les Romains. *Strabon* nous dit qu'ils avaient élevé un autel au soleil, parce qu'ils voyaient cet astre tous les jours se coucher auprès d'eux et s'enfoncer, selon les apparences, dans l'océan qui bordait leur territoire, et qu'ils regardaient comme la limite du monde. *Silius Italicus* fait mention des chants nationaux, ou, pour nous servir de son expression, des hurlemens par lesquels des Callaïques célébraient les hauts faits de leurs guerriers, et qu'ils accompagnaient du battement alternatif des pieds et du son de leurs petits boucliers de métal qu'ils entrechoquaient en mesure [2].

Le sol de la Gallice a dans tous les tems été fertile et abondant en métaux et en pierres précieuses. L'or, l'argent et l'étain formaient autrefois la richesse de ce pays; le premier de ces métaux y était même tellement commun, au rapport des anciens, que les paysans en découvraient fréquemment des lingots du poids d'une demi-livre en fendant avec la herse les mottes de

---

[1] *Jovi Candamio* et *Jovi Ladico*. Voyez Masdeu, *Historia critica*, tomo V, parte II.

[2] *Fibrarum et pennæ, divinarumque sagacem*
Flammarum, misit dives Callæcia pubem,
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis,
Nunc, pedis alterno percussâ verbere terrâ,
Ad numerum resonas gaudentem plaudere cætras.
Hæc requies ludusque viris, ea sacra voluptas. Lib. III, 344—49.
Voyez le commentaire de *Drakenborg*, sur ce passage.

terre dans leurs champs. *Justin* rapporte qu'il y avait sur les confins de la Gallice une montagne qu'on regardait comme sacrée; car, quoiqu'elle abondât en mines d'or, il n'était pas permis de les fouiller : les habitans avaient seulement le droit de ramasser, comme un don des Dieux, le métal que les yeux découvraient dans les crevasses produites par la foudre qui, dans ce pays-là, tombe souvent et décharge sur les montagnes son fluide électrique; mais ce respect salutaire ne paraît pas s'être étendu sur tout le pays. On reconnaît des traces manifestes de mines exploitées anciennement dans le pays de Vierço, non loin du Sil, dont les bords abondaient, au rapport de *Pline*, en mines d'or. On y voit une montagne, appelée *de las Medulas*, qui porte sur son sommet cinq ou six monceaux de terre qui s'élèvent en forme de tours l'un à côté de l'autre, et reposent sur des fondemens en maçonnerie. L'opinion générale est que ce sont les restes de l'ancien sommet, détruit par les exploitateurs des mines; mais peut-être ces monumens sont-ils d'une époque postérieure. Il y a encore d'excellent étain dans la vallée de Monterei et les environs, mais en moindre quantité qu'autrefois. La terre appelée *Valdiores* produit de belles turquoises, et les bords du Minho beaucoup de minium, ce qui a donné le nom au fleuve. Il y a quelques siècles qu'on voyait encore fréquemment en Gallice des martres et d'autres animaux à belle fourrure qu'on ne trouve guère aujourd'hui que dans le nord de l'Europe. *Molina* assure même que ces animaux ne le cédaient en rien, pour la beauté de leur peau, aux zibelines, et qu'on faisait dans son tems quelquefois des battues pour les prendre. Ce fait prouve que le

règne animal a subi des changemens comme les autres règnes et comme toute la nature en général; à mesure que le climat ou la surface du sol se sont améliorés, les espèces qui se plaisent dans les pays rudes ont abandonné les régions du midi pour s'enfoncer dans les frimas des contrées septentrionales; peut-être ont-elles été remplacées dans leur ancien séjour par d'autres espèces qui n'y existaient pas auparavant.

Les rivières qui traversaient la Gallice étaient, comme aujourd'hui, le Minho, qui reçoit le Sil fameux par le minium qui se trouve sur ses bords, et le Léthé, aujourd'hui Lima. Le nombre des sources chaudes n'y était pas moins considérable qu'aujourd'hui. La capitale des Callaïques était *Calé* ou *Calle*. Cette ville avait un bon port sur l'Océan; c'est à cause de cette situation qu'elle a été appelée *Calé*, ce qui, dans le langage du pays, signifiait *port*, ou ville littorale [1]; elle a été remplacée par la ville d'Oporto, située à l'endroit où le Duéro se décharge dans la mer. Auprès du Léthé était située une autre ville qui portait le nom du fleuve. Les anciens attribuent l'origine de plusieurs villes de la Gallice à de fameux héros grecs; *Amphiloque* y a bâti, selon eux, la ville d'Amphilochia; *Diomède*, celle de Tyde (*Tuy*), et *Teucer*, fils de *Télamon*, a donné son nom à cette contrée. Nous avons déjà émis notre opinion sur ces prétendues expéditions. Parmi les diverses peuplades qui occupaient l'ancienne Callaïcie, la plus grande était celle des Braccares, qui s'étendaient depuis les rives du Duéro jusqu'à celles du

---

[1] *Voyez* la note page 183, Tome II de l'*Histoire romaine*, *par le prés. Debrosses*.

Minho, et s'appelaient aussi anciennement *Graviens*[1] ou *Groniens*; quelques auteurs les subdivisent encore en plusieurs tribus[2], dont les distinctions ne nous importent guère dans ce résumé. La ville dont cette partie de la Callaïcie prenait son nom, était *Braccara*, qui a été remplacée par Braga.

Chez les descendans des anciens Callaïques, et surtout des Braccares, on retrouve encore quelques vestiges des usages que *Strabon* attribue à tous ces peuples occidentaux. Dans les siècles précédens, on les voyait toujours armés et munis de javelots, même quand ils se livraient aux travaux des champs[3]. L'esprit guerrier de leurs ancêtres semble leur avoir été transmis sans une grande altération ; ils sont très-forts et robustes, et se chargent, à Lisbonne et dans d'autres grandes villes, des travaux les plus pénibles[4].

Le cap Finistère, à l'extrémité occidentale de la Gallice et de toute l'Espagne, s'appelait anciennement le cap *Nérium, Artabrum* ou *Celticum*; il était occupé par la peuplade des Artabres ou Arotrèbes, qui possédaient dans cette contrée, ainsi que leurs voisins, un grand nombre de petites villes, dont chacune se regardait et se gouvernait apparemment comme un Etat particulier, puisque *Strabon* dit « que le pays situé entre les Artabres et le Tage » est occupé par environ trente peuples différens[5]. » Aucun d'entr'eux n'occupait sans doute une ville

---

[1] *Et quos nunc Gravios, violato nomine Graium,*
Œneæ misere domus, Ætolaque Tyde. Sil. Ital. III, 366.
Voyez la note de M. *Ernesti*, sur ces vers.

[2] Voyez Resende *de Antiquit. Lusit.* Libr. IV.

[3] *Ibid.*

[4] Murphy, *Voyage en Portugal.*

[5] Dans quelques éditions on lit 50.

comparable aux chefs-lieux des plus petits départemens de la France. Le cap Ortégal est appelé par les auteurs anciens *Trittucum ;* et leur *Brigantium* paraît être Bétanços.

Sur la côte occidentale sont disséminées plusieurs îles, désignées sur la carte de *Lopez*, sous les noms de *Islas Estolas*, *Islas de Seyas* ou *de Bayona*, *Islas de Ous*, *Islas Salvora*, etc. Nous ignorons si anciennement on les distinguait par des noms particuliers. Il est très-probable, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les nations étrangères confondaient toutes les îles situées à l'ouest de l'Espagne sous la dénomination générale de *Cassitérides*.

LES LUSITAINS.

TOUTE la partie occidentale de l'Espagne, qui portait, du tems des Romains, le nom de *Lusitanie*, et qui est appelé aujourd'hui *Portugal*, paraît avoir été habitée originairement par les Celtes, mêlés à d'autres peuplades moins connues. L'origine de ce peuple fameux a été le sujet d'une discussion assez étendue dans le deuxième chapitre : pour sa position, il se présente également des incertitudes qu'il n'est pas facile de détruire. Etait-il d'abord fixé en Lusitanie, ou bien s'est-il étendu de la partie méridionale dans la contrée de l'ouest ? Nous l'ignorons. *Pline* semble pencher pour la première de ces opinions[1]; mais un savant espagnol prétend que les mots de *Pline* disent tout le contraire[2]. Quoi qu'il en soit, il reste toujours certain que les Celtes se sont multipliés de

---

[1] *Hist. nat.*, lib. III, c. 3.

[2] P. Quintero, *la Beturia vindicada. Sevilla*, 1794.

plus en plus, et ont peuplé l'ouest et le nord et probablement aussi une partie du midi de l'Espagne. Voilà pourquoi *Strabon* dit que les peuples qui habitaient ces diverses contrées, se ressemblaient à-peu-près dans leurs mœurs, et vivaient de la même manière. Les Lusitains sont compris dans cette classe générale : *Strabon* nous les peint comme des gens agiles et légers, aussi adroits à dresser des embûches qu'à épier et à découvrir celles qu'on leur tendait. « On assure, dit ce géographe, que ceux qui habitent » près du Durius (Duéro), vivant à la façon des Lacé» démoniens, se frottent d'huile deux fois par jour, » font usage d'étuves chauffées avec des cailloux rougis, » se baignent dans l'eau froide, et ne prennent qu'un » repas propre et frugal. » Il ajoute plus bas qu'ils préfèrent la chair de bouc à toute autre viande. Le costume et les armes qu'il attribue à ce peuple, sont à-peu-près les mêmes que ceux que nous avons dit, au commencement de ce chapitre, être communs à tous les peuples libres de l'Espagne. Ce qui confirme, à cet égard, l'assertion de *Strabon*, c'est la découverte de plusieurs monumens lusitains, dans lesquels on a trouvé ces armes ; celle qu'on a faite en 1790 mérite entr'autres d'être consignée ici[1]. Des paysans, occupés à labourer un champ dans la vallée de Métoque, à peu de distance de Troncoso, virent leur charrue se heurter contre une masse de plomb. Curieux de savoir ce que c'était, ils écartèrent la terre et aperçurent un espace de vingt-quatre palmes tout couvert de plomb, et un mur qui s'élevait un peu au-dessus, et dont le mortier

[1] *Gazeta de Lisboa*, 1790, nº 2, supplément.

était comme pétrifié. Après avoir enfoncé la couverture de plomb, on rencontra un plancher en bois de châtaigner, tellement pourri, qu'il céda aux premiers efforts et tomba dans un enfoncement qui se fit voir alors. On se munit d'une échelle et de flambeaux pour y descendre. On rencontra d'abord une chambre de vingt-quatre palmes carrées sur vingt de haut, bien carrelée, et dont les murs étaient bâtis d'une manière tellement solide qu'on ne distinguait pas les jointures des pierres. Par-ci et par-là il y avait, sur ces murs, trois rangs de caractères absolument inconnus. Au milieu de cette salle, il y avait par terre un piédestal carré et une statue en pierre blanche, portant à la main droite deux rayons, et ayant le bras gauche cassé au coude. De chaque côté de la salle était un siége tout en pierre de la forme d'une chaire. Dans un des murs de la salle, on remarqua ensuite une petite porte de bois qui fut aisément enfoncée, et l'on entra dans une seconde pièce longue de quinze palmes et haute de vingt, avec des murs semblables à ceux de la première salle. A un des côtés de la chambre, il y avait deux grands coffres fermés avec des crampons de fer couverts de rouille. Dans la première de ces caisses, on découvrit six casques de fer, quatre cuirasses d'acier, une cotte de maille et quelques écuelles de laiton; tout le reste était tellement consumé par la rouille, qu'il était impossible de distinguer le moindre objet. La seconde caisse renfermait quatre freins d'une forme bien différente de ceux dont on se sert aujourd'hui, et dont les courroies étaient de cordes entrelacées; huit éperons de fer très-grands, et munis, au lieu d'une étoile, d'un long clou; trois cottes de maille très-

endommagées, deux pointes de lance et une épée de sept palmes et demie de long et d'environ une palme de large : elle était d'un seul fil et avait la poignée en forme de croix, cariée et assez longue pour pouvoir être saisie des deux mains. Dans un coin de la salle était une auge en pierre, et dans un des murs était pratiquée une élévation concave qui paraissait avoir été destinée à servir de lit. On y remarqua une inscription également en caractères inconnus. Cette seconde salle étant bien examinée, on passa par une autre porte dans une troisième pièce plus grande que les deux premières : les jointures des murs étaient munies d'une quantité de clous à grosse tête; au milieu était une table en pierre soutenue par quatre petits piliers. Dans un des murs on voyait trois enfoncemens en forme de cheminée, sans la moindre communication avec le dehors. Le second mur avait une niche dans laquelle avait sans doute été érigée une statue dont les débris étaient épars sur la terre. Le mur en face de celui-ci avait une niche pareille avec une chèvre en pierre, dont la tête était tombée par terre. Enfin, dans le quatrième mur, on aperçut un enfoncement arqué semblable à une cheminée souterraine. Au fond de la pièce était un escalier par lequel les personnes venues pour visiter ces antiquités, remontèrent au jour.

Nous ignorons quel usage on a fait jadis de ce local, et nous n'avons rapporté le fait que parce qu'il sert à prouver qu'une série de découvertes pareilles nous ferait connaître les usages et les costumes des anciens Espagnols, beaucoup mieux que ne le font quelques passages des auteurs latins ou grecs. On est d'autant plus fondé à faire cette remarque, que

c'est absolument par des découvertes semblables qu'on est parvenu à être un peu instruit du culte des anciens Lusitains, dont les Grecs et les Romains ne savaient presque rien eux-mêmes, et dont, par conséquent, ils n'ont pu nous apprendre que des choses très-vagues. Il existe, dans presque toutes les parties du Portugal, des monumens de pierre semblables à ceux qu'on remarque en Espagne, en France, et dans d'autres contrées tant méridionales que septentrionales de l'Europe. Quelques-uns de ces monumens sont assez curieux par leur forme; les Portugais les nomment *antas :* ils sont formés le plus souvent de plusieurs pierres assez élevées et surmontées d'une seconde bien plus grande, et formant avec d'autres une sorte de cellule. M. *Cambry*, qui a fait des recherches intéressantes sur ces monumens, et qui a consulté beaucoup d'auteurs, s'exprime ainsi à ce sujet[1] : « L'inquisition, qui poursuivit les restes du druidisme » (culte des Celtes) avec encore plus d'activité qu'on » en eut dans les autres provinces catholiques, en a » fait disparaître un grand nombre. Cependant les » voyageurs en rencontrent encore tous les jours; et, » s'ils parcouraient le royaume avec l'idée de les » chercher, nous en connaîtrions sans doute une plus » grande quantité. » R. *Twiss* dit, dans son *Voyage d'Espagne et de Portugal* : « Sur la route d'Oporto » à Almeyda, je remarquai, à côté du grand che- » min, cinq pierres placées debout, de huit pieds de » hauteur, et quatre autres de même longueur couchées » à terre, qui nous rappelèrent notre *Stonehenge*. » On voit, dans toutes ces montagnes, un grand nom- » bre de pierres énormes placées dans des positions

[1] *Monumens celtiques*, pages 169—205.

» extraordinaires. M. *Corréa de Serra*, continue M.
» *Cambry*, m'assure avoir vu, entre Montemor et Ar-
» rayolos, sur le grand chemin de Lisbonne et à Poma-
» rès, au pied de la Serra d'Olsa, des *dolmin*[1], formant
» toujours une espèce de cellule. A Cachao de Rapa,
» sur le Douro, est un rocher sculpté avec des carac-
» tères inconnus. Ces *antas* sont décrits dans une
» dissertation insérée dans les *Conférences de l'A-
» cadémie royale d'histoire portugaise*, du 30 juil-
» let 1733, par *Mendoça de Pina*. Il annonce que
» ces amas de pierres se trouvent dans différentes
» parties du Portugal. Il en est un près de la ville de
» la Garda : c'est une table de pierre de treize palmes
» de large et de dix-neuf de long, posée sur cinq
» autres pierres brutes. L'auteur dit avoir vu un
» *anta* beaucoup plus grand auprès du lieu nommé
» *Antas de Penalva*. On en connaît un dont la
» table a trente palmes de long. *Mendoça de Pina*
» cite trois ou quatre de ces monumens; les bergers
» du voisinage de ces pierres disent qu'on y brûlait
» les prémices de l'année; il cite plusieurs familles
» dont le nom est pris de ces monumens : *Antas de
» Penalva*, *Antas de Penadono*, *Santiago de
» Antas*. Ces autels, dans le Portugal, sont placés,
» non sur les montagnes, mais dans les champs, en-
» tourés de tertres et de montagnes. On peut assurer,
» dit *Mendoça de Pina*, que les *Antas* sont les mo-
» numens les plus anciens de l'Espagne et même du
» monde entier. M. *d'Hancarville* assure que, près
» du promontoire sacré, en Lusitanie, était une
» pierre druidique nommée *gigonia*.... »

---

[1] On appelle *dolmin* les monumens druidiques faits d'une table de pierre brute, élevée sur plusieurs autres debout.

Il est donc évident que les Lusitains avaient un culte particulier, celui qu'on appelle communément le celticisme ; demi-barbares ils mêlaient à leurs sacrifices des usages cruels. Ils offraient à la divinité guerrière, objet de leur vénération, les prisonniers de guerre, et tiraient des augures des entrailles palpitantes et du sang de ces malheureux. On ignore si ces coutumes cruelles étaient indigènes, ou si elles ont été introduites en Espagne par les Phéniciens, ou les Carthaginois, ou les Phocéens ; car elles existaient malheureusement aussi chez tous ces peuples : elles se pratiquaient à Gadès même quelque tems après que les Romains y eurent établi leur domination. D'ailleurs les Lusitains avaient un caractère féroce, ce que *Strabon* attribue à leur situation isolée et au peu de commerce qu'ils avaient avec la société. *Justin* nous les représente sous un jour non moins défavorable. Les Lusitains, dit cet auteur, préfèrent la guerre au repos ; et, quand ils n'ont pas d'ennemis à combattre au dehors, ils en cherchent dans leur nation même[1]. Pour inspirer de la terreur à ceux qu'ils allaient combattre, ils secouaient et entremêlaient leur épaisse chevelure qu'ils laissaient toujours croître, et qui leur donnait un air hideux[2].

Outre les grands monumens en pierre dont nous venons de parler, et qui semblent avoir été exclusivement consacrés aux pratiques de leur idolâtrie, on en trouve d'autres dans les lieux déserts, mais d'une construction moins gigantesque et de pierres moins grosses ; on les appelle en portugais *fieis de deos* : ce sont sans doute des tombeaux[3] ; peut-être sont-ce

[1] *Histor.* Lib. XLIV.
[2] Appien, *Guerre d'Espagne*, ch. 67.
[3] Fr. Bern. de Brito, *Monarch. Lusit.*, tome I, liv. II, chap. 3.

ceux des malfaiteurs que l'on punissait, comme nous l'avons dit plus haut, par la lapidation [1].

La Lusitanie était habitée par beaucoup de petites tribus dont les principales étaient les Turdetains, les Celtiques, les Turdules, les Vettons, les Barbariens, les Pésures et les vieux Turdules. Rechercher les limites et l'étendue exacte de chacune de ces peuplades serait une entreprise aussi inutile que fastidieuse. Cependant nous allons leur assigner en peu de mots la position qui leur est attribuée par les anciens. Les lecteurs auront besoin de ces détails pour connaître le terrain qui, dans la suite de ce livre, va être le théâtre de longues guerres [2].

Les Turdetains habitaient la partie méridionale depuis le fleuve Anas jusqu'aux confins du pays des Celtiques dont le territoire se confondait même, en plusieurs endroits, avec celui des Turdetains, parce que les Celtes, comme nous l'avons dit, s'étaient étendus peu à peu dans les environs, et avaient occupé même une portion des rives du Bétis. Une preuve qu'ils étaient établis dans le midi de la presqu'île, dès la plus haute antiquité, c'est qu'*Hérodote* leur assigne, comme il a été dit au commencement, pour demeure la contrée des Cynésiens, dont la position est déterminée par le cap Cunéus, aujourd'hui Sainte-Marie [3]. Ils occupaient donc probablement, au tems dont il s'agit, outre le centre de la Lusitanie, une grande partie du royaume actuel d'Algarve. Si la plu-

---

[1] Voyez *Memorias sobre a fórma do governo e costumes dos Povos que habitarao o terreno Lusitano, etc...* por *A. C. de Amaral*, dans le premier volume des *Memorias de Litteratura Portugueza*. Lisboa, 1792.

[2] Comparez *Resende de Antiquit. Lusitan.*, et Laclède, *Histoire du Portugal*.

[3] Les Cynésiens paraissent s'être étendus au-delà du Guadiana. Voyez *Wernsdorf sur Aviène*, note 201, pag. 1200, et note 222, p. 1204.

part des tribus de ce peuple n'eussent pas porté un nom particulier, nous trouverions que leur race était plus étendue qu'on ne le croit communément. Une de ces tribus établies au milieu de la Lusitanie, était celle de *Helva*, dont le nom s'est conservé dans celui de la ville actuelle d'Elvas, sur les confins de l'Estramadure. Après les Celtiques venaient les Turdules, tribu dont la grande population s'était également répandue au loin dans le midi de la presqu'île; nous en rencontrerons une branche en remontant la côte de Lusitanie. Quelques auteurs confondent les Turdules avec les Turdetains, qui effectivement n'en étaient pas très-éloignés, mais qui formaient cependant une peuplade distincte. Si *Tite-Live* prend l'une pour l'autre, cet auteur ne fait qu'ajouter une erreur à toutes celles qu'il a commises sur la topographie de l'Espagne. A la suite des Turdules, et aux environs du Tage, il faut placer les Vettons, que *Resende*[1] regarde, à tort peut-être[2], comme une tribu différente, ou du moins non voisine des Vettons qui paraissent avoir occupé une partie de l'Espagne citérieure. Après les Vettons, on rencontre, le long de la côte, les Barbariens qui s'étendaient depuis les environs du cap nommé d'après eux, jusqu'au golfe de Lisbonne; selon *Strabon*, leur territoire était fertile en étain. Quant aux Pésures, peuplade dont le nom ne se trouve dans aucun auteur, à l'exception de *Pline*, on ignore quelle a été sa position et son étendue. Il n'en est pas de même des vieux Turdules, auxquels le même auteur assigne le

[1] *De Antiq. Lusit.*, lib. I.

[2] P. de Marca, *Limes Hispanicus*. Tzschukke, notes sur *Pomp. Mela*, vol. III, p. 3.

territoire aux environs du Duéro, le long de la côte maritime : *Ptolomée* dit qu'ils s'étendaient jusqu'au Tage. Puisqu'on leur a donné le surnom d'*anciens*, il faut présumer que c'est cette tribu qui a peuplé diverses parties de l'Espagne méridionale, et donné son nom à d'autres provinces. Selon la topographie actuelle, les Turdetains ont donc occupé le pays d'Algarve, entre le Guadiana et l'Océan, jusqu'à Béja, et Campo de Ouraque. Les Lusitains proprement dits étaient au nord de ce peuple, et s'étendaient, avec les autres tribus, jusqu'à Lisbonne. Les Pésures avaient probablement leur position de l'autre côté du Tage jusqu'à la rivière de Coa, et les Barbariens succédaient aux Lusitains vers la mer, où un promontoire portait leur nom; enfin, aux Turdules appartenait le district situé entre le Duéro et le Mondeguo.

Le sol occupé par ces diverses peuplades était de la plus grande fertilité; il était arrosé par de beaux fleuves abondans en excellens poissons et en sable d'or. Outre le Tage, le Duéro et le Mondeguo, la rivière de Vacca[1], aujourd'hui Vouga, fournissait aux riverains une pêche heureuse, sur-tout en aloses et en lamproies.

Un fameux voyageur espagnol, M. *Pons*, a réclamé contre l'opinion générale qui attribue au Tage la particularité de charrier de l'or, et il a prétendu que ce fleuve n'en a jamais eu[2]. Quelle que soit l'autorité dont jouissent les assertions de ce savant auteur, rela-

[1] *Vaga*, selon *Ptolomée*.

[2] *Viage en España*, tom. I, p. 26. *Yo creo*, dit-il, *que de las arenas de oro, atribuidas à este rio jamás se habrá podido juntar tanta porcion que bastase á comprar un par de Pichones, sin embargo, algó será ello, quando todos lo dicen....*

tivement à la topographie de sa patrie, il est cependant permis, dans ce cas particulier, de s'en tenir à l'assertion unanime d'un grand nombre d'auteurs anciens, d'autant plus que les auteurs portugais même conviennent de la vérité du fait dont ils ont été témoins oculaires. *L.* de *Resende* assure que, de son tems, les femmes s'occupaient encore la nuit à ramasser, sur les bords du Tage, les paillettes d'or que leur éclat faisait reconnaître au milieu du sable[1].

Pour traverser ces fleuves et d'autres qui, quoique peu considérables, se débordaient dans les grandes pluies fort au loin, les habitans des rivages avaient un moyen ingénieux dont il a été déjà question dans cette histoire lorsque nous avons parlé de l'expédition d'Annibal en Gaule et en Italie. Ils se servaient de bateaux portatifs avec lesquels ils voyageaient et traversaient aisément les torrens qu'ils rencontraient en route[2]. Voici comment M. *Calvet*, auteur d'une Dissertation sur ce genre de bateaux[3], s'exprime à ce sujet: « On conçoit aisément, dit-il, comment des peaux » préparées et cousues en forme d'outre pouvaient remplir cette destination avec sûreté; les peaux des plus » grands animaux étaient sur-tout employées à cet » usage; on les remplissait quelquefois de chaume ou » de paille; plus ordinairement on les enflait de vent. » On en liait deux ou plusieurs ensemble; on y fixait

---

[1] L'opinion de M. *Delaborde* ne peut nous être objectée ici, puisque cet auteur, quoique parlant en son nom, ne fait que redire exactement en français ce que *Pons* a dit en espagnol.

[2] *Consuetudo eorum omnium est, ut sine utribus ad exercitum non eant.* Cæsar, *Comm. de Bello civili*, lib. I.

[3] *Dissertation* sur un monument singulier des utriculaires de Cavaillon, où l'on éclaircit un point intéressant de la navigation des anciens. Avignon, 1766.

» des planches, des boucliers ou simplement de lon-» gues perches couvertes de branches d'arbres placées » solidement en travers; et cet assemblage, varié dans » sa structure, formait des espèces de barques, de » radeaux ou de ponts qui, en différentes circonstan-» ces, devenaient de la plus grande commodité. Les » outres, selon leur nombre et la manière de les em-» ployer, pouvaient porter un ou plusieurs hommes, » et même des armées entières[1]. » Il est fort à regretter que le tems ne nous ait pas conservé plus de monumens qui nous fassent connaître d'une manière bien détaillée ce genre de navigation, dont l'art militaire pourrait encore tirer un grand avantage[2]. Les Lusitains avaient aussi des bateaux ordinaires recouverts de cuir comme ceux des Asturiens, que nous avons décrits quand nous avons peint les mœurs et les usages de ce peuple. Ils faisaient grand cas des chevaux dont leurs montagnes contenaient un grand nombre, et qui, par leur agilité, étaient très-propres aux divers usages auxquels on a su former ces animaux. *Varron* assure sérieusement que, sur le mont Tagre, aux environs d'Olisipo, aujourd'hui Lisbonne, les jumens étaient fécondées par le vent. *Justin* pense avec raison que cette tradition fabuleuse est venue de la grande fécondité de ces animaux dans ce pays-là. Moins éclairés que ce Romain, quelques écrivains portugais des siècles précédens croient encore à la mer-

[1] Comparez, *Justi Lipsii Poliorceticon*, lib. II, dialog. V.

[2] Pendant le siége de Lérida en 1707, un chanoine de Pampelune fit sur la Sègre un pont de peaux de boucs enflées, sur lesquelles étaient posées des planches liées les unes aux autres. On prétend que malgré la rapidité du courant, ce pont était très-solide et entretenait les communications avec la rive opposée.

eilleuse puissance féconda nte du vent. Le savant
lesende avoue qu'il ne sait trop ce qu'il doit en pen-
er; mais il rapporte qu'un paysan de sa connais-
ince ayant laissé paître sa jument dans un îlot désert
u Tage pendant quelque tems, la trouva à la fin
leine, sans qu'un cheval l'eût approchée. Ainsi
onc un Romain montre plus de jugement qu'un
ortugais du seizième siècle, malgré tous les progrès
ue les sciences naturelles ont faits depuis *Justin!*
e mont Tagre, auquel *Varron* attribue ce prodige,
araît être celui qu'on nomme aujourd'hui *Monte
unto*, et où, dans les derniers siècles, on voyait en-
ore errer des troupeaux entiers de chevaux sauvages
'une race petite, mais d'une légèreté et d'une force
xtraordinaires. Les pâturages de ces hauteurs sont
xcellens, ainsi que ceux des montagnes de *Estrella*,
ans la chaîne desquelles était compris le mont que
s anciens historiens désignent par le nom d'*Hermi-
ius*, dénomination qui s'est conservée dans celle
'une ville détruite située au pied de cette montagne,
t appelée dans le pays *Harminia* ou *Arminha*.
ne des sommités même de ce mont est encore con-
ue chez les gens de campagne par son ancien nom,
ue M. *Dulaure*[1] fait dériver de *Hermès*, dieu des
ontières, parce que la montagne pouvait être consa-
ée à la divinité protectrice des limites; opinion ha-
rdée qui, du reste, est pour nous de peu d'impor-
nce. Quant à la montagne même, il en sera encore
uestion dans notre histoire. Elle était anciennement
bitée par les Celtes, qui y possédaient une ville
sez considérable nommée *Meidobriga*, proba-
lement la même que celle qu'on appelle aujour-

[1] *Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, etc.

d'hui *Marvaon* en Estramadure. M. *Valancey*, dont nous avons exposé ailleurs l'opinion au sujet des migrations des peuples celtes en Irlande, pense que ce sont particulièrement les habitans du mont *Herminius* qui ont peuplé sa patrie, puisqu'il est question, dans les chroniques irlandaises, de la branche royale des *Heremonii*, et qu'il existe dans cette île une ancienne ville également appelée *Medebreagh*, de même que la ville gallicienne de Braga paraît avoir donné sa dénomination à celle de Breagh en Irlande; mais nous avons déjà insinué qu'il faut se défier des analogies de mots, à moins que des faits irrécusables ne viennent fortifier l'opinion fondée sur de pareilles données.

Les autres villes de la Lusitanie étaient : Ossonoba, dont on voit encore les ruines aux environs de Faro; Cétobriga, ou, d'après *Ptolomée*, Cétabrix, ville remplacée par celle de Troya, qui n'est que la corruption du mot Cétobriga ou Cétobras; l'emplacement de l'ancienne ville, renommée par ses pêches et ses salaisons, est maintenant recouvert par les flots; quelquefois on découvre encore des restes de vieux édifices qui s'élèvent au-dessus de la surface de la mer. Olisipo, aujourd'hui Lisbonne, capitale de tout le Portugal, a une origine tellement ancienne, qu'elle se perd dans l'obscurité des tems fabuleux. Cette ville est située au pied de l'énorme rocher de *Cintra*, autrefois *de la Lune* ou *Hierna*, qui s'élève jusqu'à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et se termine en forme d'un promontoire auquel l'ancienne ville donnait son nom. Le mont *Corduba*, dans le diocèse de Porto, est encore connu parmi les gens du pays sous le nom de *Corua*. Le cap Saint-Vincent s'appelait alors le *Promontoire*

sacré. Il y avait encore d'autres lieux dont les historiens et les géographes nous ont conservé les noms; mais, comme ils ne figureront point dans le tableau général que nous avons à présenter, la nomenclature n'en peut trouver place ici.

Quant à la dénomination de la Lusitanie, nous avouons ignorer quelle en est l'étymologie; celle qu'on lui donne vulgairement, est *Luz-tan*, qui, dans les langues orientales, signifie *pays des amandiers*; mais peut-être n'est-elle pas mieux fondée que les autres.

Tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici habitaient la côte occidentale de l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar. Passons maintenant aux autres parties de la presqu'île. Quant à la côte méridionale, connue anciennement sous le nom de *Bétique*, nous avons déjà fait voir qu'elle était peuplée presqu'en entier de colonies étrangères, et que les Phéniciens s'y étaient établis en si grand nombre, qu'on pouvait regarder cette contrée comme une province phénicienne plutôt que comme une partie de l'Espagne. Nous avons fait l'énumération des principales villes bâties dans ces contrées; ce qui nous dispense de revenir sur la description de ce pays sur lequel nous avons à-peu-près tout dit, en nommant les lieux les plus remarquables : le reste nous est pour ainsi dire étranger pour le moment. En effet, comment reconnaître le caractère primitif des peuplades qui, de si bonne heure, ont adopté les mœurs et les coutumes des nations ultramarines? Aussi n'est-ce point par des actions d'éclat que figurent dans l'histoire d'Espagne les habitans de la Béturie, les Turdetains, les Bastùles et autres peuplades

de la Bétique : le commerce seul leur donne quelque relief dans ce tableau, dont les nations guerrières de la race celtique et ibérienne occupent le premier plan. Tournons donc plutôt nos regards vers l'intérieur et vers la côte ibérienne, où il y a encore de nombreuses peuplades dont il est indispensable, pour l'intelligence de cette histoire, de connaître la position. Le premier pays que nous rencontrons, en nous transportant de la côte de l'ouest à celle de l'est, de la Celtique à l'Ibérie, est celui qu'habitaient les descendans des deux races originaires, mêlées et confondues en un seul peuple.

LES CELTIBÈRES.

Strabon fixe d'une manière assez précise la situation de ce peuple. « A peine, dit-il, a-t-on passé le » mont *Idubède*, qu'on entre dans la Celtibérie, » région vaste et inégale; la plus grande partie en est » rude et arrosée par plusieurs fleuves, tels que » l'Anas (Guadiana) et le Tage, qui, prenant nais» sance dans cette portion de l'Espagne, vont porter » leurs eaux à la mer occidentale. Parmi ces fleuves, » on compte le Durius, qui baigne les villes de Nu» mance et de Sergunte (Siguenza), ainsi que le Bétis » qui, après être sorti du mont *Orospède*, coule » à travers l'Orétanie et la Bétique. Les Celtibères » confinent au nord avec les Vérons, voisins des » Cantabres conisques, et descendans des Celtes émi» grés : leur capitale, appelée *Varia*, est située au » passage de l'Ebre. Ceux-là touchent au pays des » Bardyétes, aujourd'hui nommés *Bardyales*. A » l'ouest de la Celtibérie habitent quelques peuplades

» des Astures, des Callaïques, des Vaccéens, des Vet- » tons et des Carpétains, et vers le midi demeurent les » Orétains, les Bastétains et les Dittans, qui occupent le » mont *Orospède*. La limite orientale est le mont » *Idubède ;* c'est de ce côté et vers le midi que de- » meurent les peuplades les plus fameuses parmi les » Celtibères divisés en quatre parties. Ce sont celles » des Arévaques, voisins des Carpétains et de ceux » qui occupent les bouches du Tage. Numance est la » ville la plus considérable de cette partie. »

Cette explication est très-claire, et exacte à deux points près, qui doivent être remarqués[1]. *Strabon* se trompe d'abord en disant que le Bétis passe par Sergunte ; et secondement il se contredit lui-même en faisant naître le Bétis dans la Celtibérie, après avoir déclaré ailleurs que le mont *Orospède* limitait le pays des Celtibères, et que ceux qui habitent le revers méridional où est la source de ce fleuve, n'en étaient que les voisins et les limitrophes.

On sait qu'on appelle *Idubède* cette chaîne de montagnes qui sépare le royaume de Castille d'avec celui d'Arragon, et des hauteurs de laquelle on découvre la Celtibérie, ainsi que le dit *Strabon*. Deux branches de ce mont formaient la limite naturelle de ce pays au sud et au nord. Voilà donc les Celtibères limités de trois côtés par les mêmes montagnes ; il n'y a que la limite occidentale qui n'est pas aussi facile à déterminer. Qu'il nous suffise de savoir que, de ce côté la Celtibérie était bornée par le territoire des Carpétains.

---

[1] Comparez l'excellent Mémoire inséré dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie de l'histoire à Madrid, sous le titre : *Noticia de las Antiguedades de cabeza del griego...., por D. Jos. Cornide.*

Il résulte du passage que nous venons de transcrire que la Celtibérie était un pays en grande partie montueux, mais ne manquant pas de plaines. Sans doute la partie montagneuse était, dans les tems reculés, comme aujourd'hui, couverte d'épaisses forêts qui servaient souvent de retraite aux habitans belliqueux de ces contrées. Les montagnes ont dû fournir alors en abondance des pins, des *alarces* ou cèdres d'Espagne, des chénevriers, des yeuses, des sabines, des robles et autres arbres forestiers, dont la plupart servaient à la construction de toutes sortes de bâtimens. Les plaines produisaient des olives, des figues et du raisin, mais en bien moindre quantité qu'aujourd'hui; ce qui était moins la faute du terrain que de ceux qui le cultivaient. Dans d'autres parties de cette contrée, on a d'excellens herbages où paissent d'innombrables troupeaux de jumens, et d'où venaient autrefois ces beaux chevaux fameux par leur agilité. Une preuve que ces animaux formaient une des principales richesses de la nation, c'est qu'on les trouve représentés sur un très-grand nombre de médailles celtibériennes, et qu'ils en font même un des caractères distinctifs [1]. *Strabon* dit que, quoique nés avec diverses couleurs, ils n'en gardent plus qu'une seule, lorsqu'ils ont été conduits en d'autres pays. Le même auteur parle aussi d'une espèce de petits chevaux sauvages, que l'on suppose avec raison être ces onagres ou zèbres qui habitaient autrefois en assez grand nombre plusieurs montagnes de l'Espagne [2].

---

[1] *Voyez* les médailles celtibériennes représentées dans les recueils de *Florez*, *Lastanosa*, *Velasquez* et *Mahudel*.

[2] Il en est question, entr'autres, dans le livre de vénerie du roi *Alfonse* (*Libro de monteria del rey Don Alonso.*)

Un animal bien plus commun en Celtibérie que les chevaux, c'était le lapin, animal dont l'espèce était si nombreuse dans cette contrée, que c'est de là, à ce que prétendent quelques savans[1], que l'Espagne a pris son nom; mais nous avons déjà exposé ailleurs nos doutes sur cette étymologie. Quoi qu'il en soit, le lapin se voit représenté sur une quantité d'anciennes médailles celtibériennes, ainsi que sur plusieurs bas-reliefs, spécialement sur ceux d'Almudéjo. Si les Grecs eussent les premiers découvert la Celtibérie, ils auraient bien pu donner à ce pays un nom qui exprimât une abondance de cet animal, qui leur était nouveau et tellement inconnu, qu'ils manquaient même de terme pour le désigner. Il en était de même des autres nations européennes. C'est de l'Espagne que le lapin fut transporté dans d'autres contrées; selon l'opinion de *Strabon*, il passa en Provence, et de là aux îles Baléares. Sur les monnaies d'or et de bronze que l'empereur *Adrien* fit frapper à Rome après les guerres de Celtibérie, cet animal fait l'attribut de l'Espagne personnifiée[2]. La pêche paraît avoir été aussi abondante dans cette contrée que le gibier; beaucoup de médailles représentent un poisson ressemblant à celui que les anciens appelaient *dauphin*, et qui diffère du cétacée que nous nommons ainsi : il ne paraît pas qu'il ait jamais existé un poisson de la forme du dauphin des anciens; et apparemment celui des médailles celtibériennes n'est qu'un symbole conventionnel de la pêche.

Strabon observe que les anciens Celtibériens

---

[1] Voyez Bochart, *Chanaan*.

[2] C'est aussi ce qui fait dire au poëte *Catulle*, que la Celtibérie est *Cuniculosa;* épithète que *Vossius* remplace par *Caltis Perosa*.

étaient riches, quoique leur sol ne fût pas un des plus fertiles; il faut bien qu'ils l'aient été pour avoir pu payer en une seule fois aux Romains une contribution de six cents talens : mais d'où tiraient-ils leur or et leur argent? Malgré les assertions positives des anciens auteurs, on n'a point de preuves convaincantes qu'il y ait eu, dans la Celtibérie, des mines de métaux précieux. Quant aux autres, tels que le fer et le cuivre, nous savons que ce pays en fournit : il y a des mines de cette espèce dans les montagnes de *Cuenca* et de *Molina*, et l'on remarque des traces d'anciennes exploitations dans celle de *Montalbanejo*, *Belmonte*, etc...[1]. De même que les Cantabres, les Celtibériens excellaient dans l'apprêt du fer et des armes; ils durcissaient ce métal en le déposant pendant quelque tems dans la terre[2]. Bilbilis et Calatayud paraissent avoir été leurs principales fabriques et leurs grands dépôts. Il n'y avait ni casque, ni bouclier, ni aucune armure quelconque qui pût résister à leurs épées tranchantes[3]. *Pline*[4] fait mention d'une production de la Celtibérie, assez curieuse; c'est la *pierre spéculaire* (lapis specularis)[5]; quelques auteurs modernes se sont trompés

---

[1] Guill. Bowles, *Introduccion á la Hist. nat.*

[2] L'infant *D. Gabriel*, que l'Espagne compte au nombre de ses savans, et qui a enrichi la littérature de sa patrie d'une bonne traduction de *Salluste*, dit, dans une note sur cet auteur, qu'il possède dans son cabinet deux épées anciennes qui ont été trouvées, il y a quelque tems, entre Calatayud et Siguenza, et dont la trempe est tellement bonne, que, malgré leur grande vieillesse, elles ont encore le fil tranchant au point qu'on ne peut y appliquer les doigts sans se blesser.

[3] *Diod.*, liv. V.

[4] *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. 22.

[5] *Memorias de la real Academia de la historia*, tomo III, pag. 164 et suiv.

dans l'explication du texte de ce naturaliste, croyant qu'il voulait parler de ces pierres transparentes qui se trouvent fréquemment dans les carrières de plâtre, par exemple à Montmartre, et que le vulgaire appelle *pierre de Jésus*[1]. Il y a effectivement une assez grande quantité de ces pierres dans les montagnes de la Celtibérie, particulièrement dans celles de Montalbo; et l'on voit, à *Cueva del Toro*, des excavations qui prouvent que les anciens en faisaient usage. Encore aujourd'hui ces pierres tiennent lieu de vitres aux gens du pays, qui savent les façonner de diverses manières. Mais, pour peu qu'on réfléchisse sur toutes les paroles du passage de Pline, on voit bien qu'il n'a nullement voulu parler de ces pierres-là : ce qu'il dit de leur formation l'indique assez. « Quelques-uns croient, dit-il, » qu'elles se forment dans la terre, d'un liquide qui » se fige et se cristallise, et qu'elles croissent » comme les autres pierres, puisque même la matière » renfermée dans les os des animaux qui sont tombés » dans ces carrières, durcit et se change en de pa» reilles pierres au bout d'un hiver. » Un peu plus haut, *Pline* a dit qu'on en trouvait de la longueur même de cinq pieds : ainsi ce ne sont point ce qu'on appelle vulgairement *pierres spéculaires*, puisque les plus grandes qu'on ait trouvées dans le plâtre ou gypse de la Celtibérie, n'excèdent pas un pied. De quelle nature sont donc celles que *Pline* a voulu désigner? Tout bien considéré, il n'est pas difficile de comprendre, par les détails qu'il donne sur leur formation, que c'est une espèce particulière d'al-

[1] Sans doute du mot italien *yesso* ou de l'espagnol *yeso*, qui signifie gipse.

bâtre[1], dont M. *Cornide* a présenté à l'Académie de Madrid quatre échantillons pris dans les carrières du canton de *Cabèza del Griego*. Il y a en Italie et en Espagne des églises où l'on emploie des carreaux de cet albâtre blanc et transparent à la place de vitres. L'église de Saint-Minias, à Florence, est éclairée par des fenêtres hautes de quinze pieds et couvertes de cette espèce d'albâtre au lieu de verre; et M. *Murphy* a vu, dans le couvent de Cintra en Portugal, un tabernacle fait de cette pierre transparente[2]. On trouve aussi de cet albâtre dans le royaume de Valence, où on l'appelle *piedra de luz*, et où l'on en fait également usage.

Occupons-nous maintenant des Celtibères mêmes. Nous devons nécessairement retrouver dans leurs mœurs et dans leurs usages religieux, à-la-fois ceux des Celtes et des Ibères, puisqu'ils sont un mélange de ces deux nations: néanmoins les traits caractéristiques des Celtes y dominent, ce dont nous pouvons juger par la ressemblance que nous rencontrons entre les usages établis en Celtibérie, et ceux des autres pays habités par les véritables Celtes. Chez les uns, comme chez les autres, le culte a dû commencer, comme dans tous les pays non civilisés, par le fétichisme; peu-à-peu on a assimilé la forme des fétiches à celle des humains, et voilà l'origine des statues et des idoles, dont le nombre et les noms se sont multipliés par l'arrivée des peuples étrangers. Nous avons donné, au commencement de ce chapitre, la liste des

---

[1] C'est le *gypsum particulis minimis punctulis nitens, polituram admittens*, de Waller.

[2] Murphy, *Voyage en Portugal... traduit de l'anglais* (par M. *Lallemant.*) Paris, 1797, in-4°, pag. 268 et 269.

principales divinités qui paraissent avoir été adorées par les anciennes nations espagnoles, et conséquemment aussi par les Celtibères : nous n'avons donc pas besoin d'en parler ici. Outre ces divinités, ils en adoraient une particulière, suivant le témoignage de *Strabon*, qui nous apprend que ce dieu n'avait pas de nom, et qu'on en célébrait la fête à la pleine lune, pendant la nuit et par des danses joyeuses, que chaque famille exécutait devant sa demeure. Ceci rappelle la coutume des Orientaux, de ne jamais prononcer le vrai nom d'une certaine divinité, comme étant trop sacré pour devoir être profané par la bouche du vulgaire; et tel est apparemment le sens dans lequel il faut prendre les paroles de *Strabon*[1]. M. *Boulanger*[2] se trompe sans doute en avançant que les Celtibères ne pouvaient avoir, dans cet usage, qu'un motif de terreur et d'inquiétude sur les phases de la lune. Il compare leurs fêtes à celles des Caraïbes au tems des éclipses qui paraissent à ces sauvages des combats des astres contre un génie malfaisant. Mais quelle analogie y a-t-il entre les motifs de ces usages?

---

[1] *Voyez* P. E. Müller's *Antiquarische Untersuchungen der unweit Tondern gefundenen goldenen Hœrner. Copenhagen*, 1806, in-4°. Le but de cette intéressante dissertation est de prouver que les deux vases ou cornes d'or, trouvés en Danemarck au siècle dernier, et ornés de figures et de caractères inconnus, n'ont point été faits en Danemarck, comme l'ont cru les savans qui ont voulu les interpréter; mais que ce sont deux monumens religieux de la Celtibérie, puisque le costume des figures est celui de cette nation, et que les caractères ressemblent parfaitement à ceux qu'on est convenu d'appeler *Celtibériens*. En partant de ces deux principes, l'auteur explique le sens des figures représentées sur ces cornes, et fait voir que leurs attitudes ont rapport aux sacrifices et à d'autres usages des anciens Espagnols. Il est difficile de ne pas se rendre aux raisons du judicieux auteur. Quant au travail de ces vases, il annonce l'enfance de l'art.

[2] *L'Antiquité Dévoilée*, liv. II, ch. 4, et liv. V, ch. 3.

Quel peuple a jamais trouvé des objets de terreur dans les phases de la lune? Les Celtibères se réjouissaient et ne tremblaient pas, comme les Caraïbes à l'aspect d'une éclipse; il n'y a en effet que le dernier de ces phénomènes qui puisse effrayer des hommes superstitieux et peu éclairés. Les fêtes nocturnes des Celtibères paraissent être originaires de la Phénicie, où l'on célébrait aussi pendant la nuit la fête d'une divinité; c'était apparemment leur déesse *Astarte*, la même que la *Salambo* des Espagnols[1] et la *Diane* des Grecs, c'est-à-dire la lune[2]. Les monumens celtibériens prouvent assez que les anciens Espagnols ont connu une divinité de la chasse; dans les sculptures de *Cabeza del Griego* entre autres, on remarque des idoles accompagnées d'un chien ou d'un cerf[3], et l'histoire de *Sertorius*, qui fit croire aux Espagnols que la déesse s'entretenait avec lui par la médiation d'une biche, fait bien voir que ce peuple regardait cet animal comme particulièrement favorisé par la divinité. Chez les Phéniciens, le poisson était consacré à la déesse *Astarte*, et jouissait d'une sorte de vénération; il est probable qu'il en fut dans la suite de même chez les Celtibères, puisqu'ils représentaient très-souvent des poissons et un temple sur les médailles de leurs villes.

Quelques auteurs, pris d'enthousiasme pour le celticisme, prétendent que les druïdes qui étaient les prêtres celtes, enseignaient une morale pure,

---

[1] *Voyez* le commencement de ce chapitre.

[2] Chez les Japonais, les habitans de Célèbes, les Cafres et autres peuples, la pleine lune est encore solennellement fêtée.

[3] *Voyez* les estampes qui accompagnent la notice sur *Cabeza del Griego*, par M. *Cornide*, dans les *Memorias de la real Academia de la historia*, tome III.

l'existence d'un seul dieu et l'immortalité de l'ame. Nous avons déjà insinué quelque part que nous manquons de renseignemens nécessaires, pour pouvoir juger du culte celte tel qu'il était dans la plus haute antiquité : mais quant à l'époque qui nous occupe dans ce livre, ce que nous venons de rapporter ci-dessus est suffisant pour faire voir que le culte des Celtibères était alors une idolâtrie des plus grossières ; on peut même leur supposer l'usage des sacrifices humains, puisque cette cruauté existait, comme nous l'avons dit, chez les Lusitains, peuples bien moins féroces et beaucoup plus humains que les Celtibères, à ce que nous assure *Strabon*. Si cependant d'après cela on regardait ceux-ci comme des sauvages ou des barbares, on serait dans l'erreur ; car, à l'exception de leurs rites superstitieux, rien ne nous prouve qu'ils l'ayent été ; bien au contraire, l'histoire nous les représente comme des hommes très-hospitaliers, doux, affables, et d'un commerce facile, observant strictement les devoirs de l'amitié et ceux qu'imposait à chacun sa qualité de citoyen, et sacrifiant à leur ami et à leur patrie tout, jusqu'à la vie. La perfection dont jouissaient leurs fabriques d'armes prouve même, comme l'a bien remarqué M. *Dupleix* [1], qu'ils étaient anciennement beaucoup plus civilisés que les Gaulois. Quant à leur caractère guerrier, il ne se présente pas dans l'histoire sous un jour aussi favorable que celui des autres peuples espagnols. Dans les guerres contre les Romains, nous verrons la plupart des peuplades ne céder à la force que lorsqu'elles sont réduites à la dernière extrémité, et saisir la moindre occasion pour secouer un joug insupportable. Les

---

[1] *Mémoires des Gaules*, liv. II, ch. 41.

Celtibères seuls jouent dans cette grande scène tragique un rôle qui manque de cette noble dignité avec laquelle les autres peuplades succombent, après une lutte terrible, à la destinée qui semble les poursuivre; du plus haut degré d'audace, les habitans de la Celtibérie passent soudain au plus profond abattement: on les voit, tantôt combattant à côté de leurs compatriotes, tantôt vendant leurs bras et leurs forces pour les opprimer. Chez cette nation singulière, de nobles élans de courage sont promptement remplacés par des traits d'une lâcheté sans exemple; la fougueuse impétuosité de la jeunesse, et la pusillanimité du vieil âge, semblaient se combattre dans son caractère, et l'empêcher de parvenir à cette maturité qui est l'apanage de l'âge viril et le vrai soutien du patriotisme. Le génie des Cantabres avait la fermeté et la consistance propres à l'âge mûr; les Celtibères ne se sont point élevés au-dessus de l'adolescence; ils brillent dans l'histoire par des traits saillans, mais passagers, et dans les intervalles on remarque qu'ils ont besoin d'un maître, parce qu'ils ne savent pas se guider eux-mêmes. Mais ne prévenons point le jugement du lecteur; il fera de lui-même le parallèle que nous venons d'indiquer. Contemplons d'abord les Celtibères dans les traits de leurs mœurs; elles sont encore dignes de figurer à côté de celles des grandes nations qui remplissent le cadre de ce tableau.

Pour avoir l'idée d'un Celtibérien, il faut lire dans l'original l'admirable parallèle que le poëte *Martial*, né espagnol, trace entre lui et un romain élevé dans la mollesse et le luxe. « Tu veux passer pour un Corinthien, lui dit-il, eh bien! comment puis-je être ton frère, moi citoyen des bords du Tage, et issu des Ibè-

res et des Celtes? Nous ressemblons-nous peut-être par l'extérieur? Ta chevelure luisante est rangée artistement autour de ta tête; la mienne est diffuse et flotte en désordre: tu as la peau lisse et délicate; mes jambes et mon menton sont hérissés d'un rude poil: à peine ta faible poitrine rend-elle des sons intelligibles; ma fille même te fera honte par sa voix. L'aigle altier et l'humble colombe, le furieux lion et le timide cerf ne sont pas plus inégaux que nous ne le sommes: cesse donc de m'appeler frère, si tu ne veux que je te donne le nom de sœur[1]. »

On ne peut pas caractériser plus fortement la nation à laquelle le poëte se faisait honneur d'appartenir. Quand *Martial* fit cette épigramme, les Romains savaient, par expérience, que chaque vers pouvait être pris à la lettre.

Ce n'était pas derrière des retranchemens que les Celtibères combattaient: ils se montraient à leur ennemi en face, et, au lieu de l'attendre, ils allaient au-devant de lui, rangés en forme de cône. Ils combattaient avec une égale habileté à pied et à cheval:

---

[1] *Cùm te municipem Corinthiorum*
Jactes, Carmenion, negante nullo,
Cur frater tibi dicor, ex Iberis
Et Celtis genitus, Tagique civis?
An vultu similes videmur esse?
Tu flexâ nitidus comâ vagaris,
Hispanis ego contumax capillis;
Levis dropace tu quotidiano,
Hirsutis ego cruribus genisque;
Os blæsum tibi debilisque lingua est,
Nobis filia fortiùs loquetur.
Tam dispar aquilæ columba non est,
Nec dorcas rigido fugax Leoni.
Quare, desine me vocare fratrem,
Ne te, Carmenion, vocem sororem. Lib. X, epigr. 65.

ordinairement, quand les cavaliers avaient enfoncé les rangs des ennemis, ils descendaient et se mêlaient aux piétons, pour combattre corps à corps. A la manière des autres Espagnols, les Celtibères portaient la tunique noire ou sagum, dont la laine ressemblait aux poils de chèvres. Ils se paraient d'une espèce particulière de bracelets qui, selon *Pline*, s'appelaient *virioles*. Leur armure consistait en une épée à deux tranchans, un poignard, un bouclier plus ou moins grand, un casque d'airain surmonté d'une aigrette rouge, et des bottines faites de peaux ayant tout leur poil [1]. Leur nourriture était très-variée; l'hydromel leur servait de boisson : ne sachant pas faire le vin, ils en achetaient chez des marchands qui l'apprêtaient dans le pays même. Dans leurs fonctions domestiques, ils étaient assez propres, si ce n'est qu'ils se lavaient le corps, et même la bouche, avec de l'urine; et cet usage même était, à ce qu'en dit un auteur italien [2], très-utile et fort louable. C'était pour donner à leurs dents une blancheur éclatante qu'ils employaient ce procédé dégoûtant. Semblables aux nègres de la Guyane, ils se piquaient tous d'avoir cette marque de beauté. Aussi Catulle dans une épigramme très-spirituelle, compare-t-il à ces Celtibères un petit élégant de Rome dont le plus grand soin était de montrer des dents blanches [3]. Ils ne laissaient point, comme quelques peuplades ibériennes,

---

[1] Diodore, *Biblioth. histor.*, lib. V.

[2] *Quod si vituperat Diodorus, ego tamen laudo. Magna siquidem vis inest urinæ, quæ multis morbis medetur, ut philosophi dicunt et medici.* Lucius Marinæus, *De rebus Hispaniæ*. Lib. IV, p. 320.

[3] Catulli *Epigr. in Egnatium*.

leurs morts sans sépulture[1], mais ils les brûlaient sur un bûcher, à la manière des Orientaux, soit qu'ils aient pris cette coutume des Phéniciens, soit qu'elle leur ait été enseignée par la raison, attendu que, dans les climats chauds, les hommes cherchent naturellement à se prémunir contre les dangers des contagions. Il est dit dans une *histoire d'Espagne*, publiée en anglais par M. *Adams*[2], que, *privés de leurs chevaux, ils regardaient la vie avec indifférence.* Quelle puérilité! apparemment l'auteur a cru pouvoir juger la nation espagnole d'après quelques lords de son pays!

Les anciens géographes ne sont pas d'accord sur la population de la Celtibérie; peut-être cela vient-il de ce qu'ils ne s'entendent pas sur les limites et l'étendue de ce pays. *Strabon* blâme avec raison *Polybe*, qui fait prendre à *Tibère Gracchus* trois cents villes celtibériennes, et il pense que cet historien a pris des tours et des châteaux forts pour des villes. *Tite-Live*, dont nous connaissons déjà l'inexactitude dans les notions topographiques d'Espagne,

---

[1] *Tellure, ut perhibent, is mos antiquus Hiberâ:*
Exanima obscœnus consumit corpora vultur. Sil. Ital. XIII, v. 471.

[2] On vient de traduire cette insipide histoire en français, par cet esprit de spéculation qui s'étend aujourd'hui jusqu'à la littérature, et fait que les libraires abusent sans cesse du goût du public pour tous les livres publiés en Angleterre. Il est facile de découvrir la source de l'erreur du public à cet égard. Puisque les Anglais sont supérieurs à toutes les autres nations dans les arts mécaniques et dans les spéculations mercantiles, il faut qu'ils le soient aussi dans les lettres. Voilà son raisonnement: il ne sait pas que c'est précisément cette supériorité qui a amené chez eux la décadence de la littérature. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus ridicule que de chercher chez les Anglais des éclaircissemens sur l'histoire d'Espagne, tandis que l'Espagne même fournit une foule d'excellens matériaux qu'on ne se donne pas seulement la peine de connaître?

parle de cent trois cités qui ont rendu volontairement les armes; mais il n'en nomme aucune. Nous en sommes donc réduits aux tables de *Ptolomée* qui nous indiquent dix-huit peuplades, et aux détails que nous a laissés *Strabon* sur des peuplades que *Ptolomée* n'a probablement pas comprises dans la Celtibérie.

Voici les noms de quelques-unes des cités de cette contrée : *Belsinum, Turiaso, Nertobriga, Bilbilis*, *Arcobriga, Coisada, Mediolum, Attacum, Ercabica, Condabora, Laxta, Valeria, Istonium, Alaba, Libana, Urcesa, Ocilis, Carabis, Arbaca* ou *Urbiaca, Alce, Voberta, Contrebia, Complega, Putea, Valeponga*. Parmi ces villes, les six premières, ainsi que *Carabis*, étaient situées au nord sur le chemin qui de Siguenza conduisait à Saragosse. *Condabora* était à l'est, et à dix lieues de Tolède. *Putea*, *Valeponga* et *Urbiaca* se trouvaient au sud, sur le chemin de *Laminio* à Saragosse. *Valeria* est sans doute le village actuel de *Valera*, à quatre lieues et demie et à l'ouest de *Cuenca*. Nous reviendrons, dans le cours de cette histoire, sur la position des autres villes.

Les peuplades que *Strabon* ajoute à la Celtibérie, ce sont les *Lusons* situés auprès des sources du Tage : les *Arévaques* avec les deux grandes villes de *Numance* et de *Ségobie*; enfin les *Pelendons*, dans le territoire desquels le Duéro prenait sa source. Outre ces peuplades, *Appien* en nomme encore plusieurs autres dont les deux géographes ne parlent point, mais il n'en détermine point la position; cette partie, comme en général toute la topographie de la Celtibérie, demanderait des discussions qui nous écarteraient trop de notre but.

Disons seulement quelques mots sur les Vaccéens, les Carpétains et les Orétains, peuplades qui étaient voisines des Celtibères, et partageaient leur célébrité. La première demeurait à l'ouest de la Celtibérie, sur les deux rives du Duero, et occupait une partie des royaumes de Léon et de la vieille Castille. Il y a des écrivains qui pensent qu'une autre peuplade du même nom habitait dans le nord de l'Espagne, mais cette opinion aurait besoin d'être appuyée par quelques témoignages positifs des anciens. Le territoire que possédait cette tribu n'était point divisé en propriétés particulières, comme chez leurs voisins; tous les habitans cultivaient en commun les terres de la tribu, et, après la moisson, ils en partageaient entr'eux les produits. Les cultivateurs qui osaient en soustraire une partie, étaient punis de mort[1]. Ils brûlaient sur un bûcher la dépouille de ceux qui mouraient d'une maladie; mais ils livraient aux vautours les corps des guerriers morts sur le champ de bataille; c'était chez eux une distinction honorable, parce que le vautour était regardé comme un animal sacré[2]. Une de leurs villes principales était *Pallentia* qui existe encore. Les Carpétains habitaient à l'ouest de la Celtibérie, mais ils étaient beaucoup plus puissans que les Vaccéens. Ils étaient alliés des Celtibères, et probablement avaient-ils la même origine que ce peuple. *Toletum* (Tolède,) une de leurs villes principales n'était pas encore aussi florissante qu'elle le devint dans la suite.

---

[1] *Diodore*, Liv. V, p. 357, édit. de *Wesseling*.

[2] Ælien, *Hist. des Animaux*, liv. X, ch. 22, édit. de Schneider. Leipzik, 1784. Dans les autres éditions, on lit Βαρκαῖοι au lieu de Βακκαῖοι. M. Schneider a rétabli la véritable leçon d'après Bochart, *hierozoïcon*, tom. II, p. 310.

Quant aux Orétains, ils touchaient au nord à la Celtibérie, à l'ouest à l'Anas, et au sud à la chaîne des monts Orospède. Leur chef-lieu était *Cretum* dont on voit encore les ruines sur le bord de la rivière de Xabalon, à quelque distance du bourg de Granatula.

Occupons-nous maintenant de la partie de l'Espagne à laquelle les anciens avaient donné le nom d'*Ibérie* qui s'applique aussi à toute la presqu'île; quoique cette dénomination n'appartînt originairement qu'à la partie orientale. Ce qu'il y a à remarquer sur l'origine du peuple qui habitait cette contrée, a été dit dans le livre précédent : nous n'avons pas beaucoup de renseignemens sur son caractère et sur ses mœurs; apparemment il avait adopté, lors des guerres entre Rome et Carthage, le culte et les usages des colonies de Phocée et autres peuples grecs qui avaient fondé, comme nous l'avons dit, plusieurs établissemens chez lui. Ce que nous savons de positif, c'est que les Ibériens n'étaient ni moins belliqueux, ni moins fiers de leur liberté que les peuplades celtiques. On prétend qu'ils avaient, comme les Cantabres, la cruauté de donner la mort aux vieillards qui ne pouvaient plus aller à la guerre[1], et qu'à l'exemple des Vaccéens, ils exposaient les corps de leurs guerriers qui avaient péri sur le champ d'honneur, à la voracité des vautours[2]. Cet usage existe encore chez les Guèbres en Perse[3].

Les femmes ibériennes étaient industrieuses, et se donnaient particulièrement à la culture et à l'apprêt

[1] Valer. Flacci *Argonaut*. Lib. VI, v. 125.

[2] Voyez les vers de *Silius*, cités p. 217.

[3] *Zenda-Vesta* de M. *Anquetil du Perron*, tome II.

du lin, travaux auxquels la nation encourageait par des moyens très-louables. « Chez les Ibériens, dit » un auteur grec, il y a une récompense habituelle » et publique pour les femmes. Chacune d'elles est » obligée d'apporter tous les ans son travail de l'an- » née à une assemblée d'hommes choisis pour l'exa- » miner, et qui, à la pluralité des suffrages, décer- » nent un prix à la meilleure ouvrière[1]. » Ils avaient, selon cet auteur, pour les hommes une coutume bizarre, propre à conserver en eux le goût de se tenir le corps léger et dispos : « on le mesure, dit-il, » tous les ans avec une ceinture d'une certaine mesure » fixe, et c'est une espèce de déshonneur que d'avoir » le ventre trop gros pour y pouvoir tenir. » Mais nous ne garantissons pas la vérité de cette dernière assertion. Comme les vêtemens, chez les Ibériens, étaient aussi souvent de lin, la consommation de cette production indigène était très-considérable et tenait en activité beaucoup de manufactures parmi lesquelles celles de Sœtabi étaient fameuses.

Une autre branche de commerce en Ibérie, c'était le jonc qui y croissait en grande quantité, et dont on faisait des cables et des cordages; on en expédiait une grande partie pour les pays étrangers[2]. Quant

---

[1] Nicolai Damasceni, *Historiarum excerpta et Fragmenta*. Leipzik, 1804.

[2] Un passage d'*Athénée* entr'autres nous apprend que les Siciliens en tiraient beaucoup de l'Ibérie : ὕλην τὴν μὲν ἐξ Ἰταλίας, τὴν δ'ἐκ Σικελίας, εἰς δὲ σχοινία λευκαίαν μὲν ἐξ Ἰβηρίας. Liv. V. Le savant *Tiraboschi*, en citant ce passage dans la *Storia della litteratura italiana*, commet deux erreurs ; la première, en traduisant λευκαίαν ou λευκέαν par *roseau*, production qui se trouvait en assez grande quantité en Italie, pour que les Syracusains n'eussent pas besoin de l'aller chercher en Espagne ; la seconde, en doutant de la vraie signification du mot *Ibérie*, qui pourtant ne peut s'appliquer dans ce sens qu'à l'Espagne orientale. *Voyez* sur cet objet Masdeu, *España antigua*, part. II. *Ilustracion* 2.

au sparte, il paraît que c'est plus tard qu'on commençait à l'employer au même usage et à en faire un objet de trafic : il est inutile d'ajouter que ces deux productions occupent encore aujourd'hui un grand nombre des habitans de la côte orientale.

Si nous voulions parler des nombreuses peuplades dont l'Ibérie se composait, nous ne ferions qu'une liste aride de noms dont il n'est question que dans quelques guerres. Les noms de lieux inconnus, qui ne rappellent aucun souvenir, ne font pas d'autre effet, dit fort bien *Polybe*[1], que des sons vides de sens qui viennent vaguement frapper l'oreille. Nous nous bornerons donc à nommer les peuplades que nous avons désignées plus haut, et à leur rendre en général la position qu'elles paraissent avoir occupée, sans fixer minutieusement les limites de leur territoire, et sans nous engager dans les discussions qu'exigeraient de semblables recherches, sur-tout quand il s'agit d'accorder ensemble les assertions souvent contradictoires des auteurs anciens[2].

Les premiers pays qui s'offraient à la vue des navigateurs qui, après avoir passé le détroit de Gibraltar, longeaient la côte de la Méditerranée, étaient la Bastétanie et la Contestanie. Le premier, entrecoupé par le fleuve de Tadder, aujourd'hui Segura, renfermait quinze villes, sans compter les places maritimes, parmi lesquelles Urci (*Puerto de las Aguilas*) était la plus importante. Dans l'intérieur du pays étaient

---

[1] Liv. III, ch. 36.

[2] On peut consulter à ce sujet P. de Marca, *Limes Hispanicus;* Mannert, *Geographie der Griechen und Ræmer*, tome I. Abr. Ortelii, *Descriptio Hispaniæ;* Morales, *Antiguedades de las ciudades;* la traduction espagnole de *Strabon*, par *Lopez*, et autres ouvrages de ce genre.

Acci, aujourd'hui Guadix; Basti, qui ne peut avoir été très-éloignée de la ville actuelle de Baza, et Barca, qui correspond peut-être à celle de Lorca.

La Contestanie s'étendait depuis Carthagène jusqu'au fleuve Xucar, autrefois Sucro, nom qui se donnait aussi à une ville située à son embouchure. Cette province s'enfonçait dans l'intérieur de la presqu'île jusqu'à la chaîne des monts *Idubeda*. Plusieurs grandes villes maritimes rendaient cette peuplade immense : Carthagène en était la plus florissante, tant par son commerce que parce qu'elle était la première place d'armes des Carthaginois sur la Méditerranée. On se rappellera que nous nous sommes déjà très-étendus sur la description de cette ville. Dianium (Denia), seconde ville des Contestains, ne devait son lustre qu'aux Grecs, ses fondateurs. Sœtabi, ville également commerçante, et située sur la rivière du même nom, a été remplacée par Xativa ou San-Felipe, et le fort d'Hemeroscopium, bâti par les Grecs de Dianium, était sans doute sur l'emplacement de Xabea. La ville d'Ilici, à laquelle a succédé Elche, était à quelque distance de la mer; mais elle possédait un port qui portait avec tout le golfe le nom de la peuplade. Une grande route, fameuse sous le nom de *chemin d'Hercule*, traversait ce pays en passant par Sœtabi, et se dirigeant sur Sagunte. *Annibal* avait parcouru en vainqueur ce chemin célèbre; plusieurs parties de la Contestanie se ressentaient encore de ses ravages. La peuplade des Olcades, entr'autres, ne se releva jamais depuis ses guerres avec le vainqueur de l'Espagne et de l'Italie.

A la Contestanie succédait, le long de la côte, l'Edétanie. Ce pays ne s'étendait, en territoire litto-

ral, que depuis le Sucro jusqu'à l'Uduba; mais, dans l'intérieur des terres, il s'élargissait et touchait aux frontières de la Celtibérie. *Pline* en vante avec raison le sol délicieux; le lac dont il fait mention, comme d'une des principales beautés de l'Edétanie, existe encore aux environs de Valence; on l'appelle aujourd'hui le lac *Albufera*, et l'on admire sa belle situation, la limpidité de ses eaux et la grande variété de poissons et d'oiseaux aquatiques qui l'habitent. Salduba, sur l'Ebre; Valentia [1], qui avant l'arrivée des Romains avait sans doute un autre nom, et Saguntum, sur la mer, étaient les villes les plus considérables de ce pays; elles existent encore toutes les trois, la première sous le nom de Saragosse, la deuxième sous son ancien nom, et la troisième sous celui de Murviédro. La dernière gémissait à cette époque dans le triste état où l'avait réduite la cruauté d'Annibal, comme nous l'avons dit plus haut. Valence s'appliquait alors avec beaucoup de zèle au commerce, ou plutôt au trafic; les médailles frappées par cette ville, nous donnent une idée exacte du genre de ses vaisseaux : c'étaient ou des galères, sur la poupe desquelles on élevait une pyramide; ou de gros bâtimens de transport avec une tour à plusieurs étages, élevée également sur la poupe [2]. Sagonte, avant ses désastres, rivalisait d'activité avec Valence; dans ses médailles, on aperçoit également des vaisseaux, symbole de son commerce maritime, ainsi que la tête et le caducée de Mercure, qui y sont joints, et qui prou-

---

[1] *Ptolomée* place cette ville dans la Contestanie, mais à tort. *Strabon* n'en fait aucune mention; c'est sans doute parce que de son tems elle était ruinée et déserte.

[2] *Voyez* les collections de médailles de *Florez*, *Lastanosa*, *Mahudel*, et autres.

vent que ce n'était que pour le commerce que cette ville entretenait des vaisseaux [1]. Outre ces symboles, les médailles de Sagonte portent toujours l'image d'une conque, soit que cette production marine y ait été consacrée à Neptune ou à Vénus, soit qu'elle ait été l'objet d'un grand commerce, à cause des avantages qu'on en pouvait retirer; peut-être aussi les Sagontins n'ont-ils voulu indiquer par-là que l'abondance de leurs pêches et la prospérité de leurs entreprises maritimes.

Les monumens de l'architecture navale de l'ancienne Espagne sont encore plus nombreux et en même tems plus variés sur les médailles des Ilercavoniens [2], peuple qui habitait depuis l'Uduba, frontière de l'Edétanie, jusqu'au-delà de l'Ebre. C'était particulièrement à ce beau fleuve que les Ilercavoniens devaient la splendeur de leur commerce, auquel les Grecs avaient donné la première impulsion. Hibera, grande ville qui paraît avoir été située là où est maintenant Amposta [3], favorisée par sa belle position à l'embouchure de l'Ebre, entretenait un grand nombre de navires qui remontaient l'Ebre et prenaient les productions que fournissaient les bords du fleuve. Ces navires, représentés sur les monnaies de cette ville [4], avaient deux ponts et demi, ainsi

[1] *Florez*, Medallas... p. 560 et suiv.

[2] C'est-là le véritable nom de ce peuple. Les auteurs anciens l'ont altéré en écrivant *Ilergaones* et *Ilercaones*.

[3] Quelques-uns placent cette ville qui, dans les médailles, se nomme aussi *Ibdra*, *Ibedra* (*Velasquez Ensayo*... table XIV, n° 7, et table XV, n° 5), au confluent de la rivière d'*Aragon* et de l'Ebre, à deux lieues de Valtierra; mais comment supposer qu'il y ait eu, dans cette contrée peu fréquentée par les commerçans, une ville florissante par son grand trafic et par sa navigation?

[4] *Voyez* les collections de médailles, mentionnées dans les notes précédentes.

qu'un grand mât soutenu par des cordages et équipé de ses rebelles et de ses voiles carrées. Sur la proue de ces bâtimens était une guérite, et au haut du mât flottait un pavillon sur lequel était peinte une branche d'olivier. C'étaient les bâtimens les plus considérables qui arrivassent avec leur cargaison à Hibera : il y en avait de plus petits, à un pont et demi; ils ressemblaient à ces vaisseaux que nos mariniers appellent *tartanes*[1]; les marchands Ilercavoniens avaient en outre de petites galères à un seul rang de cinq rames de chaque côté, et munies également d'un mât avec une voile carrée. Nous avons déjà dit que la navigation sur l'Ebre s'étendait, à cette époque, beaucoup plus loin qu'aujourd'hui : pour la protéger, ses bords, sur-tout là où il se jette dans la mer, étaient garnis de tours ou d'observatoires dont on voit encore plusieurs. Non loin de l'embouchure du fleuve était le port Tenebrius, préservé contre les tourmentes par le promontoire du même nom. A quelque distance de la capitale, mais sur l'autre rive du fleuve, était Dertosa, aujourd'hui Tortosa, ville dont le commerce était aussi très-considérable. Biscargis était encore une ville de ce pays; c'est l'emplacement de Morella qui paraît convenir le mieux à cet endroit. Les autres villes des Ilercavoniens ne sont pas assez fameuses pour qu'il vaille la peine de rechercher leur position. C'était dans le pays occupé par cette peuplade qu'était situé l'établissement grec appelé Chersonèse, aujourd'hui *Peniscola*, c'est-à-dire péninsule, parce que la ville était bâtie sur une langue de terre assez considérable, qui autrefois, selon l'opinion de M. *Werns-*

[1] Mahudel, *Dissertation*, etc.

dorf[1], touchait presqu'à l'île d'Ophiuse ou Colubraria, dont le nom s'est en partie conservé dans celui de Mont-Colibre qu'elle porte aujourd'hui. On prend ordinairement l'ancienne Ophiuse pour l'île de Formentera, erreur que détruisent plusieurs passages des anciens, entr'autres ceux de *Pline*[2] et d'*Aviène*[3]. L'île d'Ophiuse avait pris son nom du grand nombre de serpens qui l'infestaient et la rendaient inhabitable. Abandonnée et inculte, elle a peut-être été ensevelie en partie sous la mer, qui s'est élargie entre le continent et l'île ; et voilà pourquoi celle-ci nous paraît aujourd'hui si éloignée de la péninsule.

Auprès des Ilercavoniens habitaient le long de la côte les Cosétains, peuplade dont les Suessétains et les Ausétains, ses voisins, paraissent avoir été tributaires ou alliés. La ville principale de ce pays était Tarrago, lieu peu considérable alors, avec une rade et un territoire fertile en blé, en olives et en lin. Le torrent de Subi ou Tulcis, aujourd'hui Francoli, avait la qualité de donner à cette production une blancheur éclatante.

Après avoir quitté la côte des Cosétains, les navigateurs passaient devant celle qu'habitaient les Lalétains, dont la capitale était Barcino ou Barcelone, ville très-commerçante avec un bon port. Nous avons déjà dit qu'on en attribue la fondation aux Carthagi-

---

[1] *De Antiquit. Balear. exercitatio*, cap. 1, §. 5.

[2] Ce naturaliste dit que l'ile *Colubraria* est éloignée d'Ebuse autant que les Baléares, c'est-à-dire de 70 stades, distance qui diffère de beaucoup de celle d'Ivique à Formentera.

[3] *Ora marit.* v. 152.

Ophiusa porrò tanta panditur latus
Quantum jacere Pelopis audis insulam, etc.

Voyez la discussion sur cet objet, par *Wernsdorf*, dans l'ouvrage cité dans la note 1.

nois. Les autres villes de cette peuplade étaient Bebulo, dont le nom se retrouve en partie dans celui de Badalona, et Illuro, à laquelle paraît correspondre Mataro. Le cap Tossa formait une partie du promontoire que *Ptolémée* appelle cap *de la Lune*.

L'espace entre la Lalétanie et les Pyrénées enfin, était occupé par les Indigètes. C'est là que les Phocéens, après avoir fondé Marseille, étaient venus s'établir et avaient occupé Rhodes et Emporium (*Ampurias*). Quant au dernier de ces établissemens, il paraît que son véritable nom a été Indiga [1], et que, dans la suite, celui que les Phocéens avaient donné à leur colonie, s'est étendu sur toute la ville. Occupant toujours la partie de la ville cédée par les Espagnols à ces étrangers, ils parcouraient les côtes voisines avec leurs vaisseaux dont la station était à l'embouchure du fleuve appelé dans le pays *Fluvia*. Dans les champs qui entourent la ville d'Ampurias, on voit encore des fondations de mur d'une construction très-solide et fort ancienne. Les auteurs du *Voyage pittoresque de l'Espagne*, croyent que ce sont les restes du mur qui séparait les Phocéens d'avec les Indigètes [2]. L'ancien port de cette colonie est maintenant comblé, et la ville a bien déchu de sa grandeur ancienne, comme on peut en juger par les traces de la première enceinte le long de la côte. A quelque distance d'Emporium était située leur colonie, *Rhodes*, petite ville sur le fleuve Tichis, au-jourd'hui Muga, dont l'ancien lit a été détourné dans la suite, et ne forme plus qu'un étang entouré de joncs et fréquenté d'une foule de cygnes et d'autres

---

[1] Selon *Etienne de Byzance.*

[2] Livraison XIII.

oiseaux aquatiques. La ville moderne de Rosas, située auprès du nouveau lit du fleuve, se trouve donc à quelqu'éloignement de la ville première. Le culte de Diane prédominait, selon *Strabon*, dans les deux colonies grecques : à Rhodes il y avait un beau temple consacré à cette déesse. Le reste du pays appartenait aux Indigètes; et il paraît que leur territoire s'étendait assez loin dans l'intérieur du continent, puisque, selon le même auteur, ils étaient partagés en quatre districts. Le sol de cette contrée était en partie une bonne terre à culture, et en partie fertile en joncs; aussi une portion en a-t-elle pris le nom de cette production, et elle le conserve encore aujourd'hui. *Pomponius Mela* [1] a consigné dans sa description de la terre, comme une particularité du pays des Indigètes, cette montagne qu'il appelle *Mons Iovis*, nom qui a formé celui de *Montjou* donné habituellement à une des chaînes de ces rochers. La partie de l'ouest, dit *Mela*, s'élève en forme de degrés, et offre la figure frappante d'un escalier gigantesque; on le nomme l'*Echelle d'Annibal*. Ce phénomène excite encore l'étonnement des voyageurs, et les laisse toujours douter si c'est un jeu de la nature, ou si effectivement l'armée d'*Annibal*, lors de son passage des Pyrénées, a taillé péniblement ces marches énormes pour éterniser le souvenir de cette expédition; les vestiges d'un ancien camp, qui se trouvent dans le voisinage, viennent à l'appui de la dernière de ces opinions [2]. La montagne imposante où l'on voit cette merveille, et qu'on nomme aujourd'hui *Montgri*, s'abaisse insensiblement à mesure qu'on

---

[1] *De situ orbis*, lib. II, cap. 6.
[2] De Marca, *Limes Hispanicus*.

approche de la mer; et les trois rochers, sur l'un desquels les Phocéens marseillais s'étaient établis d'abord, paraissent n'en être que la continuation. Deux de ces roches ressemblent, par leur forme alongée, à des obélisques; ce qui les a peut-être fait nommer *las medas*, du mot latin *meta*.

Les Ausétains touchaient au territoire des Indigètes et s'étendaient dans les Pyrénées[1]; ils prenaient le nom de leur capitale Ausa, située à l'endroit où est maintenant *Vic de Osona;* la ville de Gerunda, remplacée par Gerona, était aussi dans cette peuplade. Il paraît qu'ils étaient unis aux Castellaniens, dont fait mention le géographe *Ptolomée*, et dont le principal établissement était Besida, situé probablement aux environs de Saint-Jean de las Badesas. Quelques auteurs distinguent les Ausétains d'avec les Lacétains leurs voisins; mais le nom de cette dernière peuplade ressemble trop à celui des Lalétains, pour qu'on puisse affirmer qu'il appartenait à une peuplade particulière. Les villes qu'on lui attribue peuvent bien avoir appartenu aux Ausétains; c'étaient *Berga*, dont le nom est resté à la ville bâtie sur son emplacement; *Lissa*, situé dans la terre dite encore *Lussa* ou *Lussanis;* et *Bacasis*, qui paraît être *Mauresa*.

Aucune de ces peuplades n'égalait en valeur et en force celle des Ilergètes, bornée au nord par les Vascons, et au sud par les Cosétains et les Ausétains, qui en étaient séparés par le fleuve Sicoris (Sègre). Les Ilergètes se sont distingués par des actions d'éclat dont nous parlerons bientôt; ils avaient des rois ou du moins des chefs. Leur capitale était Ilerda

[1] De Marca, *Limes Hispanicus*.

ou *Astenagia* qui existe encore sous le nom de Lérida. Plusieurs auteurs romains en décrivent la situation : elle était bâtie sur une éminence baignée par le Sicoris, au milieu d'une plaine fertile. *Balaguer* s'appelait anciennement Balarium; les ruines qu'on y voit, prouvent que c'était une ville considérable. Auprès du confluent du Sicoris et de l'Ebre, était située une autre ville appelée alors *Octogesa*, à quelque distance de la ville actuelle de *Mequinenza*. Suivant une ancienne tradition, les habitans des bords du Sicoris s'étaient appelés anciennement *Sicaniens*; mais, attaqués par les Salyens, venus des environs de Massilie en Gaule, ils avaient été expulsés de leur pays natal et forcés de chercher un refuge dans l'île de Sicile, à laquelle ils donnèrent, dit-on, leur nom. Le souvenir des migrations des anciens peuples ne se conserve plus que dans de vagues traditions; voilà pourquoi il ne faut ni les rejeter, ni les croire sans autre examen.

LES HABITANS DES ILES BALÉARES.

A l'est de l'Espagne est situé un groupe d'îles, dont les plus grandes sont celles qu'on distingue actuellement par les noms de Majorque et Minorque. Les Grecs, qui paraissent les avoir connues de très-bonne heure, les appelaient d'abord *Choirades*[1]; mais lorsque dans la suite les Phéniciens ou les Carthaginois s'en emparèrent et leur donnèrent le nom de *Baléares*, les Grecs ne firent que traduire ce mot dans leur langue par celui de *Gymnésiennes*, tandis

[1] Χοιράδες. *Lycophron in Cassandra*, v. 633. *Appolon*. v. 457. La dénomination Χοιράδες venait sans doute de ce que ces îles sont hérissées et entourées de rochers.

qu'ils donnaient aux deux autres, qui sont Ivique et Fromentera, le nom des îles *Pithyuses*. *Baléares*, en phénicien, comme Gymnètes, en grec, signifie des soldats armés à la légère et particulièrement ceux qui portent une fronde[1]. *Pithyuses* vient du mot πίτυς, pin, arbre qui croît abondamment dans ces petites îles[2]. Si les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur le nombre de ces îles, cela vient de ce qu'ils y comprennent d'autres îles disséminées dans la même mer, et particulièrement le long des côtes de l'Ibérie. Nous en avons eu un exemple lorsque nous avons parlé de l'île d'Ophiuse. Nous ne comprenons ici, sous la dénomination de Baléares, que le groupe qu'on désigne aujourd'hui par ce nom; et comme la plupart des traits qui vont être rapportés sont communs aux habitans de toutes ces îles, nous allons d'abord les décrire en général; nous saurons distinguer ensuite ce que chacune a de particulier.

A en croire les auteurs anciens et les historiens espagnols, les Baléares ont été peuplées par les plus grands héros de l'antiquité. Nous nous gardons bien de leur disputer une origine aussi illustre; cependant nous ferons observer que le seul fait positif, remar-

[1] C'est à tort qu'on dérive communément le mot *Baléares* du verbe grec βάλλειν; il vient évidemment du phénicien. L'étymologie que *Diodore*, et *Tzetzes* dans ses notes sur Lycophron, donnent au mot *gymnésiennes*, n'est pas mieux fondée; celle que nous adoptons est de M. *Wernsdorf*. Voyez sa savante dissertation *de Antiquit. Balear.* cap. I, §. I. Le géographe de Ravenne appelle ces îles *Valeares*, et la mer où elles sont situées, *mare Valeriacum*, III, 12; IV, 46; V, 27.

[2] *A frutice pineo*, dit *Pline*. *Saumaise* a combattu l'opinion de ce naturaliste. Le *frutex pineus* était une plante qui croissait dans les lieux montagneux, et dont le feuillage ressemblait à celui du pin. On le nommait aussi *Tithymalus*, *herba lactaria*, *lactuca caprina*, ou, selon Celsus *lactuca marina*.

uable dans l'histoire ancienne de ces îles, c'est la onquête qu'en firent les Carthaginois, fait dont nous vons déjà parlé au chap. II de ce livre. Selon *Diolore*, ce fut en l'an 160 après la fondation de Carthage que les Tyriens en prirent possession; mais la nanière dont cet auteur s'exprime, laisse douter s'il arle des Phéniciens ou des Carthaginois. On croit énéralement que ce furent ces derniers seuls qui s'en mparèrent par les armes; mais la résistance qu'ils prouvèrent de la part des insulaires, sur-tout de eux de Minorque, ne fut pas moins opiniâtre que eur attaque. Ce fut après de sanglans combats qu'*Anilcar* et *Hannon* parvinrent enfin à les apaiser et à es réduire sous la domination des Carthaginois, qui contribuèrent ensuite beaucoup à civiliser les habians presque sauvages de ces îles. On leur attribue la ondation des trois villes principales de Minorque, avoir : de *Ciudadella*, *Mahon* et *Alaior*; et on rétend que ces trois nouveaux établissemens reçurent eur dénomination des trois principaux généraux : *Ciudadella*, autrefois *Jamnon*, de *Jamon*; *Mahon*, le *Mago*, et *Alaior*, de *Labon*. Depuis leur sounission par les Carthaginois, les habitans des Baléares ournissaient dans toutes les guerres un corps de roupes à l'armée de cette république, et en seconlaient les opérations par l'habileté de leurs frondeurs. Ceux-ci se rendirent d'abord formidables dans la guerre de Sicile, où, n'étant pas encore connus, ils tonnèrent les ennemis par les effets merveilleux de eurs armes, en apparence si légères. Ils n'aidèrent as moins les Carthaginois dans leurs longues guerres contre les Romains, comme nous le dirons plus bas. etons auparavant un coup-d'œil sur leurs mœurs,

dont les principaux traits se trouvent consignés dans l'histoire de Sicile écrite par *Diodore*[1].

Ces insulaires, quoiqu'ils aient eu de bonne heure des relations avec les étrangers, conservèrent néanmoins en très-grande partie leurs mœurs et coutumes primitives. Ils menaient une vie presque sauvage, habitaient, loin de la société humaine, des cavernes au milieu des montagnes et des rochers, et se revêtissaient de peaux d'animaux ou de *sisymes*. Il y a loin de ce vêtement grossier à la robe d'un riche Romain; cependant *Strabon* assure que les insulaires des Baléares en portaient de semblables; c'est évidemment une erreur que ce géographe a copiée ou faite lui-même[2]. Ils étaient armés d'un bouclier, d'un javelot et d'une fronde. Cette dernière arme est ce qui les a rendus fameux et redoutables dans l'antiquité. Si les rapports des anciens ne sont pas exagérés, nous en pouvons conclure que les frondes baléariques produisaient un effet aussi meurtrier que les balles de nos fusils : il n'y avait pas de cuirasses ni de boucliers qui pussent leur résister; les pierres qu'elles lançaient pesaient ordinairement une livre. Les frondes étaient de trois espèces, savoir : la fronde longue (*macrocolon*), la fronde moyenne et la fronde courte (*brachycolon*); il y en avait de crins, de sparte (*mélancranie*, choin selon *Strabon*) et de nerfs; les insulaires s'en servaient d'après les diverses distances auxquelles il fallait combattre l'ennemi. Dans leurs marches, ils en portaient une à la main, une autre à la ceinture, et la troisième autour de la tête. Ils avaient toujours dans le pan de

[1] Livre V.

[2] *Strabon*, liv. III. Wernsdorf, *de Antiq. Balear.* cap. 6.

leur vêtement une provision de pierres. Ils lançaient en outre des morceaux de plomb[1] arrondis en forme de gland[2].

Pline attribue l'invention de la fronde aux Phéniciens; et il est presque certain que les habitans des Baléares en ont emprunté l'usage de ce peuple : du moins ils la maniaient déjà avec beaucoup d'habileté lors de l'invasion des Carthaginois, puisque cette arme était presque leur unique moyen de défense. Aussi cet exercice entrait-il pour beaucoup dans l'éducation de la jeunesse, ou plutôt c'était la seule éducation : *Id unum ab infantia studium*, comme dit *Florus*[3]. Pour avoir à déjeûner, les enfans étaient obligés de toucher avec leur fronde au but que leur désignaient les parens, et sur lequel ceux-ci posaient le pain. Jeunes comme vieux, ils se frottaient fréquemment le corps avec de l'huile de lentisque et du lard, au défaut de l'huile d'olive que leur territoire ne produisait point. Aujourd'hui les oliviers y abondent; néanmoins on fait encore usage de l'huile de lentisque, sur-tout dans les campagnes[4].

Dans ces îles, on avait proscrit l'usage des métaux précieux, et on avait en horreur toute sorte de monnaie, persuadé, à ce qu'on prétend, du mal que produit le désir de ces objets dans l'esprit avide et ambitieux des peuples. Malheureusement les insulaires, pour se préserver de l'avarice, tombaient dans d'autres excès non moins funestes : l'incontinence et la luxure étaient leurs vices dominans. N'ayant pas de vin

---

[1] *Sil. Ital.* L. IX, v. 233. *Ac torto miscens Baliaris prælia plumbo.*

[2] Voyez sur les diverses formes de ces glands, *Justi Lipsi Poliorceticon.* Lib. IV, dialog. 3.

[3] *Hist.* lib. III, cap. 8.

[4] *Descripcion de las islas Pithyusas y Baleares.* Madrid, 1787.

dans leur île, ils buvaient avec excès celui que leur apportaient les marchands étrangers. Dans une expédition faite de concert avec les Carthaginois, il remplirent à leur retour les vaisseaux de vin et de vivres. Lorsqu'ils échangeaient des prisonniers, ils donnaient trois ou quatre hommes contre une femme; et ce qui marque l'immoralité de ce peuple, une nouvelle mariée ne pouvait s'unir à son époux qu'après avoir satisfait la passion brutale des parens et amis qui assistaient à la noce.

On nous parle du caractère doux et pacifique de ce peuple; mais ce qu'en dit *Florus* ne confirme pas cette assertion peu vraisemblable. En effet, gravir les rochers baignés par les flots de la mer, y attendre les vaisseaux qui s'approchent avec confiance des côtes dès îles, les accabler d'une grêle de pierres, et venir audacieusement dans leurs mauvaises barques s'en rendre maître, sont-ce là des traits de douceur et de bonté? Peut-être a-t-on voulu louer seulement la conduite de ces insulaires envers leurs amis et leurs compatriotes; mais quel peuple sauvage a jamais méconnu les liens de la parenté et de l'amitié? Sans doute les habitans des Baléares n'ont été dans les anciens tems que ce qu'étaient la plupart des insulaires de la Méditerranée, c'est-à-dire des pirates.

Les funérailles se faisaient dans les îles Baléares également d'une manière singulière : on déchirait les membres du cadavre à grands coups de massue, et puis on les entassait dans une urne que l'on recouvrait d'un monceau de pierres[1]. Il faudra chercher peut-

[1] Une coutume semblable se retrouve chez les Troglodytes voisins de l'Egypte, et chez les Iotes en Scandinavie. Voyez *les Annales des Voyages*, tome IX.

être l'origine de cette coutume barbare dans la qualité du sol qui, n'ayant que peu de profondeur, et reposant sur un roc très-dur, empêche d'ensevelir les morts, inconvénient qui subsiste encore, puisqu'on est obligé de déposer les morts dans les caveaux des églises[1]. On trouve encore aujourd'hui dans ces îles plusieurs monumens de pierres brutes qui ressemblent assez à ceux qu'on trouve en Espagne, en France et en Allemagne. Il y en a une entr'autres, auprès d'Alaior, dans l'île de Minorque, qui a été vu par M. *Armstrong;* c'est une grosse masse de pierres brutes, amoncelées les unes sur les autres sans aucun mortier; elle se trouve sur une éminence et au centre d'un enclos fermé par une muraille de grosses pierres plates. Ce monument a 30 verges de diamètre sur presque autant de hauteur; il a une cavité dont l'entrée regarde le midi, et dans laquelle un homme peut entrer en se baissant.

M. *Armstrong* soupçonna que ces monceaux de pierre étaient les tombes dont *Diodore* a parlé, et il manifesta le désir qu'on en défît un, pour vérifier le fait[2]. Une circonstance inattendue a rempli le désir du voyageur anglais et a confirmé sa conjecture. Il y a environ 25 ans que le général anglais *Murray*, chargé de la défense de l'île de Minorque, se vit obligé de faire abattre un de ces monceaux énormes, situé aux environs de la citadelle, afin que les ennemis ne pussent s'en emparer pour y établir une batterie. Les matelots eurent beaucoup de peine à exécuter cette entreprise. Ce monceau ressemblait à une pyramide très-large; on trouva dans l'intérieur une

---

[1] Wernsdorf, *de Antiq. Balear.*, etc.

[2] Armstrong, *History of the island of Minorca.*

grande pierre creuse, mais retournée, et ayant six pieds de diamètre; on la souleva, et l'on remarqua des ossemens humains qu'elle servait à couvrir; c'était sans doute ceux d'un chef des anciens insulaires[1]. Ce fait détruit, comme on le peut remarquer, l'opinion de ceux qui, jusqu'alors, ont cru que ces pyramides n'étaient destinées qu'à servir d'observatoires pour pouvoir découvrir l'ennemi, à faire le guet, et donner le signal d'alarme à son approche[2]. Il y a une pyramide semblable auprès de Mahon, et une autre à deux milles anglais d'Alaior. Sauf les évènemens extraordinaires, ces monceaux gigantesques subsisteront probablement encore long-tems. Auprès de la dernière pyramide, on voit une pierre énorme sur laquelle est posée en travers une autre non moins grosse. On présume qu'on se servait de ce monument comme d'un autel, pour y faire les sacrifices aux idoles pendant les cérémonies funéraires[3].

Aujourd'hui l'état des îles Baléares n'est pas à beaucoup près tel que nous le représente l'histoire; cependant on y retrouve plusieurs choses qui avaient frappé les anciens; les habitans ressemblent, quant au général, aux autres Espagnols, auxquels ils sont assimilés depuis longtems par le gouvernement, la langue, la religion, etc.... Ils ont la taille moyenne, les yeux très-vifs et animés, et l'imagination active; leur amour, pour n'être pas brutal comme celui de leurs ancêtres, n'en est pas moins ardent; néanmoins

---

[1] Lindeman's *Beschreibung der Insel Minorca*. Cette excellente description a été insérée dans *Sprengel's Beytræge zur Vœlker und Lænder. Kunde*, tome VI. Leipsik, 1786.

[2] *Tableau de l'île de Minorque*. Paris, 1781, in-8°.

[3] Lindeman's *Beschreibung, etc.*

ls mènent une vie sobre et tranquille. Quel changement singulier! dit un auteur moderne[1], autrefois les insulaires manquaient de vin, et ils en étaient avides; aujourd'hui ils en ont en abondance et d'excellens, mais ils n'en font point de cas, et vendent le meilleur aux étrangers. Cette sobriété est cependant moins une vertu qu'une suite de cette indolence dans laquelle les habitans des Baléares sont tombés depuis qu'ils obéissent aux Espagnols, et à laquelle ont sans doute contribué les fréquens changemens que leur gouvernement a éprouvés.

On voit encore dans l'île de Minorque ces grottes immenses qui, dans les tems les plus reculés, servaient de retraite aux habitans sauvages de ces contrées; aujourd'hui ces cavernes fournissent un abri sûr et vaste aux troupeaux. Les bergers qui les conduisent se servent encore de l'arme redoutable de leurs ancêtres; ils manient la fronde avec beaucoup d'adresse, et sont toujours sûrs de toucher à une très-grande distance les brebis et les chèvres qui s'écartent trop. La population de ces îles paraît avoir augmenté, si toutefois les rapports des anciens, qui négligeaient presque totalement la statistique, sont exacts à cet égard. *Diodore* nous apprend que les deux îles de Majorque et Minorque avaient au-delà de 30,000 habitans; aujourd'hui la plus petite de ces îles en a seule plus de 26,000.

Pendant les guerres puniques, il y avait presque toujours environ 800 frondeurs des Baléares, qui servaient dans l'armée des Carthaginois ou des Romains. Le sol, fertile en blé et en fruits, y fournissait abondamment à la subsistance des insulaires, de

[1] Lindeman's, *Beschreibung, etc.*

même que de bons pâturages nourrissaient une grande quantité de troupeaux. *Pline* vante l'orge de ces îles et dit qu'un muid de ce grain donnait 35 livres de pain[1]. Les brebis et leur laine étaient excellentes dans l'île d'Ebusus, où l'on trouvait aussi, comme dans les autres, beaucoup de figuiers, de lentisques, de térébenthins et d'autres arbres à résine. Parmi les animaux particuliers aux îles Baléares, on comptait les lapins, que les Latins appelaient *cuniculus*, mot qui vient apparemment de l'ancien espagnol. Une sorte de petite grue était également très-nombreuse dans ces îles; on l'appelait *vipion*[2]. *Pline* fait encore mention d'autres oiseaux de cette contrée, tels que le *butéon*, espèce d'épervier; le *porphyrion*, oiseau aquatique dont le plumage est bleu, le bec et les pieds rouges; enfin le *phalacrocorax*, corbeau aquatique, ainsi nommé par les Grecs à cause de sa tête chauve. Une particularité de l'île d'Ebuse, selon les anciens, est qu'aucun serpent ne pouvait y subsister, et que la terre de cette île, transportée dans les pays où il y avait des animaux venimeux, leur ôtait sur-le-champ la faculté de nuire. Si ce fait est vrai, on ne peut l'attribuer qu'aux parties résineuses et bitumineuses dont le sol d'Ebuse était pétri[3].

Quant aux villes des îles Baléares, les principales étaient celles que nous avons dit avoir été fondées dans l'île de Minorque par les Carthaginois. Majorque n'eut de ville fameuse que sous la domination des Romains. Il n'y avait qu'un petit établissement grec du nom de *Penteleo*[4]; le petit port de *Pantaleu* à

1 *Hist. natur.*, lib. XVIII, c. 12 (7).
2 *Ibid.* lib. X, c. 69 (49).
3 Wernsdorf, *de ins. Balear.* cap. II, §. I.
4 Πεντελέω, réunion de cinq peuplades ou communes.

deux lieues de la ville de Palma en détermine la position. Ebuse était muni d'un bon port, situé auprès de la grande colonie établie par Carthage; la ville qu'elle habitait était vaste et belle, et avait de bonnes fortifications. Auprès d'Ebuse, il y avait une autre petite île qui, n'ayant sans doute pas de nom particulier, était comprise dans la dénomination générale de *Pithyuses*. Les autres îles du groupe que nous désignons par le nom de Baléares, étaient *Capraria*, aujourd'hui Cabrera, *Mœnaria*, *Tiquadra*, et celle qu'on appelait la *petite île d'Annibal*, et dans laquelle, selon l'opinion de quelques-uns, ce fameux général prit naissance.

LIVRE TROISIÈME.

L'ESPAGNE SOUS LES ROMAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Premières conquêtes des Romains.

Les succès étonnans que les armes de Carthage venaient d'obtenir en Italie, avaient ouvert les yeux des Romains sur le danger que courait leur république. *Hannibal*, avant d'entrer en Italie, avait déclaré à son armée qu'il ne passait l'Ebre que pour détruire les Romains et en délivrer la terre [1]. Il n'y avait plus à douter que les Carthaginois ne dussent une grande partie de leur puissance à la belle presqu'île dont ils s'étaient rendus maîtres. C'est de l'Espagne qu'ils tiraient leurs meilleures troupes; c'est avec l'or d'Espagne qu'ils soudoyaient des armées contre Rome [2]; c'est l'Espagne qui les pourvoyait d'armes et de provisions ; c'est encore l'Espagne qui entretenait leur commerce et donnait un abri à leurs nombreuses flottes et à leurs pirates. En un mot, l'Espagne était la principale ressource de Carthage : elle y pouvait promptement réparer ses échecs et attaquer ensuite

[1] *Iberum trajecisse, ad delendum nomen Romanorum, liberandumque orbem terrarum*. Tite-Live, liv. XXI.

[2] *Barca*, général carthaginois, entr'autres, avait coutume de payer les Espagnols avec l'or qu'il tirait de leur pays. Appien, *Guerr. d'Esp.*, chap. V.

la république romaine avec une nouvelle vigueur. Les Espagnols servaient en foule dans l'armée d'*Hannibal*, en Italie ; et une seconde armée, non moins formidable, sous les ordres d'*Asdrubal*, n'attendait que le signal pour quitter l'Espagne et venir se joindre à la première. En Sicile, en Sardaigne, en Afrique, par-tout les Romains rencontraient des troupes espagnoles, combattant pour l'ambitieuse Carthage. La sûreté de la capitale des états romains était continuellement menacée, et sa position ne permettait plus qu'elle laissât aux Carthaginois la possession d'une province, qui ne secondait que trop bien leurs vues sur l'Italie et peut-être sur l'Europe entière. Si Rome ne voulait pas succomber à la puissance de la reine des mers, il fallait absolument qu'elle lui arrachât son plus solide appui, et pour que les Etats romains ne devinssent pas une province carthaginoise, Rome n'avait d'autre moyen que de faire de l'Espagne une province romaine : point de choix entre ces deux positions.

Rome résolut donc de faire une expédition en Espagne. Il était à prévoir que les obstacles qui s'y opposeraient, seraient en grand nombre : néanmoins le succès en était presque garanti d'avance. Les Espagnols étaient sous l'influence des Carthaginois et se prêtaient à l'exécution de leurs vastes projets ; mais ils haïssaient des maîtres qui ne voulaient que régner et s'enrichir, et qui n'avaient rien fait pour acquérir l'affection de ce peuple, ou pour adoucir la rigueur de leur domination. L'Espagne prévoyait fort bien que les Carthaginois ne s'occuperaient jamais de son bonheur ; que les vues de ces maîtres orgueilleux, non contens de dominer sur les mers, embrassaient

le continent, et qu'ils épuisaient l'Espagne pour subjuguer ensuite la Gaule et l'Italie ; aussi les troupes espagnoles aimaient-elles mieux se laisser vaincre dans leurs foyers, que de suivre les Carthaginois victorieux en Italie [1]. L'exemple de Sagunte avait prouvé aux Romains qu'ils trouveraient dans les Espagnols de fidèles alliés, s'ils les aidaient à secouer le joug odieux de Carthage, et ils pouvaient espérer d'être un jour en Espagne plus forts que leurs ennemis, s'ils y faisaient goûter un gouvernement sage et libéral.

Tout dépendait donc de l'impression que les premières troupes romaines feraient sur les Espagnols. Le sénat sentait qu'il était important de choisir pour cette expédition un général dont les manières douces et affables pussent captiver l'affection de ce peuple. *Cnéus Scipion* lui parut l'homme le plus propre à ce dessein. Ce général avait tous les moyens de réussir ; il était brave, habile, juste, poli et affable.

Son début répondit parfaitement à l'attente du gouvernement. *Scipion* mit à la voile dans l'embouchure du Rhône ; il aborda avec sa flotte à Ampurias, et y fit débarquer ses troupes. Dès qu'il eût mis pied à terre, il s'occupa à conclure une alliance avec les peuplades voisines de la côte. Il alla jusqu'à l'Ebre, et ne trouva par-tout que des villes prêtes à accepter l'amitié qu'il leur offrait. Sa douceur contrastait tellement avec la conduite impérieuse des généraux carthaginois, que les Espagnols en furent ravis et vinrent de loin demander à entrer en alliance avec lui. Les peuplades même les plus sauvages qui habitaient

---

[1] *Vinci in Hispania, quàm victores in Italiam trahi, malebant.* Tite-Live, liv. XXIII.

les montagnes du nord, s'empressèrent non-seulement de se déclarer pour les Romains, mais aussi de leur envoyer des secours contre leurs ennemis.

Deux armées carthaginoises défendaient l'Espagne : l'une, sous les ordres d'*Hannon*, gardait les côtes de la Lacétanie ; l'autre était commandée par *Asdrubal*, qui avait ses quartiers à Carthagène.

Scipion sentit qu'il était important de vaincre *Hannon* avant qu'*Asdrubal* pût venir à son secours ; il l'attaqua promptement, et le défit à l'aide des troupes que lui fournirent les peuplades lacétaines et ilergètes. A la nouvelle de la défaite d'*Hannon*, *Asdrubal*, à la tête d'une armée de huit mille piétons et de mille cavaliers, force sa marche, arrive à Tarragone, y surprend les troupes romaines, les repousse avec perte, pénètre dans le pays des Ilergètes, parvient à y soulever les peuplades contre leurs nouveaux alliés et se retire ensuite au-delà de l'Ebre. A peine a-t-il fait sa retraite que *Scipion* revient chez les Ilergètes, punit les chefs de révolte, se fait donner des otages et soumet toutes les peuplades aux environs de l'Ebre. Une bataille navale qu'il gagne contre les Carthaginois [1], dans l'embouchure de ce fleuve, lui ouvre la route à de nouvelles conquêtes, et affermit sa puissance dans ces pays. Toute la côte est abandonnée par les Carthaginois ; les députés de cent vingt peuplades se rendent au camp du vainqueur, et s'en retournent charmés de sa bonté et de ses manières affables. *Scipion* s'avance avec son armée jusqu'à la forêt de Castulo, et *Asdrubal* se retire en Lusitanie. Les Carthaginois,

---

[1] *Voyez* au sujet de cette bataille les observations de *Folard* sur le 13e chap. du liv. III de *Polybe*.

irrités du succès des Romains dans un pays qu'ils comptaient déjà au nombre de leurs provinces, ne négligèrent rien pour soulever les peuplades et leur inspirer de la haine contre les Romains; quelques-unes ajoutent foi aux insinuations des Carthaginois, et s'arment pour combattre les ennemis; mais les autres peuplades alliées des Romains se réunissent spontanément contre elles et déjouent leurs projets.

Scipion, après s'être fait donner des otages par les Celtibériens, quitta l'intérieur de la presqu'île et s'approcha de la côte. Pendant ce tems, *Mandonius*, petit roi dans le pays des Ilergètes, leva quelques troupes et envahit le territoire des peuplades alliées des Romains. Ceux-ci repoussèrent les insurgés; mais *Asdrubal*, pour profiter de cette diversion, porta du secours à *Mandonius*, passa l'Ebre et établit son camp sur le territoire des Ilercavoniens, non loin du camp romain.

Bientôt la guerre prit un aspect plus sérieux. Les Celtibériens, appuyés par les Romains, se levèrent en masse et envahirent les plus belles possessions des Carthaginois en Espagne.. Ce grand coup, ouvrage de *Scipion*, effraya *Asdrubal*; il leva précipitamment son camp, et conduisit son armée contre les Celtibériens. Ceux-ci l'attendirent, lui livrèrent bataille, et remportèrent deux victoires complètes. Quinze mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille; quatre mille hommes et un grand nombre de signes militaires tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

La défaite des Carthaginois semblait présager les succès des Romains, d'autant plus que dans le tems même que l'armée ennemie fut défaite, celle des Romains reçut un renfort de huit mille hommes et beau-

coup de provisions qui arrivèrent à Tarragone sur vingt vaisseaux longs, sous la conduite de *Publius Scipion*, frère de celui qui commandait en Espagne.

Les deux frères joignent leurs forces, passent l'Ebre et se dirigent sur Sagunte, où *Hannibal* avait confié à la garde de *Bostar*, officier carthaginois, les otages les plus distingués que lui avaient remis les peuplades espagnoles. C'est à cause de ces otages qu'elles tenaient encore au parti des Carthaginois, et qu'elles n'osaient se déclarer pour les Romains. Si ceux-ci pouvaient s'emparer de ce précieux dépôt, ils avaient dans leurs mains le sort d'une partie de l'Espagne. Un des principaux habitans de la ville, sous prétexte de conduire les otages chez eux, les remît au pouvoir des Romains. Les *Scipions* les renvoyèrent à leurs villes, dont ils captivèrent l'affection par ce bienfait inattendu. Un grand nombre de peuplades sollicitèrent l'alliance de ces étrangers qui venaient de les délivrer du joug carthaginois. Sagunte fut prise après une faible résistance. *Cn. Scipion* voulant récompenser alors le grand attachement de cette ville à la république romaine, donna la possession de ses édifices et de son territoire aux fils des habitans qui avaient survécu à sa prise, et pour les venger en même tems des premiers auteurs de leurs malheurs, il détruisit la ville principale des Torbolétains de fond en comble, et rendit leurs terres tributaires des Saguntins.

Dans les guerres suivantes, nous voyons pour la première fois les troupes espagnoles à la solde des Romains. Ce furent les Celtibériens qui donnèrent ce lâche exemple à leurs compatriotes, exemple que ceux-ci ne paraissent point s'être empressés d'imiter.

On pourrait taxer cette conduite des Celtibériens d'avidité et de sordide intérêt, si l'on ne voyait pas par d'autres traits, dont nous rendrons bientôt compte, que cette nation sans caractère se laissait aller aux circonstances, et qu'elle était en proie à tous les maux qui devaient résulter de son naturel inconstant et vague, et peut-être aussi de son gouvernement démocratique. A peine entrés au service des Romains, les Celtibériens donnèrent une preuve de ce caractère bizarre, trompés par les Carthaginois, qui en fait de ruses ont surpassé tous les peuples guerriers qui aient jamais existé. Les armées carthaginoise et romaine étaient en face sous les murs d'Anitorgi en Aragon : *Asdrubal Barca*, sachant que la force des Romains consistait en grande partie dans les troupes mercénaires des Celtibériens, fit répandre très-adroitement parmi ceux-ci le bruit que leurs compatriotes étaient tous irrités de leur départ et de leur engagement, et que l'on consentait à leur payer une solde égale à celle qu'ils recevaient des Romains, s'ils voulaient retourner chez eux. Il n'en fallait pas davantage pour soulever toute la troupe ; elle demanda son congé que *Scipion* se vit obligé de lui accorder : après quoi il lui fallut chercher un endroit plus sûr, pour mettre à l'abri des attaques hostiles le peu de troupes qui lui restait. Ce fut-là le commencement d'une suite de désastres pour les Romains. Un prince espagnol, à la tête de quinze cents hommes d'une peuplade appelée les Suésetains, se réunit à *Asdrubal* et à *Masinissa* prince africain et fils du roi des Massiliens ; cette armée combinée livra bataille à *Publius Scipion*. On se battit pendant quelques heures avec beaucoup d'acharnement, quand tout-à-coup l'autre

;énéral carthaginois *Magon* arriva au champ de ba-
aille et vint fondre sur l'arrière-garde de l'armée
omaine. Il se fit dès-lors un terrible carnage. *Scipion*
ut frappé d'un coup de lânce et tomba mort de son
:heval. Cet accident répandit la consternation et le
lésordre dans son armée : les Carthaginois et les
Espagnols n'avaient plus qu'à massacrer ; une partie
les Romains se sauva par la fuite, et leurs ennemis
estèrent maîtres du champ de bataille. Après cette
'ictoire complète, les Carthaginois tournèrent leurs
ırmes contre le reste de l'armée romaine commandée
par *Cnéus Scipion*. Malgré ses précautions, ce
;énéral se vit forcé d'en venir aux mains avec les
'ainqueurs de son frère, dans un terrain qui ne lui
)ffrait pas seulement la facilité de se retrancher ;
ıussi son armée fut-elle dispersée au premier choc :
ın grand nombre de soldats se sauvèrent à la faveur
les broussailles ; le reste se retira avec son général
lans une tour voisine, mais cette retraite ne fit que
ıâter leur perte : la tour fut prise par les ennemis,
:t tous ceux qui s'y étaient retirés devinrent les vic-
imes de la fureur des Carthaginois. Ainsi deux
;rands généraux romains périrent dans la même
:ampagne et à vingt-neuf jours d'intervalle.

Les savans ne sont pas d'accord sur les lieux de
:es deux batailles. *Mariana* les place en Anda-
ousie et en Murcie, et *Ferreras* dans la Vieille-
Castille et en Andalousie ; mais peut-être est-ce les
upposer trop loin dans la partie méridionale, et
ıous pensons avec *Masdeu*[1], que ces deux batailles
urent livrées dans le royaume de Valence, sur les

[1] *Hist. crit.*, tomo IV *España romana*, part. I.

confins de l'Aragon ; position qui offrait aux fugitifs les moyens de se sauver par le chemin de Terruel, où était encore un autre camp romain, ou de se retirer dans une des tours ou *castels* placés sur les bords de la mer. Un monument situé au milieu d'un bois, à quatre milles de Tarragone, porte encore aujourd'hui le nom de *Torre de los Scipiones*[1]. La tradition dit que c'est le tombeau de ces illustres frères : deux statues qu'on y voit élevées sur des piédestaux, viennent à l'appui de cette opinion vulgaire. Mais un souvenir plus honorable encore que celui-ci, pour les deux généraux, ce fut le désespoir qui se manifesta parmi les soldats romains quand, peu de tems après, un jeune et brave chevalier, nommé *Lucius Marcius*, les rassembla et les conduisit contre l'ennemi. Au moment de se ranger en ordre de bataille, le souvenir de la perte de leurs deux généraux les frappa si vivement qu'ils se livrèrent sans mesure aux plaintes et aux lamentations, et qu'ils manifestèrent par des cris, des gestes et des soupirs, leur profonde douleur. *Marcius* ne put les calmer et leur inspirer une nouvelle ardeur, qu'en les exhortant à venger la perte des grands guerriers qu'ils pleuraient : il y réussit ; leur esprit belliqueux

---

[1] *Voyez* la description de ce monument dans le *Voyage pittoresque de l'Espagne*, livrais. VI. Nous pensons avec les auteurs de cet ouvrage, et avec *Masdeu*, que les deux statues ne sont point celles des frères *Scipion*, et que le monument est d'une époque postérieure. Nous croyons cependant qu'ils se trompent en jugeant par le costume que portent ces statues, qu'elles représentent des esclaves *dont on a voulu peindre l'affliction de la mort de leur maître, pour exprimer le regret général*. La robe traînante (*paludamentum*) de ces figures était le vêtement des empereurs et des grands dignitaires en tems de guerre ; aussi sont-ce apparemment des personnages semblables qu'il faut chercher dans ces statues.

prit un nouvel essor, et ils remportèrent de suite deux victoires sur ceux qui se croyaient leurs vainqueurs. Un immense butin trouvé dans le camp des Carthaginois tomba en proie aux soldats : parmi ces objets, il y eut un énorme bouclier en argent massif et orné du portrait d'*Asdrubal Barca*. Les historiens disent qu'il pesait cent vingt-huit livres. On l'envoya à Rome, où il fut suspendu comme un trophée de cette victoire signalée, au-dessus des portes du temple de Jupiter au Capitole ; il y resta sous le nom de *bouclier de Marcius*, jusqu'à l'embrasement de cet édifice[1].

Cette alternative de victoires et de défaites dans les armées romaine et carthaginoise ne doit point nous étonner ; l'histoire d'Espagne en est pleine, et on en conçoit facilement la raison, si l'on fait attention à une seule circonstance : c'est que les deux armées combattant dans un pays étranger, où l'une avait beaucoup d'ennemis et où l'autre manquait encore de places fortes, le succès de leurs engagemens dépendait fort souvent de la manière dont était disposé, pour l'une ou pour l'autre, l'esprit des peuplades dont elles occupaient le territoire.

Il serait impossible de compter, et à plus forte raison de réciter tous les combats qui suivirent ceux-là : occupons-nous seulement des événemens accompagnés de circonstances mémorables ou importantes par leur suite. Telle est cette campagne qui se fit peu de tems après celles dont nous venons de parler, et qui fournit une nouvelle preuve de ce que nous avons dit plus haut de la supériorité des 211 ans avant J. C.

[1] *Tite-Live*, liv. XXV.

Carthaginois dans les stratagèmes. *Asdrubal* ayant appris que le nouveau chef de l'armée romaine, *Claude Néron*, venait de débarquer avec douze mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, marcha vers lui; mais, contre son attente, il le rencontra au moment qu'il traversait lui-même un défilé très-étroit [1] : toute son armée était à la disposition de l'ennemi; il fit donc demander la paix à *Néron*, et promit d'avance de retirer de l'Espagne toutes les forces de Carthage. Le général romain, ambitieux de terminer par un seul coup une guerre que ses prédécesseurs n'avaient fait que prolonger, condescendit à ces propositions, et attendit le lendemain pour commencer les négociations. Pendant la nuit *Asdrubal* fit partir dans le plus grand silence une partie de son infanterie. Le lendemain on entama les négociations; mais il y eut tant d'objets à traiter qu'il fallut y consacrer encore les jours suivans. *Asdrubal* profita adroitement des intervalles nocturnes pour faire filer peu-à-peu tout le reste de son infanterie par les rudes chemins que les Romains ne songeaient point à fermer. Il ne resta plus que la cavalerie à sauver. Un épais brouillard, qui couvrit la vallée au lever du soleil, favorisa les projets du rusé Carthaginois. Il envoya prier le général romain

[1] *Asdrubal Amilcaris ad Lapides atros castra habebat in Ausetanis: is locus est inter oppida Illiturgi et Mentissam. Tite-Live, Hist.* lib. XXVI. Quoique *Tite-Live* désigne d'une manière assez positive la situation du bourg de *Lapides atri* ou *Pierres noires*, il n'est pas aisé de dire où il faut le placer; la difficulté vient du mot *Mentissam*, nom qui appartient à deux villes de l'ancienne Espagne, l'une chez les Orétains, et l'autre chez les Bastétains. *Dujat*, dans ses notes sur *Tite-Live*, propose de remplacer, dans le texte que nous venons de citer, le mot *Ausetanis* par *Oretanis*, mais *Masdeu* préfère *Bastitanis*.

le suspendre pour ce jour-là leur congrès, attendu ue ses troupes avaient à célébrer une fête pendant aquelle il leur était défendu de s'occuper d'autres ffaires. *Néron* y consentit. *Asdrubal*, à l'abri du rouillard, partit avec sa cavalerie et ses éléphans; t quand le soleil eut dissipé les brumes, les Ronains aperçurent, à leur grand étonnement, que out le camp carthaginois avait disparu. Celui qui en tait le plus confus, c'était *Néron* dont la vanité enait d'être corrigée d'une manière si plaisante, et qui il ne restait plus rien à faire que de se retirer aisiblement à Tarragone.

Ce revers, qu'il semblait d'abord facile de réparer, ouvait néanmoins avoir les suites les plus dangeeuses. Les Carthaginois reprenaient leur ascendant ur l'Espagne : le nom Romain y perdait de son créit; et si la république romaine renonçait à la conuête de la presqu'île, elle s'exposait aux plus funestes vénemens[1]. En effet, que devenait-elle, si *Asdrual* faisait une grande levée dans les pays soumis, et assait les Pyrénées et les Alpes, pour ravager l'Italie le concert avec *Annibal?* Pour détourner ce grand langer, le sénat sentit qu'il avait besoin d'un général lont le génie et la valeur énergique rétablissent dans es contrées lointaines l'honneur du nom Romain, t ôtassent pour toujours à Carthage l'espoir de déruire Rome par l'Espagne.

Mais où le trouver cet homme unique à qui la épublique pût confier de si grands intérêts? On ixa un jour pour les comices, et l'on fit publier que eux qui se croyaient dignes de la grande charge de

---

[1] Voyez *Appien*, chap. XVII.

général en Espagne, pouvaient se présenter. Les magistrats, la noblesse, les plébéiens, tous étaient assemblés dans le *Forum*, et attendaient avec inquiétude, mais inutilement. Déjà l'abattement commençait à devenir général, quand tout-à-coup un jeune homme de vingt-quatre ans se leva, rompit le morne silence qui régnait dans l'assemblée, et s'écria : « Je suis prêt à conduire l'armée d'Espagne, si la république a en moi assez de confiance pour m'en charger. » On apprit que c'était le fils d'un des *Scipions* qui avaient péri en Espagne. Sa proposition parut un ordre des Dieux, et fut reçue avec des applaudissemens unanimes; mais quand l'enthousiasme se fut calmé, on fit des réflexions plus sérieuses; on pensait à la jeunesse de *Scipion*, aux calamités de sa famille, et peu s'en fallut que les esprits ne tombassent dans leur premier abattement. Mais un discours sage et raisonnable, adressé fort à propos à la multitude par le jeune candidat, ranima la confiance et l'espoir. La noblesse se souvint de ses illustres parens, et espéra de voir venger leur mort par leur descendant : ce qui gagna le peuple en sa faveur, ce fut d'apprendre par de vieilles femmes que le jeune *Scipion* était le plus dévot de Rome, qu'il sacrifiait tous les matins au temple du Capitole, où tout le monde le voyait plein d'onction et de ferveur; que les portiers du temple l'y trouvaient souvent enfermé, que les chiens n'aboyaient jamais quand il y allait la nuit pour faire ses prières; qu'il avait de fréquentes visions célestes, enfin qu'il paraissait jouir de la faveur signalée du grand Jupiter et de tous les autres Dieux. Tant de qualités prévenantes lui gagnèrent les esprits

t lui valurent, comme il l'avait prévu sans doute, 'importante charge de conquérir l'Espagne. Ce que ous les grands guerriers, dont les cheveux avaient lanchi dans le métier des armes, n'avaient osé ntreprendre, *Scipion* s'en chargea dans un âge uquel, loin de savoir commander et conduire de astes entreprises, on apprend seulement à obéir. e jeune homme commença par où les plus grands ommes ont fini ordinairement dans l'âge mûr, et près une longue expérience.

Il s'embarqua avec dix mille hommes d'infanterie t mille cavaliers sur trente vaisseaux à cinq rangs de ames. Arrivé en Catalogne, il y reçut avec beauoup de politesse les députés de plusieurs peuplades, t visita différentes villes de cette contrée. Les Carhaginois étaient divisés en trois corps d'armée dont ucun ne vint disputer le passage à *Scipion*. Après voir passé l'hiver à Tarragone et fait toutes les dispositions nécessaires, il se mit en campagne au prin- An 210 avant J. C.
emps, sans que ses soldats et ses officiers sussent quel tait le but de l'expédition, jusqu'à ce qu'arrivés deant Carthagène, ils apprissent qu'il s'agissait du iége de cette place importante. Elle n'avait qu'une aible garnison, parce que les ennemis ne s'étaient as attendus à un coup aussi hardi; mais le commanlant *Mugon* employa à la hâte tous les moyens nécesaires pour faire échouer l'entreprise des Romains. es premières tentatives que fit l'armée pour prendre a ville d'assaut, coûtèrent la vie à un grand nombre le braves qui furent renversés du haut des échelles et crasés par une grêle de pierres et de poutres que les abitans lançaient sur eux : en vain une petite flotte econda-t-elle du côté de la mer l'attaque dirigée

peuplades auxquelles ils appartenaient, qu'elles pouvaient les faire réclamer par des députés, et qu'il ne voulait pour la rançon des otages que leur amitié et leur alliance. Les soldats remarquèrent dans le nombre une jeune beauté qu'ils jugèrent digne d'être offerte en présent à leur général; mais celui-ci leur donna l'exemple d'une rare modération, en remettant l'innocente captive entre les mains d'un prince espagnol nommé *Allucius*, qui l'aimait et était fiancé avec elle.

L'impartialité, dont notre qualité d'historien impose le devoir, nous oblige d'observer, à l'occasion de ce trait, qu'il existe une petite variante dans les auteurs qui en ont parlé. *Florus* et *Aurélius Victor* prétendent que *Scipion*, par une noble méfiance de lui-même, refusa de voir celle dont la beauté faisait tant de bruit. *Polybe*, *Tite-Live*, *Valère-Maxime*, *Plutarque* et autres disent qu'il la vit et lui parla : mais *Valère d'Antie*[1] dit tout sèchement qu'il commença par la garder pour lui, et qu'il ne la rendit à son amant que quelque tems après. Gardons-nous d'en croire cet auteur! Un beau trait, dans l'histoire de ces tems, est comme une lumière bienfaisante qui brille au milieu des ténèbres. Admirons plutôt avec les meilleurs historiens un grand général capable d'un beau sentiment au milieu de tant d'atrocités et d'infamies dont l'histoire romaine de cette époque a été souillée, et convenons que sa générosité et sa noblesse d'ame font pardonner un peu ses ridicules et superstitieuses momeries, quoique la réunion de ces traits opposés dans un aussi fameux

[1] *Voyez* les fragmens qui nous restent des annales de cet auteur.

guerrier reste toujours un phénomène fort singulier. La renommée fit connaître au loin la générosité de *Scipion*, et lui gagna l'affection des peuples, qui trouvèrent par-là combien la vertu était en honneur chez eux, et en même tems combien ils étaient peu accoutumés à en trouver dans leurs vainqueurs.

Scipion, après avoir poussé avec beaucoup d'activité les travaux entrepris dans les chantiers et ateliers de Carthagène, et dans les quartiers les plus endommagés de cette ville, se retira avec son armée à Tarragone; il y convoqua les chefs des peuplades alliées aux Romains, leur fit beaucoup de politesses, leur assura la protection de Rome, et leur demanda ensuite des secours pour la continuation de la guerre. La plupart de ces peuplades étaient situées en deçà de l'Ebre, ainsi à la portée des Romains qui avaient dans cette partie de l'Espagne leurs forces, leur quartier-général et leurs établissemens. Ce n'était qu'avec la plus grande jalousie que les Carthaginois voyaient les Romains, après la prise de Carthagène, menacer tout le reste de l'Espagne, et agrandir leurs possessions et leur pouvoir aux dépens de Carthage. An 209 avant J. C.
Mais les corps d'armée qu'ils entretenaient en Espagne n'agissaient point de concert, soit par mésintelligence, soit par des motifs de nécessité ou de prudence : *Asdrubal* seul marcha avec une armée formidable contre *Scipion*, qui, de son côté, conduisit à sa rencontre ses troupes victorieuses augmentées d'un grand nombre d'indigènes, sur-tout des secours que lui avaient fournis deux princes espagnols, à qui il avait rendu avec beaucoup de grâce leurs femmes et leurs filles prises à Carthagène, et qui, par reconnaissance, étaient devenus ses alliés. Les deux armées

s'arrêtèrent en face l'une de l'autre auprès de Bécula[1] en Andalousie, non loin de Castulon. *Asdrubal* y occupait une position fort avantageuse; il y avait plus que de l'imprudence à attaquer son camp; mais quelque dangereuse que fût cette entreprise, *Scipion* résolut de la risquer plutôt que d'attendre que les deux autres corps d'armée vinssent joindre *Asdrubal*, ou, ce qui était plus facile encore, qu'ils lui coupassent la retraite et l'enfermassent au milieu d'eux. Plein de confiance dans la valeur de ses troupes et dans son propre génie, il tenta une attaque, et la dirigea avec tant d'habileté que l'armée d'*Asdrubal*, malgré sa vigoureuse résistance, fut bientôt mise en déroute, et forcée d'abandonner le camp, de se sauver par la fuite ou de se rendre aux Romains. *Asdrubal* se retira avec un petit nombre de ses troupes, et fut encore assez fort, malgré sa grande perte, pour se frayer un passage à travers les peuplades amies des Romains jusqu'aux Pyrénées, et de là il passa en Italie, où il trouva la mort peu de tems après.

Le camp des Carthaginois fut livré au pillage; *Scipion* fit des présens magnifiques aux princes espagnols qui l'avaient si bien secondé : il fit vendre ensuite à l'encan tous les Africains qui avaient été faits prisonniers. Quant aux Espagnols qui se trouvaient parmi les captifs, il leur rendit la liberté, leur fit restituer leurs effets et les traita avec une douceur à laquelle ils furent d'autant plus sensibles,

---

[1] *Polybe*, liv. X. *Tite-Live* nomme cette ville *Betula*, et Appien *Betica*. *Ferreras* se trompe, sans doute, en croyant que c'est la ville d'*Ilipa* dont il est question ici. *Voyez* Masdeu, *España romana*, part. I, page 113.

qu'ils venaient d'échapper enfin à la dureté du gouvernement carthaginois.

Pénétrés d'admiration et de reconnaissance, ils voulurent nommer *Scipion* leur roi, et lui offrirent cet honneur par l'entremise de leurs princes, au nombre desquels se trouvaient les deux chefs dont nous venons de parler. *Scipion* refusa cette offre, soit par modestie, soit par des raisons politiques, et n'accepta que leur amitié et leur alliance, qui lui valaient peut-être autant que le titre de roi. Il faut bien qu'il ait eu dès-lors un pouvoir fort étendu en Espagne, puisque, l'année suivante, loin d'attendre des secours d'Italie, comme ses prédécesseurs, il était en état d'y envoyer de nombreuses troupes et une flotte de cinquante vaisseaux, pour y combattre les forces de Carthage.

Cette république, infatigable dans ses efforts jaloux, comptait affaiblir la puissance des Romains en l'attaquant à-la-fois en Italie et en Espagne, où deux généraux, *Hannon* et *Magon*, à la tête d'une armée soutenue de plus de neuf mille Celtibériens, brûlaient d'envie de laver dans le sang des Romains la honte des défaites précédentes; mais il faut croire qu'ils comptaient un peu trop sur la valeur de leurs alliés les Celtibériens. Le commandant des troupes romaines en jugea mieux; et voyant que les Celtibériens campaient et combattaient sans ordre et sans plan, ce fut principalement sur eux qu'il dirigea ses attaques. Les Carthaginois eurent beau résister et opposer à l'ennemi des remparts formés de guerriers intrépides, le désordre eut bientôt dispersé les troupes celtibériennes qui, une fois mises en fuite, précipitèrent leur marche jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées

dans leurs foyers. Le général carthaginois *Hannon* se trouva parmi les nombreux prisonniers que les Romains firent dans cette journée. *Magon* s'était enfui avant la fin de la bataille avec sa cavalerie et une partie de l'infanterie. L'ennemi le poursuivit jusqu'auprès de Cadix : mais *Magon* avait eu le tems de s'unir avec les troupes d'*Asdrubal Giscon* : il s'apprêtait à s'emparer des places fortes de l'Andalousie. *Scipion* sentit le danger de le laisser s'affermir dans cette partie, et le prévint en assiégeant une des plus considérables de ces places, appelée *Oringi*, aujourd'hui *Arjona*, dans le royaume de Jaen. La proposition qu'il fit faire aux habitans de cette ville, d'abandonner le parti de Carthage et d'embrasser celui de Rome, ne fut reçue qu'avec mépris; ils ripostèrent aux premiers assauts que livra l'armée romaine, par une grêle de dards et d'autres instrumens aigus qui forcèrent les assaillans de se retirer; quelques-uns furent saisis par des espèces de crochets dirigés du haut des murs, et périrent dans les plus cruels tourmens. *Scipion* fit avancer les deux tiers de l'armée qui n'avaient point eu de part à la première attaque. Ces nouveaux combattans, animés d'une ardeur toute particulière, renouvelèrent l'assaut de tous les côtés : les assiégés, harcelés et fatigués, ne purent parer tant de chocs divers; ils abandonnèrent les murs, ouvrirent une porte, et sortirent, portant de la main gauche leurs boucliers pour se garantir des flèches et des dards, et montrant la droite nue, en signe de paix et de soumission. Les Romains, craignant quelque ruse, ou bien se laissant emporter par leur naturel féroce, tombèrent sur ces malheureux et les massacrèrent tous jusqu'au dernier. *Scipion* se retira,

à son ordinaire, à Tarragone, et envoya son frère à Rome, afin d'y conduire les plus distingués des prisonniers qu'il avait faits dans les dernières batailles, et parmi lesquels étaient le général *Magon* et quinze sénateurs carthaginois.

Tant de revers auraient dû abattre les espérances de Carthage, si elle n'avait pas trouvé, sur le théâtre même de sa défaite, de nouveaux alimens à sa haine. La promptitude avec laquelle les Romains et les Carthaginois complétaient si souvent leurs armées détruites, prouve la grande population de l'Espagne à cette époque. Cependant il ne faudrait point comparer pour cela les forces militaires de ces tems-là avec celles des puissances modernes. Toute l'armée des Carthaginois se montait, après la prise d'Oringi, à environ soixante mille hommes d'infanterie, y compris les recrutemens qu'ils avaient faits dans toute l'Espagne ultérieure : celle des Romains n'en avait An 205 avant J. C.
que le tiers au rapport d'*Appien*, qui a décrit en détail toutes ces guerres.

Nous ne parlerons point du voyage de *Scipion* en Afrique, parce que ce n'est point l'histoire des Romains, mais celle des Espagnols, que nous entreprenons d'écrire; nous faisons seulement mention de son retour et des troubles qui, pendant son absence, s'étaient élevés dans les diverses provinces espagnoles, et qui prouvent combien peu la république romaine pouvait compter alors sur l'attachement de ses nouvelles conquêtes.

Les habitans d'Hiturgi [1], ville située sur le Bétis, à peu de distance d'*Anduxar*, avaient été alliés de

---

[1] *Appien* nomme cet endroit *Ilorgi*.

la république romaine lors de ses premières conquêtes. Après la défaite des deux *Scipions*, les débris de l'armée romaine avaient cherché un refuge dans cette ville; mais les Iliturgiens, au lieu de traiter ces fugitifs en amis, les massacrèrent tous, pour plaire à Carthage, qu'ils voyaient redevenir victorieuse. Si les Romains n'avaient pas encore vengé cette trahison cruelle, c'est parce que la prudence avait exigé de dissimuler. Mais *Scipion* crut qu'il était tems d'apprendre aux peuples d'Espagne que dans aucun cas un citoyen ou un soldat romain ne devait être exposé à l'injure[1]. Il envoya un tiers de l'armée pour faire le siége de la ville de Castulon, également coupable de trahison : il se mit lui-même à la tête du reste de l'armée pour marcher sur Iliturge. Les habitans ayant prévu leur sort, avaient fortifié leur ville : ils occupaient tous les murs; les femmes et les enfans mêmes étaient munis d'armes pour leur défense. Aux premiers assauts les soldats furent vivement repoussés. Insensiblement l'audace des assiégés et la fureur des assiégeans s'accrurent et animèrent le combat : les uns prévoyant le sort qui les attendait vaincus, ne connaissaient plus de danger; les autres se souvenant du massacre de leurs camarades, étaient furieux de ne pouvoir les venger. *Scipion* commandait sous les murs : il fut blessé au cou[2]. A cette vue l'animosité des soldats se porta au comble. Ils saisirent les échelles et y montèrent au milieu d'une grêle de flèches et de pierres. Les

---

[1] *Et in omne tempus gravi documento sancirent, ne quis unquam romanum civem militemve in ullâ fortunâ opportunum injuriæ duceret.* *Tite-Live*, liv. XXVIII.

[2] *Appien*, chap. XXXII.

assiégés furent renversés du haut des murs. Le fort de la ville tomba au pouvoir des Romains, et pendant qu'une grande partie de l'armée assaillit les murs, des transfuges africains qui servaient dans cette armée, aperçurent un rocher très-élevé qui couvrait une partie de la ville, mais sans être défendu. On y grimpe par le moyen de pointes de fer, fixées dans les fentes des pierres, et on descend ensuite dans la ville. Ce coup inattendu en accélère la ruine : les soldats se précipitent dans les rues, mettent le feu aux habitations, massacrent les habitans sans songer à piller, et ils ne s'arrêtent qu'après avoir tout détruit et rasé la ville entière.

Le sort terrible d'Iliturge effraya les habitans de Castulon; elle se rendit aux Romains, quelqu'effort que fit la garnison carthaginoise pour la défendre. Mais la ville d'Astapa, dont les ruines se voient encore auprès de la rivière de Xenil, à quelque distance d'Antequera, et dont le nom se conserve dans celui de la ville actuelle d'Estepa, à huit milles de l'ancienne [1], était animée d'un esprit tout opposé, et résolut de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre à la discrétion de ses mortels ennemis. Dès que l'armée se fut approchée pour y mettre le siége, les habitans, autres Sagontins, amassent au milieu de la place publique leurs effets les plus précieux, font asseoir dessus leurs femmes et leurs enfans, entourent de bois cet énorme monceau, et en confient la garde à cinquante jeunes gens avec l'ordre d'y mettre le feu aussitôt qu'ils verraient la

[1] Masdeu, *España Romana*, part. I, pag. 133.

ville succomber dans le combat qu'elle allait livrer, afin que rien ne tombât au pouvoir des ennemis. Cela étant fait, ils ouvrent les portes, et, animés de désespoir et de rage, ils se précipitent sur le camp des Romains, et y renversent tout ce qu'ils rencontrent; la confusion se répand parmi les soldats dont un grand nombre périt sous le fer des habitans furieux; mais les autres tirent parti du désordre même du combat : les légions s'étendent sur des lignes très-longues, parviennent à envelopper leurs agresseurs, les massacrent facilement et pénètrent ensuite dans la ville, où un nouveau spectacle, plus horrible que celui du camp, s'offrit à leur vue. Les cinquante gardes, fidèles à leur commission terrible, assassinaient les femmes et les enfans confiés à leur garde, jetaient leurs corps à demi morts sur le bûcher auquel ils mettaient le feu de toutes parts. *Le sang, qui ruisselait en abondance*, dit Tite-Live, *éteignait d'abord les flammes naissantes* [1]. Las enfin de tant de massacres, ils s'élancèrent eux-mêmes avec leurs armes sur le bûcher.

Marcius eut horreur de cette scène affreuse, et défendit de détruire la ville [2]; mais les soldats moins sensibles que leur général, furent tellement éblouis par l'aspect de l'or, de l'argent et des autres effets précieux, entassés sur le bûcher, qu'oubliant toute discipline, tout devoir d'humanité, ils se jettent sur les trésors comme des bêtes féroces sur leur proie, se fraient un chemin à travers les cadavres et les

[1] *Tite-Live*, liv. XXVIII.

[2] Suivant le récit d'*Appien*. *Tite-Live* dit au contraire que toute la ville fut détruite. Il se peut que cet événement soit arrivé en dépit des ordres du général.

mourans, les repoussent sans pitié; et de peur de ne pas tout prendre, ils s'avançent au milieu des flammes; d'autres aussi avides que les premiers, les suivent; ils veulent reculer, mais trop tard; déjà les flammes et d'épais nuages les enveloppent; les uns sont brûlés, les autres étouffés, et un grand nombre de soldats paient d'une mort affreuse leur cupidité effrénée.

Malgré la sévérité avec laquelle *Scipion* fit punir les villes coupables de trahison, il y en eut un grand nombre d'autres qui, quelque tems après, pendant que *Scipion* était attaqué d'une maladie assez violente, suivirent les deux chefs d'insurrection, *Mandonius* et *Andobal*, et ravagèrent le territoire des Suésétains et Sédétains, alliés des Romains. Les Carthaginois, qui fomentaient ces troubles, ne se contentaient pas de cette révolte; ils subornèrent même à force d'argent le corps d'armée placé auprès du fleuve Sucron, en sorte que *Scipion* malade était trahi par les indigènes et par ses propres soldats; mais à peine fut-il rétabli que le grand général déploya toute l'habileté nécessaire dans une réunion de circonstances aussi sérieuses. Déjà on le croyait perdu, et cependant il sut prendre des mesures si promptes et si convenables que sa fermeté fit rentrer les troupes dans l'ordre, et que les ayant conduites contre les Espagnols, il remporta sur eux, dans le territoire des Sédétains, une victoire tellement complète, qu'elle eut pour résultat la soumission des Ilergètes et des deux princes *Mandonius* et *Indibilis*, que les Espagnols appellent *Andobal*, tandis que *Lélius*, officier de *Scipion*, mettait en fuite les galères carthaginoises dans les parages de Carthéja.

Le calme se rétablit pour quelque tems dans l'Espagne. Le règne des Carthaginois y était sur le point d'expirer, du moins n'y avait-il plus de moyens pour eux d'y soutenir la guerre contre les Romains comme auparavant; mais il leur restait encore une place de la dernière importance : c'était l'île de Cadix, qui, depuis long-tems, et sur-tout après la perte de Carthagène, leur servait de place d'armes, d'entrepôt de commerce et de lieu de débarquement. Il était important pour les Romains de les déposséder d'un poste aussi sûr et aussi formidable. Les habitans de Cadix gémissaient depuis long-tems des cruelles vexations dont les accablaient leurs maîtres, et d'intelligence avec les Romains, ils avaient fermé leurs portes à *Magon*, général carthaginois, qui se réfugia dans leur port après un combat naval dans lequel les Romains l'avaient battu, et pour se venger de Cadix, *Magon* fit fustiger et attacher à la croix les *suffètes* ou principaux magistrats de la ville. Il lui importait de disputer Cadix à ses ennemis; mais ne se croyant plus en sûreté dans ces parages, il abandonna cette place fameuse, et prit le large avec sa flotte. A peine fut-il parti que Cadix se donna aux Romains, et devint dès-lors une des plus grandes villes des Etats de la république.

Magon croisa pendant quelque tems dans la Méditerranée et investit l'île de Mayorque. Les insulaires accablèrent, selon leur coutume, la flotte d'une grêle de pierres, telle que *Magon* fut obligé de mettre à la voile et de se réfugier à Minorque, où il ne trouva pas la même résistance, et où il s'établit pour quelque tems avec son équipage. On prétend que le fameux port Mahon est son ouvrage.

Il ne restait plus de Carthaginois en Espagne. Les peuples de cette presqu'île étaient tous ou soumis ou intimidés. La guerre était terminée, et il ne restait plus à *Scipion* qu'à recueillir à Rome la gloire de ses brillans succès. Cependant voulant d'abord récompenser les soldats qui avaient vieilli dans le service de la République romaine, il leur assigna pour demeure une ville située sous un climat sain et agréable, aux environs de Séville : elle prit dès-lors le nom d'*Italica*, et l'on en voit encore les ruines auprès de *Sevilla la vieja*. Deux officiers furent désignés par *Scipion* pour prendre le gouvernement des troupes et des villes soumises. Le reste de l'armée s'embarqua avec *Scipion* sur dix vaisseaux et retourna à Rome. Les hauts faits du conquérant d'Espagne réclamaient les honneurs du triomphe; mais comme il n'était pas d'usage qu'un général triomphât sans avoir été revêtu d'une magistrature, il ne put y aspirer. Sa gloire n'en souffrit point, et tous les Romains convinrent que *Scipion* avait fait plus qu'il n'avait promis lors de son départ pour l'Espagne. Le jour qu'il sacrifia cent bœufs à Jupiter pour s'acquitter d'un vœu fait dans sa dernière campagne, il y eut au Capitole une affluence extraordinaire, parce que tout le monde voulut voir le héros d'Espagne. *Scipion* déposa dans le trésor public, comme trophées de ses victoires, 14,342 livres d'argent et autres choses de haut prix.

Une députation de Sagontins se rendit à Rome pour féliciter la République des victoires de *Scipion*, et pour offrir au Jupiter du Capitole une couronne d'or.

Quoique tous les généraux de l'armée ennemie

eussent été contraints d'abandonner l'Espagne, il restait néanmoins dans ce pays deux chefs plus redoutables que les commandans carthaginois [1] : c'étaient *Mandonius* et *Andobal*; ces deux princes qui ayant plus en vue leur propre élévation que les succès de Rome et de Carthage, profitaient de chaque circonstance propre à seconder leurs projets secrets. Voyant les Romains engagés encore dans une longue guerre avec Carthage et avec d'autres puissances, et sachant *Scipion* occupé d'une expédition en Afrique, ils levèrent de nouveau l'étendard de la révolte, et rassemblèrent une armée formidable d'Ilergètes et d'Ausétains, pour écraser les troupes romaines; mais cette fois-ci ils payèrent cher leur trahison; les Romains défirent complètement les insurgés. *Andobal* périt sur le champ de bataille avec treize mille hommes; le reste de l'armée, pour conserver la vie, fut forcée de livrer son chef *Mandonius* et ses partisans. Ceux-ci furent mis à mort et leurs biens confisqués. Les Romains se firent en outre donner des otages et de fortes contributions, et mirent une garnison romaine dans les principales places des vaincus. Le calme fut rétabli en Espagne, et la République romaine tourna toute son attention vers l'Afrique que *Scipion* avait promis, en plein sénat, de dompter aussi promptement que l'Espagne. Carthage fit un dernier effort et parvint à soulever avec son or quelques peuplades celtibériennes: 4,000 hommes prirent de nouveau les armes pour cette république orgueilleuse; mais dénoncés par les Sagontins, ils furent saisis et envoyés à Rome. Peu

[1] Aussi *Fabius* dit-il dans son discours à *Scipion* : *Nec tibi ipsi à Magone et Asdrubale hostium ducibus quantum ab Indibili et Mandonio in fidem acceptis, periculi fuit.*

de tems après, Carthage même fut attaquée par *Scipion* et forcée de demander la paix à sa rivale, la République romaine. Dans le traité conclu entre les deux puissances, il fut stipulé qu'aucun Carthaginois ne mettrait plus le pied en Espagne. Cette paix si glorieuse pour Rome mit fin à la seconde guerre punique.

An 201 avant J. C.

Depuis lors, le sénat de Rome commença à regarder l'Espagne comme une province de sa domination, et il songea à y établir un gouvernement stable. La division de l'Espagne en citérieure et ultérieure, dont nous avons parlé dans le livre précédent, occasionna la nomination de deux proconsuls dont chacun devait gouverner une de ces parties. On désigna, comme chefs-lieux de ces provinces, Tarragone et Cadix; mais cette dernière ville représenta que pour s'être donnée à la République romaine, elle ne pouvait pas être traitée comme un pays conquis. Le sénat voyant la nécessité de ménager cette ville, révoqua son décret. Cadix, en refusant une résidence aux gouverneurs romains, craignait sans doute le sort des autres provinces éloignées de la capitale, dans lesquelles les préteurs et autres magistrats exerçaient impunément les plus grandes rapines. Rome n'avait plus ces citoyens d'autrefois, qui se faisaient une gloire d'être pauvres, et de laisser chez les peuples vaincus un nom intègre. Le sénat, presqu'aussi avide que les magistrats, fermait ordinairement les yeux sur ces violences, parce que ceux-ci avaient soin de déposer, à la fin de leur administration, des sommes immenses dans le trésor de Rome. Il leur accordait même des honneurs qui auraient dû être réservés à la bravoure et à la magnanimité. Le proconsul *Lucius Lentulus*, pour

avoir rapporté de l'Espagne deux mille quatre cent cinquante livres d'argent, obtint les honneurs de l'ovation, et peu s'en fallut qu'on ne lui décernât ceux du triomphe. *Cnéus Lentulus* rapporta à la fin de son proconsulat mille cinq cent quinze livres d'or, vingt mille livres d'argent, et trente-quatre mille cinq cent cinquante deniers d'argent monnoyé, et, en récompense de cette action, il obtint la permission de faire son entrée solennelle dans Rome; son collègue *Lucius Stertinius*, qui de son côté avait rapporté cinquante mille livres d'argent, fit ériger à ses frais trois beaux arcs de triomphe [1].

An 197 avant J. C. Les préteurs, qui succédèrent aux proconsuls dans le gouvernement de ces contrées, n'en agirent pas mieux et s'attirèrent bientôt, par leur avidité, la haine des peuples indignés de voir leur patrie traitée comme une mine à exploiter. Un soulèvement général, qui paraît avoir pris naissance dans l'Espagne citérieure, et s'être répandu de là avec rapidité le long des côtes, menaça les Romains. Deux petits rois, *Colca* et *Luscinus* [2], conduisirent la masse soulevée. Les Romains essuyèrent une défaite complète, et perdirent un des préteurs ainsi que beaucoup d'hommes de marque; mais cet échec fut réparé l'année suivante, quand Rome eut envoyé de nouveaux préteurs avec des renforts considérables (An 196 avant J. C.) : et afin d'affermir davantage le pouvoir de la république dans ces pays, il fut décrété qu'un consul se char-

[1] *Fasti triumph.* Ann. 557.

[2] Dans le rapport que *Helvius* envoya au sénat de Rome pour l'avertir de cet événement, il est dit que 17 bourgades s'étaient soulevées avec *Colca*, et deux grandes villes, Cardone et Bardone, avec *Luscinus*. *Tite-Live*, XXXIII. *Ferreras* comprend erronément les peuples insurgés sous la dénomination de *Celtibériens*.

gerait, conjointement avec les préteurs, des affaires publiques. Dans cette intention, on fit partir *Caton*, avec deux légions, cinq mille piétons, cinq cents cavaliers de troupes auxiliaires et vingt vaisseaux longs. Cette expédition aborda à Rosas, dont *Caton* s'empara, ainsi que d'Ampurias, qu'il trouva encore partagée entre les Grecs et les Espagnols, ainsi que nous l'avons dit au deuxième Livre. Dès que le camp eut été établi sur le continent, *Caton* renvoya à Rome toute la flotte avec les pourvoyeurs de vivres, et il annonça à ses soldats que n'ayant plus de retraite, il fallait ou vaincre ou périr sur le sol d'Espagne.

Privées de toute subsistance, les troupes n'avaient d'autre ressource que de faire la nuit des excursions dans les campagnes voisines, enlever le bétail et les fruits, et piller les habitations isolées. Ce genre d'exercice les rendit très-habiles dans la petite guerre, et leur fut utile dans les campagnes suivantes.

Le tems de la magistrature étant expiré, les deux préteurs *Helvius* et *Minucius*, qui étaient sous les ordres de *Caton*, retournèrent à Rome, chargés, l'un de quatorze mille sept cent trente-deux livres d'argent en lingots, dix-sept mille vingt-trois pièces appelées *bigates*, et cent vingt mille quatre cent trente-huit autres pièces d'argent monnayé; l'autre, de trente-quatre mille huit cent livres d'argent en lingots, soixante dix-huit mille bigates, et deux cent soixante dix-huit mille pièces de monnaie en argent d'Osca. Ce fut à *Helvius*, comme au plus riche des deux préteurs, que le sénat décerna les honneurs du triomphe. *Minucius*, pour avoir rapporté moins de trésors que son collègue, quoique plus brave que lui, n'obtint que les honneurs de l'ovation.

La grandeur d'ame des premiers Romains avait disparu chez leurs descendans; *Caton* même ne fut pas à l'abri de grands reproches dans son gouvernement en Espagne. Anciennement les Romains se fiaient à leur valeur seule et dédaignaient d'acheter du secours. *Caton* n'hésita pas d'acquérir pour la somme de deux cents talens un grand nombre de Celtibériens qui se vendaient à lui. Les officiers de *Caton* ne purent cacher leur mécontentement d'un marché aussi peu honorable. « Si je vaincs les ennemis, répondit *Caton*, je leur ferai payer la somme que me coûtent ces Celtibériens; si au contraire je suis battu, ceux-ci périront, et ne viendront plus me demander leur solde. » Ce n'est pas la seule occasion dans laquelle *Caton* montra combien il était au-dessous de ses ancêtres. Les Ilergètes qui, dans ce tems, étaient alliés aux Romains, vinrent solliciter auprès de lui des secours contre les peuplades voisines qui infestaient leur territoire. Abandonner ses alliés était, dans l'antiquité, un des plus grands déshonneurs pour une puissance; d'ailleurs, en refusant aux Ilergètes leur juste demande, *Caton* risquait de les voir s'unir avec les ennemis de la République. Il était cependant déterminé à ne pas exposer ses forces pour eux, peut-être aussi n'était-il pas fâché de voir détruire la puissance d'un peuple qui s'en était servi plusieurs fois contre les Romains. Mais pour donner aux députés le change sur ses véritables intentions, il fit embarquer sous leurs yeux une partie de l'armée romaine, comme pour aller au secours de leur nation, et il les engagea très-poliment à lui laisser le fils de leur prince qui se trouvait parmi eux. Mais à peine ces députés furent-ils partis, pour annoncer

à leurs compatriotes l'arrivée des Romains, que les vaisseaux, par un ordre secret de *Caton*, rentrèrent dans la rade [1]. Les Ilergètes attendirent en vain le secours des alliés; et leur jeune prince fut entre les mains de *Caton* un gage de leur fidélité.

Cette conduite de *Caton*, si différente de celle de *Scipion*, n'était pas propre à lui concilier l'affection des indigènes. Ils se soulevèrent, et se rassemblèrent aux environs d'Ampurias au nombre de 40,000 hommes. Pour connaître les forces de ses ennemis, *Caton* mit à la torture un habitant du pays, qui était tombé entre ses mains, et le força, par les tourmens les plus cruels, à lui révéler les secrets de sa nation. Il donna ensuite l'ordre du départ. Arrivée au camp ennemi, son armée fit plusieurs attaques, qui toutes furent repoussées avec vigueur; mais les Romains revinrent à la charge: les succès se balancèrent de part et d'autre pendant quelque tems; enfin la tactique des Romains l'emporta sur la défense peu régulière des nationaux; un grand nombre périt sous le fer des vainqueurs [2], et *Caton* resta maître du champ de bataille. Cette victoire lui soumit plusieurs peuplades voisines, qui aimaient mieux être enfin soumises à *Caton* qu'exposées aux pillages nocturnes de ses troupes.

La peuplade de Berga, pour ne s'être pas soumise aussi promptement que les autres, éprouva toute la

[1] *Mariana* et *Ferreras* représentent tous les deux ce trait sous un faux point de vue; le premier pense à tort que les circonstances excusaient la conduite du censeur, et le second affirme, sans citer aucune autorité, que les Ilergètes obtinrent enfin le secours demandé.

[2] *Valère d'Antie* assure que les Espagnols perdirent dans cette journée 40,000 hommes; mais ce nombre est sans doute exagéré.

cruauté du consul, qui, au mépris des droits des nations, fit vendre tous les habitans comme des esclaves. Non content de cet acte d'inhumanité, *Caton* ordonna aux villes d'alentour de déposer leurs armes en signe de soumission. C'était demander à ce peuple guerrier un sacrifice au-dessus de ses forces; il fallut employer l'astuce pour le dompter. *Caton* n'eut pas de peine à s'y résoudre : il adressa à chacune des villes de la contrée une lettre dans laquelle il enjoignait aux habitans, sous peine du plus sévère traitement, de démolir sur-le-champ les murailles de leur ville : il prit en même tems des mesures pour que cet ordre parvînt à toutes ces villes le même jour et à-peu-près à la même heure. Chaque ville crut que c'était à elle seule que s'adressait l'ordre du général romain, et craignit, en cas de désobéissance, le sort des habitans de Berga. Elles exécutèrent donc, quoiqu'avec la plus grande douleur, ce qui leur avait été enjoint, de manière qu'en un seul jour toutes les villes de l'Espagne citérieure furent démantelées; après quoi, il fallut bien livrer aux Romains les armes et se soumettre. Une seule ville, nommée *Sergestica*, se refusa à exécuter l'ordre injuste de *Caton;* mais, isolée et abandonnée, elle fut bientôt enveloppée, assaillie et prise par l'armée romaine. *Ferreras* [1] pense que cette ville a été remplacée par celle d'Iniesta, sur les confins de la nouvelle Castille, de l'Aragon et de Valence. Dans ce cas, l'ordre de *Caton* de mettre bas les armes, se serait aussi étendu sur les villes situées au-delà de l'Ebre.

---

[1] Tome I, part. I. Masdeu, *Esp. Rom.* part. I, p. 193.

Tandis que *Caton* faisait ainsi craindre la puissance romaine sur la côte orientale, les deux préteurs marchaient d'après ses ordres sur la Turdétanie dans la Bétique. Les Turdétains, habitant la plus belle contrée de l'Espagne, et jouissant, à cause de leurs relations fréquentes avec les peuples étrangers, de tous les avantages de la société, étaient déjà trop adonnés à la mollesse pour se sentir en force de repousser leurs agresseurs; il fallut qu'ils fissent défendre leurs frontières par dix mille Celtibériens : nous avons déjà vu que cette nation était toujours au service de quiconque voulait l'enrôler. *Caton*, qui les connaissait bien, usa du vrai moyen de rendre nul leur secours, en leur faisant offrir une paye double de celle qu'ils avaient chez les Turdétains, s'ils voulaient servir sous les drapeaux romains. Une pareille proposition aurait révolté l'ame de véritables braves; mais les Celtibériens délibérèrent tranquillement avec les Turdétains sur cette affaire; et, comme ils ne passèrent point du côté des Romains, il faut croire que les Turdétains leur firent des propositions plus fortes encore que celle de *Caton*.

Quoi qu'il en soit, le général romain ne pouvant avoir les Celtibériens, résolut de s'emparer du moins de leurs bagages qui se trouvaient dans la ville de *Saguncia*, que *Mariana* et *Ferreras* [1] prétendent être *Siguenza* en Castille, ce qui supposerait que les bagages étaient à plus de cent lieues du camp, chose peu vraisemblable. *Masdeu* et *Rodr. Caro* [2] présu-

---

[1] *Mariana*, liv. II, ch. 25. *Ferreras*, tome I, par. 1.

[2] Masdeu, *Esp. rom.* part. 1, p. 196. Rodr. Caro, *Antigued. de Sevilla*, liv. III, ch. 24.

ment avec plus de raison que *Saguncia* est la moderne *Gigonza*, vraiment située dans la Turdétanie, aux environs de *Medina Sidonia*. Malgré tous ses efforts, *Caton* ne prit ni les bagages, ni la ville, et se retira avec sept cohortes en Catalogne, où le soulèvement des Lacétains exigea sa présence. La ville principale de cette peuplade fut prise par le secours d'une autre peuplade espagnole, les Suésetains, selon la coutume des Romains, d'employer les forces des indigènes contre leurs compatriotes, afin de ménager les leurs autant que possible.

An 194 avant J. C. Quand son consulat fut expiré, *Caton* envoya au sénat un rapport de tous ses hauts faits, rapport dont la modestie n'était point la vertu principale, puisqu'il s'y vantait de s'être emparé en Espagne de quatre cents villes, nombre qui surpasserait même celui des jours de son expédition.

Le sénat jugea *Caton* digne des honneurs du triomphe, d'autant plus qu'il déposa dans le trésor quatorze cents livres d'or, vingt-cinq mille livres d'argent brut, cent vingt-trois mille pièces de *bigates* et cinq cent cinquante d'argent d'Osca; en outre le consul distribua à chacun des soldats qui avaient fait la campagne d'Espagne, une livre d'argent, et bâtit une chapelle à la déesse de la Victoire.

Il y a en Portugal quelques fragmens d'inscriptions faites en l'honneur de *Caton* [1], sans qu'on puisse

[1] En voici deux, dont l'une est rapportée par Resende (*Antiq. Lusit.*, liv. III), et l'autre par le marquis d'*Abrantès*, dans son discours préliminaire des *Mémoires de l'Académie de l'Histoire portugaise*.

1°. M. PORTIO
M. F. CATONI.
OB. SINGVL.
EI. . . . . .

2°. M. PORTIVS
M. F. M. N.
CATO. . . .

cependant en conclure qu'il soumit ce pays : ces monumens paraissent avoir été érigés à l'occasion de quelques différens entre les préteurs et les peuplades lusitaines, à la faveur desquelles ils furent décidés par le consul.

Ce ne fut que sous les préteurs élus après le retour de *Caton* que commencèrent les guerres contre les Lusitains. Ce peuple s'était porté en foule dans la Bétique pour saccager les terres appartenant aux Romains, ou à des peuplades qui leur étaient soumises. *Scipion Nasica*, un des préteurs, les vainquit [1] et marcha sur Ilipa, où il y eut une seconde bataille dont on ignore l'issue. Ce *Scipion Nasica* paraît avoir été plus honnête homme que *Caton* et ses autres prédécesseurs, puisque, loin d'enrichir le trésor de nouvelles dépouilles, il demanda, au contraire, de l'argent au sénat, qui lui répondit qu'il n'avait qu'à en prendre dans le pays où il était, ce qui était assez dire qu'il autorisait toutes les vexations de ses préteurs, pourvu qu'elles enrichissent la caisse publique. Aussi *Scipion Nasica*, pour n'avoir pas suivi ce conseil, passe dans l'histoire pour un très-mauvais préteur [2].

La première a été trouvée dans une colonne brisée parmi les ruines d'un temple, et la seconde dans la maison de la junte à *Alcacer-do-Sal*, ville qui a remplacé l'ancienne *Salacia*.

[1] *Tite-Live* dit, liv. XXXV, que dans la bataille que ce préteur livra aux ennemis, ceux-ci perdirent plus de 12,500 hommes, presque toute leur cavalerie et 134 drapeaux, et que les Romains ne laissèrent sur le champ de bataille que 73 soldats Il est aisé de voir que *Tite-Live* écrit l'histoire de sa patrie.

[2] *Plutarque*, entr'autres, prétend (dans la *Vie de Caton*) que la campagne de ce préteur fut très-peu glorieuse. Mais n'était-ce pas assez de

Les années suivantes furent tantôt heureuses [1], tantôt malheureuses pour l'armée romaine en Espagne : les nouveaux gouverneurs qui y étaient envoyés chaque année, étaient obligés, avant de faire de grandes entreprises, d'étudier la position des lieux, le caractère des peuples, enfin, de connaître toutes les circonstances locales; et quand ils étaient à même de mettre leurs plans en exécution, le tems de leur gouvernement était expiré; de nouveaux chefs venaient aussi rapporter de nouveaux plans qui, le plus souvent, ne s'exécutaient pas plus que les précédens, puisque les Espagnols profitaient de ce vice de l'administration et de l'ignorance des gouverneurs nouvellement arrivés. C'est là ce qui faisait que les Romains se voyaient si long-tems au même point, et n'avançaient rapidement que pour reculer avec autant de vitesse, malgré toute la terreur que répandait leur nom dans ces pays. D'ailleurs, pressés de faire des coups d'éclat afin d'obtenir les honneurs du triomphe, but de tous les désirs des chefs d'armées, les généraux romains songeaient peu à consolider leur pouvoir et à rendre leurs conquêtes plus durables. A plus forte raison ils ne devaient pas s'occuper du bonheur des peuples soumis par leurs armes; comment auraient-ils pu concilier l'avidité et l'avarice

délivrer la Bétique des incursions des Lusitains, de soumettre tant par la force que par la voie de la douceur, cinquante villes, et de ne pas s'enrichir, malgré ses succès, aux dépens de la province qu'il gouvernait? *Tite-Live* dit que la demande qu'il adressa au sénat, parut *singulière* et injuste. N'est-ce pas avouer que ce préteur ne partageait pas l'avidité et le caractère intéressé du gouvernement romain à cette époque?

[1] *Marc. Fulvius Nobilior* s'empara de Tolède et d'autres villes et revint à Rome avec 127 livres d'or, 12,000 d'argent et 130,000 *bigates*; aussi lui décerna-t-on les honneurs de l'ovation.

avec les sacrifices qu'exige un sage gouvernement ? Quel attachement pouvaient-ils avoir pour des nations qu'ils ne voyoient pour ainsi dire qu'en passant ? Ce qui prouve combien la république était déjà déchue dans ces tems-là de ses premières vertus, c'est qu'elle aima mieux avoir des conquêtes peu assurées, que d'en confier l'administration à des gouverneurs à vie. Elle comptait sans doute bien peu sur le désintéressement et les sentimens patriotiques de ses citoyens, puisqu'elle avait soin de leur ôter jusqu'aux occasions de se rendre indépendans, chose qui effectivement était facile dans une province aussi peu attachée aux Romains que l'était l'Espagne, comme nous le verrons bientôt dans l'histoire de *Sertorius*. Mais reprenons la matière que nous venons de quitter.

Les Lusitains et les Celtibériens étaient, de tous les peuples d'Espagne, les plus dangereux pour les Romains. Le préteur *Atinius* remporta une victoire éclatante sur les premiers, mais il périt au siége de la ville d'*Asta*, aujourd'hui *Mésa de Asta*, dans le royaume de Séville [1]. *Manlius Acidinus* défit dans le même tems les Celtibériens, et les aurait peut-être soumis pour toujours, s'il n'avait été interrompu dans ses progrès par l'expiration de sa préture. De retour à Rome, il déposa au trésor cent vingt-deux livres d'or, vingt-deux couronnes du même métal, et seize mille trois cents livres d'argent, en annonçant que son questeur viendrait augmenter cette somme encore de quatre-vingts livres d'or et de dix mille livres d'argent. On lui accorda les honneurs de l'ovation. An 187 avant J. C.

Deux ans après on expédia de l'Italie trente mille An 185 avant J. C.

[1] Rodr. Caro, *Antig. de Sevilla*, l. III, ch. 23.

hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, ce qui, joint à l'armée qui était en Espagne, pouvait former un corps de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes. Ces forces, plus considérables qu'à l'ordinaire, étaient destinées à accélérer les conquêtes des provinces méridionales. Les Celtibériens et les Lusitains s'opposaient aux progrès de l'armée; ils étaient campés sur le Tage aux environs de Tolède: les Romains les attaquèrent, mais ils laissèrent cinq mille hommes sur le champ de bataille et s'enfuirent en toute hâte. Pour réparer cet échec, les préteurs firent des levées dans toutes les peuplades soumises à la république, et marchèrent de nouveau, avec des forces considérables, contre les ennemis. A quelques lieues de Tolède, les Romains et les Espagnols engagèrent le combat; on en vint bientôt aux mains: la lutte était longue et d'une issue incertaine. S'apercevant que la principale force des Romains était placée au centre, les Espagnols tentèrent de l'enfoncer, en se rangeant en forme de cône, tactique familière à ce peuple; mais la cavalerie romaine prit leurs corps triangulaires par les flancs, tandis que d'autres légions continrent les forces du milieu qui commençaient à s'ébranler. Les indigènes ne purent résister à cette attaque vigoureuse et essuyèrent une défaite complète. De trente-six mille hommes qui étaient entrés au combat, il ne s'en sauva que le tiers. Les Romains firent un riche butin, beaucoup de prisonniers, et prirent cent trente-trois drapeaux. Les deux préteurs rapportèrent à Rome chacun quatre-vingt-trois couronnes d'or et douze mille livres d'argent; on célébra leur retour par des fêtes publiques. Malgré ce grand revers, les Celtibériens ne se découragèrent point, et

furent bientôt en état de faire encore face aux Romains, qui de leur côté étaient également obligés de recruter à la fois en Italie et en Espagne pour leur opposer une digue, ou plutôt pour rompre celle qui arrêtait leurs progrès.

Sur les confins des provinces de Tolède et d'Estramadure, auprès du Tage, est un bourg connu sous le nom de *Talavera la vieja*[1] et situé au bout d'une plaine délicieuse terminée par des coteaux couverts de forêts de chênes; dans le lointain ces collines s'élèvent et vont joindre les montagnes qui séparent les deux provinces. Auprès de ce bourg, le rivage gauche du fleuve est très-rude et très-escarpé; mais des bosquets et une foule de plantes d'une verdure agréable le couvrent comme d'un vaste tapis, et trompent l'œil en offrant de loin l'aspect d'une belle pelouse. Arrivé de près, on est étonné de voir cette végétation abondante parsemée de nombreuses ruines, qui contrastent singuliérement avec la pauvreté et le misérable état du bourg. De toute part les regards sont frappés des débris de temples ou de colonnades, d'inscriptions et d'anciennes fondations, au milieu desquelles s'élèvent de vieux oliviers dont le branchage s'étend sur ces monumens et y répand un ombrage qui semble augmenter leur vétusté; les chaumières des paysans d'alentour sont pour la plupart ornées d'une façade composée de fragmens de chapiteaux et de tronçons de colonnes dont quelques-unes sont du plus beau marbre, et qu'un goût rustique a entassés sans ordre et sans symétrie. Tant de débris disper-

---

[1] Voyez les *Memorias de la real Academia de la Historia*, Tome III.

sés sur un espace peu étendu attestent l'opulence, d'une ville ancienne qui a éprouvé la force destructive du tems. Des recherches faites par de savans Espagnols, prouvent que c'est *Ebura* ou *Ebora*, une des principales villes des Carpétains[1].

Ce fut auprès de cette place, qu'au commencement du printems *Fulvius* établit son camp, après avoir mis dans la ville une garnison peu considérable. Quelques jours après, les Celtibériens parurent au bas de la colline dont nous venons de parler. Quand le général romain fut instruit de leur arrivée, il ordonna à son frère *Quintus Fulvius* de sortir avec deux escadrons de la cavalerie des alliés, de se montrer à l'ennemi, et de l'engager à quitter les retranchemens. Cet ordre fut promptement exécuté et eut l'effet attendu; car les Celtibériens sortirent peu-à-peu de leur position, et se rangèrent en ordre de bataille au milieu de la plaine, en attendant que les Romains vinssent se mesurer avec eux : mais le préteur n'avait garde d'agir conformément à leur attente, et ne laissait point avancer ses troupes. Au bout de quatre jours les Celtibériens croyant que les Romains n'osaient pas s'exposer au sort d'un engagement général, se retirèrent dans le camp, et se contentèrent d'envoyer fourrager dans les environs. La conduite si timide en apparence de l'ennemi, leur inspira de la confiance dans leurs propres forces et leur ôta la prévoyance; c'était précisément ce que le préteur avait attendu. Il ordonne à *Acilius*, un de ses lieutenans, de faire, avec un certain nombre de troupes, le tour

---

[1] Voyez notre *Analyse de deux Mémoires espagnols sur les ruines de Talavera*, dans le XI[e] tome des *Annales des Voyages*, etc.

de la colline qui était derrière le camp celtibérien, et d'y rester caché jusqu'à ce qu'il entendît le son des trompettes. *Acilius* part pendant la nuit et arrive à son poste. Le lendemain matin un autre lieutenant vient se présenter avec quelque cavalerie devant les retranchemens de l'ennemi : celui-ci le poursuit ; les Romains se retirent comme pour fuir ; les Celtibériens brûlant du désir de les punir de leur audace, sortent tous du camp et se dirigent sur celui des Romains. Dans cet instant *Fulvius* fait sortir son armée déjà rangée d'avance, et donne le signal de l'attaque par tous les instrumens militaires. A ce bruit *Acilius* quitte sa retraite, fond avec sa troupe du haut de la colline sur le camp ennemi presque abandonné, s'en empare et y jette le feu. Comme l'engagement des deux armées était très-vif, il n'y avait d'abord que les Celtibériens, combattans dans les derniers rangs, qui aperçussent les flammes et la fumée qui enveloppaient leur camp. La terreur s'empare d'eux et se communique de rang en rang ; consternés à l'aspect de l'incendie, et ne voyant plus de retraite pour eux, ils hésitent sur le parti qu'ils ont à prendre ; bientôt le désespoir donne un nouveau ressort à leur courage, ils se précipitent sur l'armée romaine et parviennent presque à en enfoncer l'aile gauche ; mais la garnison d'Ebura arrive à son secours ; *Acilius* les attaque par derrière, ils se voient séparés et dispersés par la cavalerie, et leur défaite devient complète [1]. Vingt-trois mille Celtibériens restent sur le champ de bataille, et quatre mille huit cents sont fait prisonniers ; les Romains leur

[1] *Tite-Live*, XL.

prennent en outre cinq cents chevaux et quatre-vingt-huit signes militaires. La perte des Romains avait été également considérable ; *Tite-Live* ne l'estime qu'à environ trois mille cent hommes, mais nous savons quelle foi on doit ajouter à ces détails. On transporta les blessés à Ebura, et le lendemain le préteur distribua, parmi les plus braves de ses soldats, des récompenses prises sur le butin de la veille. La bataille d'Ebura est au nombre des plus meurtrières qui aient été livrés en Espagne au tems de la république romaine, et cependant elle n'eut pas ces grandes suites qu'entraînent ordinairement de semblables catastrophes.

Tout vaincus et battus qu'étaient les Celtibériens, ils n'en envoyèrent pas moins quelques jours après des députés au préteur romain, pour demander autant de robes, de chevaux et d'épées que les Romains avaient tué d'hommes dans la dernière bataille, et pour lui enjoindre l'ordre d'évacuer au plus vite l'Espagne avec toutes ses troupes, s'il ne voulait pas éprouver la force de leurs bras. Qu'on juge de l'étonnement du préteur après avoir écouté cette mission extraordinaire ! Il entrevit sur-le-champ l'occasion de punir ces bravades, et répondit qu'il viendrait en personne faire ce qu'on lui ordonnait. De- (An 179 avant J. C.) rechef il se mit en marche pour la ville de *Contrebia*[1] où les Celtibériens s'étaient réfugiés après la bataille. Tout étonnés de voir arriver les Romains, et saisis

[1] *Masdeu* se trompe dans l'opinion que *Contrebia* était la même ville que celle qu'*Appien* nomme *Complega*, et que d'autres auteurs appellent *Consabrum*. C'étaient trois villes différentes, mais comprises toutes dans la Celtibérie.

l'une terreur panique, les habitans ouvrirent les portes et se rendirent au pouvoir de l'ennemi. Ce fut alors que le préteur apprit le motif de la ridicule ambassade des Celtibériens; c'était la nouvelle qu'ils avaient reçue qu'un grand nombre de leurs compatriotes accouraient à leur secours; il n'en avait pas fallu davantage pour exalter leur tête légère, et se croire déjà assez supérieurs aux Romains pour pouvoir leur dicter des lois. Une petite circonstance avait déjoué leurs belles espérances; des inondations causées dans les chemins par de fortes pluies, avaient retardé la marche des autres Celtibériens, sur l'arrivée desquels ceux de Contrebia avaient compté.

Fulvius résolut de déjouer une seconde fois les projets de ses ennemis, et voici comment il s'y prit. Informé du jour où les compatriotes des Celtibériens devaient enfin arriver, il prit des mesures pour que personne ne pût les instruire de ce qui s'était passé dans la ville, et pour qu'une fois entrés, ils ne pussent plus échapper : tout lui réussit à souhait. Les Celtibériens s'attendant à être bien accueillis par leurs compatriotes, commencèrent à entrer, sans la moindre défiance, dans *Contrebia*, et eurent bien de la peine à revenir de leur étonnement quand ils se virent en un moment, non entourés de leurs compatriotes, mais attaqués par les Romains qu'ils ne se doutaient pas de trouver là. Au lieu donc d'entrer, ils se virent forcés à livrer bataille; mais l'issue n'en resta pas long-tems indécise : accablés de fatigue et harcelés de tous côtés, ils ne firent qu'une faible résistance, et tombèrent pour la plupart sur la place.

Cette bonne fortune, suivie d'autres succès, inspi-

rait au préteur l'espoir d'obtenir à Rome les honneurs du triomphe, qu'il fit demander par un officier et des tribuns : mais sa demande y occasionna des débats assez vifs et très-curieux, en ce qu'ils nous font connaître l'état des affaires en Espagne à cette époque. *Tite-Live* les a sans doute un peu embellis par son éloquence ordinaire; mais le fond en doit être regardé comme vrai. Or, voici la harangue que fit *T. Sempronius Graccus*, nommé successeur de *Fulvius*, quand il eut entendu le rapport des émissaires du préteur en Espagne ; rapport qui finissait par la demande qu'on lui accordât la permission de venir avec ses troupes jouir des honneurs du triomphe. « Tu » viens de nous faire, dit-il à l'orateur le général » *Minucius*, avec ta prolixité accoutumée, une belle » description des hauts faits de *Fulvius*. A t'entendre, » toute la Celtibérie est soumise : il n'y a pas de » peuple, il n'y a pas de ville qui n'obéisse à Rome. » Cependant les rapports qui nous parviennent par » d'autres voies, s'accordent à dire que ces conquêtes » ne sont que peu de chose, et qu'elles se bornent » aux contrées les plus proches de nos camps : celles » qui sont plus éloignées, nous ont en horreur et » refusent de se soumettre à la domination romaine. » Et tu prétends que sans armée j'aille gouverner » une province que tu n'as pu dompter avec tant de » forces ? Tu veux qu'avec une poignée de soldats » recrutés à la hâte, en Espagne même, je comprime » l'audace de ces barbares devant lesquels nos vétérans et nos meilleurs guerriers ont été plus d'une » fois contraints de reculer ? Mais ne disputons point » à *Fulvius* la gloire à laquelle il prétend : admettons » que la Celtibérie soit toute entière domptée et sou-

» mise. Qui m'assure pourtant, *Minucius*, que les » Celtibériens resteront fidèles ? Peut-on s'attendre à » la paix et aux repos de la part d'un peuple accoutumé » à lever la tête au-dessus de ses ruines et à arborer » l'étendard de la révolte autant de fois qu'il aura été » vaincu et subjugué ? Quant à moi, je proteste devant » les sénateurs et pères conservateurs de la patrie, » que si les légions romaines retournent avec *Fulvius* en Italie, je me contenterai de choisir en Espagne un séjour tranquille, pour y passer le tems, » et je me donnerai bien de garde d'avoir la témérité » de braver, avec quelques soldats invalides ou sans » expérience, un ennemi féroce et expérimenté. »

A cette sortie vive du nouveau préteur, le député de *Fulvius* répartit d'un ton modéré : « Je dois, » pères de la patrie, vous exposer la vérité sans » partialité : mon but doit être le bien public, et non » l'avantage ou l'intérêt particulier de *Sempronius* ou » de *Fulvius*. Je puis attester que les Celtibériens » ont été vaincus et défaits, que la terreur s'est em» parée d'eux, et qu'ils ne peuvent prendre les armes » contre leurs vainqueurs, s'ils ont encore toute leur » raison : mais je ne puis pénétrer leurs desseins, et » je ne sais jusqu'à quel point de férocité leur déses» poir est capable de les porter. Il est certain que si, » par un excès de barbarie ou de démence, ils s'avi» saient de recommencer leurs téméraires séditions, » il serait imprudent, de la part de *Sempronius*, » d'aller se mesurer avec cette race fougueuse et obs» tinée. Mais notre armée persiste à retourner en » Italie : elle aspire à la récompense de ses fatigues ; » elle veut accompagner le triomphe de son général. » Nos soldats sont fermement résolus ou de retenir

» leur général en Espagne, ou de le suivre à Rome,
» soit par terre, soit par mer. Ainsi, pères de la
» patrie, pesez dans la balance du bien public les
» raisons de *Fulvius* et de *Sempronius* : ayez égard
» à l'état actuel de l'Espagne, à la situation de l'ar-
» mée, et avec cette prudence, que tous admirent en
» vous, choisissez les moyens les plus convenables. »

Le sénat se tira d'affaire d'une manière semblable à celle dont il avait usé plusieurs fois, ce fut de permettre que *Fulvius* retournât accompagné seulement des vétérans ayant seize ans de service et de ceux qui s'étaient principalement distingués dans les campagnes contre les Celtibériens, et en même tems il fut décrété que le préteur *Sempronius Graccus* aurait sous son commandement 13,200 hommes d'infanterie, et 750 de cavalerie.

Avant que cette expédition arrivât en Espagne, *Fulvius* avait déjà remporté une troisième victoire sur les Celtibériens, et s'était retiré à Tarragone, où il s'embarqua avec l'élite de ses troupes et des richesses énormes, fruits de ses pillages, ou, comme on les appelait à Rome, de ses conquêtes. Après avoir déposé au trésor 124 couronnes d'or, 31 livres d'or brut, 173,200 pièces de monnaie d'Osca, il lui resta encore assez pour distribuer des gratifications à tous ses soldats, pour donner des jeux publics pendant dix jours et pour bâtir, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait en Espagne, un temple à la *Fortune équestre*, dont la construction dura seize ans et qui fut un des plus beaux et des plus riches temples de Rome. Un mérite aussi éclatant procura à *Fulvius* le consulat, l'année d'après son retour de l'Espagne.

T. Sempronius Graccus, en laissant à son collègue les Vaccéens à combattre, marcha de son côté sur la Celtibérie, s'empara de la ville de Munda, et se disposa à surprendre celle de Certima. Il y a encore deux villes de ce nom dans le royaume de Grenade; mais la plupart des auteurs modernes ont cru que la campagne de *Sempronius* n'avait pas pu s'étendre si loin, et qu'ainsi les deux villes de ce nom, dont ce préteur s'empara, ont dû être situées sur la route de Tarragone à la Celtibérie, et d'après cette opinion, on place la ville de Munda aux environs d'une rivière qui traverse les montagnes d'Alcaraz et qui porte encore le nom de *Mundo*; mais il se peut aussi, que la campagne contre les Celtibériens ait été faite sur un tout autre plan, aussi raisonnable que celui qu'on suppose communément au général romain [1]. En effet, au lieu de se rendre en Celtibérie par la voie directe qui passait à travers les montagnes d'Idubedas, peu fréquentées et d'un accès difficile, il était plus prudent de traverser l'Edétanie et la Bastétanie, et de faire l'invasion par la province actuelle de la Manche, où le pays était plat et moins peuplé; la suite de cette campagne semble même prouver que le dessein de *Sempronius* était de commencer ses agressions du côté du midi, tandis que son collègue, après avoir soumis les Vaccéens, attaquerait la Celtibérie par le nord. En suivant ce plan sagement combiné, ils réduiraient les peuples qui se trouveraient entre les deux corps d'armée. Toutes les entreprises des Romains, dans la Celtibérie, confirment cette opinion.

Quand il s'agit des Celtibériens, il faut s'attendre

---

[1] *Memorias de la R. Acad. de la Hist.*, tom. III, p. 127.

à quelque trait d'originalité ou de naïveté. En voici un qui confirme les remarques que nous avons déjà eu occasion de faire au sujet de ce peuple. Tandis que le préteur était occupé à piller les campagnes situées sur la route de Certima, arrive une ambassade de cette ville qui salue le général romain, et lui annonce que Certima a bien envie de se défendre contre lui, mais que ne se sentant pas encore assez forte, elle le prie de vouloir bien attendre jusqu'à ce qu'elle ait demandé des secours à l'armée celtibérienne campée dans la Carpétanie, aux environs de la ville d'*Alce*[1], située dans la province actuelle de la Manche. Le préteur *Graccus*, touché d'une simplicité pareille, les laisse tranquillement partir pour le camp des Celtibériens; mais ceux-ci, avant d'accorder le secours demandé, envoient, à leur tour, dix députés aux Romains. Ils arrivent à midi, accablés de chaleur et tout haletant de leur marche. La première chose qu'ils font, c'est de demander à boire: les Romains leur en apportent, et ce n'est qu'après avoir bien apaisé leur soif, que les députés font connaître au préteur l'objet de leur mission, qui est de s'informer quelles sont les forces avec lesquelles les Romains veulent attaquer leurs compatriotes. Surpris encore davantage de cette seconde naïveté, le général promet de les leur montrer, et sur-le-champ il ordonne aux tribuns de ranger l'armée en ordre de bataille. Ce spectacle en impose aux Celtibériens, et

---

[1] Voyez l'*Itinéraire d'Antonin*. M. *Traggia* place cette ville auprès de Calatayud; mais M. *Cornide* pense que l'emplacement de *Herencia* ou de *Puerto Lapichi* lui convient mieux : la distance de Certima à Alce aurait donc été d'environ 50 lieues.

trouvant les Romains bien plus formidables que leur propre armée, ils retournent au camp d'Alce, et rendent compte de ce qu'ils ont vu : les habitans de Certima n'obtiennent point de secours, et sont contraints à se rendre. Après ce petit événement, *Sempronius Graccus* agit d'une manière plus sérieuse; il leur imposa une contribution de 2 millions 400 mille sesterces, et l'obligation de faire servir 40 chevaliers des plus distingués sous les drapeaux romains. Après cela il attaqua le camp d'Alce, s'en empara et tua plus de 9000 ennemis, si toutefois les rapports des historiens sont exacts. Ces victoires lui applanirent la route de toute la Celtibérie, et mirent dans ses mains plus de 100 places avec des richesses immenses.

Tant de défaites auraient dû enfin ouvrir les yeux aux Celtibériens et leur faire comprendre que pour vaincre d'aussi bonnes troupes que celles des Romains, il fallait plus qu'une aveugle fureur et un courage dénué de prudence; mais cette idée ne paraît être jamais entrée dans leur esprit; rien n'était plus commun chez eux que de passer de la plus grande audace à l'abattement le plus complet. Une ville, dans les environs de laquelle *Graccus* était campé, se vantait d'être imprenable, parce qu'elle était fournie de vivres pour dix ans. Le préteur fit répondre aux habitans, que dans ce cas, il prendrait leur ville dans la onzième année du siége. A peine eurent-ils connaissance de cette réponse laconique, que frappés de consternation, ils se rendirent le jour même. Ce qui les encourageait dans de pareilles bravades, c'étaient les petits succès qu'ils obtenaient quelquefois sur leurs ennemis. Une fois, entre autres, les plus robustes d'entr'eux s'étant habillés en femmes, avaient monté

sur les charrettes et faisaient semblant de s'enfuir; les Romains, pour leur faire quelque peur, les poursuivaient en désordre et les menaçaient, quand tout-à-coup ces prétendues femmes sautèrent de leurs charrettes, fondirent sur leurs agresseurs et les mirent en déroute [1]. Mais ordinairement, les ruses des Celtibériens étaient assez mal imaginées et tournaient même à leur propre défaite. Après la perte des villes d'Alce et de Carabi, plus de vingt mille hommes de cette nation s'étaient réfugiés à Ergavica, ville très-riche, située dans les environs de la moderne Canaveruelas, dans le diocèse de Cuenca, où des restes d'antiques tours et de fondations très-étendues annoncent qu'il y a eu une ville considérable. Lorsque *Graccus* s'approcha avec son armée, et qu'il fut auprès du mont Cayo, ils vinrent au-devant de lui, portant des branches d'olivier à la main, en signe de paix; on les laissa avancer sans aucune défiance; quand ils furent assez près, ils jetèrent leurs oliviers, tirèrent de dessous leurs vêtemens des épées et des poignards, massacrèrent les Romains qui, malgré cette surprise, se défendirent avec courage, et ne se retirèrent que d'après l'ordre de *Graccus*, qui connaissant à fond le caractère insouciant et irréfléchi des Celtibériens, laissa à leur disposition un camp rempli de vivres de toutes espèces. Dès-lors, les Espagnols cessèrent de poursuivre les Romains, se jetèrent sur les vivres et s'en régalèrent pendant trois jours, avec autant d'assurance que s'il n'y avait plus de Romains au monde: mais tout d'un coup, ceux-ci les surprirent, taillèrent en pièces tous ceux qu'ils

[1] *Frontin* (stratag. l. II) attribue ce trait aux Vaccéens.

rencontrèrent, et se rendirent maîtres, non-seulement du camp, mais encore de la ville d'Ergavica, d'où ces Celtibériens étaient sortis. *Tite-Live* dit qu'il en resta 22,000 sur le champ de bataille, et qu'on fit 5 à 600 prisonniers; mais comme *Appien* assure qu'il n'y avait en tout à Ergavica que 20,000 hommes, il faut croire que *Tite-Live* a fait, dans ce récit comme dans plusieurs autres, le gazetier au lieu de l'historien.

Pour assurer le repos de la Celtibérie d'une manière plus solide que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, et en même tems pour éterniser son nom, *Tiberius Graccus* résolut de faire solennellement avec les habitans de ce pays un traité d'alliance; il choisit pour le lieu des négociations la ville d'Ilurci, connue aujourd'hui sous le nom d'*Agreda* : il la fortifia, l'aggrandit et l'embellit, en ordonnant en même-tems que désormais elle fût appelée *Graccurri*. Le traité fut enfin conclu et stipulé sur trois conditions fondamentales, savoir : 1° Que les villes ne se fortifieraient point par de nouvelles murailles; 2° qu'elles payeraient un tribut à Rome; 3° qu'elles fourniraient des troupes toutes les fois que les Romains en auraient besoin. On s'engagea de part et d'autres par serment, à exécuter strictement toutes ces conditions; après quoi *Tiberius Graccus* se rendit à Tarragone, où il s'embarqua pour Rome, ayant soumis, selon *Florus*, cent cinquante villes, ce qui est plus probable que le récit de *Polybe* qui lui en fait prendre le double [1]. Il déposa au trésor 40,000 livres d'argent, et son col-

---

[1] *Florus*, liv. II, chap. 17. *Strabon*, livre III.

lègue 20,000 : tous deux obtinrent les honneurs du triomphe.

Les peuples d'Espagne regrettèrent dans la suite *Tiberius Graccus*, parce qu'il avait été plus juste que les autres gouverneurs, et qu'il avait pris pour base de son administration les lois romaines, auxquelles les autres se conformaient très-peu. Les taxes arbitraires que les avides préteurs imposèrent aux provinces devinrent même si exorbitantes, qu'à la fin les habitans ne purent plus les supporter. Ils envoyèrent des députés à Rome, pour implorer la justice du sénat contre de pareilles violences. On écouta leurs plaintes, et on nomma des juges pour faire des recherches et prononcer sur la conduite des préteurs. Malheureusement le tribunal gagné ou prévenu ne décida rien, et les délits des coupables restèrent impunis. Le sénat publia cependant une sage ordonnance, qui défendait aux gouverneurs et magistrats de taxer le blé, et de répartir les impôts; et qui laissait aux villes le droit de lever elles-mêmes les taxes qu'elles étaient tenues de payer pour leurs terres à raison de 5 pour 100. Si le sénat eût pu veiller constamment à l'exécution de ce décret, les maux des provinces auraient sans doute été moindres; mais déjà les nobles, dont l'influence croissait à Rome de jour en jour, enfreignaient les lois sans que l'autorité osât réprimer leurs injustices. C'était le commencement de cette anarchie qui dans la suite détruisit la république.

Peu de tems après, il arriva à Rome une autre députation espagnole, mais dont la mission avait un but différent de la précédente. Depuis quarante-sept ans que les Romains étaient en Espagne, il était né

le leur commerce avec les femmes espagnoles, plus de quatre mille enfans qu'ils avaient déclaré leur appartenir, mais dont ils n'avaient guère soin. La députation supplia le sénat d'assigner à cette nouvelle race, des terres qui la fissent subsister, et où elle pût vivre conformément aux lois et aux usages des Romains. Le sénat envoya la pétition au préteur *Canuleyus*, qui destina pour l'établissement des quatre mille bâtards la ville antique de Carteya, aux environs d'Algésiras, là où existe encore, comme nous l'avons dit au commencement, *Torre de Carthagena*.

Il y a dans cette partie de l'histoire d'Espagne, quelques incertitudes chronologiques, à cause des lacunes qui se trouvent dans le quarante-troisième livre de *Tite-Live*. C'est ce qui occasionne quelque différence entre les récits que font les modernes, de plusieurs événemens de cette époque, par exemple de celui du soulèvement des Celtibériens sous *Olonicus*, événement que *Mariana* passe entièrement sous silence, et que *Ferreras*[1] fait arriver neuf ans plus tard que *Masdeu*[2], qui prouve par de bonnes raisons, qu'il faut le placer dans le tems de ce même préteur *Canuleyus*. Du reste, l'époque du fait nous importe moins que la chose même; en voici le détail: *Olonicus* ou *Solondicus*, Celtibérien rusé et entreprenant, résolut de jouer un rôle dans les troubles de sa patrie, et de se faire chef de parti, et ne connaissant pas sans doute de moyen plus sûr que la superstition pour remuer et conduire l'esprit de ses

---

[1] Tome I, part. I.

[2] *España Romana*, part. I, p. 254.

compatriotes, il feignit d'être envoyé par la divinité, et courut de peuplade en peuplade, parlant comme un homme inspiré, brandissant sa lance d'argent qu'il portait toujours à la main, et qu'il disait avoir reçue du ciel, excitant les Celtibériens à la guerre, et leur prédisant d'un ton de prophète le plus grand succès dans cette entreprise. Une foule nombreuse de nationaux le suivit et se laissa conduire par lui contre les Romains. Quand les deux armées furent campées en face l'une de l'autre et que la nuit fut arrivée, *Olonicus* ayant formé le hardi projet de prévenir une guerre par l'assassinat du préteur, pénétra, accompagné d'un seul ami, dans le camp romain, dans l'espoir d'être pris pour un des Espagnols qui servaient dans l'armée du préteur : mais les gardes les voyant marcher avec circonspection et soupçonnant avec raison de mauvais desseins, tombèrent sur les deux audacieux et les tuèrent avec leurs javelots.

Le lendemain matin, le préteur, après avoir fait couper leurs têtes, les fit mettre au bout de deux piques et les envoya par des prisonniers espagnols dans le camp des Celtibériens. A peine ceux-ci eurent-ils aperçu la tête de leur chef, que conformément à leur caractère inconstant, ils furent saisis d'une terreur extrême, prirent précipitamment la fuite, rendirent leurs villes et devinrent plus souples que jamais.

L'année suivante n'est mémorable que par la fondation d'une colonie romaine que le préteur *Marcellus*, à qui *Ferreras* donne erronément le titre de proconsul, conduisit et établit à Cordoue : la douceur du climat, la beauté des environs, la fertilité

du sol, la proximité du Guadalquivir, tout, enfin, contribuait à engager les Romains à choisir cette ville pour leur établissement, que nous verrons, plusieurs siècles après, parvenir au plus haut degré de splendeur; dans les médailles anciennes, elle porte le nom de *Colonie patricienne*, parce qu'il y avait parmi les colons beaucoup de familles de chevaliers et de sénateurs; c'est sans doute aussi par une raison semblable, que *Strabon* la regarde comme la première des colonies en Espagne, bien qu'elle fût postérieure de deux ans à celle de Carteya. Quelques succès obtenus par les Lusitains sur les Romains donnèrent l'éveil à la nation celtibérienne; ce fut peut-être pour la cinquantième fois qu'elle prit les armes, sans être plus habile que la première fois dans l'art de s'en servir. Les habitans de Segeda, ville dont la situation est inconnue[1], et capitale de la peuplade des Béliens, fortifiaient leurs murs: les Romains prétendirent que c'était enfreindre les articles du traité conclu avec *Tib. Graccus*: à cela, les Segedins répondirent hardiment, que dans ce traité il était question de la construction de nouvelles fortifications, mais non de la réparation des anciennes; mais quand le consul *Quintus Fulvius*, envoyé exprès de Rome, avec trente mille hommes, pour les dompter, entra dans la Celtibérie, il se trouva que les Segedins n'avaient pas encore fini de se fortifier; il fallut donc qu'ils se sauvassent à la hâte dans la peuplade des Arévaques, qui les accueillirent bien et s'unirent avec eux. Ces deux peuplades choisirent pour leur chef un habitant de Segeda,

[1] Voyez les *Memorias de la R. Acad. de la Hist.*, tome III, p. 120.

connu parmi eux par sa valeur, et appelé *Carus*: conduits par lui, ils se mirent en campagne au nombre de vingt-cinq mille hommes, et allèrent occuper un lieu couvert de broussailles, derrière lesquelles il se cachèrent, en attendant l'arrivée des Romains, qui effectivement ne tardèrent pas à passer. Tout d'un coup les Espagnols sortirent de toutes parts de leurs embuscades, assaillirent vigoureusement leurs ennemis, en taillèrent en pièces six mille, et mirent les autres en fuite; mais supérieurs même dans leur défaite, les Romains profitèrent de la négligence et du désordre avec lesquels on les poursuivait, attaquèrent à leur tour, et arrachèrent la victoire des mains des Espagnols, qui perdirent, par leur imprudence ordinaire, leur chef et un grand nombre de soldats[1].

Non loin du champ de bataille habitait la peuplade des Pélendons, dont la principale ville était Numance, située, à ce que l'on croit, sur la rive gauche du Duéro, un peu au-dessous de l'endroit où est maintenant le pont de Garray[2]. Ce fut là que se retira le reste des Segedins et des Arévaques. La ville se contenta de leur accorder l'hospitalité, sans entrer dans leur parti, quoique *Mariana* et *Ferreras* l'en accusent. Néanmoins, le consul ayant reçu de *Masinissa*, prince africain, un petit renfort de trois cents chevaux et de dix éléphans, vint mettre le siége devant Numance. Les habitans se défendirent avec vigueur. Une pierre lancée du haut des murs

---

[1] Appien, *Guerres d'Espagne*.

[2] Voyez la carte de *Loperraez*, dans son *Historia de Osma*, et le VII[e] volume de l'*España sagrada*.

contre le front d'un des éléphans, les fit tourner tous les dix contre leurs conducteurs : la rage de ces animaux produisit la plus grande confusion; les Numantins, profitant de cet accident, firent le reste, et battirent complètement l'armée romaine. Malgré cet avantage, ils firent au préteur les propositions les plus équitables, pour maintenir la paix, qui leur était encore plus chère que des triomphes. Le général romain s'y refusa, et ôta par ce refus irréfléchi à sa république et aux Espagnols l'espoir de voir la paix unir les deux peuples.

On ne peut s'empêcher de frémir quand on songe que dans la moindre guerre le sort d'une province entière dépend du caprice d'un chef. L'obstination du consul à refuser les offres humaines des Numantins fut la cause de quatorze ans de guerres sanglantes, de la mort de tant de braves, du malheur de toute la contrée, et de la ruine d'une ville fameuse.

Honteux de sa défaite, le consul alla assiéger une ville des Arévaques, où était le dépôt des munitions de guerre des Espagnols : *Appien* l'appelle *Axena*, mais à tort, en confondant une autre ville, située dans une contrée fort éloignée, avec celle d'*Uxama*, aujourd'hui *Osma* [1]; mais cette entreprise ne réussit pas aux Romains mieux que la première : les habitans les reçurent avec une grêle de pierres et de flèches, telle que l'armée, battue et défaite, fut forcée de se retirer promptement à la faveur de la nuit.

---

[1] *Uxama* que *Ptolomée* nomme *Uxama Argele*, pour la distinguer d'*Uxama Barta* ou *Ibarca* dans le pays des Autrigons, paraît avoir été située un peu au-dessous du confluent des rivières d'Uzero et Abiou. Voy. Loperraez, *Historia de Osma*, tome II, et Florez, *Esp. sagr.* tome VII.

Le consul, voulant renforcer ses troupes affaiblies, envoya, pour recruter dans les contrées voisines, son préfet *Biasus*, que *Ferreras* confond avec un prince espagnol du même nom; celui-ci obtint quelques secours des peuplades circonvoisines, mais en retournant au camp, il fut surpris par les Espagnols, égorgé avec toute son escorte, et aucun des soldats nouvellement recrutés n'arriva à l'armée, tous ayant pris la fuite à l'instant[2].

La nouvelle de cet évènement parvint au consul, avec une autre non moins fâcheuse : c'était que le bruit des revers qu'essuyaient les Romains aux environs de Numance, ayant ranimé le courage des Celtibériens, plusieurs villes de ce peuple s'étaient soulevées et déclarées libres, entre autres la ville d'*Ocilis*, qu'on présume être celle de *Medina-Celi*[3], où étaient la caisse et les munitions de l'armée romaine. Il ne lui resta d'autre moyen à prendre que de se retrancher dans son camp, et d'y passer l'hiver, qui fut tellement dur, que beaucoup de soldats périrent de froid et de misère; on voit par-là que le peu de culture qu'on donnait dans ce tems-là au sol de cette contrée rendait le climat aussi rude qu'il est maintenant doux et agréable.

Pendant que le consul *Fulvius* faisait cette campagne, devenue honteuse par sa propre faute, le préteur *Lucius Mummius* obtint quelques avantages sur les Lusitains, après en avoir été battu plusieurs

---

[1] Appien, *Guerres d'Espagne*, livre III.

[2] Ce nom dérive des Maures qui appelaient une ville *Medinat :* ainsi il parait que le mot arabe n'est que la contraction de *Medina Ocilis*. Le géographe *Nubien* la nomme *Medinacelin*. Voyez sur *Ocilis*, Bareyros. *Corografia de España*, f. 67, et Lozano, *Bastetania et Contestania*, part 3.

fois; mais comme l'année de sa magistrature était expirée, il fut obligé de s'arrêter et de s'embarquer pour Rome, où on lui décerna le triomphe : nouvelle mortification pour le consul *Fulvius*, qui alla cacher apparemment dans l'obscurité le déshonneur qui le suivait.

Le consul *Marcellus*, son successeur, reprit, dès le commencement de sa campagne, la ville d'Ocilis, et assiégea celle de Nergobriga, située sur le chemin de Mérida à Sarragosse [1]. Les assiégés firent leur soumission par un hérault revêtu d'une peau de loup, ce qui était chez eux le symbole de la paix; mais le consul, irrité de la conduite de quelques citoyens qui avaient distrait une partie des bagages des Romains, ne voulut condescendre à aucun ménagement, à moins que les habitans ne s'obligeassent à faire rentrer dans la soumission, par les voies de la persuasion, les autres peuplades celtibériennes qui avaient pris les armes; il leur accorda une trève pour exécuter cette importante entreprise : les machines de guerre furent retirées, et l'armée alla camper à quelque distance des murs de la ville. On ne peut disconvenir que l'idée de *Marcellus* n'ait été heureuse; si les Nergobrigiens l'exécutaient, la campagne était finie sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux soldats, et la gloire de *Marcellus* était assurée.

Les habitans de Nergobriga, paraissent avoir mis beaucoup d'activité à remplir leur mission, car

[1] *Bivar*, *Wesseling* et *G. Bareyros* attribuent à Nergobriga l'emplacement d'*Almunia*, d'autres celui de *Ricla*; il y avait une autre ville du même nom dans la Bétique.

Appien nous dit qu'ils parvinrent, en très-peu de tems, à engager les Celtibériens à la paix : de tous les côtés, on envoya des députés à *Marcellus*, pour obtenir le renouvellement du traité conclu avec *Tib. Graccus* quelques années auparavant. Le consul ne demanda pas mieux que de leur accorder leur demande ; mais plusieurs villes soumises aux Romains, et jalouses de voir que leurs compatriotes étaient moins esclaves qu'elles, y mirent des obstacles, en prétendant qu'ayant été trop molestées dans les dernières guerres, elles avaient droit d'exiger une garantie, pour ne pas être exposées, à l'avenir, à de pareils inconvéniens. Les débats s'animèrent au point qu'il n'y avait plus moyen de s'entendre ; on convint, enfin, d'en remettre la décision au sénat de Rome, et d'y envoyer une députation de part et d'autre : en attendant l'issue de cette mission, on fit cesser les hostilités dans toute la Celtibérie.

Quand les deux députations furent arrivées devant Rome, le sénat ne reçut dans l'intérieur que celle des villes soumises à la domination romaine, laissant aux portes de la capitale les députés des peuplades indépendantes. Les premiers firent une longue harangue pour exposer leurs griefs contre les autres peuplades. Les députés de celles-ci déclarèrent en peu de mots qu'elles remettaient leur sort entre les mains de la république.

Le sénat délibéra sur ces harangues, et sur la lettre de *Marcellus* qui engageait les pères de la patrie à la paix, donna enfin une réponse évasive aux députations, et envoya à *Marcellus* en Espagne l'ordre secret de continuer vivement la guerre.

C'était chez les Romains une ancienne maxime

politique, de s'occuper le plus de la continuation de la guerre, lors même que leurs armées étaient dans la plus fâcheuse position. Il était facile de voir que sans de grands moyens les troupes ne tiendraient pas contre la masse réunie des peuplades celtibériennes, et néanmoins le sénat voulut qu'on leur fît la guerre sans relâche. Il ne se dissimula pas toutefois que pour y réussir, il fallait envoyer en Espagne un général doué de talens plus qu'ordinaires : mais personne ne voulut compromettre sa réputation dans ces circonstances difficiles. Ce découragement des chefs se communiqua au peuple et au sénat : toute la ville fut plongée dans une sorte de consternation. Ce fut encore un *Scipion* qui releva l'esprit du public, et y fit renaître l'espoir et le courage. *Publius Cornélius Scipion*, fils de *Paul Emile*, et petit-fils, par adoption, du fameux *Scipion l'Africain*, s'offrit à conduire les légions romaines sur le chemin glorieux qu'elles avaient parcouru tant de fois, et qu'elles semblaient alors ne plus connaître. Les soldats, animés par les brillantes promesses du jeune guerrier, s'empressèrent en foule de se ranger sous ses drapeaux, et le sénat lui en remit le commandement, mais en sous-ordre, puisqu'il avait déjà confié la campagne de la Celtibérie au consul *Licinius Lucullus*.

Aussitôt que *Marcellus* sut que son successeur était en route, la jalousie et l'envie d'avoir à lui seul la gloire de pacifier la Celtibérie, le poussèrent à faire des démarches secrètes auprès des villes libres, qui finirent par obtenir la paix, argent comptant, pour la somme de six cents talens, de manière que quand le consul *Lucullus* arriva, tout était arrangé

et en plein repos. Par malheur, le nouveau commandant était d'une famille pauvre, et espérait de réparer les torts de la fortune par son poste. La conclusion de la paix contrariait ses spéculations : comme pour exercer plus librement ses rapines, il avait besoin de la guerre, et qu'il trouvait celle des Celtibériens terminée, il la commença de son chef, et sans le moindre motif, avec les Vaccéens; il assiégea l'ancienne ville de *Cauca*, aujourd'hui *Coca*, dans la vieille Castille [1]. Les habitans se défendirent en vain contre cette agression inattendue : un grand nombre des leurs périt dans une sortie qu'ils firent, et le reste se vit contraint à demander la paix, que l'avide consul ne leur accorda que sous la condition de payer cent talens, de faire servir toute leur cavalerie sous les drapeaux romains, et de fournir des otages. Ces conditions, quelque dures qu'elles fussent, furent signées par eux, et cette guerre, ou plutôt cette infraction des droits des nations, aurait dû cesser; mais le consul, au lieu de retirer ses troupes, exigea encore que la ville admît une garnison romaine. Cet article, plus dur que les autres, fut néanmoins agréé. *Lucullus* fit entrer deux mille hommes, qui, sur-le-champ, s'emparèrent des fortifications, et furent suivis de tout le reste de l'armée. Ce fut trop tard que la ville s'aperçut de la trahison de *Lucullus*; à peine entrés, les soldats se répandirent dans l'intérieur, massacrèrent les innocens habitans, sans égard pour l'âge et le sexe, et lorsqu'enfin il n'y eut plus de victimes à ajouter à ce carnage affreux,

[1] *Freinshemius*, dans ses Supplémens à *Tite Live*, liv. 48, place erronément cette ville au-delà du Tage.

les assassins, couverts de sang, se jetèrent sur les trésors, et se les partagèrent entre eux[1].

Incapable de sentir la honte d'une pareille conduite, le consul ne fut occupé que de nouveaux crimes; il eut l'impudence d'offrir son amitié à une autre ville des Vaccéens, appelée *Intercatia*, et située dans les environs de la ville actuelle de *Benavente*. Les habitans ne firent que lui rappeler sa trahison envers ceux de Cauca; le perfide consul essaya de prendre la ville de force, mais en vain. Des maladies épidémiques régnèrent dans le camp; la ville manquait de vivres. De part et d'autre, on désirait sortir de cette position pénible; *Lucullus* proposa la capitulation aux habitans, qui l'acceptèrent volontiers, mais ne voulurent point se fier à la parole d'un traître. Il fallut que le jeune *Scipion*, dont les Espagnols admiraient la valeur, et qui en avait donné une preuve éclatante pendant ce siége, en désarmant, dans un combat singulier, un Espagnol d'une taille gigantesque, servit de médiateur et de garant dans la capitulation qui fut faite entre la ville et le consul. Cette mortification aurait dû faire rentrer celui-ci en lui-même, si les ames criminelles en étaient capables.

Pendant ce tems, son collègue *Galba*, d'un caractère aussi infâme que le sien, exerça ses atrocités dans la Lusitanie, après avoir en vain employé la valeur pour la dompter. Sous prétexte de réconcilier les Lusitains avec Rome, et de leur distribuer des

---

[1] Appien, *Guerres d'Espagne*. Les auteurs des notes sur *Orose*, liv. 4, ch. 21, blâment *Appien* d'avoir attribué à *Lucullus* cette cruauté dont, selon eux, *Galba* seul se rendit coupable; mais *Masdeu* pense, avec raison, qu'on n'en peut disculper le barbare *Lucullus*.

terres pour affermir la paix, il sut attirer à lui la plus grande partie de leur armée, et quand elle fut en son pouvoir, le barbare en fit massacrer neuf mille, et fit plus de vingt mille prisonniers, qu'il vendit comme esclaves dans les Gaules. Il n'y eut qu'un petit nombre qui échappa à la férocité des Romains; dans ce nombre était le fameux *Viriate*, dont nous parlerons tout-à-l'heure.

An 149 avant J. C. Après s'être gorgés de richesses et avoir employé deux années à dépouiller les villes de leurs trésors, *Lucullus* et *Galba* s'en retournèrent à Rome. *Lucullus*, qui joignait l'hypocrisie à tous ses autres vices, employa une partie de ses rapines à bâtir un temple à la Félicité, et peut-être aussi à gagner les chefs de l'Etat. Son collègue seul fut accusé d'exactions; on était sur-tout indigné de la vente des Lusitains en Gaule; *Marcus Porcius Caton*, âgé alors de quatre-vingts ans [1], fit une longue harangue contre le coupable, et *Fulvius*, auteur de la guerre de Numance, osa encore s'offrir pour défendre un homme non moins criminel que lui, croyant sans doute par-là se délivrer de l'opprobre dont il était accablé lui-même. *Galba*, se fiant à son éloquence, monta à la tribune, se disculpa comme il put, défigura tous les faits, et gagna ses auditeurs: quelques historiens plus sincères assurent qu'il dut cet avantage plus encore à des largesses distribuées à propos, qu'à ses paroles. Le sénat était déjà assez avili pour se dégrader jusqu'à ce point, et ce qui semble le prouver, c'est que ce même *Galba*, dont le nom était

[1] Aurel. Victor *de Viris illustr.* « *Accusator assiduus malorum, Galbam octogenarius accusavit.* »

exécré en Espagne, fut nommé consul cinq ans après.

La discussion de cette importante affaire à Rome fit naître cependant une bonne loi, dont le principal promoteur était *Calpurnius Pison*, tribun du peuple, et d'après laquelle il était permis à toutes les villes sujettes et alliées des Romains, de réclamer contre les usurpations des magistrats, et de se faire rendre les sommes dont ils s'étaient emparés; ce n'était, à la vérité, qu'un acte de justice, mais obtenir même justice, était beaucoup dans un tems et dans une ville aussi corrompus.

Le mécontentement général que fit naître en Espagne, sur-tout en Lusitanie, la dureté des gouverneurs romains, encouragea un homme brave et entreprenant à rassembler autour de lui tous les mécontens, et à les opposer à la puissance de la république romaine. Cet homme, appelé *Viriate*, n'avait d'abord été que berger. Pendant les troubles qui déchiraient sa patrie, il s'était mis à la tête d'une bande d'autres bergers et avait infesté les grands chemins. Les succès de ses petites entreprises lui inspirèrent ensuite l'idée de jouer un rôle plus important. Plusieurs qualités éminentes le rendaient très-propre à être chef de parti. *Viriate* avait un corps robuste et aguerri, une ame énergique et inaccessible à la crainte, un esprit fin et prévoyant; il savait se plier aux circonstances; il observait les avantages des ennemis et les faibles de son peuple; il observait le caractère de ses compatriotes, et savait le prendre à volonté. *Viriate* avait toujours conservé la simplicité et la frugalité de son premier état, il méprisait le luxe et la

mollesse, et donnait à sa nation l'exemple d'un vrai guerrier. Le jour de sa noce, quand tous les convives étaient livrés aux plaisirs d'une table splendide et richement fournie, *Viriate*, en habit simple, se contenta de pain et d'un peu de viande, et puis, ayant pris sa lance, il amena son épouse, la fit monter à cheval, et se rendit avec elle dans les montagnes où étaient campées ses troupes.

Depuis l'infâme massacre ordonné par *Galba*, le peuple ne cachait plus son indignation. *Viriate* sentit qu'il était tems de faire tourner cette fermentation générale au profit de ses vastes projets. Il insinua à ses compatriotes combien il leur était facile de se réunir et de se rendre eux-mêmes la justice que leur refusaient les Romains : il leur fit aussi entendre qu'avec une valeur bien réfléchie, ils pourraient se défaire entièrement de leurs ennemis et se gouverner eux-mêmes. Ces insinuations, qui étaient fort au gré des Lusitains, produisirent l'effet désiré : les rassemblemens se firent presque tous au même instant. Une armée formidable, composée d'hommes de tout état, se réunit autour de *Viriate*, prête à le suivre partout. Cette grande masse se porta dans la Turdétanie[1], mais sans être encore accoutumée à obéir à un seul chef : le défaut d'ordre dans cette nouvelle armée, facilita aux Romains le moyen de la surprendre et de la tenir enfermée dans un défilé. Déjà son cou-

An 147 avant J. C.

[1] D'après l'observation de *Masdeu*, les principaux historiens espagnols, *Morales*, *Mariana* et *Ferreras* paraissent avoir fait une faute de chronologie, en faisant commencer les guerres des Romains contre *Viriate* immédiatement après le gouvernement de *Galba*; il y eut cependant un intervalle d'environ trois ans. Voyez Masdeu, *España Romana*, part. I, p. 295.

rage s'abattait, et déjà ses députés traitaient de la paix avec les ennemis, quand *Viriate*, animé d'une juste colère, les reprit vivement de leur pusillanimité, et les retira par ruse de leur position pénible. Le préteur *Vetilius*, croyant les bien tenir, fut très-étonné quand il vit tout d'un coup les Lusitains s'échapper par cent chemins divers, et avec une vitesse incroyable. *Viriate*, accompagné de mille cavaliers, resta, harcela les Romains toute la journée, et s'échappa aussi heureusement la nuit suivante; ce n'était que le prélude d'un autre stratagème plus important. Ayant su attirer, par une fuite simulée, les Romains dans des embûches, il se jeta sur eux avec toutes ses troupes, en tailla en pièces plus de six mille, et dispersa les autres, qui étaient tellement saisis de peur, qu'ils coururent jusqu'à Carpeya, ville des Carpétains[1].

Le préteur *Vetilius* périt dans la mêlée après avoir été fait prisonnier par un Lusitain. Son questeur détacha contre les vainqueurs un corps de cinq mille hommes, qui n'eurent pas un meilleur sort que les autres: tous furent passés au fil de l'épée. Ces victoires inquiétèrent le préteur de l'Espagne citérieure, *Cajus Nigidius*, qui, sur-le-champ, fit marcher toutes ses troupes, pour écarter le danger des frontières de sa province. *Viriate* le laissa approcher jusqu'à Viseo en Lusitanie, lui livra bataille, et le défit complètement; il existe encore en Portugal une inscription que la ville de Lancia fit eriger en l'honneur d'un officier romain, qui périt

---

[1] Nous adoptons ici l'opinion de *Masdeu;* selon d'autres historiens, c'est à Carteya dans la Bétique, que se retirèrent les fugitifs.

accablé de blessures dans ce combat entre *Nigidius* et *Viriate*[1].

An 146 avant J. C. L'année suivante, un autre préteur, *Cajus Plancius*, vint de Rome avec dix mille hommes d'infanterie et treize cents de cavalerie, et marcha sur Viseo[2], où l'armée de *Viriate* était encore campée. *Plancius* l'attaqua et le mit en fuite; mais tout-à-coup *Viriate* fit retourner ses troupes, tua d'abord un corps de quatre-mille Romains, qui le poursuivaient, puis il en vint aux mains avec toute l'armée du préteur, gagna la bataille, et le força de se retirer dans ses quartiers, d'où il n'osa sortir tout le reste de l'année.

Jamais les Romains n'avaient essuyé plus de honte et de défaites : le collègue de *Plancius*, *Claudius Unimanus*, accourut avec ses troupes, pour effacer le déshonneur de son collègue. Il fut trop heureux, après avoir été battu complètement, de se sauver avec les faibles débris de son armée. Dans cette action, les Lusitains firent des prodiges de valeur; trois cents des leurs chassèrent mille Romains d'un

---

[1] Voici cette inscription telle que nous l'a conservée le savant *Resende* dans ses *Antiq. Lusit.*, liv. III :

L. Æmilio. L. F. Confecto. Vulnere. Host. Sub.
Nigidio. Cos. Cont. Viriatum. Latronem.
Lanciras. quor. Rempub. Tutarat. Basim.
Cum. Urna. Et. Statuam. In. Loco. Publ. Erex.
Honoris. Liberal. Que. Ergo.

Si Mme *Dacier* avait eu connaissance de cette inscription, elle n'aurait pas dit dans ses notes sur *Aurelius Victor*, que ce nom de *Cajus Nigidius*, qui ne se trouve à la vérité dans aucun auteur ancien, devait être le même que celui de *Cajus Vetilius*. Cet exemple prouve de quelle utilité sont les anciens monumens pour la vérification des faits et des noms.

[2] *Freinshemius* (Supplém. liv. I, ch. 32) se trompe en disant que l'attaque eut lieu dans la Carpétanie.

profond ravin, où ils étaient réfugiés : un piéton lusitain, attaqué et cerné par plusieurs cavaliers romains, se défendit avec tant d'audace, que ceux-ci en furent stupéfaits et le laissèrent se retirer. *Viriate* fit élever sur les montagnes voisines, comme autant de trophées, des poteaux chargés des décorations et des toges des généraux vaincus par ses braves compatriotes, à qui tant de succès firent connaître toute leur force, et inspirèrent une nouvelle ardeur. Le dernier combat dont nous venons de parler, paraît avoir eu lieu dans le champ d'*Ourique*, puisqu'on y trouve encore, dans les ruines d'une tour antique, une inscription qui apprend à la postérité qu'un officier de *Claudius Unimanus*, laissé par ce général pour mort sur le champ de bataille, fut sauvé et soigné par un simple soldat lusitain, nommé *Eubutius*, en l'honneur de qui cette inscription a été faite [1].

Après avoir, en peu de tems, purgé sa patrie des Romains, *Viriate* porta ses forces dans l'Andalousie et les étendit jusqu'en Valence ; ce n'étaient plus ces troupes indisciplinées, qui auparavant étaient la terreur des pays voisins, par les brigandages auxquels

---

[1] Elle a été rapportée par *Resende*, telle qu'elle a été trouvée ; *Vasconcellos* y a ajouté les lettres qui étaient effacées.

C. Minutius. C. F. Lem. Jubatus.
Leg. X. Gem. Quem. In. Prœlio.
Contra. Viriatum. Volneribus
Sopitum. Imp. Claudius. Unimanus
Pro. Mortuo. Dereliquit. Eubutii
Militis Lusitani. Opera. Servatus
Curarique. Jussus. Paucos supervixi
Dies. Mœtus. Obi. Quia. bene
Merenti. More. Romano.
Gratiam. Non. Retuli.

elles se livraient. Bien différent des Romains, *Viriate* n'exigea des villes qu'il rencontrait dans sa marche, que la subsistance de son armée, et des contributions pour récompenser leur bravoure, bien qu'il eût pu se dédommager chez les alliés des Romains de tous les ravages que ceux-ci avaient exercés dans sa patrie. La seule ville de Segobriga, située sur une hauteur à l'endroit où est maintenant *Cabeza del Griego*, auprès de la ville d'Uclès, dans la province de Cuenca [1], fut traitée avec toute la rigueur de la guerre, pour avoir refusé de se soumettre aux impositions des Lusitains. Comme elle était fort bien défendue, ainsi qu'on le voit encore par ses ruines, *Viriate* eut recours à la ruse pour s'en emparer. Il se mit en embuscade à quelque distance de la ville, avec la plus grande partie de son armée, et envoya quelques troupes légères pour enlever les bestiaux qui paissaient dans les environs : les habitans voyant les voleurs en si petit nombre, les poursuivirent jusqu'au lieu de l'embûche, où ils furent surpris et tués par *Viriate*. Cette ruse ne suffisant pas encore pour lui livrer la ville, l'adroit Lusitain employa un autre expédient pour parvenir à son but; il s'éloigna à trois journées de marche de la ville, comme pour l'abandonner entièrement; il revint en une seule journée, tomba sur les habitans, occupés à célébrer une fête, et voulut s'emparer de leur ville; mais elle se défendit avec la plus grande opiniâtreté,

[1] Voyez, à ce sujet, la *Noticia de las Antiguedades del Cabeza del Griego*.... por *D. Jos. Cornide. Memor. de la R. Acad.*, tome III. *Masdeu* et d'autres savans se sont trompés en plaçant Segobriga à l'endroit où est maintenant Segorbe. La savante dissertation de M. *Cornide* ne laisse plus de doute sur la véritable situation de cette ville.

aimant mieux s'ensevelir sous ses ruines, que de manquer au serment de fidélité fait aux Romains[1].

Segobriga périt donc par la cruauté d'un Espagnol même ; ce n'était sans doute alors qu'une ville médiocre. Les nombreuses ruines qui couvrent le sol où, selon toutes les apparences, elle était située, prouvent qu'elle a été relevée avec éclat par les Romains. Des débris d'un amphithéâtre, d'édifices publics, de fortifications et de nombreuses inscriptions rappellent sa grandeur passée ; entièrement déserte aujourd'hui, elle retrace au voyageur l'état auquel la réduisit la supériorité de *Viriate*.

On fit à Rome beaucoup d'efforts pour réparer les échecs que l'armée avait essuyés en Espagne. Ce fut avec grande peine qu'on parvint à rassembler un corps de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie, pour la plupart indisciplinés ; on en confia le commandement au consul *Quintus Fabius*. Débarqué dans la presqu'île, ce général choisit pour son quartier-général la ville d'*Orsona*, actuellement *Osuna*, y laissa son corps d'armée sous les ordres d'un officier, et se rendit à Cadix, pour y visiter, dit-on, le temple d'Hercule ; mais pendant ce pélerinage, *Viriate* battit les Romains sous les murs d'Orsona, et les força à ne plus sortir de leurs quartiers. De retour à Cadix, *Fabius* employa une année entière à exercer ses soldats aux manœuvres et aux évolutions des batailles, et ce ne fut qu'après s'être assuré de leur savoir qu'il les mena contre les Lusitains.

Montesquieu a fort bien remarqué que malgré

[1] Frontini *Stratagem.* liv. III, ch. 10 et 11 ; liv. IV, ch. 5.

la corruption qui régnait à Rome, ses troupes conservaient cependant toujours la même valeur, ce qui n'est arrivé à aucune nation du monde. On en vit une preuve dans cette campagne : ce grand *Viriate*, qui dans l'espace de deux ans s'était rendu maître de la moitié de l'Espagne, fut poursuivi par eux jusqu'à *Becor*, qui est peut-être la ville actuelle de *Beja*, et battu en plusieurs rencontres. Le préteur *Quintus Cotius* le força même à se retirer jusque dans les environs d'Evora ; mais le malheur n'était pas capable d'ébranler le courage d'un homme aussi intrépide que *Viriate ;* il parut bientôt après avec de nouvelles troupes dans la Bétique, défit les Romains, les empêcha de sortir de leurs quartiers de Cordoue, se rendit maître d'*Ituca*[1], qu'on croit être *Martos* dans le royaume de Jaen, et battit la campagne jusqu'en Grenade et Murcie. Pendant ce tems, le proconsul *Métellus* obtint quelques succès contre les peuples de Castille et de Léon, alliés de *Viriate*, et en subjugua le plus grand nombre : quelques villes résistèrent et se défendirent valeureusement. Celle de Contrebia, assiégée par cinq cohortes, leur opposa une résistance tellement opiniâtre, que le découragement s'empara des soldats, au point qu'ils n'osèrent plus s'exposer aux effets de la bravoure des assiégés ; il fallut que *Métellus* les forçât par des menaces à livrer assaut ; ils obéirent, mais, avant d'attaquer, ils firent, disent les historiens, leur testament, regardant cette entreprise comme impossible, et la mort comme inévitable.

---

[1] Appien, *Guerres d'Esp.*

Peut-être fut-ce par cette résignation à leur sort qu'ils recommencèrent leurs attaques avec plus d'opiniâtreté que les jours précédens ; les ennemis reculèrent, et la ville tomba au pouvoir des Romains [1].

Un trait mémorable a illustré le siége d'une autre ville, dont il a déjà été question ; c'est celle de Nergobriga [2]. Les Romains faisaient avancer les machines pour battre les murs en brèche. *Rétogènes*, un des habitans les plus distingués, avait quitté sa ville natale, et pris le parti des Romains. Indignés de cette trahison, les assiégés firent placer ses fils au haut des murs, et les exposèrent à une mort certaine, si les assiégeans continuaient d'agir. Dès que *Métellus* eut connaissance du danger que couraient ces pauvres victimes, il fit cesser les attaques, aimant mieux prendre une ville de moins que de sacrifier les fils d'un homme attaché à son parti. *Rétogènes*, de son côté, pressa le général de ne rien ménager pour s'emparer de la ville, et il lui protesta qu'il préférait la gloire des armées romaines à la vie de ses propres enfans. *Métellus*, sans écouter une prière dictée par la bassesse, persista dans sa noble résolution, leva le siége, et gagna, par cette générosité, l'affection de beaucoup d'autres villes.

Dans la même année, le consul *Servilien* continua la guerre contre les Lusitains ; il reprit la ville d'Ituca, et avec un renfort envoyé par le roi de Numidie, *Micipsa*, il marcha contre *Viriate*, lui

---

[1] *Facientibus omnibus in procinctu testamenta, velut ad certam mortem eundum foret, non deterritus proposito, perseverantia ducis, quem moriturum miserat, militem victorem recepit. Velleius Paterc.* lib. II, cap. 6.

[2] *Valère Max.* confond cette ville avec Contrebia, erreur que *Ferreras* a adoptée, tome I, part. I. *Florus* nomme cette ville *Vertobriga*, liv. II, ch. 17.

livra bataille, et aurait remporté la victoire si le désordre dans lequel ses troupes poursuivaient les Lusitains n'avait donné à ceux-ci l'occasion de les battre à leur tour, et de les forcer à la fuite la plus prompte. *Servilien* voulut se retrancher dans son camp ; *Viriate* l'en empêcha par son activité infatigable ; mais ayant besoin de se fournir de nouveau de vivres et de troupes, ce général se retira en Lusitanie, ce qui donna au consul le moyen de prendre possession de la Béturie, et du pays des Cynésiens, où il passa l'hiver, tandis que *Métellus* avait ses quartiers en Catalogne.

...Ce fut dans une de ces guerres que *Quintus Cotius*, qui commandait sous *Métellus*, se distingua dans deux duels contre les Espagnols. La première fois, un jeune homme bien monté se présenta devant les tranchées de l'armée romaine, et envoya un défi à *Quintus Cotius*, qui était sur le point de se mettre à table ; il prit sur-le-champ ses armes, monta à cheval, sortit à l'insu du général, et entra dans la lice : le combat ne fut pas long ; l'Espagnol reçut un coup mortel et tomba mort sur la place : le vainqueur se chargea de ses dépouilles, et retourna dans le camp, au grand étonnement de *Métellus*. Une autre fois, il se mesura avec un Celtibérien, nommé *Piresus*, fameux par sa grande valeur [1]. Pendant la lutte, cet Espagnol fut tellement frappé de l'habilité et de l'adresse du guerrier romain, qu'il laissa tomber son épée, s'avoua vaincu et se rendit à discrétion. Les deux braves champions joignirent dès ce moment l'amitié à l'estime qu'ils s'étaient vouée.

---

[1] *Valère Max.* liv. III, ch. 2.

De plus importans événemens succédèrent à ceux-ci. *Pompée Rufus*, successeur de *Métellus*, se mit en marche avec trente-deux mille hommes pour pénétrer en Celtibérie, où deux grandes villes, Termes et Numance, bravaient hardiment le pouvoir des Romains. Numance ne renfermait que huit mille combattans; Termes[1], qui en était éloignée de trente-six milles à l'ouest, n'en avait pas autant: isolées et abandonnées de leurs alliés, ces deux villes ne pouvaient opposer une longue résistance à l'armée de *Pompée Rufus*; il ne leur restait donc d'autre parti à prendre que de traiter de la paix. Elles envoyèrent des députés au général romain; les négociations furent bientôt terminées: les deux villes s'engagèrent à fournir trois cents otages, huit cents cavaliers, etc., et à livrer leurs armes. Le jour destiné à l'exécution de ce traité étant arrivé, elles remirent sans difficulté les premiers objets désignés; mais quand on en vint aux armes, un profond sentiment de douleur pénétra tous les cœurs. Livrer les armes! c'était-là l'écueil ordinaire des traités; ce fut encore ce qui rompit celui-ci: la désolation des hommes, les cris et les lamentations des femmes, changèrent en un instant la disposition des esprits; on protesta de ne se dessaisir des armes qu'avec la mort, et de ne jamais se conformer à un traité aussi honteux que celui-là. Il fallut donc recommencer la guerre.

Numance était située sur une petite colline, entou-

---

[1] *Appien* nomme cette ville *Termancia*; le nom s'en est conservé dans celui de *Nuestra Señora de Tiermes*, ancienne chapelle située dans un lieu désert, entre Siguenza et Osma. Voyez Loperrarez, *Histor. de Osma*, tom. II, p. 35.

rée de vallées et de bosquets de toutes parts, excepté vers le midi, où s'étendait une charmante plaine, arrosée par un ruisseau qui allait se joindre au Duero, à quelque distance de là. Ce côté était fortifié par l'art, autant que les autres l'étaient par la nature; *Pompée Rufus* le choisit pour le lieu des attaques, et fit avancer par-là son armée sur la ville; mais les Numantins l'eurent bientôt repoussée avec perte; ils rendirent inutiles tous les projets du consul. Voyant enfin qu'il ne viendrait pas à bout de son entreprise, il leva le siége de Numance, et alla investir la ville de Termes, qui n'était pas, à beaucoup près, aussi forte; mais la valeur de ses habitans n'était pas moins redoutable que celle des Numantins. Les Romains en eurent la preuve le jour même de leur arrivée : sortis de l'enceinte de leurs murs, les habitans les pressèrent contre un précipice, qui devint le tombeau de beaucoup de soldats; d'autres furent taillés en pièces. Le lendemain matin le combat se renouvela avec le même succès pour les assiégés, et dura jusqu'à la nuit : le consul n'attendit pas davantage, et profita des ombres de la nuit pour se sauver précipitamment avec son armée. Il semble qu'il ait voulu se venger de ces affronts sur des peuplades moins belliqueuses; car, s'étant emparé de la Sédétanie, pays qui s'étendait depuis Sarragosse jusqu'au fleuve Xucar, et qui était infesté par un corps de mécontens, il les fit prisonniers, et eut la cruauté de les vendre à l'enchère. Mais si ces malheureux n'étaient pas aussi forts que d'autres peuplades, ils n'en étaient pas moins ennemis de l'esclavage : quelques-uns tuèrent d'abord leurs amis et puis eux-mêmes; les autres, ayant été em-

qués, percèrent le fond de la cale, où ils étaient nus, et périrent avec leurs maîtres et tout l'équipage.

rès un succès si peu honorable, le consul re-a en Castille, et mit le siége devant la ville de ia, située sur la rivière du même nom, et ap-aujourd'hui *Arlanza*. Les Numantins, qui en les alliés ou les maîtres, trouvèrent moyen roduire pendant la nuit une garnison de quatre iommes; trop faible secours qui ne put que lre pour quelque tems la ruine de la ville. enfin de capituler, elle n'obtint le salut de itans que sous la condition de livrer aux Ro-a garnison envoyée de Numance; cette pro-ı fut d'abord rejetée, comme elle le méritait, rreur; mais peu-à-peu la misère, qui engage mes faibles à tant de crimes, ne fit envisager itans dans cet acte de trahison que le moyen uver, et ils firent dire au consul qu'ils con-t à l'accomplir. Cette nouvelle fut à peine à Numance, que les Numantins envoyè-létachement à Lancia pour punir cette ville: donc attaquée par les Numantins; les Ro-le leur côté, en firent autant, en sorte que emis acharnés l'un contre l'autre s'unirent -ci contre un troisième. Lancia fut prise sée: peu d'habitans survécurent à la des-le leur ville. Les Numantins, trop faibles e, furent également sacrifiés par les vain-n'en resta que deux cents, que le consul ment retourner chez eux.

combattait pendant cette campagne, sans , contre le proconsul *Servilien;* celui-ci

prit sur les Lusitains quatre villes en Andalousie [1], et les traita avec la dernière rigueur, faisant exécuter les personnes distinguées, couper les mains à d'autres, et vendre le reste comme du vil bétail. On se lasse de citer tant d'atrocités, qui seraient en exécration, comme dit *Paul Orose* [2], chez les peuples les plus indomptables de la Scythie; elles révoltent les cœurs sensibles, et font voir, plus qu'il ne faut, toute la misère du genre humain.

Non content de ces tristes avantages, le cruel *Servilien* alla assiéger une autre ville appelée *Erisanes*, dont on ignore la position; mais *Viriate* arriva à tems avec un nombreux secours, anéantit les travaux des Romains, se jeta sur leur corps d'armée, et les força à prendre une position tellement défavorable, qu'ils étaient entièrement à son pouvoir. Il ne dépendait que de lui de les détruire jusqu'au dernier homme; mais il préféra la paix au plaisir de la vengeance. Ce que *Viriate* proposait à ses prisonniers, prouvait sa grande modération : en effet, il convint avec le proconsul, que les Lusitains et les Romains garderaient désormais les possessions qu'ils occupaient alors, qu'ils ne les étendraient point au-delà de leurs limites, et qu'à cette condition seule la paix unirait les deux nations. Ce traité fut ratifié, au rapport d'*Appien*, par le peuple romain.

Malgré ce traité, *Cépion* qui succéda à *Servilien*

---

[1] C'étaient celles de *Gemela*, *Escadia*, *Obolocola*, et *Buccia* ou *Baccia*. Appien, *Guerres d'Esp.*, et P. Orose, *Hist.*, lib. V, cap. 4. Selon l'opinion de *Masdeu*, les villes modernes qui les ont remplacées, sont : *Martos*, *Escua*, *Porcuda* et *Baeza*.

[2] Rodr. Caro, *Antigued. de Sevilla*, lib. III, cap. 32.

dans le commandement des armées[1], se prépara de nouveau à la guerre : il sut en faire voir la nécessité au sénat, et obtint la permission de la recommencer de son chef. Il attaque, sans le moindre motif, *Viriate* qui, sur la foi du traité, vit paisiblement à *Arsa*, que l'on croit être le village d'*Aruagua*, auprès des mines d'Almaden[1], le force de se sauver à la hâte, et de demander, à ses anciens amis, des secours dont il s'était flatté de n'avoir plus besoin; il n'avait encore qu'une bien faible armée quand *Cépion* l'attaqua dans la Carpétanie, entre le Guadiana et le Tage. Pour ne pas sacrifier inutilement ses soldats, *Viriate* usa du même stratagême qui lui avait si bien réussi sept ans auparavant contre le préteur *Vétilius*. Il fit défiler la plus grande partie de ses troupes par une vallée très-spacieuse et couverte d'arbustes et de broussailles : lui-même resta avec un petit détachement de cavalerie, pour donner le change aux Romains, en les défiant au combat; et quand toute son armée se fut sauvée, il partit à plein galop avec ses cavaliers, et ne laissa aux Romains que le regret d'avoir laissé échapper une si belle occasion de battre le chef des Lusitains. *Cépion* déchargea la colère que lui donna ce contretems, sur les peuplades voisines, ravagea leurs terres, passa le Duéro, entra en Lusitanie, et s'avança de *Bracara*, aujourd'hui *Braga*, dans l'intérieur de la Gallécie.

An 140 avant J. C.

Viriate, pour terminer la guerre, envoya trois de ses amis au camp romain, pour s'informer des nouvelles prétentions de Rome et des conditions

---

[1] *Hist.*, lib. V, cap. 4.

qu'elle mettait à la paix avec les Espagnols [1]. *Cépion*, par une fourberie odieuse, s'insinua dans l'esprit des trois députés, gagna leur affection, et les engagea par des promesses brillantes à une action des plus infâmes, celle d'assassiner leur chef : les trois scélérats retournèrent chez leurs compatriotes, s'introduisirent la nuit dans la tente de *Viriate* et l'égorgèrent. Après avoir achevé le crime, ils allèrent demander leur salaire au consul qui, plus scélérat qu'eux, rougit cependant de passer pour leur complice [2], leur reprocha leur lâche attentat, et les abandonna à leurs remords.

Le lendemain matin, l'armée lusitaine tout étonnée de ne pas voir paraître, comme à l'ordinaire, son chef intrépide, conçut des soupçons; on courut à sa tente, et on le trouva baigné dans son sang. Quel spectacle pour les Lusitains! A l'instant, des cris affreux, des lamentations et des hurlemens remplirent tout le camp; les larmes sincères de tant de milliers de guerriers firent l'éloge du défunt, mieux que ne l'auraient fait des louanges étudiées. Ce fut alors que l'attachement de la nation à son noble défenseur, se montra dans tout son jour. Quand la première douleur fut calmée, on revêtit le corps du héros d'habits magnifiques, on le mit sur un grand

---

[1] *Pacem à populo romano maluit integer petere, quàm victus.* Sext. Aur. Victor. *De viris illustr.*

[2] Les historiens latins conviennent tous de la lâche trahison de *Cépion*, à l'exception d'*Eutrope* qui n'en dit pas un mot, et qui fait entendre que l'assassinat se fit à l'insu du général. Il raconte que quand les assassins vinrent lui demander la récompense de leur crime, celui-ci leur répondit : « Sachez que les Romains n'ont jamais vu avec plaisir qu'un chef » d'armée pérît par la main de ses propres soldats. » *Nunquam Romanis placuisse, imperatorem à suis militibus interfici.* Hist. rom., lib. IV, cap. 16.

bûcher, qu'on alluma pendant qu'on sacrifiait des animaux : des hommes à pied et à cheval couraient autour des flammes, et proclamaient à haute voix les vertus et les actions d'éclat de *Viriate*. Après que le cadavre eut été consumé, on recueillit les cendres, et on les déposa dans une grande tombe, autour de laquelle quatre cents gladiateurs firent preuve de leur valeur et de leur adresse en l'honneur du mort.

Telle fut la fin du plus grand homme que l'Espagne ait produit dans les anciens tems. Pendant onze ans il fut le défenseur de sa patrie [1], et les Romains, en le faisant périr par la trahison, donnèrent à la nation lusitaine, comme dit *Florus* [2], le honteux témoignage qu'ils avaient désespéré de le vaincre d'une autre manière.

Aurélius Victor prétend que le sénat n'approuva point ce crime [3]; mais il ne rapporte aucun fait pour prouver cette assertion que nous ne pouvons regarder, par conséquent, que comme une invention de l'auteur qui voulut peut-être excuser par-là sa nation. Quelle preuve le sénat donna-t-il de son mécontentement? Etait-ce assez de désapprouver une action qui compromettait son autorité et déshonorait le nom romain dans les pays étrangers? La république n'avait plus de *Fabricius*; le sénat et le peuple étaient devenus indifférens à leur honte et aux crimes de

---

[1] Diodore, *Excerpta ex Const. Porphyr.*, lib. XXV. *Florus*, *Eutrope* et l'auteur de l'*Epitome* de *Tite-Live*, assurent que ces guerres durèrent quatorze ans, et selon *Appien* la durée n'en fut que de huit; cette différence ne vient que de ce que ces auteurs ne partent pas de la même époque, relativement au commencement de ces guerres.

[2] *Hanc hosti gloriam dedit, ut videretur aliter vinci non potuisse.* Lib. II, cap. 17.

[3] *Quæ victoria, quia empta erat, à senatu non probata.* De viris illustr.

ceux qui étaient leurs représentans dans les provinces étrangères; mais aussi ils n'étaient pas éloignés du tems où leur impassibilité allait accroître l'audace des factieux, et allumer des dissensions civiles. Quand un gouvernement ne rougit plus de remplacer le courage par la trahison, sa chute doit être prochaine.

Privés du seul homme capable d'animer l'esprit public, les Lusitains furent bientôt contraints de capituler avec les Romains, et d'accepter d'eux, à titre de sujets de Rome, des terres qui leur furent assignées. Leur liberté avait péri avec *Viriate*. Deux ans après, les restes de cette armée furent établis dans une ville de Lusitanie, qui, depuis cette époque, prit le nom de *Valence* (Valentia)[1]. Un autre peuple, moins considérable à la vérité, mais aussi courageux, luttait encore avec succès contre les conquérans de l'Espagne. En vain *Pompée Rufus* pressait-il, depuis une année, les travaux du siége de Numance; les habitans de cette ville fameuse bravèrent son animosité, firent des sorties fréquentes et funestes pour les assiégeans : dans une action générale, ils en tuèrent un si grand nombre, que le général, affaibli et découragé, se retira avec les débris de son armée dans ses quartiers à Tarragone. Il prévoyait cependant bien que cette démarche ne serait pas propre à l'immortaliser. Or, pour avoir quelque titre de gloire, il inventa un expédient digne de la fausseté d'un général romain. Il fit savoir aux habitans de Termes

[1] Il y a en Espagne trois villes de ce nom, l'une dans le royaume de Valence (*Valencia del cid*), l'autre auprès du Minho, et la troisième en Estramadure, entre Pontalègre et Alcantara. *Masdeu* pense que c'est dans la dernière que fut établie la colonie romaine, et non dans *Valencia del cid*, comme le croient *P. de Marca*, *Florez*, *Busching*, et autres savans. *España Rom.* Part. I.

et de Numance, que pour jouir d'une paix stable et solide, il serait important pour eux de faire un traité avec les Romains, qu'il serait charmé d'en être le médiateur, et qu'il s'accommoderait volontiers avec eux, même en faisant quelques sacrifices; mais ces sacrifices, il les priait de les stipuler par un traité secret, afin que, de retour à Rome, il ne fût pas la victime de sa condescendance. La bonne-foi des Espagnols échoua, pour la cinquantième fois peut-être, contre l'astuce romaine : ils firent, avec *Pompée Rufus*, un traité public et un autre secret. Le premier, honorable pour les Romains, contenait (pour la forme seulement, si l'on en croyait *Pompée*) que les Numantins rendraient à discrétion, aux Romains, leurs villes, leurs biens, et même leurs personnes. Dans le traité secret, fait en présence de plusieurs témoins de l'ordre équestre et sénatorial, il fut stipulé qu'après avoir rendu les prisonniers romains, les habitans de Numance resteraient maîtres de leurs villes, gardant le droit de disposer de leurs biens, et qu'ils seraient regardés comme les amis de la république; mais, pour écarter de l'esprit du public tout soupçon d'intelligence, il fallait qu'ils consentissent à donner quelques otages et 30 talens d'argent. Numance paya à *Pompée*, avant son départ, la somme désignée et le pria de faire ratifier ce traité. An 139 avant J. C.
De retour à Rome, il fut assez lâche pour nier la seconde stipulation : les Numantins jurèrent qu'elle existait : *Pompée Rufus* fit un parjure pour sauver son prétendu honneur. *Popilius*, son successeur dans le commandement de l'armée d'Espagne, ne sachant à quoi s'en tenir, soumit cette affaire à la décision du sénat, qui prononça, comme on peut le

présumer, en sa faveur, et déclara qu'il ne reconnaissait point les articles secrets, sur lesquels les Numantins insistaient. Voilà donc encore une fois la guerre allumée et prête à éclater sur Numance.

An 138 avant J. C. Dupes de leur crédulité, les habitans ne le furent pas du moins de leur courage. Bloqués étroitement par les Romains, et s'étant retirés de dessus leurs murs dans l'intérieur de la ville, ils firent croire à leurs perfides ennemis, qu'ils n'avaient plus envie de se défendre : dans cette idée, *Popilius* fit livrer un assaut, sans qu'aucun Numantin se montrât pour repousser les assaillans. Par une juste méfiance de cet abandon général, il fit donner le signal de la retraite; mais dans ce moment les Numantins se précipitèrent hors des portes de la ville, fondirent sur leurs ennemis, en massacrèrent une partie, et mirent le reste en fuite. La nouvelle de ces défaites, qui avaient été précédées de plusieurs autres, produisit une grande sensation à Rome. Ce ne fut qu'avec une extrême répugnance, et contre l'avertissement manifeste des poulets sacrés qui ne voulurent point, dit-on, manger pendant le sacrifice, qu'*Hostilius*, successeur du général battu, se rendit en Espagne[1].

An 137 avant J. C. Forcé de continuer le siége de Numance, il ne songea qu'à se tenir sur la défensive, se retrancha dans le camp, et n'osa en sortir; mais les Numantins, plus audacieux que les assiégeans, les tourmentèrent continuellement, et leurs sorties furent tellement funestes pour les Romains, qu'à la fin *Hostilius* résolut de faire, pendant la nuit, défiler son armée et de quitter ce poste dangereux. Un hasard fort sin-

[1] *Valer. Max.* lib. I, cap. 6. *Jul. Obseq. de prodigiis*, cap. 83.

gulier fit découvrir ses desseins. C'était précisément la saison à laquelle les jeunes gens, selon la coutume du pays, célébraient leurs noces. Deux rivaux, égaux en naissance et en mérite, demandaient en mariage une demoiselle de Numance : le père de la jeune fille, ne sachant à qui donner la préférence, décida enfin qu'il préférerait pour gendre celui qui lui rapporterait la main droite d'un romain. A peine nos deux amoureux eurent-ils entendu l'arrêt du père, qu'à l'instant ils coururent aux avant-postes du camp romain, pour couper des mains; mais ils revinrent bientôt après sans en rapporter, parce qu'ils n'avaient plus trouvé ni avant-postes ni armée. A cette nouvelle inattendue, les Numantins coururent aux armes, poursuivirent, au nombre de 4,000, l'armée romaine composée de 40,000 hommes, tombèrent d'abord sur l'arrière-garde, pénétrèrent jusqu'au centre, et delà jusqu'à l'avant-garde; la consternation et la terreur étaient au comble; 20,000 hommes furent immolés à la fureur des Espagnols et à la perfidie de leur propre nation. Le reste fut forcé de capituler : les Numantins ne voulurent traiter qu'avec le questeur d'*Hostilius;* c'était le jeune *Tibérius Graccus*, fils de ce *Graccus Sempronius*, avec lequel ils avaient fait un traité il y avait quarante-deux ans [1]. Leur simplicité et leur manque de politique se montrèrent encore dans cette occasion. Ils n'exigèrent pour toute condition, que leur indépendance et l'alliance des Romains; mais, pour ne pas éprouver la même perfidie qu'à l'occasion du dernier traité, ils voulurent que les consuls, le questeur et les autres per-

[1] *Plutarque*, dans la *Vie de Tib. Graccus.*

sonnes de distinction qui étaient dans l'armée, signassent la capitulation. Le consul se soumit à cette formalité, et se retira avec 20,000 hommes en Catalogne. Quoique ce désastre semblât être un effet du destin, à en juger par les augures, on n'en accusait à Rome que la maladresse d'*Hostilius;* le consul fut obligé de se disculper en plein sénat, il y fut défendu par les Numantins, et néanmoins il fut condamné à être exposé à la vengeance des ennemis, et on décida, en même tems, que l'on continuerait la guerre contre eux. Le malheureux consul fut donc renvoyé en Espagne, garrotté et dépouillé de ses vêtemens, et envoyé dans cet état déplorable aux portes de Numance. Trop généreux pour aggraver la peine d'un infortuné, les Numantins ne voulurent point le saisir; les Romains l'empêchèrent, de leur côté, de retourner dans le camp, dont peu de tems auparavant il était le maître; il resta donc sur la voie publique jusqu'au jour, et excita la pitié de tous les spectateurs. Enfin, les Romains jugèrent, d'après les augures, qu'ils pouvaient l'admettre chez eux, et le firent rentrer. Son accusation et sa punition n'étaient qu'un prétexte par lequel Rome voulait couvrir ses projets ambitieux; ne regardant jamais, selon la juste remarque de *Montesquieu* [1], les traités de paix que comme des suspensions de guerre, elle brûlait d'impatience de réparer les échecs qu'elle avait éprouvés à Numance, et trop fière pour composer avec des ennemis aussi dangereux, elle s'en prenait, de sa défaite, à la maladresse du général.

Le feu de la guerre ravagea donc de nouveau le

---

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, ch. VI.

sol de l'Espagne; mais le commencement en fut peu avantageux pour les Romains. Le successeur d'*Hostilius* alla mettre le siége à Palentia, sous prétexte que les Vaccéens avaient fourni des vivres à Numance. La ville tint bon; des maladies et la famine désolèrent au contraire les assiégeans; il n'y avait plus qu'à songer à la retraite; mais au moment qu'on voulut l'exécuter, les habitans se jetèrent sur le camp, rempli de malades, étendirent sur la poussière 6,000 hommes, et ne laissèrent échapper les autres que parce que l'obscurité de la nuit les empêchait de les suivre.

Ce désastre qui frappa les armes de Rome dans l'Espagne citérieure, fut complètement réparé par les conquêtes que fit *Junius Brutus* dans la partie ultérieure. Quelques corps de Lusitains, débris de l'armée de *Viriate*, troublèrent le pays : mais, dispersés et sans ralliement, ils furent aisément défaits par les Romains, à qui ces petits succès donnèrent le courage de se porter en avant plus qu'ils n'avaient encore fait de ce côté-là. Tout le pays entre le Guadiana et le Tage tomba en leur pouvoir : le proconsul établit quelques châteaux forts sur les rives de ce dernier fleuve, et marcha sur la Gallécie. L'armée étant arrivée au bord du fleuve Léthé [1], aujourd'hui Lima, et attribuant à ses eaux des qualités magiques, trompée par la ressemblance de ce nom avec celui d'un fleuve de leur mythologie, des guerriers inébranlables devant des nuées d'ennemis, tremblèrent et n'osèrent traverser le fleuve. Peut-être un obstacle aussi ridicule les aurait-il arrêtés fort long-tems, si

[1] Il y avait dans la Betique une autre rivière du même nom : elle s'appelle encore *Guadalite*, c'est-à-dire, la rivière de Léthé.

le proconsul n'eût donné l'exemple du courage, et s'il n'eût traversé le Léthé le premier de tous les Romains. Aussitôt l'armée passa, et regarda cette hardiesse comme une des plus grandes actions de cette campagne. Elle pénétra dans le territoire de la peuplade des Bracares, où le passage devint plus difficile par la résistance opiniâtre que lui opposèrent les habitans du pays, non-seulement les hommes, mais encore les femmes qui combattaient avec une audace incroyable, ne craignant ni les blessures, ni la mort, tuant leurs enfans pour les soustraire à l'esclavage, et s'exposant à tous les dangers plutôt que de se rendre. Mais les efforts d'une peuplade isolée ne pouvaient être de longue durée : les Romains s'emparèrent de ses principaux établissemens, et emportèrent un butin immense. La ville de Talabriga[1] entre autres étant tombée dans leur pouvoir, le général ordonna aux habitans d'en sortir; cela étant fait, l'armée pilla les maisons, et lorsqu'elles furent toutes vidées, on permit aux habitans d'y rentrer.

Autant les nouvelles de la soumission de la Lusitanie et de la Gallécie répandirent de joie à Rome, autant celles qu'on recevait du camp de Numance attristèrent le sénat et le peuple; les généraux qu'on y envoyait successivement ne faisaient qu'accroître la honte de l'impuissance romaine : on sentit qu'on avait besoin d'un homme ferme et habile, pour achever heureusement une entreprise aussi difficile que celle de la prise de cette ville. Tous les yeux se tournèrent sur *Scipion Emilien*, qui s'était illustré par

---

[1] Selon *Vasconcellos* c'est la ville d'*Aveiro*, à l'embouchure du Vouga, en Portugal.

struction de Carthage : ce fût de lui qu'on attencette fois-ci le rétablissement de l'honneur des s romaines. On dérogea en sa faveur et pour lui à la loi, et on le nomma consul pour la seconde quoiqu'il n'y eût que douze ans qu'il l'avait été la première.

An 134 avant J. C.

uand *Scipion* arriva en Espagne, il fut tout mé de trouver dans le camp un luxe et une mole qui lui donnaient l'air d'un lieu de débauches tôt que d'un séjour de guerriers. Il commença par ancher tous les objets inutiles, par chasser les mes et les vendeurs de vivres; il introduisit une cipline sévère et rigide, dont les soldats ne conssaient plus que le nom, et il les exerça sans relâche is toutes les opérations militaires. Ce ne fut qu'as avoir achevé cette utile réforme, qu'il les accouna insensiblement à regarder en face un ennemi nt la vue seule leur faisait peur auparavant. Il les nduisit d'abord contre les Vaccéens, combattit ec succès contre cette peuplade, et vint camper suite dans les environs de Numance. Bientôt après fit commencer les travaux du siége qu'il résolut de ousser dans toutes les règles de la tactique, afin de duire par la faim cette ville trop bien fortifiée pour re prise à l'assaut [1]. On fit d'abord une ligne de rconvallation ayant six milles de contour, c'est-àire deux fois autant que l'enceinte de la ville, et garnie

An 133 avant J. C.

---

[1] *Folard*, dans son *Traité de l'attaque des places*, art. V, remarque ort bien que *Florus* commet une erreur importante, en disant que Numance n'avait point de fortifications, *quippe quæ sine muro, sine turribus, modicè edito in tumulo apud fluvium Durium sita*. L. I, ch. 18. *Scipion*, cet habile général, aurait-il jugé nécessaire d'exécuter des travaux si considérables pour bloquer la place, si elle avait été ouverte? *Mariana* a partagé l'erreur de l'historien romain.

Arévaques pour implorer leur secours : les Numantins y avaient droit, puisque c'était pour avoir accueilli charitablement les Arévaques persécutés, que Rome leur avait déclaré la guerre; mais le nom de *Scipion* intimida cette peuplade comme les autres : elles eurent pitié de Numance, mais elles n'osèrent prendre sa défense. La seule ville de Lancia eut le courage de s'armer pour elle, encore ne fut-ce que la jeunesse de la ville qui prit cette résolution; les vieillards, plus prudens et plus craintifs, l'en dissuadaient; et, ne pouvant y réussir, ils envoyèrent dire à *Scipion* que les Numantins excitaient des troubles dans leur ville. *Scipion*, dès le lendemain, se mit en marche avec un détachement, entra à Lancia, et demanda sur-le-champ tous ceux qui avaient pris part à cette levée. Les magistrats ne s'étaient pas attendus à une démarche aussi arbitraire; ils crurent réparer leur imprudence en assurant que les principaux moteurs du soulèvement s'étaient déjà évadés. Nonobstant ces représentations, *Scipion* les força à lui livrer quatre cents jeunes gens auxquels il eut la cruauté de faire couper les mains. Aucune autre ville ne voulut après cela s'exposer à un traitement aussi barbare, et les Numantins restèrent sans secours.

Au milieu de la détresse toujours croissante, mais incapable de les abattre, ils tentèrent une nouvelle démarche. Une députation de cinq citoyens se rendit au camp romain, et supplia le consul que, s'il avait résolu la perte de la ville, il permît au moins qu'elle pût la trouver au champ de bataille. *Scipion* répondit froidement qu'il renonçait à la gloire de la vaincre; que c'était par la famine seule qu'elle méri-

tait de périr. Cette réponse insultante porta les habitans au désespoir : une sombre rage s'empara de leurs ames énergiques ; dans leur frénésie, ils tuèrent les cinq députés, et exaltèrent leurs esprits par les boissons qui leur restaient. Ils sortirent ensuite des portes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et se précipitèrent avec la fureur des lions sur le camp des assiégeans. Mais soixante-dix mille soldats frais et robustes étaient un trop formidable rempart contre l'aveugle rage de quelques milliers d'hommes exténués par la faim. Quelle que fût leur audace, ils furent repoussés jusque dans la ville ; mais, par un rafinement de barbarie indigne des Romains, les soldats avaient ordre de ménager la vie des assiégés pour les forcer à la cruelle nécessité de se l'arracher bientôt eux-mêmes. Dans le moment de la plus forte mêlée, plusieurs cavaliers numantins voulurent s'échapper à travers les tranchées ouvertes ; mais les femmes, dont l'animosité était au comble [1], coupèrent les sangles des chevaux, et les forcèrent par ce moyen à rester et à souffrir avec elles. Rien n'égale le désespoir qui saisit tous les Numantins rentrés dans l'enceinte de leurs murs ; la mort devint leur unique désir, et la vie un supplice insupportable. Qui peut décrire l'affreux spectacle qu'offrit alors cette ville infortunée livrée aux horribles excès de la fureur ? des habitans mourant dévorés par un vif poison ; d'autres se perçant le cœur de leurs glaives, ou se précipitant du haut des édifices ; ici, des hommes frénétiques munis de tisons ardens, em-

---

[1] *Summo scelere per amorem*. Florus, l. II, ch. 18.

brasant leurs maisons, se réjouissant de la confusion générale, et se jetant ensuite au milieu des flammes et des nuages de fumée; là, des braves, ne connaissant plus les liens du sang et de l'amitié, massacrant leurs chefs, leurs parens, leurs enfans, et combattant entr'eux jusqu'à ce qu'ils tombassent frappés du fer de leurs amis irrités de leur survivre un moment; les hommes et les femmes se faisant un jeu des souffrances, et n'aspirant qu'au bonheur de rencontrer une mort certaine; par-tout des cadavres, du sang, du feu, des ruines. Il ne restait pas un seul Numantin qu'on pût faire prisonnier; tous les habitans avaient péri; tous leurs biens et toutes leurs armes étaient devenus la proie des flammes. Le cruel consul détruisit les murs et rasa tout l'emplacement de la ville[1]. Telle fut la chute d'une des plus fameuses villes de l'Espagne, qui, quoiqu'isolée et abandonnée, arrêta pendant des années les progrès de la vaste puissance des Romains[2], détruisit leurs innom-

[1] *Appien* est le seul historien qui raconte la prise de Numance d'une manière différente. Il prétend que les Numantins, au comble de leur désespoir, ouvrirent les portes de la ville, et supplièrent le général romain, de leur accorder deux jours de grace, afin qu'ils eussent le tems de se tuer, comme s'il leur eût fallu pour cela la permission de l'ennemi! Il ajoute que *Scipion* leur accorda cette demande singulière, et qu'au bout de deux jours il s'empara de la ville, et fit prisonniers tous ceux qui n'avaient pas profité de cet intervalle pour mourir. Le vainqueur orna, dit-il, son triomphe de quelques-uns de ces captifs, et vendit les autres comme esclaves. Si cela était, les historiens latins n'auraient pas manqué d'en parler; mais ils assurent positivement le contraire. Il est à regretter que nous n'ayons plus l'histoire de cette guerre, écrite par *Polybe* et par *Rutilus Rufus*, qui tous deux en furent témoins, l'un en qualité de compagnon de *Scipion*, l'autre en qualité de tribun.

[2] *Macte esse fortissimam et meo judicio beatissimam in ipsis malis civitatem asseruit, quum fide socios, populum orbis terrarum viribus fultum, suâ manu, ætate tam longâ sustinuit.* Flor. *Hist.*, l. II, ch. 18.

brables armées, et leur coûta plus que la conquête des vastes provinces de l'Asie. Sous le rapport politique et militaire, aucun autre évènement ne fut aussi mémorable durant les guerres des Romains et des Espagnols. Pour réduire une ville d'une médiocre étendue, Rome fut obligée de déployer les plus grands ressorts de l'art militaire. Le siége de Numance exigea toute l'habileté d'un général expérimenté dans le métier des armes. Sa prise hâta la conquête de la presqu'île : en effet, le désastre de Numance plongea dans la consternation toute l'Espagne, qui avait été spectatrice paisible de cette longue lutte, et qui attendait son sort de celui des Numantins. Victorieux, ceux-ci auraient changé les destinées de plusieurs peuples. Numance détruite, anéantit leur courage et leur espoir. Le sénat envoya dix députés de l'ordre sénatorial [1], pour prendre les mesures nécessaires au repos et à la sûreté permanente de la province, et le plus grand calme y régna pendant vingt-quatre ans de suite. Il n'y eut, dans ce long intervalle, qu'une petite guerre avec les insulaires des Baléares, dont les habitans infestaient la Méditerranée et empêchaient les Romains d'y être les maîtres. *Métellus* fut chargé de les attaquer ; ce qu'il fit après avoir toutefois pris la précaution de faire étendre des peaux au-dessus de ses vaisseaux, afin de les mettre à l'abri des pierres que les frondeurs avaient coutume de lancer

[1] *Mariana* et *Ferreras* croient que cette députation divisa l'Espagne en dix provinces et que chaque membre en gouverna une ; ces deux historiens se trompent : ce ne fut pas la première fois que la République romaine délégua, dans une province conquise, dix commissaires extraordinaires, non pour la gouverner ; mais seulement pour l'organiser.

An 123 avant J. C. par milliers sur les vaisseaux qui approchaient de leurs côtes. Grâce à cette mesure prudente, les Romains débarquèrent sans grande difficulté. Ce qui était plus difficile, c'était de trouver les ennemis retirés dans leurs repaires au milieu des rochers. *Métellus* cependant parvint à les en faire sortir, et à les forcer à une vie commune et moins sauvage ; il donna une forme régulière au gouvernement de ces îles, et y établit avant son départ une colonie de trois mille Romains. Palma et Pallenza, dans l'île de Majorque, prirent depuis ce tems le nom de villes romaines, et exercèrent bientôt sur le reste une influence marquée.

Si le gouvernement des Romains dans les provinces conquises avait eu pour base le bonheur des peuples, il est probable que l'Espagne leur eût été toujours soumise ; mais les vexations et les actes de violence et d'avidité des gouverneurs semblaient à dessein provoquer l'indignation et le soulèvement des sujets. Le sénat tolérait ces exactions qui enrichissaient le trésor, objet qu'il avait bien plus à cœur que la félicité des tributaires ; les nobles y trouvaient leur compte ; il n'y avait que la jalousie qui les portât quelquefois à s'accuser les uns les autres de ces abus de pouvoir, et occasionnât quelques mesures salutaires pour l'administration ; mais le mal n'en subsistait pas moins après, n'étant point attaqué dans la racine. Sous un monarque ferme et juste, les gouverneurs auraient songé à mériter son approbation et les éloges du peuple, par la sagesse et leur manière de traiter les vaincus : mais dans la république romaine, les ames n'étaient plus mues que par l'avidité et l'ambition. Comment l'Espagne aurait-elle pu être

gouvernée d'après des principes paternels, tandis que Rome même touchait au moment d'être déchirée par les plus terribles dissensions, sources de tant de calamités ? Les premiers à qui le joug des Romains devint insupportable, ce furent les Lusitains ; animés tous du même sentiment, ils se soulevèrent en masse : le sol de la Lusitanie fut ensanglanté et ravagé de nouveau : cette guerre dura près de quinze ans. Plusieurs généraux se succédèrent dans le commandement de l'armée romaine, et combattirent avec un succès fort inégal, jusqu'à ce qu'enfin *Publius Licinius Crassus* subjuguât toute la Lusitanie et rétablît la tranquillité dans cette partie de l'Espagne ; ce général a rendu son nom fameux pour avoir été le premier d'entre les Romains qui ait tenté une expédition dans les Cassitérides, dont il fit connaître, à son retour à Rome, les richesses métalliques. An 109 avant J. C.

La guerre lusitaine n'était encore qu'au milieu de son embrasement, lorsqu'un autre fléau vint se joindre à celui-ci pour désoler l'Espagne. Trois cent mille Cimbres venus du nord de l'Europe, s'étaient portés dans les pays du midi, avaient écrasé les armées romaines, qui osèrent leur résister en Italie ; et avaient pénétré par les Pyrénées en Espagne. Les historiens disent que le préteur de la province citérieure employa les Celtibériens pour repousser ces formidables ennemis, et qu'il réussit à en délivrer le pays. Ce ne fut sans doute qu'un détachement de Cimbres qui vint en Espagne ; si ç'avait été toute l'expédition, il n'est pas à présumer qu'on leur eût fait rebrousser chemin si aisément.

Ce qui est remarquable, ou plutôt ce qui ne l'est pas, d'après tout ce que nous avons dit des Celtibé-

riens, c'est qu'après s'être exposés pour les Romains à la fureur des Barbares, et avoir employé toutes leurs forces pour les chasser, ils tournèrent les armes contre les Romains mêmes et essayèrent de les chasser à leur tour; il est vrai que les rapines des gouverneurs les y engagèrent très-fort. Le consul *Titus Didius*, qui commanda dans cette guerre, fut un des mille tyrans que les Romains ont envoyés en Espagne pour la désolation des peuples; tous ses faits ne sont que des actes de cruauté et de trahison. Quoique nous ayons déjà cité tant de traits de ce genre, il n'est pas inutile de parler encore de ceux-là, afin qu'on puisse voir toute l'étendue des maux dont les Romains ont accablé sans cesse pendant des siècles ces malheureuses contrées. *Titus Didius* détruisit d'abord de fond en comble les villes de Ségovie et de Termes; au bout de sept mois de siége il s'empara aussi de celle de *Colenda* que l'on croit être *Cuellar* en Castille, et vendit, comme esclaves, tous les habitans, non-seulement les hommes qui avaient porté les armes, mais encore les femmes et les enfans. Ayant terminé ce vil trafic, il engagea beaucoup d'Espagnols à se rendre à Colenda, pour avoir une part dans la distribution du territoire de cette ville. Un grand nombre se présenta de bonne foi; *Didius*, en vrai bourreau, les saisit et les égorgea [1].

An 99 avant J. C.

[1] Cette action paraît, avec raison, si barbare à *Debrosses* (*Hist. Rom.*, tom. I, l. 2), qu'il pense que le récit qu'en fait *Appien*, peut bien n'être pas exact, et que cet auteur a omis de rapporter les faits graves de méchanceté, de rébellion ou de brigandage public qui donnèrent lieu de leur infliger un tel châtiment. Mais est-ce le premier exemple de ce genre qui souille les annales des Romains? Ce peuple n'eut guères une idée du droit des gens.

Loin d'étouffer la haine des Celtibériens, ces atrocités ne firent que les animer davantage et les porter à la vengeance. *Quintus Sertorius*, qui n'était encore que tribun militaire, et qui dans la suite joua un si grand rôle en Espagne, avait ses quartiers à Castulon; comme ses soldats, dit *Plutarque*, se trouvaient là dans un pays gras, où ils avaient les vivres à foison, ils ne faisaient tous les jours que boire, s'enivrer, et commettre mille insolences[1]. Les habitans, indignés de se voir maîtriser par une horde d'ivrognes et de débauchés, appelèrent à leur secours une peuplade voisine, les *Girisènes*, et assassinèrent en une nuit presque toute la garnison. *Sertorius* s'échappa, rassembla aux portes de la ville tous les soldats qui s'étaient sauvés à tems, surprit avec eux les habitans, et les massacra tous, à l'exception des enfans; puis il fit prendre aux soldats les vêtemens des Espagnols tués, et les conduisit ainsi costumés chez les *Girisènes*, qui croyant recevoir leurs compagnons leur ouvrirent les portes de la ville. A peine entrés, les Romains se jetèrent sur eux, en massacrèrent une partie, se saisirent des autres, et les vendirent, selon la barbare coutume de Rome. Dans une autre ville celtibérienne quelques habitans mirent le feu à la maison du gouvernement, sans doute pour se venger des rapines des magistrats; le préteur se An 92
rendit maître de la ville et égorgea vingt mille habitans. avant J. C.

Si l'Espagne respira un peu après tant d'horreurs, ce ne fut que pour les voir se renouveler bientôt

---

[1] *Plutarque*, dans la vie de *Sertorius*, traduction de *Dacier*.

avec une nouvelle force : elle ne prévoyait pas que les tisons de discorde qui commençaient à embrâser les factions de Rome, rejailliraient jusque sur elle ! Les querelles de *Sylla* et de *Marius* divisèrent la capitale et y allumèrent une guerre civile. *Publius Licinius Crassus*, qui, sept ans auparavant, avait triomphé des Lusitains, fut enveloppé dans cette funeste dissension et y perdit la vie. Son fils *Marcus Crassus* se sauva par la fuite, et, après avoir erré au hasard pendant deux ans, il se retira dans la Bétique, accompagné de trois amis et de dix esclaves : il comptait trouver des amis et l'hospitalité dans ce pays, où il avait déjà été avec son père ; il ne se trompait pas : *Vibius Paciaque*, Espagnol riche et généreux, l'accueillit malgré le danger qu'il y avait à recevoir un ennemi de *Cinna;* il le cacha dans un souterrain, où *Crassus* était déterminé à rester aussi long-tems que durerait la guerre civile [1]. Tous

An 87 avant J. C.

An 85 avant J. C.

[1] Plutarque, *Vie de Marcus Crassus*. *Amyot* a traduit ce récit avec une simplicité si naïve, que nous ne pouvons nous empêcher d'en transcrire ici une partie.

« Se tenant donques *Crassus* en ce lieu-là, le receveur de *Vibius* lui » portait tous les jours ce qui luy faisait besoing pour son vivre, ne » voyant point ceulx à qui il le portait, ny ne les cognoissant nulle» ment et au contraire estant bien veu d'eulx qui sçavoient et observoient » l'heure à laquelle il avoit accoutumé de venir apporter leur provision : » si ne leur apprestoit pas seulement autant à manger qu'il leur en falloit » nécessairement pour vivre, ains plantureusement pour faire bonne » chère, pource que *Vibius* s'estoit délibéré de faire tout le meilleur » traitement qui luy seroit possible à *Crassus*, jusques à adviser qu'il » estoit fort jeune et qu'il luy falloit donner quelque moyen de prendre » les plaisirs que requeroit son aage : pource que de luy fournir et sub» ministrer ses necessitez seulement, cela luy sembloit office et traitte» ment d'homme qui le secourait plustost par contrainte que de cueur et » d'affection. Si prit deux belles jeunes garses qu'il mena quant et luy sur » ce rivage de la mer, et quand il fut près de la caverne, leur monstra

les jours son hôte lui envoya non-seulement ce dont il avait besoin, mais encore ce qui pouvait flatter ses sens. *Paciaque* poussa même ses attentions au point d'envoyer à son captif deux femmes esclaves jeunes et jolies, pour lui tenir compagnie et dissiper son ennui. L'historien *Fenestella*, des ouvrages duquel il ne nous reste que quelques fragmens, dit que l'une d'elles, qu'il eut lieu de voir dans la suite, lui fit un récit détaillé de la vie que menait *Crassus* pendant sa captivité [1]. L'Espagnol n'osait venir lui-même, parce qu'il craignait avec raison d'exciter des soupçons, et de faire par imprudence le malheur de son hôte au lieu de le sauver. Du reste, le souterrain qui servait de demeure à *Crassus*, était spacieux, très-élevé et divisé en plusieurs compartimens ou grottes. Le jour, qui perçait à travers les fentes du roc, en chassait les ténèbres, et une source d'eau limpide y rafraîchissait l'atmosphère; il était situé apparemment à peu de distance de la mer, entre Ronda et Gibraltar [2]. Un Anglais voyageant, il y a environ un siècle, dans le midi de l'Espagne, eut la curiosité de s'informer de la position de cette grotte : il fit

---

» par où il fallait monter et leur dit qu'elles y entrassent hardiment.
» *Crassus* de prime face, quand il appercent ces garses, eut peur d'estre
» descouvert, si leur demanda qui elles estoient et qu'elles alloient cher-
» chant; elles qui avoient esté embouchées par *Vibius*, respondirent
» qu'elles cherchoient leur maistre, lequel estoit caché là dedans. Adonc
» cogneut bien *Crassus* que c'estoit un jeu de *Vibius* qui luy usoit de
» cette courtoisie : si les feit entrer, et les y teint avec luy tant comme
» il y fut, faisant par elles entendre à *Vibius* ce qu'il voulait...» *Œuvres de Plutarque*, traduites par *Amyot*, édit. de *Clavier*, tome V, p. 259.

[1] Luc. Fenestella, *Epit. fragment.*

[2] Mariana, *Hist.*, lib. III, cap. 2.

des recherches aux environs de Ximena, où la place *Mariana*, et apprit qu'il y avait effectivement une grotte très-curieuse; mais les habitans, persuadés qu'elle renferme de grands trésors, et se méfiant des intentions de cet étranger, ne voulurent pas la lui indiquer. Par un hasard fort singulier, le propriétaire de la terre où était située la grotte, se nommait *Pachieco*, à-peu-près comme du tems de *Crassus*[1].

Le jeune captif habita avec ses compagnons cette retraite pendant huit mois, c'est-à-dire jusqu'à la mort de *Cinna*, son mortel ennemi. Dès-lors il se montra en public, fut courtisé par ses anciens amis, et forma par leur secours un petit corps d'armée, avec lequel l'ingrat pilla la contrée où il avait trouvé son salut. Cette ame avilie par la cupidité ne connaissait point de sentimens nobles : ses malheurs furent le prétexte sous lequel il sut extorquer aux généreux habitans de ces contrées des sommes immenses; la ville de Malaga, qui n'avait pas satisfait sa vile passion comme il l'avait espéré, fut pillée par ses ordres. Grâces aux trésors amassés par son père dans les Cassitérides, et augmentés par lui dans son commerce d'esclaves et dans ses rapines en Espagne, *Crassus* passa bientôt pour le plus riche particulier de Rome : mais son avidité fit sa perte; il fut tué dans la guerre qu'il avait entreprise contre les Parthes, pour assouvir cette soif de l'or qui le tourmenta jusqu'à la fin de ses jours[2].

---

[1] *Philosophical transactions*, 1720, n° 359.

[2] Selon *Valère Maxime*, *Crassus* mourut dans la plus grande pauvreté.

La mort de *Cinna* avait augmenté le pouvoir de *Sylla* et l'enhardit dans ses cruels projets; les préteurs de l'Espagne citérieure, qui étaient sans doute ses ennemis, envoyèrent au secours de *Papirius Carbon*, son antagoniste, un détachement de cavalerie celtibérienne. Cette troupe agit selon la coutume constante de sa nation, c'est-à-dire qu'après s'être battue contre *Sylla*, elle passa de son côté; ce qui irrita tellement l'esprit de *Papirius* qu'il fit égorger tous les Espagnols qui servaient sous ses drapeaux, et qui n'avaient pas la moindre part à l'inconstance des Celtibériens: mais ce massacre était peu de chose en comparaison de ceux qui eurent lieu entre les partisans et les ennemis de *Sylla*. Ce chef de parti, après grand nombre de batailles sanglantes, se rendit enfin maître de Rome et commença à y exercer son pouvoir tyrannique. Dans la liste des proscrits qui furent ses victimes, se trouva aussi le nom de *Quintus Sertorius*, que nous avons déjà vu en Espagne en qualité de tribun. Comme ce Romain va jouer un rôle important dans notre histoire, il sera à propos de le faire connaître ici plus particulièrement. Voici quelques traits du portrait que *Salluste* en avait tracé, et dont nous n'avons malheureusement plus que des fragmens [1]. « *Sertorius* était dans la force de l'âge, » doué de toutes les qualités naturelles du corps et » de tous les talens qui constituent un grand guerrier. Une tempérance rare le rendait extrêmement » recommandable entre tous les généraux romains, » auxquels d'ailleurs il ne cédait en rien pour les

[1] *Voyez* l'Histoire romaine de *Salluste*, complétée par *Debrosses*.

» connaissances militaires. Intrépide dans les dangers, modéré dans les succès, il ne se laissait jamais aller ni au découragement où jette l'infortune, ni à la fausse sécurité que le bonheur inspire. Dans l'action, il avait ce coup-d'œil d'aigle qui fait saisir le moment décisif pour agir et voir quelle manœuvre peut tromper l'ennemi. » Malheureusement ces grandes qualités étaient obscurcies par une ambition qui le jeta ensuite dans les entreprises les plus vastes, et augmenta avec les faveurs de la fortune. Il s'était embarqué avant la dernière bataille décisive, gagnée par *Sylla*; et voyant ses espérances détruites en Italie, il avait conçu le projet de se faire un parti chez la nation espagnole, dont il avait étudié le caractère durant son premier séjour, et chez laquelle il comptait déjà un grand nombre d'amis.

An 81 avant J. C. Plein de cette hardie entreprise, *Sertorius* débarqua dans l'Espagne citérieure; et trouvant le peuple gémissant sous le joug de ses gouverneurs, ou mieux de ses oppresseurs, il en captiva bientôt la bienveillance, en le plaignant, et en lui promettant de le tirer de ce triste état. Il alluma dans le cœur des Espagnols la même haine dont il était animé contre *Sylla*. Plusieurs villes le reconnurent pour préteur, dignité que lui avaient conférée les consuls de l'année précédente; et afin de s'affermir dans leur affection, il les exempta de beaucoup d'impositions dont elles avaient été grévées par ses prédécesseurs, et de la charge du logement des troupes, qui leur était extrêmement onéreuse, vu la liberté et l'insolence avec laquelle les soldats traitaient ordinairement les habitans, qu'ils regardaient comme les sujets de leur

nation. D'un autre côté, *Sertorius* sut également captiver la bienveillance des Romains en Espagne; et, par la réunion de ces moyens, il se vit en peu de tems à la tête d'une armée de neuf mille hommes, et maître de quelques galères qu'il fit armer à Carthagène.

Ces préparatifs ne pouvaient rester ignorés de *Sylla;* dès qu'il en eut connaissance, il envoya *Cayus Annius* avec une armée très-forte au-delà des Pyrénées, afin d'étouffer ce feu dangereux dans sa naissance. Après que cette armée fut entrée en Espagne, *Sertorius* se trouvant trop faible, s'embarqua avec trois mille hommes à Carthagène, et se rendit sur les côtes de la Barbarie. S'étant ligué ensuite avec les pirates de Cilicie, qui étaient alors les maîtres de la Méditerranée, il chassa la garnison romaine d'Ivique et s'empara de l'île ; mais *Annius* rendit encore nul ce succès; car, ayant attaqué avec sa flotte les barques de *Sertorius*, maltraitées en outre par les bourasques, il le força à prendre le large, et à se réfugier dans le détroit de Gibraltar. *Sertorius* mouilla dans l'embouchure du Bétis ; et ne se croyant plus en sûreté dans les parages des côtes d'Espagne, il résolut d'aller s'établir dans les îles Fortunées, dont il entendait vanter le climat et le sol délicieux, et d'y passer le reste de ses jours : mais le destin réservait de plus grandes aventures à cet homme extraordinaire. Sur le point d'exécuter ce projet raisonnable, il fut engagé par ses alliés les corsaires de Cilicie à aller avec eux secourir le roi de Mauritanie en Afrique, dont les ennemis avaient envahi les Etats. *Sertorius* céda à leurs prières; dans cette expédition, il se brouilla avec eux, passa avec

toute sa troupe en Afrique, et prêta ses secours aux envahisseurs de la Mauritanie. Bientôt après, la fortune le porta à un poste plus élevé; une députation lusitaine vint le trouver en Afrique, et le supplier de se mettre, en qualité de général de la nation, à la tête des Lusitains, pour les défendre contre le préteur *Didius* [1], à qui *Sylla* avait ordonné de les attaquer avec ses troupes. *Sertorius* entrevit dans cette offre l'entrée d'une carrière brillante, et ne balança pas à l'accepter. Il laissa une petite garnison en Afrique, et s'embarqua avec deux mille sept cents anciens soldats et sept cents Africains pour la Lusitanie. Il échappa heureusement à ses ennemis, qui, sous la conduite de *Cotta*, le guêtaient dans le détroit de Gibraltar auprès de Mellaria, qui paraît être Oveiuna ou Begère de Melène. Les Lusitains l'attendaient au mont Bellon, dans les environs de Tarifa. A son arrivée, ils se joignirent à lui au nombre d'environ cinq mille. Avec cette armée le nouveau chef marcha à la rencontre du préteur; un combat s'engagea sur les rives du Bétis; *Sertorius* en sortit vainqueur, et se fraya, par cette victoire, le chemin à la conquête des deux provinces. Tandis qu'il affermit son pouvoir dans l'Espagne ultérieure, un détachement de son armée défit le préteur de la

[1] Plutarque, *Vie de Sertorius*. Le préteur *Didius* est sans doute le même que celui que *Salluste* appelle *Fufidius*. *Ferreras* en fait deux personnages différens, et attribue à *Fufidius* ce que *Plutarque* raconte de *Didius*. Ces erreurs, remarque à ce sujet *Masdeu*, sont très-communes chez *Ferreras*, parce que cet historien n'a pas assez étudié les auteurs originaux, et qu'il s'en est trop souvent rapporté à des auteurs modernes, tels que *Freinshemius* et autres.

province citérieure, *Lucius Domitius* [1], et mit le siége à Arcabrica, dont le nom se conserve dans Arcas, endroit ruiné, à 12 milles de Cuenca; mais cette ville se défendit avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut obligé de se retirer dans ses quartiers.

CHAPITRE II.

Sertorius en Espagne.

Aucun chef n'avait encore eu chez les Espagnols une puissance aussi considérable ni un si grand ascendant sur leur esprit, que *Sertorius*. Non-seulement il put braver cent vingt-huit mille Romains commandés par quatre habiles généraux, et soutenus par un grand nombre de places fortes : mais il fut encore en état d'étendre ses vues plus loin, et de songer à faire de l'Espagne un Etat organisé d'après des principes solides, ce que jusqu'alors aucune autre puissance n'avait pu faire; et, sous le rapport de l'influence qu'il exerça sur les mœurs et la constitution de ce pays, son histoire est aussi mémorable que toutes les guerres que nous avons racontées jusqu'à présent. Il donna aux peuples espagnols un gouvernement semblable à celui de Rome, créa un sénat composé de trois cents Romains nobles de son parti, et les revêtit du souverain pouvoir; il lui subordonna les magistrats, les préteurs, les questeurs et les tribuns du peuple, qui gouvernaient les provinces et les villes d'après les lois romaines. L'armée, habillée, armée

[1] Selon *Florus*, lib. III, cap. 22, *Domitius* était un des légats de *Metellus*.

et exercée à la manière des Romains, était divisée en légions et centuries, et commandée par des préfets, qui avaient sous eux les tribuns militaires. Tous les Espagnols qui servaient sous ses drapeaux étaient contens d'avoir de riches armures et des chevaux bien parés; car *Sertorius*, ne négligeant aucun moyen pour acquérir leur attachement, leur accordait volontiers de l'or, de l'argent, et tous les objets qui servaient à leur parure, sans doute dans l'intention de flatter leur goût national, et non parce qu'il pensait, comme dit *Debrosses* [1], qu'un soldat richement armé se défend mieux qu'un autre, qui a moins à perdre. Les Espagnols reconnaissaient en *Sertorius* un homme fort élevé au-dessus des autres chefs par ses grandes qualités, et lui obéissaient volontiers et promptement. Comme sa principale autorité consistait dans celle dont il jouissait dans les deux provinces de Lusitanie et de Celtibérie, ce furent aussi ces pays qui ressentirent particulièrement les heureux effets de la nouvelle organisation. Ebora devint la capitale de la Lusitanie, et Osca, aujourd'hui Huesca, celle de la Celtibérie. *Sertorius* établit sa résidence dans la première de ces villes. On montre encore aujourd'hui les fondemens de la maison qu'il a habitée, et l'inscription faite par sa domestique, *Junie Donace*, qui éternisa par-là les victoires de son maître, après les avoir célébrées par des dons sacrés et un repas splendide [2]. Il fit aussi

---

[1] *Hist. de la Républ. Romaine*, tome I, liv. 2.

[2] Cette inscription a été rapportée par *Vasconcellos* dans son traité *de Eborensi municipio* :

LARIBUS
PRO SALUTE, ET. INCOLUMITATE
DOMUS. Q. SERTORI
COMPETALIB. LUDOS
ET EPULUM VICINEIS

JUN. DONACE DOMESTICA EIUS ET
Q. SERTORIUS HERMES
Q. SERTORIUS CEPALO
Q. SERTORIUS ANTEROS
LIBERTEI.

bâtir les murs d'Evora, qui existent encore, et construisit de superbes aqueducs qui conduisaient à la ville l'eau de plusieurs sources, éloignées de cinq milles. Une inscription antique, rapportée par *Vasconcelos*[1], fait mention de ces divers bienfaits, et plusieurs beaux monumens les attestent encore à la postérité. Un temple remarquable par l'élégance du style de son architecture, et un aqueduc sont de ce

---

André Resende en rapporte une autre, que voici :

J. O. M.
OB PULSOS A Q. SERTORIO
METELLUM ATQUE POMP.
JUN. DONACE
COR. ET SCEPTRUM EX ARG.
MUNUS ADTULIT
FLAMINICÆ PHIALAM CÆLATAM
HIERODULIS CŒNAM DEDIT.

[1] *De Eborensi municipio*, p. 13.

Q. SERTOR(IUS. Q. F.)
(IN) HONOREM NOMINIS SUI
ET COHORT. FORT. EBORENSIUM
MUNIC. VET. EMER.
VIRTUTIS ERGO DON. DON.
BELLO CELTIBERICO
DEQUE MANUBIIS
IN. PUBLIC. MUNIC. UTILITATEM
URBEM MŒNIVIT
EOQUE AQUAM
DIVERSIS
IN DUCT. UNUM
COLLECTIS FONTIBUS
PERDUCENDAM CURAV.

Cette inscription a été trouvée par *Resende* au-dessus d'une arcade de la porte à Evora. Elle fut traitée d'apocryphe par *Silvius*, qui était alors évêque de cette ville, et qui soutint même qu'il n'avait jamais existé d'aqueduc à Evora. *Resende* écrivit à cette occasion un traité *De Aquæductibus*, dans lequel il justifie, par des raisons très-solides, l'inscription qu'il avait découverte. Néanmoins, *Gruter*, qui ne paraît pas avoir eu connaissance de cette discussion, rejette encore l'inscription comme fausse.

nombre. Le premier, qui doit sans doute à la dureté du granit la belle conservation de son ensemble, est d'un travail si délicat et exécuté avec tant de goût, qu'on pense qu'il n'a pu être construit que par un architecte grec. Selon l'opinion d'un artiste anglais, M. *Murphy*, qui en a donné la description, c'est le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait en Portugal sous le rapport de l'antiquité et de l'élégance[1]. L'aqueduc est très-bien conservé[2], et on assure qu'aujourd'hui encore les habitans d'Evora jouissent de ce bienfait de *Sertorius*.

La capitale de la Celtibérie fut choisie pour être le siége d'une université, où des maîtres grecs et latins enseignaient la grammaire et la rhétorique aux jeunes nobles d'Espagne, qui la fréquentaient vêtus à la romaine: ils étaient reconnus citoyens romains à la fin de leurs études; ce titre leur ouvrait l'entrée aux magistratures et autres charges publiques. Pour encourager cet établissement nouveau pour les Espagnols, *Sertorius* assistait lui-même quelquefois aux cours publics, examinait les jeunes gens, et distribuait des prix de valeur parmi ceux qui se distinguaient par leur application. Rien n'échappait à son attention, et tout ce qui pouvait contribuer au succès de sa vaste entreprise, entrait dans ses plans. Il envoyait des ouvriers dans les mines, pour apprendre les procédés de la métallurgie; à leur retour il les plaçait dans les ateliers qu'il avait organisés lui même avec beaucoup de sagacité, et où se fabriquaient les armes dont les Espagnols avaient besoin.

---

[1] Voyez le *Voyage en Portugal*, par M. *J. Murphy*, pl. 18 et p. 341.

[2] *Ibid*. pl. 16 et p. 337. M. *Murphy* attribue aussi à *Sertorius* la construction d'un pavillon élévé à l'extrémité de cet aqueduc, mais ce monument paraît être d'une époque moderne.

Mais toutes ces institutions utiles qui feraient regarder *Sertorius* comme le réformateur de l'Espagne et comme le bienfaiteur de ses habitans, si elles avaient été fondées par des motifs purs, n'étaient que les instrumens qu'il jugea à propos d'employer pour arriver avec plus de sûreté à son but principal. Son profond esprit avait médité, dans tous les détails, le plan le mieux concerté pour faire trembler ses ennemis et toute l'Italie peut-être, et c'est ce projet que l'Espagne devait exécuter sans le savoir. *Sertorius*, en quittant sa patrie, n'avait pas cessé d'être Romain. L'Espagne semblait être le seul objet de toutes ses pensées; le bonheur des Espagnols, son unique désir; il se plaisait à leur dire que l'Espagne était la seule patrie qu'il connût, qu'il l'éleverait à la gloire où était parvenue Rome : mais ces brillantes promesses ne devaient servir qu'à cacher mieux ses véritables intentions; la politique du fier Romain s'étendait plus loin, et embrassait des entreprises beaucoup plus vastes. Tandis qu'il ne semblait occupé que de l'Espagne, son cœur se portait à Rome; et quelques preuves qu'il donnât de sa bienveillance aux Espagnols qui de bonne-foi remettaient leurs plus chers intérêts entre les mains de ce grand homme, il paraît cependant qu'il ne les regarda jamais que comme une horde sauvage qui avait besoin d'être menée machinalement. Sa réponse à *Mithridate*, l'habitude de ne jamais confier le commandement des Espagnols qu'à les Romains, et quelques autres circonstances, justifient assez cette opinion « Il conserva, remarque *Debrosses*, à ses Romains la supériorité qui leur appartenait, et tous les droits de la souveraine puissance. Son but n'était pas de fortifier les barbares

» contre la république, mais d'instruire les barbares
» à vivre en Romains, et de se servir de leur force
» pour rétablir la liberté. » *Sertorius* a pu prononcer en public les paroles que met dans sa bouche le plus grand de nos poëtes tragiques :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ;

Mais cette pensée n'était pas celle à laquelle il aimait à s'arrêter. Abaisser non sa patrie, mais ses ennemis, voilà le plan de *Sertorius!* Imbu de l'esprit républicain, il ambitionnait la gloire de forcer son pays à l'admirer, à le rappeler et à lui devoir son salut. Son attachement sincère à Rome, et la répugnance qu'il eut de combattre contre ses concitoyens, sont des traits admirables dans le caractère de cet homme fameux, que ses ennemis seuls forcèrent à être grand, et qui témoigna plus d'une fois combien il aurait désiré de vivre en obscur particulier, si le sort ne l'eût toujours poursuivi et rejeté malgré lui sur le théâtre du grand monde.

Le malheur avait poussé *Sertorius* dans la carrière qu'il parcourait avec tant de gloire, et où il était dans la nécessité de déployer les grandes ressources de son puissant génie. *Plutarque* raconte que même au milieu de ses succès brillans, et après les victoires remportées sur ses ennemis, il leur promettait de déposer les armes et de descendre du haut de son poste, aussitôt qu'un édit public le rappellerait dans sa patrie et le restituerait dans son ancienne condition. Quelle preuve plus grande aurait-il pu donner de son goût pour la vie tranquille et retirée ? Si tous ces traits n'inspiraient pas de l'estime pour *Sertorius*, les détails touchans que nous donne *Plutarque* sur la tendresse de ce grand homme pour une mère qu'il

avait laissée à Rome, suffiraient pour lui gagner tous les cœurs. C'était particulièrement pour revoir celle qui lui avait donné la vie, pour passer ses jours auprès d'elle, que ce tendre fils désirait de terminer lui-même sa proscription; et lorsqu'il reçut en Espagne la nouvelle de sa mort, son cœur sensible en fut affligé au point qu'il resta comme aliéné pendant sept jours, et que ses officiers ne parvinrent qu'avec la plus grande peine à lui faire prendre de la nourriture et à le distraire insensiblement de sa profonde douleur. *Sertorius*, n'en doutons pas, aurait fait le bonheur d'un peuple tranquille et isolé; mais constamment aux prises avec le malheur, il s'aigrit à mesure que le sort s'acharna à l'humilier; la suite de cette histoire nous en fournira les preuves.

Ce qui dégrade un peu le grand caractère de cet homme illustre, ce sont les petits moyens qu'il employait quelquefois pour arriver à son but. Ayant remarqué que la superstition agissait puissamment sur l'esprit peu cultivé des Espagnols, il en fit l'instrument de ses projets. Une biche blanche que lui avait donnée un chasseur lusitain, et qui s'accoutuma tellement avec lui, qu'elle le suivait par-tout où il allait, lui parut très-propre à cet effet; c'était, à ce qu'il prétendait, un don de Diane, et l'organe par lequel cette déesse l'instruisait de ses volontés et des secrets de l'avenir. Cette ruse si peu digne d'un grand homme, lui réussit au-delà de son espérance. La biche de *Sertorius* devint tellement fameuse dans l'Espagne, que les monnaies frappées au coin de *Sertorius*, portèrent sur le revers l'empreinte de cet animal[1].

[1] *Morales* dit dans sa chronique de l'Espagne (*Coronica general de España*, tom. I, lib. 8, cap. 14.), qu'il possède une de ces monnaies en bronze.

An 79 avant J. C. Les progrès étonnans de la puissance du général romain en Espagne, réveillèrent la haine des ennemis de son parti. *Metellus* fut envoyé contre lui par *Silla*, mais sans beaucoup de succès; la prudente lenteur de *Metellus* échoua contre la vive ardeur du jeune *Sertorius*, soutenu par les Espagnols, dans le territoire desquels le parti de *Silla* vint l'attaquer. D'ailleurs, ni lui ni ses soldats n'étaient habitués, comme ceux de *Sertorius*, à faire une campagne sans pain, sans feu, sans tentes[1]. Harcelé dans des terrains montagneux, et pillé dans toutes ses marches[2] par les troupes légères d'Espagne, *Metellus* ne pouvait qu'avancer lentement. Croyant bien faire de s'emparer d'abord d'une bonne position, il mit le siége An 78 avant J. C. à *Lacobriga*, située dans le pays des Vacéens[3], et qui fournissait beaucoup de secours à ses ennemis; comme la ville n'était pas très-fortifiée et qu'elle n'avait qu'un seul puits, il ne doutait pas qu'il ne la prît très-promptement, et il ne se pourvut à cet effet de vivres, que pour cinq jours. Mais *Sertorius* ayant épié les marches des Romains, fit entrer dans la ville deux mille outres remplies d'eau, et ordonna que tous ceux qui ne pouvaient porter les armes en sortissent; par ce moyen *Lacobriga* se défendit sans souffrir de la soif, tandis que les assiégeans n'ayant plus de vivres au bout de quelques jours, furent obligés d'al-

---

[1] Plutarque, *Vie de Sertorius*.

[2] Sallust. *Histor. fragment.*

[3] Debrosses, *Hist. de la Rép. rom.*, tom. I, liv. 2. M. *Masdeu* croit que *Lacobriga* est Lagos dans le pays d'Algarve, ce qui supposerait que *Metellus* en si peu de tems eût traversé l'Espagne dans toute sa longueur, puisque *Lagos* est située à l'extrémité méridionale du Portugal. Un conquérant n'en eût pas fait autant. Le bon sens suffit pour redresser cette erreur.

ler à la recherche dans les environs, et ayant été attaqués par *Sertorius*, ils furent complètement battus, levèrent le siége, et se retirèrent à la hâte. *Sertorius*, en grand général, combattait, comme on le voit dans cette campagne, les troupes romaines avec la cavalerie espagnole, dont l'agilité et la légèreté étaient telles qu'elles décidaient toutes les affaires, lorsqu'elle était conduite par des chefs habiles. C'est à cette cavalerie que *Viriate* avait dû une grande partie de ses succès, et peut-être *Sertorius* avait-il pris ce brave Lusitain pour son modèle dans l'art de faire la guerre. Quand on réfléchit en général sur le rôle important que joue la cavalerie espagnole dans l'ancienne histoire et même dans la moderne, on est convaincu que le chevalier *Folard* a raison, lorsqu'il dit que cette troupe serait encore invincible, si elle connaissait toute sa force[1].

L'année suivante amena d'autres événemens importans pour l'Italie comme pour l'Espagne. La mort de *Silla*, le plus grand ennemi de *Sertorius*, changea le sort de Rome sans l'améliorer beau- An 77 avant J. C.

---

[1] *Commentaire sur Polybe*, liv. III, ch. 13. « Les chevaux espagnols, » dit ce savant militaire, vifs, légers, braves et vigoureux, comme » chacun sait, se manient et se tournent comme on veut; leurs mouve- » mens, leurs caracols sont si prompts, si légers, si rapides, qu'il n'est » pas possible qu'un de nos escadrons puisse jamais résister au choc im- » pétueux et à la célérité des mouvemens d'un escadron espagnol, qui » lui gagne le flanc et la croupe dans un instant, qui se partage et se » remet avec la même rapidité..... Un cavalier qui connaît la légèreté, la » docilité et la vigueur de son cheval, comme l'avantage de ses armes, » combat avec beaucoup plus de confiance, de hardiesse, d'adresse et » de courage; du moins cela devrait être ainsi, et je m'étonne que la ca- » valerie espagnole ne nous offre rien de plus, ou très-rarement, que ce » qu'on remarque dans la française, l'allemande et dans toute autre. » Nous n'avons pas besoin, ce nous semble, d'avertir le lecteur, que ces observations ont été écrites il y a environ un siècle.

coup, et ne fit cesser les guerres en Espagne que pour peu de tems. Un chevalier romain nommé *Perpenna*, enflé d'orgueil et espérant se faire chef de parti comme les autres généraux, profita de cet accident pour se rendre de la Sardaigne, où il s'était caché pendant les persécutions de *Silla*, en Espagne, afin d'y combattre la faction de *Metellus*. Chef d'une armée de dix-sept mille hommes, il comptait s'élever dans ce pays sur les débris du parti ennemi dont la perte de son principal chef devait abattre le courage; mais ses soldats faisant plus de cas du fameux *Sertorius* que de leur vain maître, murmurèrent de ne pas être dans les troupes de celui-là. Tout bien considéré, *Perpenna* résolut de s'unir avec celui qui commandait dans l'Espagne en maître, et il vint grossir les forces de *Sertorius*.

Si de vastes provinces obéissaient encore au commandement de celui-ci, il y avait cependant encore, au milieu de ces pays, des peuplades qui, favorisées par leur position, bravaient hardiment son pouvoir, et mettaient obstacle à ses marches. La nouvelle de l'arrivée de *Pompée* en Espagne, engagea *Sertorius* à aller avec son armée au-devant de cet ennemi; mais la peuplade de Characitains, voisins du Tage, et apparemment habitans de la Castille[1], l'arrêta dans cette expédition, occupant les chemins étroits qui traversaient leur territoire montagneux. Cette peuplade était d'autant plus à craindre, que

---

[1] *Plutarque*, qui rapporte ce fait dans la vie de *Sertorius*, place les Characitains sur le Tage, sans déterminer davantage leur position. Il n'est pas probable qu'ils aient habité la Lusitanie, comme le pense *Masdeu*, puisqu'on ne peut présumer que *Sertorius* ait pris cette route pour s'opposer à *Pompée* qui descendait des Pyrénées.

vivant de brigandage et envahissant fréquemment les campagnes voisines, elle se retirait toujours et se mettait à l'abri des poursuites dans des rochers au haut d'un long coteau caverneux, dont l'accès était difficile à tout autre que cette horde sauvage. *Sertorius* ne sachant comment les en chasser, observa le terrain d'alentour, et remarqua qu'il était formé d'une terre tellement sèche et tendre, qu'elle se réduisait en poudre au moindre attouchement, et qu'elle s'enfonçait sous les pieds des hommes et des chevaux. Pendant cette excursion, il vit que le vent soulevait et portait cette terre, et les habitans des environs lui apprirent que la bise soufflait constamment contre ces cavernes[1]. Il fit aussitôt amasser jusqu'à la hauteur des ouvertures, situées à mi-côte, d'énormes tas de cette terre, au grand divertissement des Characitains qui se moquèrent de ce genre de blocus; mais le lendemain, quand la bise ordinaire s'éleva, le poussier commença à se dissiper. *Sertorius* fit alors remuer le reste par ses soldats, en sorte qu'emportés par le vent, les épais tourbillons de cette terre pénétrèrent dans les cavernes et accablèrent les assiégés au point qu'ils manquèrent d'étouffer, et que, ne pouvant plus tenir contre cette attaque, ils se rendirent au bout de deux jours.

Le succès de ce stratagème servit principalement à augmenter encore le crédit et l'ascendant qu'il avait sur les Espagnols; ils affluèrent de tous les côtés pour se ranger sous ses drapeaux. Peu accoutumés

---

[1] *Salluste*, dans les fragmens de son histoire, dit que le vent soufflait *du point de l'orient d'été, au tems du lever d'Orion*. Voyez sur cet objet la lettre de M. *de la Lande* à M. *Debrosses*, dans l'*Histoire de la Répub. rom.* tom. I, p. 568.

à la discipline et à la tactique, ils ne formaient point de troupes régulières ; ils marchaient en confusion; à la vue de l'ennemi, ils poussaient de grands cris et couraient en tumulte assaillir, sans attendre l'ordre de leur chef, qui avait besoin de toute sa patience et de toute sa sagacité pour former ces hommes grossiers, et pour leur faire entendre raison. Une fois, lorsque, selon leur coutume, ils assaillirent en désordre les avant-postes des ennemis, et que *Sertorius* prévit qu'ils paieraient cher leur imprudence, il se hâta de faire sortir ses troupes régulières pour protéger la retraite de ces bandes indisciplinées; mais, pour leur faire comprendre le danger de suivre leur impétuosité naturelle, il fit amener devant eux deux chevaux, l'un fort et vigoureux, l'autre vieux et décrépit. Il ordonna à un homme faible d'arracher la queue du premier, crin par crin, et en même tems il voulut qu'un autre homme très-robuste essayât d'arracher à la fois toute la queue du vieux cheval. L'homme faible eut bientôt terminé, tandis que son camarade, malgré sa grande force, travaillait sans succès et faisait rire les spectateurs. *Sertorius*, passant alors à l'application de cet exemple, dit aux Espagnols : « Vous voyez, » mes amis, que la persévérance fait plus que la » force, et qu'à la longue on vient à bout des entre» prises les plus difficiles quand on y va petit à petit. » Sachons attendre et choisir le moment favorable, et » nous verrons qu'il n'y a pas de force si grande que » le tems à la fin ne mine et ne consume. » Une leçon aussi sensible fit impression sur ces esprits grossiers. Plus d'une fois *Sertorius* fut obligé de les instruire de cette manière, dans laquelle, comme

dans tout ce qui tient à l'art de conduire les hommes, excellait son esprit fécond en expédiens.

Il était tems d'opposer une ferme résistance aux progrès de l'armée romaine, commandée par le jeune *Pompée* et le vieux *Metellus*, et forte de plus de soixante mille hommes; celle de *Sertorius* et de *Perpenna* avait soixante-dix mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. *Metellus* et *Perpenna*, quoiqu'habiles dans le métier de la guerre, ne pouvaient se comparer avec *Sertorius* et *Pompée*, qui, jeunes encore, joignaient à la vivacité de la première ardeur un courage sans égal; mais le premier fit voir dès la première action, qu'il avait sur son adversaire l'avantage d'une expérience consommée et d'une sage prévoyance. Le camp espagnol était dans les environs de Lauron, que l'on croit être Liria en Valence[1]. *Pompée* marcha sur une colline auprès de la ville pour empêcher que *Sertorius* ne l'assiégeât; mais celui-ci pénétrant le dessein de l'ennemi, vint promptement s'emparer de cette hauteur. Néanmoins *Pompée* vint se mettre entre la colline et l'ancien camp des Espagnols, et se vanta d'avoir délivré la ville, attendu qu'il tenait son ennemi même bloqué. Quand *Sertorius* apprit la présomption de son adversaire, il dit : Je veux apprendre à cet écolier de *Silla*, qu'un homme qui fait la guerre doit autant regarder derrière lui que devant[2]. Effectivement *Pompée* s'aperçut, à sa grande surprise, que six mille hommes d'excellentes troupes sortaient de ce

[1] *Morales* croit que c'est *Laurigi* auprès de Liria, et *Debrosses* pense que ce pourrait bien être *Llerana* sur le Xucar, vers les confins de Castille et de Valence : toutes ces trois positions peuvent convenir à l'ancienne *Lauron*.

[2] Sallust. *Hist. frag.* Plutarque, *Vie de Sertor.*

même camp qu'il avait cru vide, et venaient attaquer son arrière-garde ; c'était donc lui qui était bloqué. On en vint à un engagement général ; les Romains perdirent dix mille hommes et leurs bagages ; et *Pompée*, loin de délivrer Lauron, comme il s'en était vanté, fut trop heureux de se sauver avec son armée battue. Lauron se rendit à *Sertorius*, qui en fit sortir tous les habitans pour les établir ailleurs, et détruisit la ville de fond en comble, moins, disent les historiens, par esprit de haine, que pour rendre ridicule et odieux le nom de *Pompée*, et prouver aux Espagnols qu'ils ne pouvaient pas compter sur les forfanteries d'un pareil général. Il est fâcheux que *Sertorius* n'ait pu rendre son ennemi méprisable qu'en détruisant une ville entière. La rigueur de l'hiver obligea les deux armées à suspendre les hostilités. *Sertorius* et *Perpenna*, avec tous les prisonniers de Lauron, prirent le chemin de la Lusitanie, et établirent leurs quartiers d'hiver à Evora. *Metellus* et *Pompée* se retirèrent dans les montagnes en Aragon ou en Catalogne.

An 76 avant J. C. Au printems suivant, l'armée espagnole fut partagée en deux corps : l'un, commandé par *Sertorius* et *Perpenna*, marcha sur l'Espagne citérieure ; l'autre, sous les ordres d'un officier de *Sertorius*, prit le chemin de la province méridionale. Tandis que *Pompée* se réserva de combattre le premier, *Metellus* se chargea du second, et le défit effectivement peu de tems après dans les environs d'Italica en Andalousie. Nous ne connaissons pas tous les détails de la campagne dans l'Espagne citérieure, puisque la partie de l'histoire de *Tite-Live* qui traite de cet objet n'est pas parvenue jusqu'à nous ; un seul fragment retrouvé

dans un manuscrit du Vatican, il y a trente-cinq ans, nous apprend les circonstances du siége de Contrébie, que nous ignorerions sans cela[1]. Cette ville, déjà deux fois assiégée par les Romains dans les tems antérieurs, et fortifiée sans doute par eux d'une manière redoutable, opposa la plus vive résistance à *Sertorius*, et lui enleva beaucoup de monde : pour la prendre, il fallut recourir à des moyens extraordinaires ; l'esprit ingénieux de ce guerrier en trouva bientôt d'efficaces. Un jour au lever du soleil, les habitans de Contrébie furent fort étonnés de voir hors de la ville une tour, dont la hauteur excédait leurs murs, avancer vers leurs habitations ; mais ils furent effrayés quand ils s'aperçurent que les fondemens de leurs bastions s'ébranlaient, et qu'une fumée avec des flammes sortaient par diverses ouvertures de la terre ; ils se virent sur le point d'être brûlés tout vifs par le feu que l'ennemi avait allumé dans des mines au-dessous de la ville, et ils se hâtèrent de capituler. On remarqua comme une chose fort rare de la part d'un général romain qu'il ne détruisit point la ville, et qu'il ne fit mourir que les déserteurs qui s'étaient réfugiés dans cette place. *Sertorius* se contenta de désarmer les citoyens, de lever une contribution et de prendre des otages. Comme la saison était déjà fort avancée, il se retira sur l'Ebre, et passa l'hiver à Castra Ælia, dont il faut chercher la position aux environs de Saragosse, à moins qu'on n'aime mieux supposer avec *D'Anville*[2] que cette ville était

---

[1] Consultez le *Mémoire sur des noms de peuples et de villes dont le fragment du 91e livr. de Tite-Live fait mention ; par M. D'Anville*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, tome XLI.

[2] *Castra Ælia* serait donc la même ville que celle que *Pline* nomme

située en Lusitanie, où *Sertorius* pourrait bien s'être assuré d'avance une retraite. Malgré toute l'habileté militaire de *Sertorius*, cette campagne finit d'une manière peu heureuse pour lui, tandis que *Pompée*, cet écolier à qui il fallait donner la férule, comme disait son adversaire quelquefois, devenait maître à son tour, gagnait tous les jours plus de terrain, augmentait le nombre de ses alliés, et s'affermissait avec *Metellus* dans la possession d'une grande partie de l'Espagne; il employa, pour la conquérir, la ruse en dépit de son ennemi. Ne pouvant se rendre maître d'une ville dont on ignore le nom, il obtint des habitans la permission d'y établir du moins un hôpital militaire; mais les prétendus malades étaient les soldats les plus robustes et les mieux portans, qui, pour leur première sortie de l'hôpital, s'emparèrent de la ville et la remirent à leur général.

Sertorius, dont le courage ne se laissait jamais abattre par des revers, résolut de réparer ces échecs dans une seconde campagne. Il écrivit à ses officiers de se contenter de maintenir les positions qu'ils occupaient, laissa *Perpenna* dans les pays maritimes et marcha contre les Pelendons, les Vascons et les Arévaques; avant de partir il fit faire par les Espagnols un grand nombre d'armes et les distribua à ses soldats. Mais pendant ces marches *Metellus* battit ses officiers en Andalousie; *Pompée* défit *Perpenna*, et prit sur lui la ville de Valence. *Sertorius* était dans le pays des Vérons[1], sur la droite de l'Ebre, au-

---

Castra Cæcilia, et qui paraît avoir été remplacée par *Caceres* entre Mérida et Salamanque.

[1] Cette peuplade occupait, selon toute les apparences, le canton de

dessus de Calahorra, quand cette nouvelle affligeante lui parvint. Sans perdre de tems, il rassembla des troupes auxiliaires, les joignit aux siennes, se dirigea vers les côtes, et rencontra l'armée de *Pompée* qui sans doute allait joindre *Metellus* dans les montagnes sur les confins de la nouvelle Castille et de Valence. De part et d'autre on brûlait de mesurer ses forces; l'on se préparait à une grande bataille : au moment de la commencer, *Sertorius* reçoit par un courier la nouvelle de la défaite totale de ses troupes en Andalousie. Il tire son poignard et le plonge sans pitié dans le cœur du messager, afin qu'il ne pût divulguer cette nouvelle décourageante, et il continue d'un air calme de faire ses dispositions. Pour la première fois, les deux grands généraux *Sertorius* et *Pompée* se trouvèrent en face l'un de l'autre; chacun commandait l'aile droite de son armée. Dès que le signal eut été donné, les deux partis se heurtèrent avec le plus grand acharnement : la fureur qui les animait était extrême; déjà le champ de bataille était jonché de morts, sans qu'on pliât d'aucun côté. Cependant l'aile gauche de l'armée de *Sertorius* ne pouvait plus résister à l'ardeur avec laquelle un des officiers de *Pompée* la pressait : déjà elle était tournée et se retirait en désordre dans les tranchées du camp. Alors *Sertorius* piqua son cheval des deux, arriva au milieu de la mêlée, et s'écria : « Sont-ce là ces Espagnols qui juraient jadis de me défendre jusqu'à la mort! Allez, retournez chez vous : quant à moi, je vais chercher la mort. » Il dit, et se jeta

---

ioxa, où l'on trouve encore un petit endroit appelé *Tritio;* nom qui appartenait, selon *Ptolomée,* à la capitale de ce peuple. Voyez le mémoire de *D'Anville* qu'on vient de citer.

avec son cheval dans les premiers rangs de l'armée ennemie. Son exemple enflamma le courage de toutes ses troupes; en un instant la victoire se décida pour les Espagnols; les Romains furent culbutés et écrasés, quelques-uns se sauvèrent par la fuite. Au fort de la mêlée, *Pompée*, monté sur un cheval richement caparaçonné, fut attaqué rudement par un soldat à pied qui fondit sur lui l'épée à la main. *Pompée* para le coup avec la sienne; les deux épées se croisèrent et glissèrent; le soldat eut la main coupée, et *Pompée* reçut une blessure peu profonde: mais, pendant ce tems, ses troupes étaient déjà débandées de ce côté-là. Il se vit tout-à-coup entouré par un corps d'Africains qui l'auraient pris et amené infailliblement, si l'éclat des harnois de son cheval n'eût ébloui leurs yeux, et ne leur eût fait oublier le prisonnier pour s'emparer au plus vite de ce riche butin, ce qui donna au général romain la facilité de se sauver. *Sertorius*, en prudent vainqueur, se mit à la poursuite des ennemis, et en tailla en pièces la plus grande partie. Cette sanglante bataille coûta au parti de *Pompée* 20,000 hommes: celui de *Sertorius* en perdit un nombre à-peu-près égal[1].

Heureusement pour *Pompée*, *Metellus* vint joindre, et unit ses troupes aux débris de celles jeune guerrier; c'est ce qui fit dire à *Sertorius* que cette vieille ne fût arrivée, il eût renvoyé ce jeune homme à coup de verges à Rome[2]. *Sertorius* affectait en général de parler avec mépris du jeune *Pompée*; mais *Plutarque* observe qu'au fond il redoutait plus que *Metellus*, et que la vigilance

[1] *Plutarque* dans la *Vie de Sertorius* et dans celle de *Pompée*.
[2] *Ibid.*

les évolutions adroites de *Pompée* lui causaient plus d'embarras que la conduite de *Metellus*. Un autre événement encore empêcha *Sertorius* de poursuivre ses succès. Pendant la bataille qui se livra à la chute du jour, sa biche s'était échappée, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Quand on apporta à *Sertorius* cette nouvelle : « Ah ! s'écria-t-il, c'est Diane qui me l'a ravie : la lâcheté de quelques-unes de mes troupes dans le combat a irrité cette déesse ; elle envoie *Metellus* pour nous punir ; retirons-nous dans un endroit plus sûr que ne le sont nos tranchées. « C'était, comme on pense bien, une manière adroite de cacher aux crédules Espagnols la nécessité de se tirer du mauvais pas où ils se trouvaient. Imitant le stratagème ordinaire du grand *Viriate*, il fit partir son armée par cent chemins différens, en leur donnant rendez-vous dans une ville désignée. On dit que ce n'était pas la seule chose dans laquelle il imitait le défenseur de la liberté des Lusitains; qu'à son exemple, il traversait aussi quelquefois les provinces d'Espagne, tantôt en particulier et accompagné de quelques amis seulement, tantôt avec plusieurs escadrons, et tantôt à la tête de plus de cent mille hommes.

Arrivé dans ses quartiers, *Sertorius* fit des sacrifices pour apaiser la colère de Diane, et un jour qu'il était assis au milieu de son conseil, entre tout d'un coup sa biche chérie, accourant à lui. Dans le premier transport de joie, le vainqueur de *Pompée* se jette au cou de l'animal, verse même des larmes, et finit par conclure que Diane s'est reconciliée avec les Espagnols, et que désormais elle combattra pour eux contre les Romains.

Qu'il faut peu de chose pour diriger à la volonté

d'un seul une multitude indocile et ignorante ! une biche, quelque chose de moins même, y suffit quelquefois. La momerie de *Sertorius* eut le meilleur effet : ses soldats se sentant enflammés d'une ardeur nouvelle, ne demandaient qu'à combattre ; leur général voyant son artifice réussir, les conduisit à la rencontre des ennemis ; il les trouva dans les environs de Siguenza, attaqua d'abord *Metellus* qui soutint avec valeur le premier choc, et mit ensuite les Espagnols en fuite. Dans ce moment, *Pompée* avec son corps courut à leur poursuite, mais tout d'un coup ils se retournèrent, fondirent sur leurs ennemis, les culbutèrent, se jetèrent ensuite sur le corps de *Metellus ;* et après un combat fort opiniâtre, ils parvinrent à écraser celui-ci de même. Malgré ces succès, la victoire ne paraît pas avoir été très-brillante pour *Sertorius*, puisque le lendemain il usa du même moyen qui lui avait réussi à l'issue de la bataille précédente, c'est-à-dire qu'il fit retirer ses troupes en petits pelotons par plusieurs chemins divers, pour se réunir à Calahorra, alors appelée Calagurri Nasica. *Pompée* et *Metellus* vinrent l'assiéger dans cette ville, mais les fréquentes escarmouches des Espagnols et la rigueur de la saison les contraignirent à abandonner leurs plans, et à se retirer, l'un vers les Pyrénées, l'autre dans l'Espagne ultérieure, le théâtre de plusieurs de ses actions brillantes. En effet, deux victoires complètes, remportées sur les officiers de *Sertorius*, pouvaient donner de l'orgueil à un général vieilli sous les armes ; mais il faut de plus grandes vertus, a dit un célèbre moraliste, pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. *Metellus* prouva qu'il ne les avait pas, en se

laissant aller à l'impulsion de sa vanité. Toutes les villes qu'il traversait dans sa marche, étaient obligées de le recevoir comme un triomphateur et un demi-dieu, c'est-à-dire avec des couronnes, de l'encens et des sacrifices. Revêtu d'une toge triomphale, il ne la quittait même pas à table, où il fallait qu'on lui servît tout ce que l'Espagne et les contrées au-delà de la mer fournissaient d'exquis. De jeunes filles d'une beauté éclatante chantaient ses victoires, mises en vers par les plus fameux poëtes, parmi lesquels se distinguaient sur-tout ceux de Cordoue ; des pièces allégoriques se jouaient en sa présence ; une fête succédait à l'autre. L'esprit inventif des courtisans fut mis à la torture pour trouver de nouveaux moyens de flatter sa grande vanité. Une fois il fut reçu dans une magnifique salle tendue de tapisseries et parfumée de fleurs odoriférantes ; on le fit asseoir sur un trône resplendissant d'or et d'argent ; une belle victoire descendit solennellement du plafond qui représentait le ciel, et elle posa sur la tête de *Metellus* une brillante couronne, tandis que les courtisans l'encensaient avec des harangues et des parfums. Pour éterniser son nom, on le grava sur un des fameux taureaux de pierre[1] qui se voient encore aujourd'hui à Guisando, et dont nous avons parlé au deuxième livre ; de plus, on appela de son nom deux villes,

---

[1] Voici l'inscription telle qu'elle se voit encore sur un de ces monumens :

CÆCILIO. METELLO
CONSULI II VICTORI

Sur un autre, on lit :

EXERCITUS. VICTOR.
HOSTIBUS EFFUSIS.

Masdeu présume que ces deux inscriptions n'en doivent faire qu'une seule.

savoir, Ceciliana et Metelina, dont le nom s'est corrompu par la suite des tems, et qui aujourd'hui sont appelées Caceres et Medellin[1].

Mais, tandis que ce vieux consul, plongé dans les plaisirs, se laissait encenser par des courtisans et chanter par les jeunes filles, *Sertorius* exerçait ses braves guerriers, et se préparait à une nouvelle campagne. Il sut gagner l'amitié et l'alliance des peuplades espagnoles. Non content de détruire les espérances de ses ennemis sur terre, il arma à Dianium, qui était sa place d'armes, un grand nombre de petits vaisseaux pour les empêcher de s'approvisionner.

An 74 avant J. C. Aussi, dès que la campagne s'ouvrit, le parti de *Sertorius* s'accrut d'une foule de volontaires qui, de toutes parts, accoururent sous ses drapeaux. *Pompée* et *Metellus*, qui s'étaient fortifiés par deux légions venues de Rome, étaient très-surpris de trouver sur toutes les routes des escadrons volans de l'armée de *Sertorius*, de voir les côtes bien garnies et les places fortement défendues. Ils bloquèrent la ville de Palencia, et avaient déjà sous-miné les fortifications; mais les Espagnols vinrent au secours de la place, chassèrent les Romains, leur livrèrent ensuite bataille sous les murs de Calahorra, et leur firent également quitter cette position après leur avoir tué trois mille hommes. Ce fut sans doute dans cette affaire que fut grièvement blessé par un habitant de cette ville, nommée *Nitias*, le commandant de la cavalerie de *Pompée*, *Spurius*, dont on a retrouvé le tombeau à Barcelone. L'inscription dit

[1] Toutes deux sont situées dans l'Estramadure.

que le jeune *Spurius*, après avoir tué son ennemi Calaguritain, se retira à Barcinone pour recouvrer la santé, et qu'à cet effet il construisit un temple à Esculape; mais que, malgré cet acte de piété, le dieu ingrat fut inexorable, et l'abandonna à la mort dans la fleur de l'âge[1]. Ces deux défaites abattirent le courage des généraux romains, d'autant plus qu'ils n'avaient plus de quoi subvenir aux frais de la guerre et à la subsistance des troupes, tout le pays ayant été ravagé par les deux partis à la fois. *Metellus* enleva même jusqu'aux habitans qu'il fit transporter dans le midi de l'Espagne, de peur, dit *Salluste*, de laisser derrière lui des nationaux, si propres aux coups de main dans une petite guerre. Dans cette détresse, *Pompée* écrivit enfin au sénat : « Voilà trois ans que je combats pour vous, et deux » que je paie la solde de toute l'armée. Vous imagi» nez-vous que mes pères m'ont laissé un coffre-fort » assez considérable pour fournir à l'entretien d'une » armée entière dans une campagne aussi ruineuse ? » Ou pensez-vous que, par un prodige nouveau, les

[1] Cette inscription mérite d'être citée :

BELLO SERTORIANO VULNERE SUSCEPTO
A KALAGURITANO NITIA QUEM MANU
EXTEMPLO FODI, ACQUIRENDÆ VALITUDINIS
GRATIA BARCINONAM PETII : ESCULAPIO
VOTA FOVI ; TEMPLUM INGRATO
UT FIERET, STATUI : MORTE INMATURA
ME INTERCIPIENTE, ET AB VALETUDINE
ET AB AURA ADULESCENTEM
MISERABILITER DESTITUTUM VIDES.
EQUITUM MAGISTER SP. POMPEANUS.

Debrosses, qui rapporte cette épitaphe curieuse, prend le mot *Pompeanus* pour un nom d'homme, et le traduit par *Pompéan*. C'est une méprise évidente : *Pompeanus* ne peut signifier ici qu'*attaché au parti ou à l'armée de Pompée*.

» soldats puissent vivre sans argent? Tout le pays » de l'Espagne citérieure que n'occupent pas les » rebelles, a été tellement ravagé par *Sertorius* » ou par moi, qu'il n'y reste chose au monde » vivante, si ce n'est dans les villes maritimes qui » me sont à charge, parce qu'il faut les entretenir. » Ainsi, venez à nôtre secours, si vous ne voulez pas » que nous venions nous-mêmes vous le demander.» Ces raisons étaient assez pressantes et exprimées avec assez d'énergie pour faire sensation parmi le sénat et le peuple. *Lucullus*, intéressé à ce que *Pompée* ne revînt pas sitôt en Italie, employa tout son pouvoir à lui faire accorder ce qu'il demandait[1]. *Pompée* reçut de Rome des secours assez considérables, qui le mirent en état de faire une expédition en Gaule, tandis que *Metellus* retourna dans l'Espagne ultérieure.

Pendant toutes ces campagnes, les peuples espagnols étaient dans une situation vraiment déplorable; que *Sertorius* ou *Pompée* fût vainqueur, leur sort n'en devenait pas meilleur; car ces deux ennemis, si acharnés l'un contre l'autre, s'accordaient seulement en un point, c'était qu'il fallait dévaster le pays pour en faire un désert. En effet, dit *Florus*, tandis que l'un s'occupait à ravager les moissons et les campagnes, l'autre détruisait les villes. Ils auraient volontiers anéanti la population, ne fût-ce que pour s'ôter mutuellement leurs ressources.

Le bruit des exploits et de l'élévation de *Sertorius* était déjà parvenu jusqu'en Asie. *Mithridate*,

[1] Plutarque, *Vie de Lucullus*.

roi du Pont, sur le point de faire la guerre aux Romains, jaloux de dominer en Asie comme en Europe, crut qu'il ne pouvait mieux faire que de se liguer avec celui qui, quoique Romain de naissance, n'en combattait pas moins contre sa patrie. Il envoya donc des ambassadeurs en Espagne sur des vaisseaux que les Milésiens avaient donnés aux Romains, et que le lâche *Verrès* avait vendus à cette députation. Débarquée à Dianium, elle s'acquitta de sa mission en présence du sénat établi par *Sertorius*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et fit connaître le désir du roi, d'unir sa vengeance à celle de *Sertorius*. Ce n'était point, dirent ces députés, pour agir contre les Romains, mais pour punir les tyrans qui en prenaient le nom dans la capitale de l'ancienne république. Leur maître, ajoutèrent-ils, ne voulait que recouvrer les provinces qu'il avait été forcé de céder à *Silla*, leur ennemi commun; pour le reste, il fournirait aux Espagnols de l'argent et des vaisseaux. Cette dernière proposition plut fort au sénat, et il se hâta de se décider affirmativement pour l'affaire de *Mithridate*. Mais *Sertorius* se leva et dit : « Je consens que *Mithridate* reprenne sur » Rome la Bithynie et le Cappadoce, qui font partie » de l'héritage de ses ancêtres; rien de plus juste; » mais qu'il s'empare de l'Asie, jadis usurpée par » lui, et cédée aux Romains par un traité formel, » c'est ce que je ne souffrirai jamais. Quoiqu'armés » contre notre patrie, ou plutôt contre ses tyrans, » nous n'en maintiendrons pas moins ses droits; » c'est sa gloire et non sa ruine que nous voulons. » Les ambassadeurs rapportèrent cette réponse à leur maître, qui, tout étonné de la hardiesse d'un pros-

crit, ne put s'empêcher de dire : « Si exilé il nous » dicte des lois, que fera-t-il donc quand il sera dic- » tateur à Rome? » Néanmoins il était important pour le roi, d'avoir pour amis les maîtres de la grande presqu'île. Il se conforma donc à la condition exigée par *Sertorius*, de ne point porter ses vues sur l'Asie, et conclut une alliance avec lui. Il envoya en Espagne quarante vaisseaux et trois mille talens[1]. *Sertorius*, à son tour, lui fit parvenir un corps d'armée sous les ordres de *Marius*.

Parmi les troupes romaines qui combattirent contre *Mithridate* dans le royaume du Pont, il y avait un Espagnol nommé *Aulus Mevius*, natif d'Ausa, aujourd'hui Vique en Catalogne. Cet homme, treizième enfant d'une mère qui mourut avant de pouvoir le mettre au monde, et d'un père qu'il perdit à l'âge de quatre ans, eut tant d'affection pour ses douze sœurs, qu'il leur abandonna pour dot tout l'héritage de ses parens, et qu'il alla chercher fortune dans l'état militaire, dans lequel il se distingua tellement par sa valeur, qu'il obtint le poste honorable de *tribun de milice*, et en outre beaucoup de priviléges du sénat et du peuple romain. Il retourna dans son pays natal, chargé de richesses dont il fit un très-noble usage, en payant toutes les dettes de ses concitoyens et en faisant construire sur la place publique un portique superbe[2]. A sa mort, *Aula Mevia*, la seule des douze sœurs qui lui survécut, lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles assistèrent ses nombreux neveux, le magistrat de la ville et tout le peuple. Il fut ense-

[1] Environ 14 millions de francs.

[2] Voyez l'inscription rapportée par *Ambr. de Morales*, dans sa *Chronique d'Espagne*, liv. VIII, ch. 16.

veli à deux stades d'Ausa, sur le grand chemin qui conduisait en Lacétanie, et un superbe monument attestait à tous les voyageurs la reconnaissance d'une ville entière envers ce citoyen qui avait si bien mérité de sa patrie.

Si l'on ne connaissait pas par l'histoire romaine le caractère hautain et inflexible des Romains, on aurait de la peine à concevoir comment *Sertorius* put traiter avec tant d'audace un roi asiatique, tandis qu'il était dans une position qui le mettait dans le cas de recevoir des lois plutôt que d'en dicter. Il n'avait jamais pu compter beaucoup sur l'attachement de troupes peu civilisées, peu constantes et difficiles à former à la discipline romaine; il n'en avait jamais confié le commandement qu'à des Romains de son parti : on dit même qu'il se lassa de régner dans un pays étranger, pour lequel il n'avait pas cette douce affection qui attirait toujours ses pensées vers sa patrie, et dont le peuple, malgré les preuves d'amitié que *Sertorius* en recevait, ne pouvait avoir en un proscrit la même confiance qu'il aurait eue en un chef légitimement élu, soit par le sénat de Rome, soit par les nationaux. Néanmoins *Sertorius* se vit obligé de mettre sa confiance entière dans ce peuple qu'il n'aimait point : abandonné et trahi par ses propres compatriotes, il n'eut plus pour partisans que les nationaux, qui pour lui n'étaient que des barbares. Le fameux *Metellus*, après avoir terni par une honteuse vieillesse l'éclat d'une vie glorieuse, désespéra de vaincre jamais *Sertorius* par la force; il eut la lâcheté de recourir, pour s'en défaire, à un moyen justement abhorré par les cœurs magnanimes. Il fit publier au son de la trompette, qu'il promettait une récom-

pense de cent talens d'argent et de vingt mille arpens de terre à celui qui ôterait la vie au chef des Espagnols. Cette nouvelle fit une grande sensation dans l'armée de *Sertorius*, et jeta le trouble parmi ses soldats. Les uns, craignant qu'il ne finît par les entraîner dans sa chute prochaine, résolurent de se mettre à tems à couvert de l'orage qui se formait au-dessus d'eux, abandonnèrent leur chef et se refugièrent dans l'armée de *Metellus*; les autres, accoutumés à vivre sous les drapeaux d'un général qui les avait si souvent conduits à la victoire, et ne voulant quitter le certain pour l'incertain[1], aimèrent mieux rester avec lui, sans cependant y être engagés par quelqu'affection pour ce chef, d'autant moins qu'ils remarquèrent que *Sertorius* les négligeait et les estimait moins que les Espagnols qu'il avait pris pour la garde de sa personne, et qui lui restèrent attachés jusqu'au dernier moment avec la plus grande fidélité. On assure entr'autres qu'un jour que l'armée de *Sertorius*, livrant bataille aux ennemis près d'une ville, fut coupée, et que *Sertorius*, poursuivi par les troupes légères, prit le chemin de la ville, ses gardes l'élevèrent sur leurs épaules, et se le passèrent de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il fût dans la ville; alors seulement ils songèrent à échapper au danger dans lequel ils se trouvaient eux-mêmes. Depuis la publication du manifeste de *Metellus* sur-tout, sa garde ne le quittait jamais, au grand dépit des Romains qui se croyaient déshonorés par cette préférence, et murmuraient de ce qu'un proscrit se méfiait de troupes qui avaient mieux aimé trahir leur patrie que de l'abandonner lui-même. Les

[1] Plutarque, *Vie de Sertorius*.

soldats espagnols, flattés de la confiance de *Sertorius*, humilièrent ouvertement les Romains, en affectant de les regarder comme leurs inférieurs. Quelques officiers romains, jaloux des succès et de la grande réputation de ce général, alimentèrent le mécontentement parmi les troupes, et les subornèrent de plus en plus.

Sertorius, depuis si long-tems aux prises avec le malheur, n'eut plus de force pour résister, et succomba à ses derniers coups. Il devint plus relâché dans ses travaux, donna plus de tems aux repas et aux femmes, et se livra aux plaisirs avec moins de réserve qu'auparavant. Son esprit s'aigrit par tous les contretems qu'il essuya; l'inquiétude, la crainte, la colère et la haine rendirent son cœur dur, sombre et farouche; le moindre soupçon devint pour lui une certitude et le motif d'une cruauté; plusieurs villes égarées par des bruits trompeurs, furent punies avec la dernière inhumanité. A son exemple, ses officiers, dont la plupart ne voulaient que le rendre odieux à ses sujets, traitèrent les peuplades chez lesquelles ils commandaient, en vrais despotes, les accablant de contributions et d'autres charges onéreuses, faisant périr dans des tourmens cruels les innocens, et punissant d'une manière atroce des séditions dont ils étaient seuls les auteurs. *Sertorius* même, trahi davantage de jour en jour, ne distingua plus, dans sa rage aveugle, le coupable d'avec celui qui ne l'était pas; il étendit sa cruauté même sur les enfans, en faisant périr une partie des jeunes gens qui étudiaient à Osca, et en vendant les autres comme esclaves. Cet attentat au droit des gens et de l'huma-

[1] Appien, *Guerres civiles*, liv. I.

nité lui attira la haine publique. *Sertorius*, ce chef aimé des Espagnols, leur bienfaiteur et leur général, n'était plus à leurs yeux qu'un odieux tyran, le fléau de toute la nation.

Dans ces conjonctures, ses deux ennemis mortels, *Pompée* et *Metellus*, avancèrent à grands pas avec de nouvelles forces. Une ville se rendit après l'autre. La Callaïcie, seule province que la guerre eût épargnée, fut prise par les Romains et soumise à leur pouvoir. Le nombre de leurs partisans s'accrut journellement aux dépens du parti de *Sertorius*, et déjà ils étaient assez forts pour fomenter la zizanie qui régnait dans l'armée ennemie.

Perpenna, qui jusque-là avait tout observé en silence, crut alors qu'il était tems de jouer le rôle qu'il avait médité. La mauvaise tournure que prenaient les affaires de *Sertorius*; la crainte de devenir aussi l'objet de la haine de son chef, et d'en être la victime; enfin, l'espoir ambitieux de marcher sur ses traces et de prendre sa place, l'enhardirent à profiter du soulèvement des troupes, et à tramer avec des officiers de l'armée une conspiration contre *Sertorius*. *Appien* dit que le bruit de ce premier complot transpira et fut porté aux oreilles du général, qui fit tuer plusieurs des coupables[1]; mais les autres historiens n'en disent rien. Quoi qu'il en soit, *Sertorius* n'échappa point aux trames insidieuses qui furent ourdies sous ses yeux. Les conjurés lui firent apporter une fausse lettre, dans laquelle un de ses

[1] *Perpenna*, dit cet historien, ne fut point trahi, à cause du grand crédit dont il jouissait. Cette circonstance est peu probable ; si la conspiration eût été découverte, *Perpenna* aurait sans doute été le premier trahi et puni.

lieutenans lui mandait la nouvelle d'une victoire remportée sur les ennemis. Cette lueur de bonheur répandit quelque joie dans son ame sombre; il fit des sacrifices aux dieux en action de grâces, et accepta l'offre que lui fit *Perpenna* d'assister à un banquet qu'il comptait donner en réjouissance de cet heureux événement.

Perpenna prit d'avance toutes ses mesures pour qu'à ce repas *Sertorius* se trouvât entouré de tous les conjurés, et ne pût échapper à leur perfide embûche[1]. Quand il vint, on feignit la plus grande joie de le voir. Le repas commença avec tranquillité; mais peu-à-peu les convives devinrent tumultueux; leurs conversations libres et déshonnêtes choquèrent *Sertorius*, qui n'était pas accoutumé à se voir ainsi manquer de respect; mais croyant qu'ils étaient pris de vin et que ses remontrances seraient vaines, il pensa que le meilleur parti serait de ne plus prendre part à leur entretien, et il s'étendit sur son siège. Alors *Perpenna* prit une coupe pleine de vin, la leva en l'air et la laissa tomber. C'était le signal dont les conjurés étaient convenus d'avance. Dans le même moment un d'entre eux porta à *Sertorius* un coup de dague; celui-ci voulut se lever soudain, mais l'assassin se jeta sur lui et lui tint les deux mains, tandis que les autres conspirateurs le percèrent de coups et l'assassinèrent sans qu'il pût se défendre[2].

C'est ainsi que *Sertorius* mourut dans la huitième année de son séjour en Espagne. *Velleius* est le seul auteur qui fasse mention de l'endroit de sa mort; il le

---

[1] Voyez, dans l'*Histoire Romaine* de M. *Debrosses*, la gravure qui représente les dispositions de ce festin.

[2] Plutarque, *Vie de Sertorius*.

nomme *Etosca*, ville qui paraît avoir été située là où est maintenant *Aitona*, à six milles de Lérida [1].

Dès que les Espagnols se virent privés de leur chef, et qu'ils connurent toute l'horreur de la position dans laquelle les jetait cet accident, la haine céda aux regrets; on pleura ouvertement la perte de *Sertorius*, et l'opinion publique éclata en malédictions contre *Perpenna*, quand on apprit que ce traître était nommé l'héritier de *Sertorius* dans le testament que celui-ci avait laissé. Sa garde, fidèle au serment qu'elle avait fait de ne lui pas survivre, se donna courageusement la mort. Une inscription assez connue fait foi de cet acte héroïque de devouement [2]. On a retrouvé une autre inscription remarquable qui a été érigée en l'honneur d'un citoyen de *Calaguris*; «cet homme, nommé *Bebricius*, crut, dit l'inscription, qu'il était de son devoir de conserver son ame pure après la mort de *Sertorius*, qui avait tout commun avec les Dieux», et il échappa par un suicide au pouvoir des ennemis; on y a ajouté ces mots: «vous qui lisez ceci, apprenez à être fidèles. Un attachement inviolable plait même aux ames sorties de leur dépouille mor-

---

[1] P. de Marca, *Limes Hispanicus*, lib. II, cap. 26. Masdeu, *España Romana*, part. I, n° 342. Voyez aussi Debrosses, *Hist. Rom.*, tome II, l. 4.

[2] HIC MULTÆ QUÆ SE MANIBUS
Q. SERTORII TURMÆ ET TERRÆ
MORTALIUM OMNIUM PARENTI
DEVOVERE, DUM, EO SUBLATO,
SUPERESSE TÆDERET, ET FORTITER
PUGNANDO INVICEM CECIDERE.
MORTE AD PRÆSENS OPTATA JACENT.
VALETE, POSTERI.

telle[1]. » Ce monument prouve quelle idée les anciens Espagnols avaient des devoirs de l'amitié.

Dès que le bruit de la mort de *Sertorius* parvint en Lusitanie, les habitans manifestèrent leur indignation par des troubles que le cruel *Perpenna* ne savait arrêter qu'en faisant périr les principaux insurgés. Son armée l'élut pour chef et le suivit dans une expédition qu'il fit à travers les peuplades espagnoles, relâchant les otages et ouvrant les prisons pour s'attirer l'affection du peuple; mais on ne vit en lui que l'assassin de *Sertorius*, et on le détesta encore plus quand il fit mourir trois Espagnols de distinction et un de ses propres parens, pour avoir été les amis intimes de son chef. Son crime ne resta pas long-tems impuni. Attaqué par *Pompée*, il fut fait prisonnier et décapité avec la plupart de ses complices.

On connaît le beau trait de *Pompée*, qui fit brûler sans la lire, la correspondance de plusieurs sénateurs et autres personnes de distinction à Rome avec *Sertorius*. *Perpenna* la lui fit remettre dans l'espoir de sauver sa vie par cette nouvelle perfidie, qui méritait tout le mépris que *Pompée* manifesta dans cette affaire. Tous les autres conspirateurs périrent d'une

[1] Cette inscription a été publiée par *Ambr. de Morales*. La voici :

Diis manibus Q. Sertorii
Me Bebricius Calagurritanus
D. Corvi arbitratus
Religionem esse, eo sublato
Qui omnia cum Diis immortalibus
Communia habebat,
Me incolumem retinere animam.
Vale Lector qui hæc legis,
Et meo disce exemplo
Fidem servare.
Ipsa fides etiam mortuis placet
Corpore humano exutis.

mort misérable peu de tems après, à l'exception d'un seul qui vieillit dans une bourgade d'Espagne, pauvre, malheureux et détesté de tout le monde.

Quelques villes tenaient encore pour le parti ennemi. *Oxoma* et *Clunia*, aujourd'hui *Osma* et *Coruna del Conde*, furent prises par *Pompée* après quelque résistance; mais *Calaguris* ne se rendit pas aussi facilement : défendue par de braves citoyens, elle était déterminée à souffrir la dernière misère plutôt que de se laisser subjuguer par les ennemis de son ancien chef *Sertorius*. Sa fidélité fut mise à une terrible épreuve; car ayant bientôt épuisé leurs vivres, les Calaguritains, pressés par la faim, exercèrent des horreurs qui font frissonner. Ils se rassasièrent des cadavres de leurs femmes et de leurs enfans, que la faim avait fait périr, et ils eurent l'horrible prévoyance d'en saler une partie pour la mieux conserver[1]. Si l'histoire d'Espagne n'offrait pas des actions pareilles, l'homme sensible ne croirait jamais que ses semblables aient été capables de celle-ci. Quelle a dû être la cruauté de *Pompée*, qui non-seulement réduisit de vaillans citoyens à cette horrible nourriture, sans se désister de ses projets de vengeance, mais qui eut encore l'inhumanité, après la prise de la ville, de passer au fil de l'épée des malheureux qui avaient survécu à une misère bien plus dure que la mort même, et de raser toute la ville jusqu'aux fondemens?

La destruction de Calaguris mit fin à la guerre sertorienne, après qu'elle eut duré environ dix ans. A la suite de secousses aussi violentes, l'Espagne avait

---

[1] *Valer. Max.*, liv. VII, ch. 6. *Quòque diutiùs armata juventus viscera sua visceribus suis aleret, infelices cadaverum reliquias salire non dubitavit.*

besoin de respirer ; le sort des habitans de Calaguris avait répandu une si grande terreur parmi les autres villes, qu'aucune n'osa s'exposer à des calamités semblables. Les deux généraux de l'armée romaine songèrent donc à retourner en Italie, pour recueillir les applaudissemens du sénat et du peuple, et jouir des honneurs du triomphe. *Pompée* en quittant l'Espagne y laissa, par un motif de vanité assez pardonnable, des monumens de ses hauts faits, donnant son nom à la ville de *Pompelona*, aujourd'hui Pampelone ou Pampelune en Navarre[1], et en élevant un arc de triomphe avec sa statue et des inscriptions contenant le récit de ses victoires. Les auteurs anciens assurent que ces trophées furent érigés dans les Pyrénées, et *Strabon* ajoute qu'ils le furent sur la grande route qui traversait le *campo juncario*, et conduisait à Tarragone. C'est ce qui fait croire à M. *Masdeu*, qu'ils étaient dans les gorges des montagnes du *Puerto*, autrefois appelées *Summum Pyrenæum*, et d'où l'on descendait, selon l'itinéraire d'*Antonin*, par le chemin royal vers l'ancienne Juncaris, qui en était éloignée de seize milles. *Pierre de Marca*, auteur d'une description de la Catalogne, dit effectivement avoir remarqué dans ces montagnes les fondemens de constructions fort anciennes, mais dont il n'existe plus rien aujourd'hui[2]. *Metellus* qui n'avait point pris

[1] *Strabon*, livre III. L'ancien nom de cette ville était *Yruni*. Les paysans des environs l'appellent encore ainsi aujourd'hui : on leur entend souvent dire : *Guaceno Yrunnia*, allons à Pampelune.

[2] *Masdeu* relève, dans son *Esp. Rom.*, part. I, p. 467, l'erreur de *La Martinière* et de *d'Hermilly*, qui croient que les débris de ce monument se voient encore sur les cîmes les plus élevées des hauteurs d'*Andorra* et d'*Altavaca* en Catalogne. Cet endroit est trop éloigné du grand chemin et de la position indiquée par *Strabon*.

part à la guerre depuis la mort de *Sertorius*, congédia, avant son départ pour l'Italie, ses troupes, à l'exception d'une petite partie destinée à l'escorter le jour de son entrée solennelle dans la capitale; mais il emmena d'Espagne une foule de poëtes, pour la plupart de Cordoue, afin de célébrer par leurs chants ses victoires partout où il passait. Rome vit réunis dans ce tems un grand nombre d'Espagnols qui s'y formèrent aux mœurs, à la langue et au culte de cette ville, et dont plusieurs devinrent célèbres. *Cornelius Balbus*, natif de Cadix, après avoir rendu de grands services à *Pompée* et à la république dans la guerre Sertorienne, obtint le droit de citoyen romain, et eut l'honneur d'être défendu en plein sénat par le grand *Cicéron* [1].

Le feu de la discorde n'était point encore éteint dans la vaste province de l'Espagne; il couvait sous la cendre pour faire un nouvel embrasement. Dès les années suivantes, de nouvelles insurrections forcent les Romains à recourir encore aux armes; ils remportent quelques avantages sur les peuplades qui consultant plus leur courage que leurs forces, se soulèvent sans être à même de soutenir leur hardiesse. Cette époque n'est remarquable que par le premier voyage de *César*, qui n'était encore que questeur dans l'ar mée du préteur de l'Espagne ultérieure. Ce guerrie si célèbre dans la suite fait connaître la fougue de so ame ambitieuse, en versant des larmes dans le tem ple d'Hercule à Cadix devant la statue d'Alexandre qu'il regrettait amèrement de ne pas égaler encore Dès ce moment il n'a plus de repos jusqu'à ce qu'i entre dans la carrière où il brûle de se signaler. Plei

An 70 avant J. C.

[1] *Oratio pro Luc. Corn. Balbo.*

le son projet, il retourne en Italie, parcourt successivement les divers degrés de magistrature dont il allait avoir rempli les fonctions avant de pouvoir se mettre à la tête des armées ; enfin il se voit à la veille de l'accomplissement de ses vœux ardens, il est nommé préteur de l'Espagne ultérieure.

L'Espagne est le théâtre où ce grand homme doit débuter; mais c'est aussi l'Espagne qui la première est destinée à gémir des funestes effets de son insatiable ambition. Quoique opprimée et désolée par d'avides gouvernemens, elle jouit cependant d'un état de tranquillité qui ne convient point à l'esprit remuant de *César ;* il lui faut des guerres, et bientôt il trouve moyen d'arracher les peuples malgré eux à leur repos précaire. Arrivé en Lusitanie, il augmente son corps d'armée de dix bataillons, et marche avec quinze mille hommes sur le mont *Herminius* (*Sierra da Estrella*). Il veut forcer les montagnards à quitter leurs établissemens et aller habiter la plaine, prétendant que la montagne offrait une retraite trop avantageuse aux brigands qui de-là pourraient infester le pays.

An 60 avant J. C.

Les premiers habitans refusent d'obéir à un ordre aussi impérieux et aussi injuste; *César* punit leur résistance de mort. Les gens du pays voyant cet acte de violence et de cruauté, prennent la fuite avec leurs familles et leurs effets vers la Gallice; mais ils ne peuvent tous échapper à la vigilance du préteur, qui tombe sur les derniers et les force à la soumission. Puis il va à la poursuite des autres, qui déjà avaient passé le Duéro; il ne s'arrête que sur le bord de la mer, où il apprend que les fugitifs ont rassemblé toutes les barques de la côte, et qu'ils se sont retirés dans une petite île voisine qui semblait les mettre à l'abri d'une

invasion hostile. *César* manquait effectivement de navires, mais comme cette île était entourée de bas-fonds, qui s'étendaient jusqu'auprès de la côte, il envoya un détachement traverser sur des radeaux la mer qui l'en séparait, et faire une descente dans l'île. Un certain nombre de soldats descend, mais le reflux de la mer, qui arrivait dans ce moment, les éloigne de leurs radeaux, entraînés par la marée. Les Espagnols les surprennent et les taillent en pièces, malgré leur vigoureuse résistance; un seul Romain se sauve à la nage, et apporte à *César* la nouvelle de la défaite des autres. Il aurait pu prévenir cet échec par une prudente lenteur, parce qu'il était facile de prévoir que l'ennemi ne se tiendrait pas long-tems dans une petite île qui ne lui offrait aucune ressource, et d'où il ne pouvait se porter ailleurs, faute de navires assez grands pour une pareille entreprise; mais sans attendre davantage, le préteur fait sur-le-champ venir de Cadix la petite flotte qui y était stationnée, s'embarque lui-même avec son armée et descend dans l'île. Il n'a pas de peine à détruire une poignée de malheureux dénués de tout et animés par le désespoir seul à la défense de leur retraite momentanée. Cette île est, selon quelques auteurs, une des *islas de Bayona* ou *Cincia*, dans la mer de Gallice, et selon d'autres, celle de *Peniche*, en face de Santaren, sur la côte de Portugal[1].

[1] Les montagnards Herminiens, observe fort bien *Masdeu*, n'auraient pas pris le chemin du Tage, où ils auraient sans doute rencontré les ennemis qui venaient de ce côté; ils ne pouvaient se diriger dans leur fuite que du côté du nord. Il est d'ailleurs probable que *César* se mit en mer seulement sur les côtes de Bayona, et non dans les parages de *Peniche*, parce que, dans le dernier cas, il lui aurait fallu faire un trajet de 400 milles espagnols, pour arriver au golfe de Bétanços. *Esp. Ro*...

Après ces exploits peu glorieux, *César* conçut le projet de faire une expédition dans le pays des Callaïques*, qui avaient souvent assisté les Lusitains dans leurs entreprises guerrières, et qui, depuis que *Décius Brutus* les avait subjugués, avaient secoué le joug romain et recouvré leur indépendance. *César*, sans perdre du tems, cotoya avec sa flotte toute la Gallice jusqu'au golfe de Bétancos, dont les habitans, épouvantés par l'aspect subit de tant de navires inconnus, le laissent débarquer, se rendent et se soumettent sans la moindre opposition[1]. Les vaisseaux retournèrent ensuite à Cadix; *César* pénétra dans l'intérieur du pays, et trouvant toutes les peuplades en repos, il conduisit ses troupes dans les quartiers d'Andalousie. Il négligea de faire de nouvelles conquêtes, parce qu'il voulait être à Rome au tems des comices, pour solliciter le consulat; il s'était borné à soumettre les peuplades de la Lusitanie et de la Gallice qu'il avait rencontrées dans sa marche, et dont plusieurs n'avaient point encore été soumises à la domination romaine. Il eut soin aussi, avant son départ, d'extorquer aux Espagnols le plus d'or et d'argent possible, dont il comptait enrichir le trésor, ses partisans et soi-

part. I, p. 475. Mais les raisons alléguées par *Guischard*, dans le 2e volume de ses *Mémoires critiq. et histor.* dont nous parlerons plus bas, répondent aux objections de *Masdeu*. « Commment imaginer, dit *Guischard*, qu'ils eussent choisi une route aussi difficile et qu'ils eussent passé deux grandes rivières sans être atteints par la célérité des troupes de *César* qui les poursuivaient? Dailleurs, ces îles situées vis-à-vis de Baïonne, sont trop éloignées du continent pour répondre aux circonstances alléguées du trajet de ces montagnards et de leur défaite. » Tom. II, p. 382. Si César nous eût laissé des mémoires sur cette campagne, comme sur les guerres suivantes, il aurait sans doute déterminé avec sa précision ordinaire la position de l'île dont il est question.

[1] *Dion Cassius*, liv. XXXVII.

même. Ce qu'il fit de mieux en Espagne, c'est peut-être cette loi, utile au commerce et à l'agriculture, par laquelle il défendit aux créanciers de se dédommager sur les terres de leurs débiteurs, mais qui leur accordait les deux tiers des revenus de ces propriétés.

César arriva à Rome chargé de richesses et de lauriers, l'ayant quittée accablé de dettes. Deux sortes d'honneur l'attendaient : le triomphe ou le consulat; la loi défendait la jouissance des deux à la fois. *César* espéra de faire taire la loi en dépensant son or; mais le sévère *Caton* annulla ses tentatives. On lui proposa le triomphe, dont l'ambitieux préteur ne voulut point, pour obtenir un honneur plus réel et plus important. Pour y arriver, il s'allie avec les deux plus puissans hommes de Rome, *Crassus* et *Pompée*; ces trois grands politiques forment le fameux triumvirat, et *César* parvient sans difficulté au but de ses vœux.

Le calme, dont jouissait l'Espagne dans les années suivantes, ne fut interrompu que par quelques troubles dans l'intérieur de la presqu'île. Ce fut aussi vers ce tems que quelques peuplades du nord de l'Espagne, appelées au secours des Gaulois voisins des Pyrénées, combattirent contre l'armée de *Crassus* avec beaucoup de valeur et assez d'art, parce qu'une grande partie de ses troupes avait fait la guerre sous *Sertorius*; mais dans un engagement général, *Crassus* fit surprendre leur camp par derrière, et mit les Gaulois ainsi que les Espagnols dans une déroute complète.

An 56 avant J. C.

Les funestes effets de l'union des trois maîtres de Rome étaient sur le point d'éclater; dans leur conseil

particulier, ils s'étaient partagé les plus riches provinces de l'Empire romain. La Syrie, avec les pays adjacens, fut accordée à *Crassus;* la Gaule et la Germanie échurent à *César;* enfin l'Espagne avec une grande partie de l'Afrique tomba en partage à *Pompée*. Pour faire ratifier cette décision impérieuse par le sénat et le peuple, il n'en coûta à *César* qu'une portion de ses trésors arrachés aux Espagnols. En conséquence de ce partage, *Pompée* envoya dans sa province trois officiers avec quelques légions. Elles ne servirent qu'à soumettre plusieurs peuplades de l'intérieur du pays; car, du reste, tout était tranquille et paisible, jusqu'à ce que les liens qui jusque-là avaient maintenu l'ambitieuse rivalité de *César* et de *Pompée* dans ses bornes, fussent rompus, et que tous deux donnassent un libre cours à leur haine mutuelle.

An 55 avant J. C.

L'Europe était à la veille de grands et tristes évènemens; la jalousie de deux hommes devait embraser une grande partie de la terre, et envelopper dans ses calamités des peuples qui ne se souciaient pas plus de la domination de l'un que de celle de l'autre. Par une fatalité du destin, l'Espagne devait être le théâtre sur lequel les partisans de ces fameux perturbateurs du repos public allaient s'égorger, comme si l'Italie ne leur avait pas paru assez vaste pour leurs expéditions meurtrières.

An 49 avant J. C.

CHAPITRE III.

Guerres de César et de Pompée.

L'IMPORTANCE des guerres qui eurent lieu à l'époque où nous sommes arrivés, le grand art avec lequel elles furent conduites, la réputation des chefs qui y commandaient, l'intérêt enfin qu'y attachaient l'Italie et l'Espagne, et celui qu'y prend encore la postérité, toutes ces considérations nous engagent à les traiter un peu plus en détail que les autres campagnes dont il a été question jusqu'à présent. Les conquêtes et les batailles ne doivent occuper, à notre avis, une place dans une histoire générale, que lorsqu'elles ont été accompagnées de circonstances propres à en varier le triste récit, et sur-tout lorsque ceux qui en ont été les moteurs, jouent un rôle important dans les annales de l'histoire, et ont montré par leur conduite publique qu'ils suivaient un plan médité mûrement, et sortant de la sphère des idées communes. Personne ne révoquera en doute que les guerres entre *César* et *Pompée*, c'est-à-dire entre les deux plus puissans personnages de ce temps, n'appartiennent à cette cathégorie. Tous les deux étaient Romains, mais l'Espagne participa aux effets de leurs sanglantes dissensions; l'Espagne se partagea entre ces deux fameux chefs de parti, et envoya ses enfans combattre sous l'un et sous l'autre: l'Espagne enfin fut la scène où se passa une grande partie des événemens tragiques qui devaient finir par rendre cette contrée encore plus esclave qu'elle

n'était auparavant ; ainsi l'Espagne revendique l'histoire de cette lutte fameuse. Mais qu'on ne s'attende pas à la voir traiter ici avec tous les développemens techniques qu'exigerait le récit d'une suite d'actions purement militaires. Des auteurs qui ont eu l'avantage de pouvoir raisonner d'après une glorieuse pratique, nous ont dévancés dans cette carrière, et nous dispensent de la suivre. C'est dans les ouvrages de *Guischard*[1], qui acquit la théorie et la pratique de l'art de la guerre sous un autre *César*, sous *Frédéric II*; c'est dans les remarques du *maréchal de Puységur*[2] et du *comte Turpin de Crissé*[3], officiers également distingués, qu'il faut étudier tout ce que ces guerres ont de remarquable sous le rapport militaire, les savantes combinaisons d'après lesquelles les armées agirent, et même les fautes qui firent perdre en quelques instans le succès de plusieurs mois entiers. Mais avant tout il faut lire les mémoires que *César* nous a laissés d'une partie de ses campagnes ; la simplicité et la clarté du style, ainsi que la marche rapide du récit, en font un modèle de mémoires militaires.

Quant à nous, nous croyons devoir nous borner aux actions générales; de tems à autre seulement nous aurons recours aux réflexions de ces savans militaires, afin de nous mettre à même de mieux apprécier tout le mérite des grands hommes qui vont occuper la scène

---

[1] *Mémoires historiques et critiques sur plusieurs points d'antiquités militaires*, tomes I et II.

[2] *Art de la Guerre, par principes et par règles*, tome II, ch. 9 et 10.

[3] *Commentaires de César, avec des notes critiques, historiques et militaires*, tomes III et IV. Voyez aussi les *Observations sur la campagne de César en Espagne*, par M. *de Pecis*. Marseille (Paris.) 1782.

Pompée avait depuis huit ans le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique; mais la crainte d'être supplanté à Rome par ses rivaux, et sur-tout de laisser le champ libre à *César*, l'empêcha de s'y rendre en personne. Les peuples espagnols étaient contenus dans la soumission par six légions, qui étaient des plus anciennes et des plus vaillantes de l'armée romaine, et qui étaient commandées par trois lieutenans ou légats d'une fidélité et de talens reconnus. *Afranius*, qui avait acquis beaucoup de gloire dans les campagnes contre *Sertorius*, contre les Arabes et contre les Parthes, avait sous son commandement trois légions dans l'Espagne citérieure. *Pétréius*, vieux soldat d'un zèle à toute épreuve, était stationné avec deux légions dans la Lusitanie; et le troisième lieutenant, *Varron*, qui avait conduit une flotte de *Pompée* dans la guerre contre les pirates, occupait avec un corps de troupes la belle province de la Bétique. Outre ces six légions, *Pompée* en avait fait lever une nouvelle, composée de soldats tirés des colonies et des provinces espagnoles, particulièrement de la Cantabrie, alliée alors aux Romains. Cette légion était destinée à former un grand corps de troupes auxiliaires pour l'infanterie et la cavalerie.

Telles étaient les forces que *César* avait à combattre, et qu'il fallait vaincre avant de se rendre maître de l'Espagne; de son côté il commandait aux mêmes soldats qui avaient fait la conquête de la Gaule, et qui étaient aguerris par une campagne presque continuelle de huit ans. La cavalerie gauloise et germaine, qu'il avait disciplinée et formée à la manœuvre romaine, était de beaucoup supérieure à celle de *Pompée*, ramassée presqu'à la hâte,

et peu propre à seconder un plan suivi. Dès que *César* eut résolu de transporter la guerre en Espagne et d'attaquer le pouvoir de *Pompée* par son centre, il se rendit en Gaule, assiégea Marseille, et fit partir de Narbonne son lieutenant *Fabius* avec cinq légions, pour tomber en Espagne par les Pyrénées, comptant appuyer lui-même cette invasion du côté de la mer. A peine *César* avait-il fait les préparatifs des hostilités, que déjà *Pompée* en avait fait donner avis à ses lieutenans en Espagne, avec l'ordre de se mettre en mesure. A cette nouvelle, *Pétréius* se mit en marche avec ses troupes, les augmenta d'un grand nombre de soldats espagnols, et traversa en hâte le pays des Vettons, pour rejoindre *Afranius* près d'Ilerda, sur les bords de la Sègre. L'un et l'autre, après leur jonction, se mirent en état de défense, et firent des magasins pour la subsistance de leur armée. Ils espéraient que *Varron* viendrait seconder leurs opérations, et s'opposer avec eux aux progrès des ennemis : mais ce lieutenant resta dans la Bétique; la conduite qu'il adopta dès le commencement des hostilités, fut celle d'un homme peureux, qui ne sait quel parti prendre, et que la prudence fait pencher pour le plus fort. Cette lâcheté de *Varron* fut le premier contre-tems pour l'armée de *Pompée*, et peut-être la cause première de tous les autres. Il y a quelque raison de croire que *César* l'avait gagné d'avance, ou du moins qu'il lui avait fait des promesses séduisantes, s'il ne prenait aucune part à la guerre. *Guischard* pense, avec raison, que le ton d'assurance avec lequel un des amis de *Cicéron* écrivit dans ce tems à ce grand

orateur[1], que l'Espagne serait à *César* dès qu'il y mettrait le pied, était fondé sur la connaissance que cet ami avait des secrètes liaisons que *Varron* entretenait avec *César*: en effet, l'attachement que ce capitaine lui témoigna dans la suite, et le sort heureux dont *Varron* lui fut redevable, accréditent fortement ces soupçons.

On vient de voir que le plan de *César* était de faire attaquer d'abord l'Espagne du côté des Pyrénées, et de venir ensuite y faire une descente sur la côte ibérienne. Il est certain que ce projet aurait rencontré des obstacles peut-être insurmontables, si *Afranius* et *Pétréius* se fussent opposés au passage des Pyrénées, tandis que *Varron* aurait gardé les côtes, ou rassemblé lui-même en Bétique une petite flotte pour repousser celle de *César*. Mais ces opérations étaient devenues impossibles par la conduite équivoque de *Varron*: l'armée de *Pompée* ne pouvait ni s'avancer trop du côté des Pyrénées, de peur de manquer de vivres, ni garder la partie la plus voisine de la côte, parce que *César* pouvait débarquer d'un autre côté. Sa position n'était donc pas la même que celle où s'était trouvé *Sertorius* lorsque *Silla* avait envoyé contre lui une armée qu'il défit aisément, en lui disputant le passage des Pyrénées[2].

Pendant que *Fabius*, après avoir passé les monts sans la moindre opposition, pénétrait dans l'Espagne citérieure, *César* débarqua à Ampurias, et se dirigea également sur l'Ebre. *Afranius* força avec beaucoup de rigueur les paysans des environs de Lérida à

[1] Cicer. *ad Attic.*, lib. X, epist. 9.
[2] Guischard, *Mémoir. histor. et critiq.*, tom. I.

transporter dans cette ville les fourrages qu'ils avaient encore dans leurs granges, car on était alors à la fin de l'hiver; il espérait que par cette mesure il approvisionnerait ses troupes pendant toute la campagne, et qu'il empêcherait en même tems ses ennemis de se tenir long-tems dans ce pays, faute de subsistances. D'un autre côté, *Fabius*, qui savait que les Pompéens ne s'étaient point approvisionnés en tems de paix, chercha à son tour à leur couper les vivres. Il était campé au confluent des rivières de Cinca et de Sègre. Il avait fait construire deux ponts sur la dernière, pour entretenir la communication avec l'autre rive, où il envoyait fourrager journellement. Les ennemis occupaient une colline à trois cents pas de Lérida : il y avait auprès de leur camp un pont qui communiquait avec la ville et la campagne d'alentour. De tems à autre la cavalerie des deux armées, en allant à la découverte des provisions et des fourrages, en venait aux mains. Dans une de ces escarmouches, le combat devint plus vif et le nombre des combattans plus considérable; mais au milieu de l'action un des ponts du camp de *Fabius* se rompit; cet accident imprévu coupa la retraite d'une partie de la cavalerie qui était engagée sur l'autre rive avec les troupes d'*Afranius* et de *Pétréius*. Elle fut chargée vivement, et aurait peut-être été taillée en pièces, si *Fabius*, aussitôt qu'il eut avis de la rupture du pont, ne leur eût envoyé du secours par l'autre pont. Quand toute l'armée fut rentrée au camp, *Fabius* fit travailler à la réparation du pont brisé; ce travail était déjà fort avancé lorsque *César*, escorté d'une garde de neuf cents cavaliers, arriva et prit en personne le commandement de son armée. Le

pont fut rétabli la nuit suivante. *César* alla ensuite reconnaître le terrain, et quand il eut tous les renseignemens nécessaires, il forma le projet de couper la communication entre l'armée ennemie et la ville de Lérida, dont elle tirait, comme nous avons vu, ses principales ressources [1].

Il fit à cet effet sortir presque toute son armée, laissant seulement quelques cohortes pour couvrir le pont et le camp : il marcha avec tout le reste sur l'Ilerda, et s'arrêta au pied de la colline sur laquelle étaient campés *Afranius* et *Pétréius ;* et tandis que les deux tiers de son armée étaient sous les armes, comme pour attendre l'ennemi de pied ferme, les autres soldats étaient occupés à tracer derrière les rangs un camp, et à l'entourer d'un fossé de quinze pieds de largeur; ils furent relevés au bout de quelque tems par les autres dont ils prirent la place. Par ce moyen, l'ouvrage avança avec tant de rapidité qu'il fut achevé avant que les ennemis se doutassent de l'intention de *César ;* et quand ils s'en aperçurent, il s'était déjà établi dans ce nouveau camp avec toute son armée. C'est de là qu'il résolut d'agir vigoureusement contre les Pompéens. Il y avait entre l'armée de *Pompée* et la ville d'Ilerda une plaine au milieu de laquelle s'élevait une colline [2] : il était important pour *César* de s'en rendre maître; c'est pourquoi il envoya un détachement pour s'emparer de cette position favorable.

A cette vue, les légions et la cavalerie de *Pompée* coururent sur ce détachement et l'attaquèrent vive-

---

[1] Cæsar, *De bello civili*, lib. I.

[2] Cette colline paraît être celle sur laquelle est bâtie maintenant le fort de Garden ; il n'y en a pas d'autres dans les environs de Lérida.

ment. On se battit sans relâche pendant quelques heures; les Romains laissèrent un grand nombre de morts sur la place; mais enfin ils parvinrent à faire rétrograder les ennemis, et les poursuivirent du côté d'Ilerda. Cependant, arrivés dans la plaine où était située la ville, ils reconnurent qu'ils s'étaient trop avancés, et qu'ils étaient chargés par les Espagnols qui gardaient les hauteurs des collines d'alentour, en relevant les troupes fatiguées par d'autres qui n'avaient pas encore combattu. *César* fut obligé d'en faire autant. A la fin, manquant de flèches, ses soldats tirèrent leurs épées, gagnèrent les hauteurs, et forcèrent les ennemis à les laisser passer. Cette journée fut fâcheuse pour les Romains, et se termina contre l'attente de *César*[1]. Il avoue, dans son Histoire de la guerre civile, que la manière de se battre des Espagnols en impose toujours aux Romains, et donne à ceux-là souvent de l'avantage sur eux, en ce qu'ils avancent et attaquent hardiment, ou reculent et plient selon les circonstances, sans s'astreindre à cette discipline rigide qui empêche les Romains de sortir de leurs rangs, de les suivre et de les harceler à leur tour.

D'autres contre-tems se joignirent à celui-ci, et semblèrent arrêter les progrès de *César*. Comme son camp était entre les deux rivières, grossies tout-

[1] *Guischard* pense que ce qui fit manquer le projet de *César*, c'est que frappé trop vivement de la belle occasion que la négligence d'*Afranius* semblait lui fournir, il voulut la saisir sans délai et sans attendre même la nuit qui lui aurait été plus favorable, de crainte que l'ennemi ayant cette colline devant les yeux, ne s'avisât d'un moment à l'autre de l'occuper, comme le poste le plus essentiellement nécessaire à la communication avec ses magasins, la ville et le port. Il conclut en disant : *Si la fortune lui manqua cette fois, il l'avait du moins tentée en grand homme*. Mém. critiq. et hist., tom. I, sect. 3.

à-coup par les fortes averses et la neige abondante qui tombent dans ce pays ordinairement au printems et à l'automne, il se trouvait enfermé dans un espace de dix petites lieues, sans pouvoir communiquer avec la contrée, ni en tirer les provisions dont il avait besoin ; il n'y avait pas même moyen de rétablir les ponts emportés par les courans. De nouvelles troupes arrivées de la Gaule, avec un train considérable de charriots et d'équipages, selon la coutume du pays, des députations des villes gauloises, des courriers de *César*, enfin un grand nombre de jeunes chevaliers et de fils de sénateurs désiraient communiquer avec le camp; mais toute cette foule fut arrêtée sur le rivage en attendant que la crue diminuât, et éprouva la même disette que les soldats dans le camp. Les ennemis voyant arriver cet important convoi, espéraient de ne pas manquer leur coup et d'en faire leur capture; mais, en l'attaquant sans un plan combiné, ils fournirent à cette masse le moyen de faire face aux agresseurs, et de se retirer ensuite dans les montagnes. Néanmoins, la belle position où se trouvaient les Pompéens ne faisait qu'augmenter leur présomption, et déjà le bruit de leur supériorité, outrée sans doute par les nouvelles qu'ils mandaient à leurs amis, était parvenu jusqu'à Rome, et avait gagné de nouveaux partisans à *Pompée ;* beaucoup de personnes vinrent de l'Italie le féliciter de ses succès et se mettre sous sa protection, croyant *César* perdu sans ressource. Sa position devenait effectivement plus pénible de jour en jour; ses soldats étaient exténués de faim, car le blé était si rare dans le camp, que le boisseau s'y vendait 50 deniers, c'est-à-dire environ 31 livres. Cependant, dans

l'abattement de ses troupes, ce grand général n'avait point désespéré de rétablir ses affaires : ingénieux dans ses moyens, il se tire de sa mauvaise position, au grand étonnement des ennemis. Il fait faire à la hâte quelques petits bateaux de cuir, tels qu'il en avait vu et employé dans son expédition dans la Grande-Bretagne, et que nous les avons décrits en traitant dés usages des Espagnols des côtes occidentales ; il fit transporter ces bateaux légers à cinq lieues de son camp en remontant la Sègre[1] ; et là, à l'abri des montagnes qui dérobaient aux ennemis son plan[2], il passe heureusement, à leur insçu, le fleuve[3] avec une partie de ses troupes, et s'empare sur-le-champ d'une colline voisine du rivage, la fortifie, et construit à la faveur de ces fortifications un pont, par lequel il fait passer la cavalerie, les troupes venues des Gaules et les convois; il fait attaquer ensuite un détachement des ennemis qu'il défait heureusement. Dans le même tems sa flotte remporta une victoire éclatante dans les parages de Marseille. Ces succès inattendus, qu'il eut soin d'aggrandir encore par la renommée, rétablirent ses affaires d'une manière supérieure; les villes d'*Osca* (Huesca) et de *Calagurri-Fibularia* (Loharre), ainsi que quatre peuplades de Catalogne, savoir : les Ausétains, les Lacétains, les Tarragonais et les Ilercavoniens, qui tous jusque-là étaient restés neutres, lui en-

[1] Ce fut au même endroit que le comte de *Harcourt* réussit, dans la campagne de 1645, à passer la Sègre pour attaquer l'armée espagnole qui était campée dans la plaine de *Livrens*.

[2] *Quincy* rapporte dans son *Histoire militaire*, qu'on vit également, dans la campagne de 1708, sur la Sègre plusieurs de ces ponts d'outres ; mais ils devinrent inutiles à cause des débordemens des eaux.

[3] *Dion Cass.* Lib. XLI.

voyèrent des députés pour solliciter son amitié; elles lui fournirent du blé et autres objets de nécessité. Leur exemple fut suivi par beaucoup de peuplades éloignées, prêtes à lui fournir des troupes auxiliaires. Tous ces changemens ne s'opérèrent qu'au détriment de l'armée de *Pompée*, qui, n'étant plus soutenue par les gens du pays, ne pouvait pas garder une position devenue dangereuse, d'autant plus que *César* s'occupait des moyens de rétablir la communication entre son camp et l'autre rive de la Sègre, afin d'être en état de couper les vivres aux ennemis, et de les empêcher d'aller fourrager dans les environs. Comme il aurait été difficile de construire un pont à l'endroit où était le camp, à cause de la largeur et de la rapidité du courant, ce grand général forma le projet de rendre la rivière guéable. Le terrain occupé par son armée formait une plaine bordée dans sa partie inférieure par une chaîne de collines, au bas desquelles un ruisseau, d'où découlent deux autres, prend naissance, et va joindre avec eux la Sègre. *César* fit faire des fossés sur les bords de cette rivière, un peu au-dessus de son camp, voulant détourner une partie des eaux par ces canaux, et baisser le lit de la Sègre au point de pouvoir la passer à gué. Un bassin assez vaste devait recevoir ces eaux, et les rejeter sans doute par d'autres fossés dans les petits ruisseaux dont nous venons de parler; sans cette précaution, l'entreprise n'aurait probablement pu avoir le succès attendu. *César* ne s'explique pas assez clairement sur ce point. *Guischard* a cherché à interpréter, d'après ses connaissances militaires, l'intention du grand capitaine; la dissertation qu'il a fait sur ce passage de *César* est un commentaire

auquel le général romain aurait peut-être donné son approbation [1].

Quand les officiers de *Pompée* eurent connaissance du projet de leur ennemi, ils se décidèrent enfin à sortir, par une démarche vigoureuse, de leur situation pénible. Plusieurs raisons les décidèrent à prendre la route de la Celtibérie, et à établir dans ce pays le centre de leurs forces. *Pompée* y avait encore beaucoup d'amis et de partisans : si *César* les y suivait, il risquait de rencontrer une résistance formidable, et d'être séparé de ses alliés et des secours qu'ils pouvaient lui donner; il n'en aurait point trouvé dans la Celtibérie, où son nom était encore peu connu. Etablis d'ailleurs dans le pays des Celtibères, les officiers de *Pompée* étaient à même d'être appuyés dans leurs opérations et secourus par *Varron*, qui, comme nous l'avons dit, gouvernait la Bétique. Une autre raison les engageait à prendre ce parti. Il importait à *Pompée* que ses troupes occupassent *César* en Espagne, pour qu'il pût mettre lui-même en exécution, à loisir, les plans formés pour l'extension de sa domination. A cet effet, il était nécessaire d'éviter les engagemens généraux dont l'issue aurait pu décider le sort de la guerre, et de traîner les affaires en longueur le plus qu'il était possible. La position de la Celtibérie, entourée de montagnes et de défilés, favorisait les retraites, et rendait plus difficiles les combats décisifs.

Si les officiers de *Pompée* avaient pu réussir à transporter la guerre dans la Celtibérie, il est pro-

[1] *Mém. hist. et milit.*, tom. II.

bable que les affaires auraient pris une toute autre tournure; mais, comme tout dépendait de mettre l'Ebre entre eux et César, il fallait y employer la plus grande diligence, afin de ne pas en être empêché par l'ennemi. C'est faute d'activité que leur projet manqua, et qu'ils perdirent la meilleure occasion d'arrêter les progrès de *César;* car celui-ci, instruit de leur dessein, prit à son tour des mesures pour en empêcher l'exécution, quoique les travaux entrepris pour le passage de la Sègre ne fussent pas encore entièrement achevés. Dès que l'armée de *Pompée* eut passé la rivière pour se porter vers l'Ebre, *César* la fit également traverser par sa cavalerie, en lui enjoignant l'ordre d'attaquer l'arrière-garde ennemie, et de faire en sorte de retarder sa marche. Le départ des Pompéens et celui de la cavalerie de *César* eurent lieu pendant la nuit. Au point du jour, l'infanterie, qui était restée dans le camp avec son général, vit les ennemis défilant sur les hauteurs, et aux prises avec leurs camarades. A cette vue leur courage s'enflamma; ils auraient voulu se mêler au combat, et partager avec la cavalerie l'honneur de prévenir le départ de l'ennemi; mais comme la rivière n'était pas encore guéable pour les piétons, *César* ne voulut pas exposer son armée au danger d'être entraînée par le courant, et la retint dans le camp. Les soldats s'impatientèrent et s'offrirent à passer la rivière malgré le grand danger, si on voulait les mener droit à l'ennemi. Il n'est pas invraisemblable que *César*, comme le pense *Guischard*, se montra difficile pour que ses soldats demandassent eux-mêmes d'être chargés de cette entreprise périlleuse, et que cet habile général fomenta parmi eux cette

fermentation pour exciter leur ardeur, au point de ne plus craindre les dangers. Il fit semblant enfin de ne céder qu'à leurs instances; l'armée passa la rivière, quoique l'eau vînt encore jusqu'aux épaules des soldats. *César* ne perdit dans la traversée aucun homme : il avait eu, d'ailleurs, la précaution de laisser dans le camp les soldats les plus faibles, et les bagages qui auraient gêné et entravé la marche des autres.

L'armée de *Pompée*, embarrassée par beaucoup de voitures de bagages, dans un terrain difficile, et harcelée par la cavalerie de *César*, n'avait fait encore que deux lieues quand elle vit, à son grand étonnement, dans la plaine le reste des ennemis marcher sur elle. Elle n'osa dès-lors poursuivre sa route, et elle s'arrêta au pied de la montagne où est maintenant le village de Carusamada; *César* en fit autant pour donner quelque repos à ses troupes, fatiguées de la marche pénible qu'elles venaient de faire. Les officiers de *Pompée* sentirent qu'il était important pour eux d'occuper la montagne qui était devant leur camp, parce que tous les chemins qui des environs conduisaient à l'Ebre passaient par là, et qu'étant maîtres des défilés de cette montagne, ils croyaient pouvoir se rendre sans obstacle sur le bord de l'Ebre, qui n'était éloigné de-là que de quatre lieues[1]; ils en occupèrent effectivement le revers, et envoyèrent des postes pour garder les passages et défilés, espérant bien de continuer leur marche en sûreté la nuit suivante, et

---

[1] *Voyez*, dans les ouvrages de *Guischard* et du comte de *Crissé*, les plans gravés de cette campagne.

d'effectuer le passage de l'Ebre, dont dépendait leur salut et le sort de cette campagne.

Des transfuges instruisirent *César* de ce projet : sans hésiter, ce général fit sonner le départ ; c'était à la chute du jour. Les Pompéens, se réjouissant de cette marche dont ils voyaient les apprêts, jugèrent à propos de différer au lendemain la leur, dans l'espoir de n'avoir alors plus rien à craindre des ennemis ; mais ils virent avec étonnement, à la pointe du jour, que ce n'avait été qu'une feinte de la part de *César*, pour les retenir dans leur position, parce que *César* ne connaissait pas encore assez les localités pour pouvoir entreprendre quelque démarche. Ils délibérèrent dans un conseil de guerre sur leur situation, à la vérité très-embarrassante, et ils résolurent donc de partir décidément le lendemain, quoique plusieurs voulussent qu'on partît la nuit même. *César*, après avoir pris connaissance des localités, fait sortir le lendemain ses troupes du camp, et se met en marche comme pour retourner à Ilerda. Les soldats de *Pompée* les voyant partir se moquent d'elles, ne doutant pas que c'est le défaut de subsistances et de bagages qui les force à rétrograder ; mais après s'être éloignés à une grande distance, on les vit tourner à droite, gagner les hauteurs, et déjà passer au-delà du camp. Ce nouveau mouvement fit connaître les vraies intentions de *César*, et la faute qu'on avait faite en restant dans l'inaction au lieu de faire occuper par un détachement les chemins qui conduisaient à l'Ebre : il était de la plus grande importance d'empêcher l'ennemi de couper la communication du camp des Pompéens avec le fleuve ; mais en choisissant le chemin le plus court, quoique le plus difficile,

César les devança et fit halte dans une grande plaine, pour faire face aux ennemis qui étaient encore sur les hauteurs, et aux prises avec la cavalerie.

Afranius se voyant empêché d'atteindre le fleuve en droite ligne, se détermina à prendre le chemin des montagnes, et envoya à cet effet quatre cohortes d'Espagnols occuper la sommité la plus élevée de cette contrée ; mais la cavalerie de *César* les cerna tout d'un coup, et les tailla en pièces à la vue des deux armées : à ce spectacle, tous les soldats demandèrent à ce général à combattre les ennemis que ce premier échec commençait à décourager ; mais *César* pensant qu'il était aussi honorable pour un général de vaincre par d'adroites mesures que par de sanglantes batailles, et prévoyant qu'en bloquant les Pompéens dans leur position sur les hauteurs, où ils étaient privés d'eau et de vivres, il ne tarderait pas à les réduire à la dernière extrémité, fit occuper tous les abords de la montagne, intercepter surtout le chemin du fleuve, et approcher, selon sa coutume, son camp de celui de l'ennemi. Ces démarches font naître le plus grand embarras dans le camp opposé ; obligés d'abandonner le projet de passer l'Ebre pour se rendre en Celtibérie, les officiers de *Pompée* ne savent comment échapper à la poursuite active de leur ennemi ; ils se voient dans la nécessité, pour ne pas manquer d'eau, de creuser un canal depuis le camp jusqu'aux sources les plus voisines ; ils s'y rendent même en personnes pour diriger et accélérer les travaux. Pendant leur absence, les soldats des deux armées se voient fréquemment, s'entretiennent et vivent presque comme s'ils n'habitaient qu'un seul camp. Plusieurs tribuns et centurions de l'armée bloquée se rendent chez

César, pour lui faire leur cour, et beaucoup d'autres militaires suivent cet exemple. M. *Masdeu*[1] pense avec raison que *César* n'a sans doute pas laissé échapper une si belle occasion pour augmenter, par le moyen de l'or espagnol, le nombre de ses partisans. *César* ne le dit pas dans ses mémoires, mais il est des choses qu'un chef d'armée n'aime pas à confier au public. Quoi qu'il en soit, le désordre parut assez grand aux généraux de Pompée, pour les engager à revenir aussitôt qu'ils en eurent connaissance, et à interrompre par des mesures violentes toute communication; *Pétréius* fit le tour du camp, passa au fil de l'épée les soldats de *César* qui ne s'étaient pas sauvés assez promptement, harangua en pleurant les soldats, et fit prêter à toutes les troupes un nouveau serment de fidélité envers *Pompée*. Leur position n'en devint pas meilleure; beaucoup de gens désertèrent pour aller joindre l'armée de *César*. *Afranius* et les autres généraux résolurent de lever le camp et de se reporter sur Ilerda, où ils avaient encore quelques magasins de vivres. Il y en avait davantage à Tarragone; mais le trajet était plus long et plus difficile que l'autre [2] : ils se mettent effectivement en marche; *César* les suit, attaque leur arrière-garde, et les presse avec tant de vivacité, qu'il force toute l'armée de faire halte, et de camper, quoique ce fût dans un lieu qui ne fournissait pas la moindre chose pour la subsistance de l'armée; et qui, pour surcroît de malheur, facilitait encore à l'ennemi les moyens de la bloquer étroitement. Quelques efforts qu'ils

[1] *España Romana*, tomo IV, part. I.

[2] *César* dit que les Pompéens avaient le projet de se rendre à Tarragone, mais il oublie qu'il a dit plus haut que cette ville était en son pouvoir.

fissent pour détruire les circonvallations de *César*, ils ne purent y réussir, et souffrirent pendant trois jours une disette totale de vivres et d'eau : leur état devint même tellement pénible, qu'ils demandèrent à capituler ; le fils d'*Afranius* fut chargé des négociations, et obtint de *César* des conditions assez modérées relativement à la mauvaise situation des Pompéens ; il fut convenu qu'ils sortiraient de l'Espagne, sans pouvoir servir dorénavant contre lui : quant aux Espagnols, ils retourneraient dans leurs foyers. Ces conditions furent acceptées avec joie par les vaincus, et remplies incontinent après.

Ainsi finit la première campagne des Pompéens contre *César*. Sans employer la force et sans développer de grands moyens, ce fameux général était parvenu, comme on voit, par quelques manœuvres habiles, à réduire l'armée ennemie à la dernière extrémité ; du moment que *César* avait réussi à intercepter le passage de l'Ebre, sur lequel reposait tout l'espoir des Pompéens, leur sort était décidé ; il ne s'était pas livré une seule bataille ; même lorsqu'étant sur le point de capituler, ils semblent n'avoir plus que ce moyen pour sortir de leur position pénible, les officiers de *Pompée* malgré leur valeur personnelle ne peuvent en faire usage, parce qu'ils ont à redouter des divisions dans leur propre armée, dont une grande partie ne demande pas mieux que de se ranger sous les drapeaux de *César*, au lieu de le combattre. C'est que ce n'était point une guerre de nation à nation, mais une guerre civile[1].

---

[1] Mar. de Puységur, *Art de la Guerre*, tome II, ch. 9. Dans le chapitre X, le maréchal compare cette campagne de *César* à celle de Turenne en 1652 et 1653.

Il ne restait plus de toute l'armée pompéenne en Espagne, qu'un corps de vingt-cinq mille hommes qui couvraient la province ultérieure. *Varron*, qui en était le gouverneur, fit construire, pour défendre les côtes, dix vaisseaux à Cadix et beaucoup d'autres à Séville, mit dans la première de ces places trois mille hommes de garnison, et fit transporter dans la maison du gouvernement toutes les armes tant de la ville que des particuliers, ainsi que les ornemens et le trésor du riche temple d'*Hercule*, et imposa aux villes romaines de cette province cent vingt mille boisseaux de froment, vingt mille livres d'argent brut, et cent quatre-vingt-dix mille pièces de sesterces. Ces exactions indisposèrent fort contre lui l'esprit du public; *César*, qui le savait, envoya dans la Bétique deux légions sous les ordres du tribun *Cassius*; il expédia d'avance un ordre aux villes de la province, d'envoyer à un jour fixe des députés à Cordoue, où il allait se rendre en personne. Ce jour arrivé, *César* entra dans la ville, escorté de six cents cavaliers; il y fut reçu par une nombreuse assemblée de députés et d'administrateurs de toutes les villes espagnoles de cette province. La présence de *César* semblait suffire pour faire tomber dès ce moment le parti de *Pompée*; car tous les députés s'empressèrent avec zèle à lui témoigner leur dévouement. Cordoue ferma les portes à *Varron*, et garnit ses murs de troupes pour l'empêcher d'y entrer: *Carmona*, la plus forte place de la contrée, chassa la garnison de l'armée de *Pompée* qui l'occupait; enfin, les habitans de Cadix, informés de l'approche de *Varron*, qui comptait se retrancher dans cette ville, lui envoyèrent dire qu'ils étaient décidés à se rendre à

César, qu'il rencontrerait la plus forte opposition contre toute tentative qu'il pourrait faire contre eux, et qu'ils avaient conseillé à la garnison laissée par lui, de s'en aller promptement, ce qu'elle avait fait. Cette mission embarrassait fort le gouverneur *Varron* qui se vit en même tems abandonné par un corps de cinq mille hommes, qui allèrent se réfugier à Séville (Hispalis). Il voulut se retirer en Italie, mais il apprit que malheureusement tous les passages étaient gardés, et qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper; il fallut donc consentir à remettre le reste de ses troupes, ainsi que ses magasins, munitions, etc. à *César*, et à lui rendre un compte exact de l'état des affaires de la province, en présence de la grande assemblée de Cordoue, à laquelle *César* promit de rendre toutes les sommes et la valeur des autres objets que *Varron* avait extorqués aux différentes villes.

Le vainqueur de *Pompée* remercia à cette occasion tous les députés de leur attachement, et les assura de sa constante protection : ils retournèrent tous chez eux, charmés de l'affabilité et de la générosité de leur chef. La ville de Cadix, où il se rendit immédiatement après, reçut de lui des témoignages d'une affection particulière; *César* accorda à tous les bourgeois le nom et le droit de citoyen romain, fit restituer au temple d'*Hercule* les richesses enlevées par l'avide *Varron*, et publia plusieurs ordonnances avantageuses à la ville et au territoire. Il est vrai que Cadix, qui ne semblait jamais prendre que les intérêts des puissances étrangères contre l'Espagne, se distinguait, parmi toutes les villes de la province, par son dévouement, non-seulement au parti de *César*, mais encore à la république romaine en général, à laquelle elle

était liée par un traité depuis cent soixante-treize ans. Le consul, après avoir établi son pouvoir et son autorité dans le midi de l'Espagne, voulant être de retour à Rome pour le tems des comices, s'embarqua à Cadix sur la flotte équipée et armée par ses ennemis, et se rendit à Tarragone, où il fut complimenté par les députés de l'Espagne citérieure; de là, il passa à Narbonne et à Marseille, laissant l'administration des deux provinces à *Cassius* et à *Lépidus*, officiers qui, sans avoir ses grands talens militaires, avaient tous ses vices, sur-tout l'ambition et la cupidité. *Cassius*, à qui était confié le gouvernement de la province ultérieure, s'imagina que pour mieux satisfaire son avidité extrême, il lui était permis de traiter les Lusitains, ses sujets, comme des ennemis; il dirigea les hostilités

An 48 avant J. C.

principalement contre la ville de *Meidobriga*, et contre les montagnards d'Herminius, que *César* avait déjà poursuivis si injustement. Vaincre des sujets paisibles, n'était pas une affaire très-difficile; l'avide gouverneur retourna triomphant à Cordoue, et là, il imposa aux vaincus des contributions exorbitantes, sans cesser de vexer toute la province de la manière la plus cruelle. Sa vile conduite indigna les Espagnols ainsi que les Romains, auxquels il distribuait cependant une partie de son butin : bientôt il se trama contre sa vie une conspiration, à laquelle il eût succombé sans le secours de ses légions campées devant Cordoue. Cependant, cette terrible leçon ne corrigea point son cœur endurci au crime; il fit punir les conspirateurs avec la dernière rigueur, mais en exemptant du supplice tous ceux qui étaient assez riches pour se racheter par des sommes énormes. Après cet événement, sa rapacité, mais aussi la haine

qu'on avait contre ce tyran, s'accrurent de jour en jour; une expédition en Afrique, que *César* lui avait ordonné de faire, servit de prétexte à de nouvelles violences; les soldats conspirèrent avec les gens du pays contre leur ennemi commun. La sédition éclata pendant le voyage que *Cassius* fit à Séville pour hâter les apprêts des embarcations: ce fut à Cordoue que le mécontentement général se manifesta d'abord; la garnison de cette ville élut pour général le questeur chargé de l'administration intérieure; les troupes destinées à être embarquées se réunirent, nommèrent un chef pour les conduire et marchèrent sur Cordoue, où ils se liguèrent avec la garnison et campèrent sous les murs de la ville, après qu'on eut élu unanimement *Marcellus* préteur de la province. *Cassius*, au premier avis du soulèvement de l'armée, réunit les troupes d'alentour, et accourut pour étouffer le feu de la dissension dans sa naissance; sans perdre de tems, il marche sur Cordoue [1], et fait halte à quatre milles de la ville, sur une hauteur aux environs du Bétis. De là, il écrit au roi de Mauritanie, et à son collègue, le préteur de l'autre province, de venir à son secours: mais avant qu'ils arrivent, les mécontens, impatiens de voir leur odieux oppresseur s'établir dans leur voisinage, passent le fleuve, et attaquent son camp avec tant d'animosité, que, malgré sa bonne position, *Cassius* se voit forcé de la quitter et de se réfugier sous les murs d'*Ulla*, ville située, selon l'itinéraire d'*Antonin*, entre Cordoue et Cabra, et remplacée par *Montemayor*. Quelques jours après, arrivent le roi de Mauritanie et le préteur *Lépidus*

---

[1] A. Hirtius, *de bello Alexandr.* cap. 60. Rodr. Caro, *Antigued. de Sevilla*, lib. I, cap. 19. Masdeu, *Esp. Rom.* part. I, n° 377.

avec des troupes; le second, instruit par *Marcellus* des motifs de la sédition, s'unit avec les mécontens contre son collègue : le roi africain cherche en vain à le secourir. *Lépidus* conseille à *Cassius* de s'enfuir au lieu d'attendre les suites d'un siége; celui-ci, devenu souple par le malheur, promet de se retirer à *Carmona*, sans faire de mal à personne, pourvu qu'on débloque la ville; on le fait, et *Cassius* part : néanmoins dans ce moment le roi africain, soit de son propre gré, soit d'intelligence avec *Cassius*, tombe sur les Romains. *Lépidus* accourt à tems pour arrêter ces nouveaux troubles, et se rend ensuite, avec *Marcellus*, à Cordoue.

An 47 avant J. C. L'année de la préture étant expirée, *Cassius* est obligé de céder la place à son successeur; il compte bien emporter les fruits de ses exactions; mais il n'ose traverser, avec ses honteuses rapines, les pays auxquels il les a arrachées, et où son nom est détesté. Il préfère de s'embarquer à Malaga, et de côtoyer l'Espagne orientale, en ne descendant à terre que la nuit, de peur d'être saisi; mais arrivé à l'embouchure de l'Ebre, son frêle navire est submergé par les vagues, et l'avide préteur trouve dans les flots son tombeau et le juste châtiment de ses crimes.

Durant ces troubles en Espagne, de plus grands événemens fixaient l'attention des peuples; la sanglante querelle de *César* et de *Pompée* semblait être terminée en Afrique, par la mort du dernier et de ses plus fameux partisans; mais son fils, ayant juré de le venger, résolut de rallier sous ses étendards les amis de son père, dispersés dans les diverses parties du monde. Après s'être emparé des îles Baléares et y avoir augmenté ses troupes, il passa en Espagne,

où beaucoup de Pompéens s'étaient réfugiés après les malheureuses affaires en Afrique, et où le nom de son père était encore chéri parmi les nationaux, malgré tous les efforts qu'avait fait *César* pour flétrir sa réputation. Déjà une armée s'était formée, avait chassé de la Bétique le successeur de *Cassius*, et s'était mise en possession d'une grande partie de la province. L'arrivée du jeune *Pompée* combla de joie et d'espérance tous ces guerriers; ils l'élurent unanimement pour leur général, et lui gagnèrent journellement de nouveaux partisans. *César*, qui, par la Sardaigne, retournait à Rome pour jouir des honneurs du triomphe et obtenir le troisième consulat, avait envoyé de cette île plusieurs détachemens en Espagne, pour s'opposer aux progrès de la nouvelle armée pompéenne; mais la trouvant supérieure à eux, les officiers de ces détachemens se gardèrent d'agir, et ne firent que se tenir sur la défensive. *César* vit que sa présence était nécessaire, et se rendit pour la quatrième fois dans la presqu'île d'Espagne. Il est fort à regretter que ce grand général ne nous ait pas laissé sur cette campagne des mémoires, comme sur la guerre précédente. Ceux que nous possédons ne sont que d'un de ses officiers, dont le récit est malheureusement très-obscur et diffus en plusieurs endroits [1].

An 46 avant J. C.

---

[1] Les militaires, après avoir lu les *Commentaires de César*, trouvent ceux d'Hirtius sans instruction et sans intérêt. « On ne voit, » en général, dit le comte de *Crissé*, dans les mémoires de cette cam» pagne, qu'un écrivain de gazettes, qu'un compilateur inintelligible » de mauvais bulletins, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, sans » mettre aucun ordre ni aucune suite dans ce qu'il écrit, qui ne s'attache » qu'à des minuties et passe sous silence les événemens importans, les » grands mouvemens d'armées, les marches subites et forcées, afin de » s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux; » qui n'explique que très-imparfaitement la situation du terrain; enfin » qui ne dit rien qui puisse intéresser. »

César débarqua à Sagunte, au bout de dix-sept jours de voyage, fit rassembler sur-le-champ ses troupes; et marcha à grandes journées sur *Obulcon*, ancienne ville de la Bétique, remplacée aujourd'hui par *Porcuna*, où il arriva au bout de dix jours, en sorte qu'il n'avait employé, au rapport de *Strabon* et d'*Appien* [1], pour se rendre de Rome dans le midi de l'Espagne, que vingt-sept jours. Son arrivée précipitée ne laissa pas le tems au parti de *Pompée* de se fortifier suffisamment: plusieurs villes l'abandonnèrent et se donnèrent à *César*. Une bataille navale, gagnée par sa flotte sur celle de *Pompée*, dans les parages de Carteya, contribua encore davantage à faire rentrer ce fameux général dans l'autorité dont il avait joui, parmi les gens du pays, à la fin de la guerre précédente.

Les villes de Cordoue et d'*Ulla* le firent prier secrètement de venir les délivrer des Pompéens; la première était au pouvoir de *Sextus Pompée*, qui y commandait en personne; l'autre était investie par son frère *Cnéus*. Par une de ces diversions que le génie de *César* savait toujours combiner, il parvint, sans exposer beaucoup de troupes, à faire lever le siége d'Ulla, et à avancer ses affaires au détriment des ennemis. Il envoya, à cet effet, un officier avec un détachement sur Ulla, avec ordre de chercher à entrer dans la place pour la soutenir contre les Pompéens: les Romains entrèrent effectivement, à la faveur d'une nuit orageuse, dans la ville, et forcèrent *Cn. Pompée*, par ce coup inattendu, à lever le siége; pendant ce tems un autre corps marcha sur Cordoue et attaqua la garnison qui se défendait dans cette ville.

---

[1] Strabon, liv. III. Appien, *Guerr. civil.* liv. II.

Cordoue s'étend le long du Guadalquivir, qui fait devant les murs de la place une courbure en forme d'arc; les eaux de ce fleuve coulent lentement et ne portent auprès de cette ville que de petits bateaux. *César*, pour faire traverser le courant à son armée, faute de navires, fit jeter dans le fleuve de grands paniers remplis de pierres, et lorsqu'ils se furent élevés jusqu'au-dessus de la surface de l'eau, il y fit mettre de grosses poutres, ensorte qu'il se forma une espèce de pont, sur lequel l'armée passa le courant sans difficulté.

Rapproché des ennemis, *César* les inquiéta par de fréquentes escarmouches, pour provoquer *Pompée* à un engagement général; il ne put cependant réussir ni à battre la place, ni à livrer bataille. On prétend qu'une maladie épileptique le saisit à cette époque, et fut la principale cause du peu de succès de son entreprise; il l'abandonna pour aller assiéger la ville d'*Ategua*, à dix-sept milles de Cordoue, et dans les environs de *Teba la Vieja*. C'est là que An 45 avant J. C. *Pompée* avait établi les magasins et les dépôts de son armée; aussi la place était-elle plus forte que les autres villes qui, du reste, étaient presque toutes, dans cette province, difficiles à prendre à cause de leur position élevée au milieu de montagnes qui fournissaient très-peu pour l'approvisionnement des assiégeans, et à cause des petits forts qui les défendaient et qui étaient munis de hautes tours, servant d'observatoires; c'était là la raison pour laquelle souvent les siéges des moindres villes traînaient tant en longueur[1].

---

[1] A. Hirtius, *de Bello Hispan.* cap. 8.

Aussitôt que *Pompée* fut informé que *César* avait entouré la ville de fossés et de palissades, qu'il s'était emparé du territoire circonvoisin (appelé *camp de Posthumius*), pour avoir des vivres, que non-seulement il se fortifiait dans son camp devant la ville, mais qu'il avait aussi mis garnison dans un petit fort qu'il venait de faire bâtir sur une hauteur à quelque distance du quartier-général, il quitta sur-le-champ Cordoue, se mit à la tête d'un corps d'armée de soixante mille hommes, tant Espagnols et Africains que Romains, et se rendit, à marches forcées, aux lieux occupés par l'ennemi. *César* faisait garder, tantôt par la cavalerie, tantôt par l'infanterie, plusieurs petits forts et des tours situés à l'entour du camp. *Pompée* arriva un jour que la cavalerie y faisait le service; c'était une matinée très-nébuleuse et sombre; la garde se vit tout-à-coup entourée et assaillie par les Pompéens, sans pouvoir seulement se ranger pour sa défense; elle fut taillée en pièces, à quelques soldats près.

La nuit suivante, *Pompée* parvint à jeter adroitement du secours dans la place, à travers les postes ennemis, qui prirent les Pompéens pour des camarades chargés d'une expédition secrète et les laissèrent passer; il alla asseoir son camp au-delà du fleuve de *Salsus* (aujourd'hui *Guadajoz*), sur une montagne entre la ville assiégée et celle d'*Ucubi* (Espejo)[1]. Cette position lui facilitait les moyens de molester la garnison du fort de *Castra Posthu-*

[1] Espejo est situé dans le diocèse de Cordoue, entre Montemayor et Castro-el-Rio. Muratori (*Thesaurus veterum Inscript.*, tome I), confond la ville d'Ucubi ou Atubi avec celle d'Aspavia, dont *Hirtius* fait mention quelques lignes plus bas.

miana; une nuit même il l'attaqua dans l'intention de s'emparer de ce petit fort, mais il fut repoussé avec quelque perte par un détachement arrivé du camp de *César* au secours de la faible garnison; il se retira donc sur sa montagne, s'y retrancha, et continua de faire de fréquentes sorties contre les ennemis qui, de leur côté, poussaient avec ardeur les travaux du siége. Ce ne fut pas sans de grands obstacles; outre les attaques du camp ennemi, les soldats avaient à essuyer la défense vigoureuse des citoyens de la ville, qui lancèrent sur eux des pierres, des morceaux de plomb, et même des matières combustibles qui causèrent beaucoup de dommage; mais *César*, qui connaissait par expérience l'efficacité de l'or, paraît avoir apaisé par ce métal la colère d'un grand nombre de citoyens; car le commandant de la place, officier de *Pompée*, découvrit qu'il s'était formé au sein de la ville, contre son général, un parti considérable qui était d'intelligence avec plusieurs soldats du camp même. Les plus cruelles peines furent infligées à ceux qui s'étaient rendus coupables de cette trahison; les uns furent décapités, les autres jetés par-dessus les murs; d'autres encore précipités au milieu de piquans de fer : mais ces traitemens barbares, loin de produire l'effet attendu, aigrirent les esprits contre *Pompée*, et gagnèrent une foule de partisans à son ennemi.

Beaucoup de citoyens désertèrent de la ville et se rendirent au camp de *César*. Une femme entre autres, dont toute la famille avait été mise à mort par le cruel commandant, se jeta du haut des murs sans se blesser, et vint se réfugier chez les assiégeans. Un esclave gagné par *César* jeta par-dessus

les murs un écrit contenant le détail de tout ce qui se faisait dans la place. A la longue la ville commençait à épuiser ses forces et ses provisions; quelques citoyens firent entendre à *César* qu'on était prêt à rendre la place, s'il voulait promettre d'épargner la vie des habitans. *César*, selon le rapport de *A. Hirtius*, qui nous a conservé le journal de ce siége, répondit qu'il s'appelait *César* et qu'il tiendrait parole[1].

A cette promesse, *Atégua* capitula et tomba au pouvoir de *César*. La perte de cette place engagea *Pompée* à prévenir celle d'*Ucubi*, où il se rendit sur-le-champ avec son armée; il trouva dans cette ville beaucoup de partisans de *César*, et les mit à mort aussi impitoyablement que son officier en avait agi à *Atégua*. Ce ne furent pas malheureusement les seules cruautés qui souillèrent cette campagne; *Hirtius* en rapporte un grand nombre qui furent commises tant par le parti de *Pompée* que par celui de *César*, et qui servent toutes à montrer quelle foule de calamités les querelles de ces deux ambitieux répandirent sur les particuliers qui y furent enveloppés. De la ville d'Ucubi *Pompée* marcha sur celle d'*Aspavia* à cinq milles de la première; mais les troupes de *César* l'en chassèrent: ce contre-tems le força à diverses marches vagues et indéterminées; enfin il établit son camp dans la campagne de *Munda*, ville dont le nom s'est conservé dans *Monda*, à vingt-quatre milles de Malaga. *César* le suivait toujours de près, harcelait de tems en tems son arrière-garde, et recevait un grand nombre de

---

[1] *Se Cæsarem esse, fidemque præstiturum. De bello Hispan.* cap. 19.

transfuges qui abandonnaient le parti ennemi, entre autres cent vingt habitans d'*Ucubi*, qui avaient échappé à la vengeance de *Pompée*. A la fin, il plaça son camp en face de celui de son rival. En coupant le bois nécessaire pour construire les barraques, on trouva parmi les autres arbres un palmier, dont l'existence fut regardée comme un prodige, et qu'on n'osa abattre; cette espèce d'arbres paraît avoir été rare alors dans ces contrées, où il abonde maintenant.

Une plaine d'environ cinq milles d'étendue séparait les deux armées, composées chacune de Romains et d'Espagnols également braves et bien exercés; en outre, il y avait dans chacune des Africains de distinction, les fils du roi *Bocchus* servant dans les troupes de *Pompée*, et le roi *Bogud* combattant pour *César*. Les chefs des deux partis étaient aussi à-peu-près égaux en valeur, en habileté, en espérance. *Pompée* comptait sur les avantages de sa bonne position, *César* sur le nombre et le choix de ses troupes. L'un craignait de s'exposer au dernier coup de la fortune; l'autre avait de la répugnance à confier à l'issue d'une seule bataille toute la gloire accumulée pendant cette campagne. Tous deux prévoyaient qu'il s'agissait de la décision de leurs longues querelles, et du triomphe ou de la chute de leurs partis. Néanmoins, après bien des retards, une bataille devint inévitable : malgré toute l'inquiétude des deux généraux sur l'issue d'une affaire de si haute importance, il fallut enfin se résoudre à s'en remettre au destin, à leur propre expérience et au courage des soldats. Ceux de *César*, aguerris par de longues campagnes, n'étaient pas tous ce jour là aussi animés que dans les autres batailles; la tristesse

extraordinaire de leur général leur inspirait quelque crainte.

L'armée de *Pompée* fut la première à se ranger en ordre de bataille; celle de *César* la première à attaquer. Le signal donné, les chefs des deux armées se retirèrent derrière les rangs pour observer les mouvemens et les manœuvres des leurs ainsi que des ennemis. Au premier choc, les armes se heurtèrent, et leur cliquetis, mêlé aux cris furieux des soldats, répandit aux environs un bruit affreux, auquel succéda un silence plus lugubre encore. D'abord on se battit avec acharnement, sans céder ni de part ni d'autre; peu à peu les rangs de *César* commençaient à fléchir devant l'impétuosité des Pompéens: s'ils ne se débandaient pas, c'était plutôt la honte que le courage qui semblait les en empêcher[1].

Dès que *César* s'en aperçut, il se montra à la tête de l'armée, manifesta son indignation par des gestes et par les traits de sa figure, et s'écria, agité de colère: Soldats! voici votre général! Quoi! vétérans, après tant de victoires, vous reculez devant un jeune homme, et vous abandonnez votre chef! Ah! plutôt que de périr honteusement par la main d'un vil ennemi, j'aimerais mieux périr par la mienne. En disant ces mots d'une voix altérée, il tourne la pointe de son épée sur sa poitrine; ceux qui l'entourent lui arrachent cette arme: un cri général se fait entendre dans tous les rangs: Nous n'abandonnerons notre *César* qu'avec la mort. Leur courage est ranimé; une nouvelle ardeur les porte à de nouveaux efforts. Tandis qu'ils regagnent à prix de sang le terrain

[1] *Quod si nondum fugerat, apparebat tamen pudore magis quàm virtute resistere.* Florus, lib. IV, cap. 2.

perdu, le roi *Bogud*, ayant remarqué que le camp de *Pompée*, quoique fortifié, était presqu'entièrement abandonné, va sur-le-champ avec ses troupes s'en emparer. Un officier de *Pompée* le voit venir, court avec un détachement au-devant de lui; les deux partis prennent son départ pour une fuite précipitée. Les soldats de *César* n'en deviennent que plus impétueux, crient à la victoire, enfoncent les rangs des Pompéens, et y répandent la confusion, la terreur et la mort. De tous côtés les troupes se débandent, remplissent le champ de bataille de morts et de blessés. *Pompée* se sauve escorté de cent cinquante cavaliers, et s'enfuit à Carteya, où était stationnée son escadre; son frère *Sextus* ne retourna qu'avec cent hommes à Cordoue, confiée à son gouvernement; les autres prennent la route de Munda: un petit nombre se retire dans le camp, où attaqué par le vainqueur, il ne cède qu'en perdant la vie.

Dans cette mémorable journée périrent trente mille hommes Pompéens, parmi lesquels étaient deux officiers-généraux; les vainqueurs firent prisonniers un grand nombre de soldats, dix-sept officiers, et ils prirent treize signes militaires. La perte du côté de *César* n'est pas connue; elle a dû être également considérable, vu la fureur avec laquelle ce combat sanguinaire s'était engagé[1].

César voulant détruire jusqu'aux restes de cette grande armée, bloqua Munda, où s'étaient réfugiés,

---

[1] Le récit que fait *Hirtius* de cette bataille, est peu satisfaisant. Il faut y joindre les détails qu'en donnent *Appien*; *Plutarque*, *Florus*, *Dion*, *Suétone*, etc. *Voyez* aussi le plan de cette bataille dans le 3e volume de la traduction de *César*, par M. de Crissé.

comme on vient de le dire, les fuyards échappés au carnage; il entoura la ville d'un fossé et d'une tranchée formée de l'entassement de trente mille cadavres que les Pompéens avaient laissé sur le champ de bataille, et qu'on avait attachés les uns aux autres par des lances et des javelots, après avoir coupé toutes les têtes, qu'on rangeait au-dessus de cet effroyable rempart, le visage tourné vers la ville: idée aussi bizarre que cruelle et inhumaine! Pendant que les vainqueurs battaient les murs en brèche, une députation de bourgeois se rendit au camp, sous le prétexte de traiter avec *César*, mais ayant l'intention de s'emparer des tranchées au moment que les Pompéens feraient une sortie et attaqueraient les ennemis de front. Le complot fut découvert et puni par la mort des principaux moteurs. Désespérés du mauvais succès de leur tentative, et voyant qu'il n'y avait plus de salut à espérer, les habitans de Munda et les Pompéens s'ensevelirent sous les ruines des édifices, et cherchèrent la mort dans les rangs ennemis, en sorte que la ville seule tomba au pouvoir du vainqueur, les assiégés ayant tous péri durant le siége.

A l'époque même où le reste de l'armée de *Pompée* succombait à son infortune, le chef de ce parti, naguère si formidable, n'éprouva pas un sort moins misérable. Nous avons vu qu'à l'issue de la dernière défaite, *Pompée* se réfugia à *Carteya*; son intention était de s'embarquer sur sa flotte, composée de trente navires, pour chercher un asile dans des contrées plus éloignées; il mit effectivement à la voile, mais, poursuivi par les vaisseaux de *César*, et manquant d'eau au bout de quatre jours de navigation,

il fut forcé de relâcher au port qu'il venait de quitter; là, il fut attaqué par les ennemis, qui s'emparèrent d'un de ses vaisseaux et brûlèrent les autres. A peine eut-il le tems de se sauver dans une barque avec quelques Lusitains et Romains. Les douleurs d'une blessure qu'il avait reçue par un accident et par l'un de ses mariniers même, le contraignirent à prendre terre auprès d'une montagne voisine. La garnison d'un fort des environs eut connaissance de cet abordage, gagna la hauteur auprès de laquelle l'infortuné *Pompée* s'était fait débarquer, et attaqua son escorte; celle-ci fit la plus vive résistance pendant quelque tems, mais terrassée à la fin, elle prit la fuite, et abandonna à son fatal destin celui qui peu auparavant avait été le maître de la moitié de l'Espagne; il se traîna dans une grotte, pour se soustraire aux poursuites des assaillans, mais cette espérance même lui fut arrachée : observé par un soldat, il fut découvert dans sa sombre retraite et tué de ses mains. On envoya sa tête à *César*, qui eut encore l'inhumanité de l'exposer en public.

Pompée dut sa chute à son faible caractère autant qu'à la valeur de son redoutable adversaire; s'il ne s'était abandonné au découragement après la défaite, il aurait pu, comme l'observe fort bien M. *de Crissé* [1], rétablir ses affaires, du moins pour quelque tems. Beaucoup de villes d'Espagne tenaient encore pour son parti, et auraient peut-être relevé son pouvoir abattu, s'il avait montré un caractère inflexible sous les coups du sort. Par sa fuite lâche et insensée, il trahit leur fidélité et abandonna amis et alliés à son ennemi mortel.

---

[1] *Comment. de César*, tom. III.

Les Lusitains qui l'avaient accompagné vengèrent sa mort sur la flotte de *César*, qui avait poursuivi leur malheureux chef; ils tuèrent le commandant et une partie de l'équipage : le reste ne dut son salut qu'à une prompte fuite.

Florus est le seul auteur ancien qui désigne le lieu où périt le chef du parti pompéen ; suivant lui cet événement arriva auprès de *Lauron*, ville qui a été remplacée par celle de *Liria*, en Valence ; mais il est permis de supposer ici, avec M. *Masdeu*, une erreur, soit de l'auteur, soit des copistes, car la flotte de *César* avait mouillé dans la baie de Cadix. Les Espagnols, qui après la mort de *Pompée* assaillirent les marins de cette flotte, étaient des Lusitains, ou du moins voisins de cette nation ; il n'est pas à présumer d'ailleurs que *Pompée* ait pu gagner, dans sa courte fuite, les côtes de Valence, qui sont encore assez éloignées de Carteya[1].

Le corps du parti pompéen entraîna dans sa chute tous les autres membres ; la plupart des villes de la Bétique engagées dans ce parti se rendirent à *César* de leur propre gré ; d'autres obéirent à la première intimation qui leur fut faite. Celles de *Cordoue*, *Séville* et *Asuna*, furent les seules qui tinrent encore pour ses ennemis, étant défendues par des garnisons de l'ancienne armée pompéenne. Cordoue était commandée, comme nous l'avons dit, par *Sextus*, frère de *Pompée*, et renfermait beaucoup de partisans de ce général. *Sextus* prévit bien que *César* ne tarderait pas à porter ses forces sur Cordoue, et voulant se mettre à tems à l'abri de l'orage,

[1] Masdeu, *Esp. Rom.* part. I, cap. 393.

il quitta la ville avec quelques cavaliers, sous prétexte d'aller s'aboucher avec *César*, et alla se cacher en Celtibérie. Le vainqueur de Munda passa effectivement le Bétis, et vint mettre le siége devant la ville.

Un des plus chauds partisans de *Pompée*, nommé *Scapula*, se trouvant enfermé dans Cordoue et ayant tout à craindre du ressentiment d'un homme qui ne pardonnait pas aisément, fit un jour inviter tous ses parens et amis à un splendide souper. Après le repas, auquel il avait pris part, il distribua ses richesses à ses convives, se fit habiller d'une manière brillante, versa sur lui des onguens précieux, et fit allumer un bûcher construit par ses ordres; puis il appela deux serviteurs fidèles, et ordonna à l'un de le tuer, et à l'autre de le brûler sur le bûcher. Sa volonté fut exécutée, et par ce moyen il parvint à se soustraire à la vengeance de *César*[1]. Sa mort ne fit qu'augmenter la discorde qui déchirait la ville; les uns se déclarèrent pour *César*, et voulurent lui rendre la ville; les autres citoyens et soldats de *Pompée* qui s'y étaient réfugiés assurèrent qu'ils la défendraient à toute outrance contre cet usurpateur: le tumulte et la sédition s'accrurent au point qu'une guerre civile éclata au sein de la ville. Les partisans de *César* l'envoyèrent prier de leur faire parvenir du secours. Quand les autres apprirent cette démarche perfide, ils ne gardèrent plus de mesure, massacrèrent, pillèrent et mirent le feu aux maisons. Pendant ces troubles, l'armée de *César* pénétra dans la ville, et mit le comble au malheur des

[1] A. Hirtius, *de bello Hisp.* cap. 33.

habitans. Vingt-deux mille citoyens coupables ou innocens furent massacrés par les soldats de celui dont le sénat de Rome entendit depuis vanter la clémence, et tous les partisans de la faction opposée, qui échappèrent à cet affreux carnage, furent chassés de Cordoue.

L'histoire de cette ville est un terrible exemple pour les citoyens qui osent, dans les guerres civiles, prendre parti dans les factions : malheur aux cités qui abandonnent leur état paisible pour suivre les chefs de bande ! elles finissent par tomber en proie à toutes les calamités imaginables, sans recueillir seulement la gloire qui accompagne la valeur. Si les citoyens en Espagne fussent restés tranquilles, la guerre entre *César* et *Pompée* n'aurait pas été tant prolongée : en y prenant une part si active, ils hâtèrent la soumission de leur patrie, et ne recueillirent de leur valeur mal entendue aucun avantage qui pût balancer les horreurs de la guerre.

C'est ainsi que *César* rentra en possession d'une ville à laquelle il avait déjà donné plusieurs preuves d'une affection particulière, et dans laquelle il semblait se plaire de préférence aux autres villes espagnoles : il y possédait plusieurs maisons et de beaux jardins, dans un desquels il planta ce fameux platane chanté par *Martial*, au neuvième livre de ses épigrammes [1].

---

[1] Lib. IX, epigr. 62, edit. *in usum Delphini*; Amsterdam, 1701. Il y a dans cette jolie épigramme quelques tournures poétiques dignes de l'ode. « Planté, dit le poëte, par une main heureuse, l'arbre de César semble » ressentir encore l'influence de son maître, tant il s'élève, et tant il » étend ses branches de verdure ! Platane chéri des dieux, ne crains » ni le fer ni le feu sacrilége. Tu peux espérer de jouir d'une vigueur » éternelle, ce n'est pas Pompée qui t'a planté ! »

Séville, quoiqu'elle ne présentât pas un spectacle aussi douloureux que Cordoue, n'en fut pas moins divisée en deux factions. Ceux qui tenaient pour *César* lui envoyèrent des députés, et laissèrent entrer un détachement de ses soldats; la faction adverse y introduisit de son côté bon nombre de Lusitains, qui firent une nuit main basse sur les troupes nouvellement arrivées, en passèrent une grande partie au fil de l'épée, et tinrent en respect les autres partisans. *César* feignait d'abandonner l'entreprise dirigée contre Séville, et de se porter sur d'autres lieux; les Lusitains, se croyant délivrés des ennemis, sortirent de la ville et se jetèrent sur une petite escadre de *César*, mouillée dans le Bétis, afin de l'incendier; mais dans ce moment, la cavalerie de *César*, arrivant à grand galop, les surprit sur le rivage, les tailla en pièces, et entra triomphante dans la place.

Il faut que *César* ait attaché une grande importance à la prise de Séville, puisque cet évènement fut placé dans le calendrier romain, et célébré par une fête anniversaire. On n'en conçoit pas trop les motifs.

Il ne restait plus à prendre que la ville de *Ursaon* (Versaon ou Osuna) pour achever la conquête de la Bétique. Deux raisons rendaient cette prise difficile, d'abord la disette absolue d'eau sur un espace de huit milles, et puis le manque de bois, puisque *Pompée* avait fait abattre tous les arbres du pays; d'ailleurs Ursaon était assise, comme la plupart des villes de la province, sur une éminence, ce qui lui facilitait les moyens de faire une vigoureuse résistance: mais toutes ces difficultés n'embarrassaient

pas un grand capitaine comme *César*; il fit venir de *Munda* tous les objets nécessaires au siége, donna l'assaut, et s'empara de la ville[1].

Ce fut le dernier coup porté à l'ennemi; dès-lors la paix et le calme commencèrent à renaître dans ce pays si long-tems affligé. *César* ne s'occupa plus qu'à donner une constitution régulière aux peuples soumis à sa domination, et puis à accumuler autant de richesses que possible, pour faire briller son triomphe à Rome, et affermir son parti d'une manière solide; il harangua les Espagnols, leur parla de ses bienfaits, de leur ingratitude, et par cet adroit manège il s'attira leurs largesses. Ces dons gratuits ne lui suffisaient pas; il imposa des contributions, extorqua de l'argent sous différens prétextes, et pilla le temple d'*Hercule*, dont il avait défendu les droits sacrés, contre l'avide *Varron*, quelques années auparavant. Si cette rapacité n'avait pas été couverte par des bienfaits signalés, il aurait été indigne de la nation espagnole de flatter, comme elle l'a fait, par tant de marques de dévouement, la vanité et l'amour-propre du vainqueur; il faut cependant considérer que les mœurs, et par consé-

---

[1] *Florez*, dans son *España sagrada*, tome XII, croit que *Hirtius* parle du siége de Munda, dans le récit où il est question d'Ursaon, et cette erreur fait que l'historien espagnol défigure entièrement l'histoire, comme il l'a fait en plusieurs autres rencontres. Il est à regretter en général que *Florez* n'ait pas étudié avec plus de soin les antiquités romaines. M. Cap de Villa assure avoir découvert plus de huit cents fautes dans les médailles et inscriptions romaines que *Florez* a publiées. *J. G. V. Murr Journal zur Kunstgeschichte*, etc., tom. I. Cette accusation est cependant trop forte pour qu'on puisse la croire fondée. Il y a à la vérité plusieurs inexactitudes dans les monumens dont *Florez* a donné une copie, et que nous avons été à même de voir; ces fautes ne sont cependant ni aussi grandes ni aussi nombreuses que M. Cap-de-Villa voudrait le faire croire.

quent les vices des Romains, s'étaient déjà introduits dans les principales villes d'Espagne, et que l'adulation, suite de la soumission, devient toujours d'autant plus basse que l'autorité de l'usurpateur s'élève.

Un grand nombre de cités adoptèrent le surnom de *Julia* ou de *Cæsarea*[1], et éternisèrent, par des inscriptions, leurs défaites et la gloire de leur vainqueur. *Morales*[2] dit avoir vu un autel qui paraît avoir été érigé à l'occasion de la maladie qui s'empara de *César* devant Cordoue, et dont nous avons fait mention. Les plus fameuses inscriptions faites à son honneur sont, sans contredit, celles qu'on voit encore aujourd'hui sur les taureaux de Guisando[3], dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. La première de ces inscriptions se rapporte évidemment à la bataille décisive de Munda; on y

---

[1] Dans la Bétique : *Forum Julium*, Ilurgis; *Virtus Julia*, Ituci; *Claritas Julia*, Espeja; *Fama Julia*, *Concordia Julia*, Nertobriga; *Constantia Julia*, Osset; *Restituta Julia*, etc. Dans la Tarragonaise : *Julienses Therii*, *Juliobriga*, etc. Dans la Lusitanie : *Cæsarobricenses*, *Colonia Cæsariana*, *Castra Julia*; *Felicitas Julia*, Lisbonne; *Liberalitas Julia*, Evora, etc.

[2] *Cronica de España*, lib. VIII, cap. 40.

Sacrum numinis
Pro salute et pro victoria Cæsaris.

[3] Sur un des taureaux, on lit :

Bellum Cæsaris et patriæ
Ex magna parte confectum
S. et Cn. M. Pompeii filiis
Hic in agro Bastitano profligatis

Et sur un autre :

Longinus Prisco Calecio patri
F. C.

Masdeu pense qu'il faut les joindre et que ce *Longinus* dont parle la seconde inscription, les a fait faire en l'honneur de son père qui probablement avait péri à la bataille de Munda. *España Romana*, part. II, inscript. 386.

lit que *Sextus* et *Cneus Pompée* furent défaits dans la campagne des Bastétains, où étaient ces taureaux. *Rodrigue Caro*, qui a écrit un ouvrage fort savant sur les antiquités de Séville, rapporte également plusieurs inscriptions presque toutes à l'honneur de *César*, et ayant trait à ses guerres avec *Pompée;* une entr'autres nous apprend le mérite d'un Espagnol nommé *Attérius Paulinus*, natif d'*Aruci*, aujourd'hui *Aroche*, dans la *Sierra Morena*, et partisan de *Pompée*, dont il défendait la cause dans sa ville natale avec une bravoure qui lui valut, de la part de ses concitoyens, ce monument honorable qui existe encore[1]. Ce fut ce même Espagnol qui détruisit la ville d'*Hespera* ou *Arœhesperi*, parce qu'elle prenait le parti de *César;* celui-ci la fit rebâtir, lui accorda le titre de ville romaine, et comme elle avait été anciennement consacrée à *Hespérus*, ou à l'étoile de *Vénus*, qui se montre immédiatement après le coucher du soleil, *César* la consacra, au contraire, à l'astre du jour même, et la nomma *sol lucus*, dont on a fait ensuite *San Lucar*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui : ce fait est également attesté par plusieurs inscriptions, dont une, mutilée en plusieurs endroits, mais complétée par le même *Rodrigue Caro*, se conservait, il n'y a que quelques siècles, dans une tour de cette ville[2]. La ville d'Evora érigea à *César* une statue avec une inscrip-

---

[1] *M. Atterio Paulino, M. F.*
Qui. tumultuario. Bœticœ. bello assurgente
Multa. pro. republ. arucitana
Bello. retinenda. fortissime. gesserat
Arucitani. veteres et juvenes
Op. civi.

[2] Florez, *España sagrada*, tomo IX, trat. 29.

tion qui apprend à la postérité que c'est par reconnaissance pour ses bienfaits que les citoyens ont élevé ce monument, et que les dames d'Evora en ont consacré la dédicace, en offrant à *Vénus* une ceinture[1].

Ce fut pour la cinquième fois que *Jules César* rentra triomphant dans la capitale du monde. Des fêtes, des réjouissances, des honneurs solennels, des titres, enfin, tout ce qui pouvait flatter le vainqueur de *Pompée* et de l'Espagne lui fut prodigué par le sénat et le peuple; mais tant de gloire et d'autorité le perdit aux yeux de ses ennemis. Cinq mois après son retour triomphal, il fut assassiné en plein sénat, ayant renvoyé quelque tems auparavant, pour donner au peuple une marque de sa confiance, la garde espagnole qui était toujours autour de sa personne. Avec moins d'ambition et de hauteur, *César* aurait fait le bonheur des peuples. L'Espagne n'avait joui, pendant son règne, que d'un moment de repos: sa mort y fit cesser la guerre civile, dont il avait trop long-tems prolongé les horreurs. *Sextus Pompée*, retiré en Celtibérie, avait profité du départ de *César*, pour rallumer le feu de la guerre dans la Lacitanie, et pour relever son parti abattu: instruit de cet événement quelque tems avant sa mort,

---

[1] DIVO JULIO
LIB. JUL. EBORA
OB ILLIUS IN MUN. ET MUN.
LIBERALITATEM EX D. D. D.
QUOJUS DEDICATIONE
VENERI GENITRICI CESTUM
MATRONÆ TULERUNT.

C'est-à-dire, *Divo Julio liberalitas Julia Ebora ob illius in municipium et municipes liberalitatem, ex decreto donum dedicavit, cujus dedicatione Veneri genitrici cestum matronæ tulerunt.*

César avait envoyé dans ce pays un corps de troupes pour prévenir les dangers. L'expédition de *Sextus* eut un très-mauvais succès; mais n'en devenant que plus animé dans son entreprise, il étendit ses conquêtes dans toute la Catalogne et l'Andalousie.

An 44 avant J. C. Une victoire complète remportée par lui dans cette dernière province, sur le préteur de l'Espagne ultérieure, aurait achevé de mettre en son pouvoir toute l'Espagne, si le sénat ne lui avait fait offrir la restitution de tous ses biens, et la charge d'amiral en chef de la flotte romaine à condition de cesser la guerre. *Pompée* eut le bon sens de préférer une vie paisible à une grandeur chimérique, et par son adhésion aux propositions du sénat, il eut la gloire de terminer enfin la guerre pompéenne, et de pacifier le pays qui en avait porté le fardeau.

An 43 avant J. C. *Lépidus*, le même qui, en sa qualité de préteur de la province citérieure, avait terminé cet arrangement, forma, après la mort de *César*, son intime ami, un nouveau triumvirat avec *Octave* et *Antoine*. Dans le partage que ces trois ambitieux firent de l'Empire romain, l'Espagne et la Gaule narbonnaise échurent à *Lépidus*, qui, promu l'année d'après au consulat, et obligé de se rendre à Rome, perdit le gouvernement de sa province; car ses deux collègues du triumvirat, jaloux de régner seuls, convinrent que l'Es-
An 42 avant J. C. pagne serait gouvernée désormais par *Octave*.

Suétone remarque au sujet de celui-ci, qu'à l'exemple de *César*, il avait pendant la vie d'*Antoine*, qu'il redoutait en secret, une garde espagnole de la peuplade des Calagurritains[1]. Il est encore à propos

[1] *Suetonii* Octavianus, cap. 49, édit. de *Wolf*. Leipsik, 1802, tom. I, p. 174, traduct. de M. *Lévesque*. Paris, 1808, tom. I, p. 262.

d'observer que ce fut sous le règne de ces deux nouveaux maîtres qu'on élut, pour la première fois, un consul natif d'un pays étranger, et que cette distinction honorable fut faite en faveur d'un Espagnol, de *Balbus*, qui, constamment attaché au parti de *César*, était devenu son ami le plus intime, et s'était élevé successivement de grade en grade. Une inscription conservée à Capoue fait foi de cet honneur[1]. An 40 avant J. C.

Octave faisait gouverner sa province d'Espagne par des intendans, dont les noms nous importent fort peu, si on en excepte celui de *Domitius Calvinus*, sous l'intendance duquel l'Espagne fut encore en proie à deux factions étrangères, dont les chefs, cette fois-ci, ne furent pas des Romains, mais les rois africains *Boccus* et *Bogud*. Ces deux princes avaient pris part aux guerres civiles, l'un dans le parti de *César*, l'autre dans celui de *Pompée* : s'imaginant apparemment ne s'être pas assez battus à cette occasion, ils voulurent vider leur querelle de nouveau et y intéresser les peuples espagnols, dont ils remuèrent les esprits ; on tomba avec des forces majeures sur *Bogud*, et on le chassa de la presqu'île. Les troubles auraient dû se terminer là ; mais une peuplade espagnole, nommée les Cérétains (habitant le territoire de Cerdana), qui avait été liée avec le prince chassé, embrassa sa cause : *Domitius Calvinus*[2] marcha contre elle et la soumit, et comme An 36 avant J. C.

---

[1] L. CORNELIO L. F.
BALBO. COS. PATR.
D. D.

[2] Masdeu, *España Romana*, part. I, cap. 405, relève l'erreur de *Ferreras* et de *Florez* qui croient que cette guerre eut lieu sous le gouvernement de *Carinates*, an 44 avant J. C.

pour triompher, il lui fallait de l'argent; il en tira des vaincus autant qu'il put, et alla jouir avec ses richesses des honneurs du triomphe. Il employa cependant une partie de ses rapines à rétablir et à embellir le grand édifice élevé sur le mont Palatin, et réduit en cendres quelque tems auparavant.

Depuis ce tems les armes romaines reposèrent en Espagne jusqu'à ce qu'un changement dans le gouvernement de Rome en amena d'autres dans le sort des provinces soumises à cette reine du monde; mais cet événement, auquel beaucoup d'autres sont liés, est assez important pour que nous croyions devoir le raconter dans un livre particulier.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page j, *ligne* 20, Menselio, *lisez :* Meuselio.
—— vij, —— 1 et 33, Pouz, *lisez :* Pous.
—— viij, —— 14, litteroerischer, *lisez :* litterœrischer.
—— ix, —— 36, prétentions, *lisez :* préventions.
—— xiij, —— 7, 1734, *lisez :* 1784.
—— xviij, —— 15, 1795, 2 vol., *lisez :* 1795 — 1796, V vol.
—— xxj, —— 1, Litguria, *lisez :* Liturgia.
—— xxvij, —— 5, Keonigs, *lisez :* Kœnigs.
—— xxviij, —— 23, 1823, *lisez :* 1723.
—— xxxv, —— 16, milicia, *lisez :* milicia romana.
—— *ibid.* milicia, *lisez :* milicia del tiempo.
—— xxxix, —— 36, 1777, *lisez :* 1797.
—— xl, —— 7, nuevamenta, *lisez :* nuevamente.
—— 17, —— 32, Agala, *lisez :* Ayala.
—— 27, —— 32, Detnsdorf, *lisez :* Wernsdorf.
—— 39, —— 32, Vaelker, *lisez :* Vœlker.
—— 45, —— 34, anticua, *lisez :* antigua.
—— 48, —— 32, IV, *lisez :* III.
—— 54, —— 34, creticas, *lisez :* criticas.
—— 87, —— 14, leurs, *lisez :* ses.
—— 105, —— 8, domestiques, *lisez :* et domestiques.
—— 129, —— 13, Justine, *lisez :* Juste.
—— 180, —— 32, de las, *lisez :* de la.
—— 193, —— 32, monumene, *lisez :* monumens.